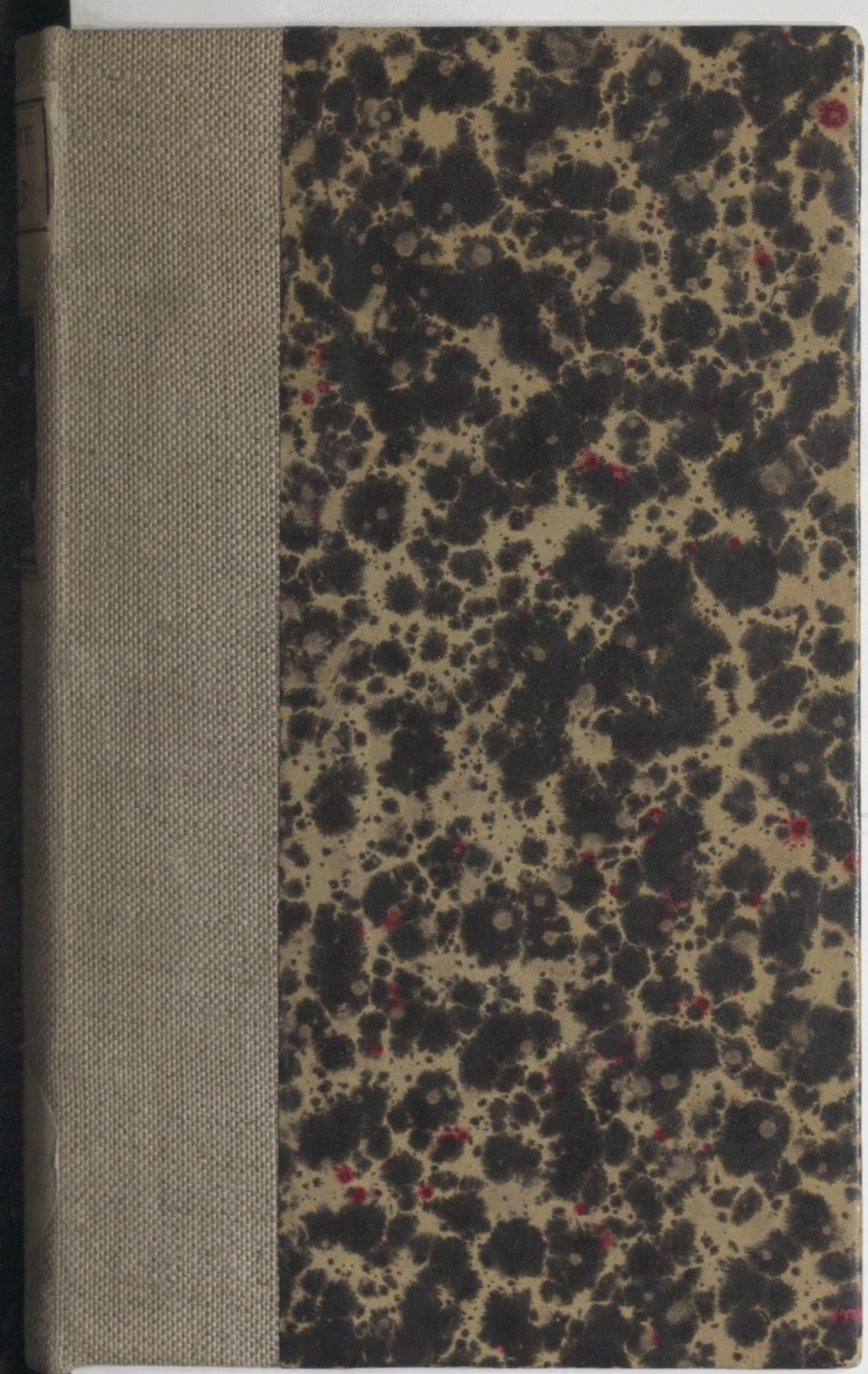
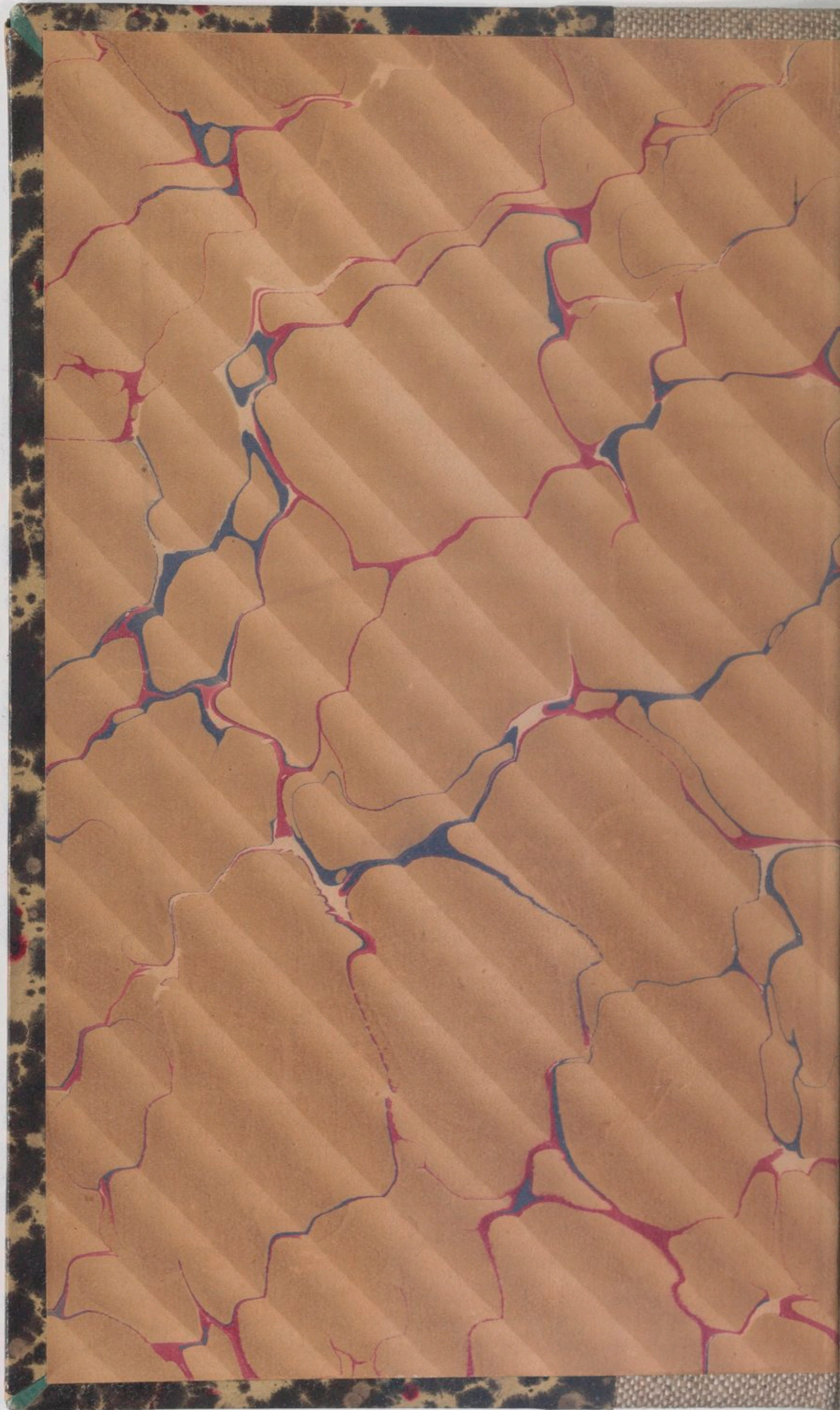
Callista, scènes de l'Afrique chrétienne au IIIe siècle, par le R. P. Newman,... Nouvelle édition







CALLISTA

SCÈNES DE

L'AFRIQUE CHRÉTIENNE AU IIIe SIÈCLE

PAR

LE R. P. NEWMAN,

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE DUBLIN,
SUPÉRIEUR DE L'ORATOIRE DE BIRMINGHAM.

NOUVELLE ÉDITION.



PARIS
LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX,
Rue Bonaparte, 66.

TOURNAI
LIBRAIRIE DE H. CASTERMAN,
Rue aux Rats, 11.

H. CASTERMAN
ÉDITEUR.

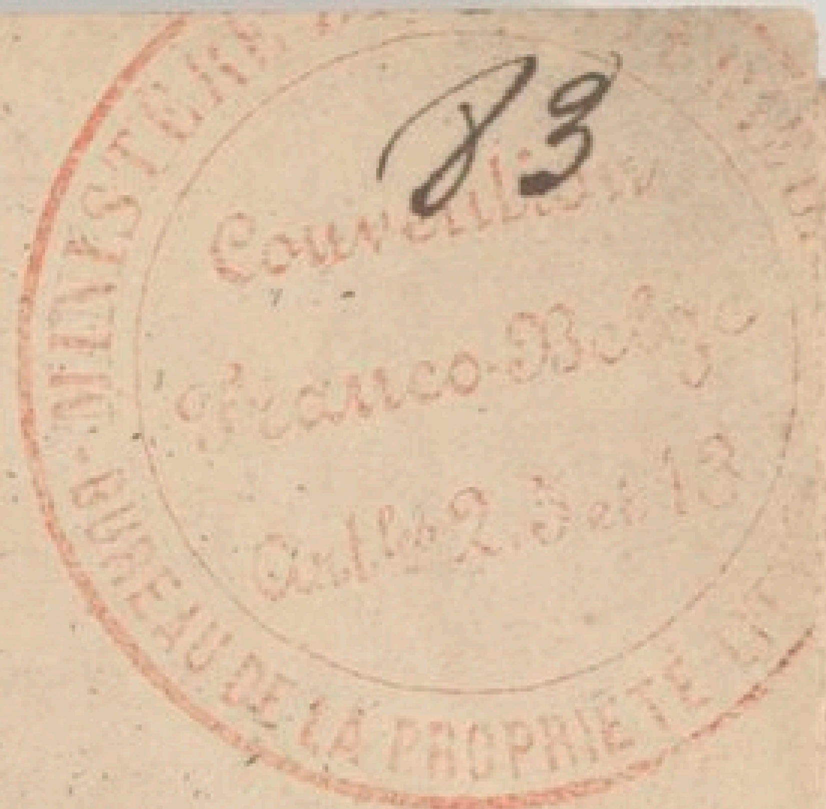
CALLISTA

Aime ton Dieu, n'aime que lui,
Jamais ton cœur ne sera vide !
En ce Dieu seul ton ame avide
Peut trouver son unique appui.
De tout bienfait source profonde,
Il porte, dans sa main féconde,
Douceur, puissance et majesté.
Espérant la félicité,
L'homme en vain cherche son semblable;
En vain le cœur s'attache au cœur,
S'il n'aime, avant tout, l'Immuable.
On sent, même dans le bonheur,
Une secrète résistance
Qui tient les ames à distance...
Du seul Saint aime les attraits,
Ou ton cœur est seul pour jamais!

De Vere.



Tournai, typ. de H. Casterman.

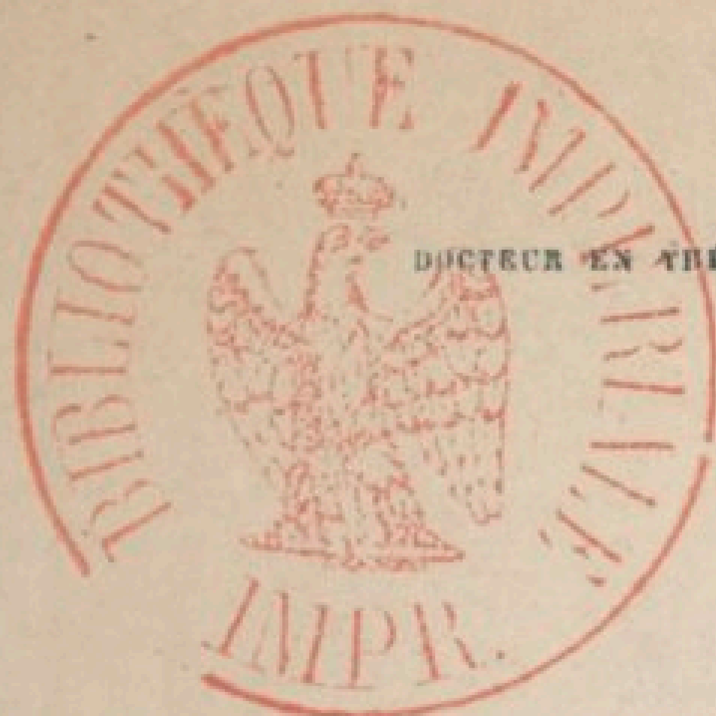


CALLISTA

SCÈNES DE

L'AFRIQUE CHRÉTIENNE AU IIIe SIÈCLE

PAR



LE R. P. NEWMAN,

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE DUBLIN,
SUPÉRIEUR DE L'ORATOIRE DE BIRMINGHAM.

NOUVELLE ÉDITION.

PARIS
LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX,
Rue Bonaparte, 66.

TOURNAI
LIBRAIRIE DE H. CASTERMAN,
Rue aux Rats, 11.

H. CASTERMAN
ÉDITEUR.
1859

AVERTISSEMENT.

Il est à peine nécessaire de prévenir le lecteur que ce livre n'est qu'une fiction d'un bout à l'autre, et qu'il ne contient, même indirectement, qu'un nombre fort restreint de faits historiques. Toutefois, on a scrupuleusement respecté la couleur locale, et l'on ne s'est permis aucune assertion contraire aux faits connus, sans en avertir. Bien qu'il n'ait pas la prétention de renfermer une science profonde de l'antiquité, cet ouvrage n'en a pas moins exigé plus d'études et de recherches qu'on ne le supposerait d'abord.

On a essayé de peindre les divers rapports de société ou de sentiment que les païens et les chrétiens avaient entre eux, à l'époque où se passent les événements qui forment la trame de ce récit. C'est un essai et comme le prélude d'un travail plus important auquel l'auteur vient d'être invité par une haute autorité ecclésiastique.

13 septembre 1855.

P. S. Le nom de l'auteur ayant été divulgué avant même que son livre ne fût sorti de presse, il croit utile d'expliquer d'abord le long retard qu'a subi l'apparition du volume. Les chapitres I, IV et V, qui renferment l'esquisse du caractère et des aventures de Juba, furent écrits presque en entier au commencement du printemps de 1848 ; mais alors, faute d'invention, de personnages et d'incidents, l'ouvrage resta en souffrance. On ne le reprit qu'en la présente année, le lendemain de la fête de sainte Marie-Magdeleine, et l'on réussit du moins, cette fois, à le mener à bonne fin.

L'auteur a une seconde remarque à présenter. Sans pouvoir indiquer précisément les passages dont il s'agit, il lui semble qu'on pourrait peut-être rencontrer dans ce livre certaines inexactitudes de faits ou de pensées, lesquelles, bien qu'imprimées sous son nom, ne doivent point pour cela faire autorité.

Edgbaston, 8 février 1856.

CALLISTA.

I. — LES FÊTES D'ASTARTÉ.

L'Afrique-Proconsulaire était, vers le milieu du IIIe siècle de l'ère chrétienne, la province de l'empire Romain la plus favorisée du ciel. La nature y répandait, comme à l'envi, ses fleurs brillantes et ses luxuriants feuillages. Le climat, le soleil, l'air tiède et embaumé, l'azur du firmament, tout semblait concourir à former de ce vaste pays un nouvel Eden. Carthage était la capitale de la province. Sicca, centre du pays et colonie romaine, se dressait sur une colline sauvage et escarpée, sorte de chaîne de montagne, dont les ondulations successives la reliaient à un plateau assez élevé qui s'étend du Nord à l'Est. L'aspect aride de ces rochers dépourvus de verdure, formait le contraste le plus tranché avec le reste de la vallée, se déroulant de l'Ouest au Sud. Impossible de se figurer un plus riant tableau : ce n'était partout que gazons ondoyants, fleurs radieuses et éclatantes, bocages enchanteurs ; et, comme pour servir de fond au paysage, on voyait se dessiner, dans le lointain, les cîmes de l'Atlas et les monts de la Numidie, dont les formes fantastiques se perdaient dans la brume. Une ceinture de jardins, de vignobles, de prés, de moissons dorées, tantôt séparés par des haies d'aloès, tantôt sillonnés d'allées ombreuses ou parsemés de bos-

quets, gracieux débris des antiques forêts, environnait la ville de Sicca, dont les plus riches habitants possédaient çà et là des parcs magnifiques. Bien que peu accidentée, si on la compare à la contrée montagneuse qui dominait la ville, vers le Nord et au Couchant, où des rochers à pic dérobaient l'horizon, la plaine offrait cependant, sous le brillant coloris du soleil d'Afrique, un coup d'œil pittoresque. Entrecoupée de collines, de vallons, de ravines profondes, d'éclaircies ménagées comme à dessein pour les jeux de lumière et d'ombre, la campagne était semée de verts bosquets d'orangers, d'oliviers, de palmiers, de dattiers, échelonnés sur les coteaux, ou s'élevant dans la vallée comme de riantes oasis.

Deux larges chaussées romaines traversaient le paysage et se perdaient dans l'épaisse forêt qui s'étendait de l'Ouest au Nord. Ces routes coupaient le pays dans toute sa longueur, jusqu'à la Méditerranée, et conduisaient, l'une à Carthage, jadis orgueilleuse rivale de Rome, l'autre à Hippone, en Numidie.

Une seule chose semblait manquer à ces lieux fortunés. On n'y voyait ni cascades, ni ruisseaux, ni fontaines. Mais si le voyageur, parcourant la campagne, eût exprimé au laboureur quelque regret à cet égard, ce dernier aurait pu lui répondre que l'œil seul était en droit de se plaindre, car l'épaisseur du feuillage et l'inégalité du terrain cachaient un grand nombre de cours d'eau, source féconde des trésors que la terre fournit au pays avec tant de libéralité. Jaillissant des flancs de l'Atlas, une rivière, le Bragadas, fertilisait une grande étendue de la plaine. Peu large, mais très-profond, ce cours d'eau traversait les riches guérêts, arrosait Sicca et allait, non loin de Carthage, porter à la mer le tribut de ses ondes. Un grand nombre d'affluents venaient grossir ce ruisseau, le plus considérable de tous, à divers points de son cours, et rendre plus efficaces ses ressources fertilisantes. La main de l'homme avait utilisé plusieurs ruisseaux en distribuant leurs eaux selon que le

demandaient les accidents du terrain ou la nature des productions du sol ; les sources qui s'échappaient du pied des rochers, avaient été conduites dans la campagne cultivée au moyen de canaux et d'aqueducs. Et quand le laboureur ne pouvait user de ces bienfaits de la nature, il avait recours aux fontaines artificielles. D'immenses puits très-profonds avaient été creusés, et ils avaient donné de belles eaux jaillissantes. Ceux qui se livrèrent les premiers à ces travaux, furent victimes de leur zèle et engloutis dans l'abondance des eaux qu'ils ne purent maîtriser. Ajoutons que le Ciel lui-même semblait seconder les efforts de l'homme, en envoyant, pendant six mois de l'année, des pluies bienfaisantes qui fertilisaient les champs les plus arides, tandis que la rosée des nuits d'été rendait leur vigueur primitive aux plantes desséchées par les brûlants rayons du soleil.

Des villas et des hameaux se dessinaient çà et là parmi les bocages de la plaine ; l'architecture y était prodigue de ses merveilles. On ne voyait partout que monuments de marbre, palais, temples, lieux de plaisance. Beaucoup de ces constructions, chefs-d'œuvre de solidité, étaient formées de larges briques que les Sarrasins, depuis, ont rendu célèbres. Une terre choisie, comprimée dans un moule, leur donnait une telle dureté, que leurs débris ont encore de nos jours le poli et la résistance qu'elles offraient jadis en sortant des mains du potier. Thibursicombre, Thugga, Laribe, Siguessa, Sufetula et maintes autres villes élevaient çà et là les dômes de leurs temples et de leurs basiliques, dont les coupoles brillaient au soleil et disputaient aux rochers et aux montagnes les hauteurs de l'horizon. Plus loin, au pied de l'Atlas, sur une éminence, l'œil découvrait la Colonie Scilitaine, illustrée jadis par le martyre de Spérat et de ses compagnons. Ils refusèrent de jurer par le Génie de Rome et de l'Empereur, et le proconsul leur fit trancher la tête.

Maintenant, si le spectateur, sortant de Sicca, s'éloigne d'un quart de mille vers le Sud-Est et gravit le monticule

où s'élevait alors la maison d'Agellius, il aura devant lui la ville, servant d'introduction au paysage. Le nom de Sicca Veneria vient de Succoth Benoth, qui signifie « *tabernacle des filles.* » L'Ecriture fait mention de cet objet du culte idolâtre que vénéraient aussi les Samaritains, ce qui prouverait jusqu'à un certain point que Sicca doit son origine à une colonie phénicienne. Quoi qu'il en soit, les fausses divinités de Carthage y étaient seules adorées. Dans l'enceinte de la ville, s'élevaient les temples magnifiques d'Hercule-le-Tyrien et de Saturne. Chaque année, des sacrifices humains ensanglantaient leurs parvis. Mais ces édifices du culte, comme les autres monuments de Sicca, étaient inférieurs en magnificence à l'antique temple où s'accomplissaient les mystères de l'impudique Astarté. Les bains publics, le théâtre, le capitole dessiné sur celui de Rome, le gymnase, un vaste portique, la statue équestre de l'empereur Sévère : tout cela, réuni dans un même coup d'œil, dominait les rues étroites et tortueuses qui sillonnaient la ville en tout sens. Au milieu de la cité, une fontaine remarquable, entourée par les habitants superstitieux d'un péristyle sacré qu'éleva leur reconnaissance envers les dieux, fournissait, sans jamais tarir, plusieurs hectolitres d'eau par minutes ; au Sud, à l'extrémité du versant que notre œil ne peut en ce moment distinguer, un roc escarpé donnait à Sicca, lorsqu'on la contemplait au loin des bords de la Méditerranée, cette physionomie hardie et saisissante qui fait tout le charme de Castro Giovanni, l'ancienne Enna, sise au centre de la Sicile.

Mais il est temps de détourner notre vue de ce panorama qui s'étend à l'horizon ou se déroule à nos pieds. Contemplons maintenant le site qui nous a servi d'observatoire. Il renferme aussi de nombreux sujets de curiosité et d'admiration. Voici une ferme opulente qui a pour dépendances de nombreux champs et de fertiles jardins, séparés par des haies d'aloès et de cactus. Au bas de ce côteau qui s'étend à l'opposite de Sicca et qu'arrose un des affluents

du riche et limoneux Bragadas, voyez-vous ce vaste enclos qu'entrecoupent avec art cent ruisseaux ? On y cultive le *hennah*[1] parfumé.

Plus loin, des touffes de palmiers étalent leurs têtes luxuriantes, grâce à l'onde bienfaisante qui baigne leurs racines, et semblent élever vers le ciel un feuillage reconnaissant. Sur la colline, la récolte de l'orge est terminée ou sur le point de finir. On n'y entend plus que le cri importun et monotone de la cigale. Le soleil, en les desséchant, a blanchi les huttes agrestes de roseaux et de joncs, où les hommes de la glèbe trouvaient un abri, quand, un mois plus tôt, ils faisaient la guerre aux milliers de linotes, de chardonnerets et autres petits oiseaux qui, en Afrique comme ailleurs, disputent à l'homme les produits de ses champs. Le versant Sud-Ouest du côteau est planté d'un beau vignoble cultivé avec le plus grand soin. Les ceps de vigne, bien que peu élevés, projettent déjà de longues ombres vers l'Est. Çà et là, on aperçoit des esclaves qui y travaillent. Le *Petasus*, sorte de chapeau à larges bords, les protége contre les rayons du soleil ; le *Subligarium*, vêtement en forme de caleçon et descendant de la ceinture jusqu'aux genoux, leur permet de supporter la chaleur accablante. Ils émondent les jets stériles qu'ont fait surgir les dernières pluies du printemps, et rangent ceux qui promettent des fruits, de manière à les garantir en même temps

[1] C'est un arbuste de la famille des Calycanthèmes, appelé aujourd'hui *Henné* ou *Hinné*. Le Henné à fleurs blanches était jadis célèbre en Afrique et en Asie. C'est le *Cyprus* des anciens. Dans sa *Flore-Atlantique*, Desfontaine rapporte que les Maures d'Afrique en cueillent les fleurs au printemps, les font sécher à l'air, les pulvérisent et les livrent ainsi au commerce. Les femmes de maintes contrées de l'Asie et de l'Afrique s'en servent pour se teindre les ongles couleur safran, ce qui est pour elle le *nec plus ultra* de la beauté. Ce n'est que lorsqu'elles portent le deuil, qu'elles se refusent cette parure. Les fleurs du Henné exhalent le parfum le plus délicieux. En Egypte, on le cultive dans les jardins, rien que pour sa bonne odeur.

de la brise et du soleil. Tout rappelle cette saison agréable et fortunée que les poètes latins ont célébrée dans leurs vers harmonieux, mais sensuels, alors que les pluies battantes, les brouillards épais, les vents froids ont cessé, que le soleil, pâle et incertain pendant six long mois, brille d'un éclat plus vif, et que la nature semble renaître, en répandant partout ses trésors de joie et de vie ; alors que, pour me servir des expressions d'un grand poète moderne :

. . . Soudain
La terre, qui d'abord sombre, informe et hideuse,
Découvrait tristement sa nudité honteuse,
Prend sa robe de fête, et de riants gazons
Ont tapissé la plaine, ont habillé les monts ;
Dans les champs parfumés le jeune arbuste étale
De son luxe naissant la pompe végétale,
Et déployant sa tige, et sa feuille, et ses fleurs,
De nuance en nuance assortit ses couleurs.
Le lierre étend ses bras, la vigne qui serpente
Montre ses fruits de pourpre et sa vrille grimpante.
L'épi doré rangea ses nombreux bataillons :
Les buissons hérissés s'armèrent d'aiguillons ;
L'humble ronce embrassa les rochers des collines ;
L'arbre leva sa tête et cacha ses racines,
Forma de frais abris de ses bras complaisants
Et donna tour à tour, ou promit ses présents.
Il borda les ruisseaux, couronna les montagnes,
Et fut et le trésor et l'honneur des campagnes.
La terre ainsi devint une image des cieux,
Et le séjour de l'homme eût fait envie aux dieux.

MILTON, *Paradis perdu.* (Trad. de Delille.)

Un chant monotone, sur le rythme plaintif d'une ancienne strophe grecque, se fit entendre derrière un épais buisson qui traversait un sentier escarpé, s'étendant de la porte de Sicca jusqu'aux bords d'une petite rivière. Un jeune homme qu'on aurait pris pour le *Procurator,* ou sous-intendant de la métairie, gravit la pente qui séparait le chemin des vignobles, et s'avança vers les ouvriers qui y travaillaient. Son teint, ses yeux, sa chevelure, tout

annonçait qu'il était de race européenne. L'ensemble de sa personne était moins rustique que timide et réservé. Il portait une tunique rouge à manches courtes, sans aucun ornement ; ce costume, qui lui descendait jusqu'aux genoux, était maintenu autour des reins par une ceinture ; les bottes dont il était chaussé montaient jusqu'à mi-jambe. Il s'avança vers un esclave, et lui dit en plaisantant avec bonhomie :

— Oh ! Sansar, je préfère ma manière d'agencer les branches à la vôtre. Mais j'aurai peine à convaincre un vieillard. Jamais vous ne liez ensemble les rameaux non émondés ; ils croissent au hasard, comme sans culture, et le premier bœuf qui passera ici, le mois prochain, pour le labourage du vignoble, les foulera aux pieds.

Il parlait latin. L'esclave le comprit toutefois, et lui répondit dans la même langue, en faisant maintes fautes d'accentuation et de syntaxe, absolument comme aujourd'hui le nègre des Indes Orientales, dans son jargon demi-anglais.

— D'accord, maître, mais, en tous cas, on a tort de se servir de la charrue. Le hoyau exécute le labour beaucoup mieux, et ne cause au raisin aucun préjudice. Je cache les plus tendres rameaux sous les feuilles pour les garantir du soleil, le seul ennemi que nous ayons à craindre.

— Fort bien ! répondit Agellius, et vous auriez raison, si le hoyau faisait autant de poussière que la charrue et les bœufs ; vous savez que cette poussière préserve plus efficacement les bourgeons que l'ombre du feuillage.

— Ces lourds animaux, reprit l'esclave, creusent des sillons trop profonds, et les vignes périssent.

— Je vois que je perds ma peine. Comment convaincre un vieux vigneron qui, avant que je fusse au monde, s'était déjà créé son système de culture ?

Cela dit d'un ton de bonne humeur, Agellius entra dans un champ voisin.

Là encore, sous un autre aspect, tout indiquait le plus

beau mois de l'année. C'était un enclos de plusieurs acres d'étendue, formant un vaste massif de rosiers. Déjà l'on s'y préparait à extraire l'essence de roses, produit qui a rendu célèbre jusqu'aujourd'hui plusieurs contrées de ce pays. Une bande de travailleurs y étaient à l'ouvrage sous la surveillance d'un homme d'un âge mûr, dont le sans-gêne et le maintien, tout à la fois actif, sérieux et libre, révélaient le *Villicus,* fermier, ou l'intendant.

— Toujours ici, mon ami, dit-il à Agellius, comme si vous étiez un esclave et non pas un Romain ! Les esclaves eux-mêmes ont leurs Saturnales, leurs jours de réjouissances. Je vous vois sans cesse à vos occupations, négligeant le culte de notre bonne et fortunée déesse. Pourquoi n'allez-vous pas goûter les plaisirs de la ville ?

— Et pourquoi irai-je, maître? demanda Agellius. Avez-vous donc oublié le proverbe du vieil Hiempsal : « Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois? » Tout irait de travers ici, si je fréquentais la ville. Vous m'avez pris à votre service, pour être ici, et non pas là, je pense.

— Oui, mais en cette saison, l'empire, le Génie de Rome, les usages du pays et surtout la grande déesse Astarté et son mois joyeux et fécond vous engagent au plaisir. Vous avez lu le vers : *Parturit almus ager ;* ne vous mettez donc pas en désaccord avec la nature, et faites comme tout le monde.

Le visage d'Agellius se couvrit d'un nuage de confusion et de tristesse. Malgré le désir qu'il avait de s'expliquer, il répondit simplement :

— Je pense que c'est une faute bien pardonnable dans un serviteur.

— Je connais les pratiques des gens de votre secte, répliqua Vitricus. Corybantes, Phrygiens ou Juifs, quel est donc le nom que vous portez ? Il y a tant de religions fantastiques aujourd'hui ! Pendez-vous sans gêne à votre porte, si vous êtes fatigué de vivre, et vous ferez acte d'homme sensé. Celui qui porte une tête bien affermie sur

les épaules, peut-il prétendre qu'il soit bon de vivre et que le plaisir ne vaille rien?

— Je suis très-content ici, dit Agellius; j'aime la campagne que vous trouvez sans attraits, et je me soucie peu de la vie tumultueuse des villes. Chacun son goût.

— La ville! Vous n'avez pas besoin d'aller à Sicca : tout Sicca est hors de la ville. La foule inonde les champs, les bois, ou se promène au bord des rivières. Levez donc les yeux, ouvrez les oreilles et laissez-y entrer la joie. Livrez-vous à la douce inspiration de la déesse, et elle vous ravira jusqu'à l'extase.

Il disait vrai. On solennisait alors les fêtes d'Astarté, divinité célèbre à Carthage et dans les villes qui dépendaient de cette métropole. Héliogabale avait naguère introduit à Rome le culte de cette déesse, qui était tout ensemble, sous divers rapports et selon que le philosophe, l'homme d'Etat ou le vulgaire l'avait envisagée, Uranie, Junon ou Vénus : idéale et sublime comme Uranie, impérieuse et superbe comme Junon, aimable et séduisante comme celle qui présidait aux plaisirs sensuels.

— Voilà pourtant, se dit Vitricus, le fils du plus brave soldat qui ait jamais brandi la javeline! Faut-il que, dans ses dernières années, quelque divinité infernale l'ait fanatisé, lui et les siens, à l'aide de ces absurdes superstitions qui sont aussi communes ici que les serpents. Le grand âge du père l'empêcha de souffrir longtemps les atteintes de ce fléau, qui se reporta avec plus de fureur sur ses jeunes fils. Agellius est un bon serviteur, mais le venin l'a pénétré jusqu'à la moëlle des os, et il le gâtera tout entier.

L'aparté du subordonné était tout différent de celui du maître.

— Il semble qu'on respire aujourd'hui l'impureté avec l'air, se disait-il. Oh! pourquoi faut-il que l'infection de la ville vienne souiller ces ouvrages de Dieu? La douce nature, la fille du Tout-Puissant, n'a-t-elle reçu la vie que pour accomplir l'œuvre du démon et s'en acquitter encore

mieux que la ville? Beaux arbres, fleurs ravissantes, brillant soleil, air embaumé, dans quel esclavage je vous vois gémir, et comme vous devez soupirer après l'heure de la délivrance! Vous êtes fatalement esclaves, différant en cela de l'homme qui s'impose volontairement l'esclavage : cependant, le jour viendra-t-il où l'on vous donnera une plus noble destinée? Aura-t-il jamais un terme, cet état universel d'erreur, protégé et entretenu par des milliers d'années? Vous mêmes, objets si chers pour moi, ne finirez-vous pas avant que luise le jour que je désire?... Mais j'y songe, la voie publique n'est pas sûre, ce soir. Bientôt ils reviendront de leur exécrable orgie.

On entendait, en effet, dans les bois, des sons d'instruments et des cris interrompus, qui semblaient provenir de groupes épars çà et là. Déjà l'on voyait, par intervalles, dans l'ombre du crépuscule, la lueur des torches errantes à travers les taillis.

Pour arriver à la chaumière d'Agellius, il fallait traverser le sentier encaissé, qui se divisait en forme de croix au sommet de la colline. Mais d'abord, le jeune homme devait suivre quelque temps ce chemin. A peine y eut-il mis le pied, qu'il aperçut devant lui une troupe de promeneurs qui revenaient d'un divertissement abominable et impie. Tous portaient leurs habits de fête, si l'on peut appeler de ce nom les vêtements dont ils étaient accoutrés, et leur front et leurs bras étalaient des symboles d'idolâtrie. Plusieurs membres de cette multitude, dont les femmes formaient la majorité, étaient ivres.

— Jeune homme, dit l'un d'eux, pourquoi n'êtes-vous pas venu offrir vos hommages à la déesse?

— Il est bien bâti, ajouta un autre, mais il a reçu un coup des Furies. Je connais cette race-là.

— Par Astarté! dit un troisième, c'est un de ces malins Gnostiques! J'ai déjà vu cette tête-là, avec sa mine de chien pendu. C'est un des abboyeurs de Pluton, un cousin germain de Cerbère, et il s'appelle Cannibale...

Et tous de se mettre à crier :

— Cannibale ! Cannibale ! voici un garçon qui te connaît.

— Viens donc, viens avec nous ! reprit en le secouant assez rudement celui qu'on venait d'interrompre.

Agellius, qui poursuivait lentement sa route, put enfin prendre les devants, et, à un coude que formait le sentier, il en escalada l'escarpement. Il s'éloignait à l'abri de toute atteinte, quand une femme s'écria :

— Oh ! le vil animal, je le connais maintenant ; c'est un sorcier : il mange les petits enfants ! N'a-t-il pas fait ce signe ? C'est un charme. Ma sœur faisait comme lui : l'insensée ! elle m'a délaissée pour s'affilier à la secte. Continuellement, elle faisait ce geste (et la mégère ébauchait un signe de croix) ; c'est un chrétien : écrasez-le ! Il va nous métamorphoser en bêtes !

— Que Cerbère l'étrangle ! hurla une autre femme : il boit du sang !...

Et, saisissant une pierre, elle la jeta au jeune homme qui l'entendit siffler à son oreille. Avant qu'il eût disparu, tous lui envoyèrent un dernier cri de mépris et de haine.

— Où est-elle, la tête d'âne ? Eteignez les lumières, éteignez-les[1]. Il faut le mettre en croix. Nous savons pourquoi il n'est pas venu dans la vallée avec les honnêtes gens.

Puis, ils firent entendre des couplets remplis de blasphèmes. Nous n'aurons garde d'en suivre le sens par la pensée, et, à plus forte raison, d'en rapporter ici les paroles.

[1] Les païens accusaient les chrétiens d'adorer une tête d'âne, et, après avoir éteint les flambeaux, de se livrer dans leurs assemblées à toutes sortes d'abominations.

II. — LA FAMILLE D'AGELLIUS.

La troupe païenne continua sa route. Agellius, de son côté, eut bientôt atteint sa demeure humble et solitaire. Le jeune homme était l'aîné des deux fils d'un légionnaire romain de la Seconde Italique, qui s'était fixé et marié à Sicca. Il y mourut après avoir embrassé le christianisme au déclin de sa carrière. La première cause de sa conversion fut la constance que montrèrent, dans les tourments, plusieurs confesseurs de la foi, martyrisés à Carthage pendant la persécution de Sévère. Il fut chargé de les garder et les accompagna, avec quelques autres soldats, jusque sur le lieu du supplice, prêtant ainsi main forte au pouvoir civil, à qui seul incombait, dans le proconsulat, l'exécution de la loi. Le légionnaire ne pouvait donc, heureusement pour lui, être requis pour faire l'office de bourreau, office qu'il n'eût pas toutefois osé refuser, malgré ses sentiments humains auxquels il répugnait.

Les martyrs avaient fait sur son cœur la plus vive impression : il resta païen cependant. Après avoir accompli le service militaire, il se retira auprès de quelques amis dévoués, à Sicca, où habitait déjà son frère. Il prit pour épouse une femme de l'antique race numide, et vécut du produit d'un champ que le gouvernement lui avait octroyé sa vie durant. Si les épreuves furent nécessaires pour faire germer la vérité dans son esprit, il en trouva une source abondante dans la compagne de ses derniers ans. Plus jeune, le soldat eût peut-être vu dans cette femme un rayon de soleil ou plutôt un reflet de torche égayant son triste logis ; mais, à cette époque, le pauvre Strabon, homme d'honneur, ne voulait que la tranquillité. Enlacé dans les piéges de cette mégère, il reconnut avoir aliéné

sa liberté au profit d'une femme maligne et perverse. Ses passions la rendaient plus propre à tenir compagnie aux esprits infernaux qu'à un vieil invalide. La rumeur publique, en effet, l'accusa bientôt d'entretenir des relations avec les esprits infernaux, et cette femme tirait gloire de cette accusation. Du reste, sa haine pour Dieu et les hommes grandissait tous les jours, et pouvait être invoquée comme la preuve et la conséquence naturelle de ce commerce impie. Or, plus elle faisait sentir à son mari les progrès de sa méchanceté, plus ce dernier était porté à chercher ailleurs quelque consolation ; plus elle se livrait à ses maléfices, ou du moins plus sa réputation croissait sous ce rapport, plus il se sentait poussé vers cette religion qui, seule, a le pouvoir de faire converser ses fidèles avec le monde invisible, en les mettant en communication avec le Ciel et non avec l'enfer.

Dire si cette épreuve cruelle engagea Strabon à tourner ses regards vers le christianisme pour des raisons plutôt humaines que surnaturelles, nous ne le saurions. On peut toutefois considérer la généralité des hommes, et surtout un soldat romain, comme agissant par des motifs mixtes. Quoi qu'il en soit, Strabon, en embrassant la foi chrétienne au déclin de ses jours, apprit, non sans quelque satisfaction, que l'Eglise ne l'obligeait ni à conserver, ni à renouer une chaîne qui le rivait à tant de misères, et qu'il était libre d'achever loin de sa femme, dans un repos bien légitime après les fatigues de sa carrière, une existence dont cette mégère eût troublé le calme. Il mourut en bon chrétien. La dernière fois qu'il put prendre part aux Agapes, il avait obtenu la permission d'emporter dans sa maison la sainte *Synaxis* ou Eucharistie. Il communia donc dans les six mois qui précédèrent sa mort, après s'être confessé au prêtre qui, au commencement de sa dernière maladie, lui avait aussi conféré le sacrement de l'Extrême-Onction. Avant de quitter le monde, il demanda pardon à tous ceux qu'il avait offensés, et fit distribuer aux pauvres d'impor-

tantes aumônes. Il mourut vers l'année 236, au milieu de la longue paix dont jouissait alors l'Eglise. Mais la persécution de Dèce devait bientôt y mettre un terme.

Cette paix dura environ cinquante ans, et les fruits qu'elle devait fatalement produire ne furent guère favorables aux fidèles. En se multipliant dans les grandes villes et dans les ports de mer, ils étaient parvenus à occuper d'importantes positions, soit dans le commerce, soit dans le gouvernement. Leurs liaisons de parenté s'étaient étendues ; ils se trouvaient en bons termes avec les païens. Une sorte d'aversion pour le nom chrétien subsistait toujours, il est vrai ; mais on traitait avec certains égards ceux qui le portaient, et on les reconnaissait comme citoyens. Rarement, ils devaient s'attendre à l'explosion de la haine secrète des idolâtres. Pour qu'elle pût éclater, il fallait une grande occasion, une de ces solennités paiennes, dans le genre de celle qui a été rapportée dans le chapitre précédent. Les hommes sensés commençaient à comprendre le christianisme et à rendre plus de justice au caractère raisonnable de cette religion. Mais, s'ils étaient amenés par là à lui témoigner moins de mépris, ils furent portés en même temps à la croire plus redoutable. Outre les occasions de trouble et de désordre que le nouveau culte fournissait à la populace, le gouvernement trouvait encore d'autres raisons sérieuses pour le combattre. En effet, l'incrédulité toujours croissante de la populace rendait plus formidable encore, aux yeux des politiques païens, une religion qu'ils croyaient capable de manier les armes de l'enthousiasme et du fanatisme, avec une puissance et une réussite inconnues aux plus fameux imposteurs sortis des rangs des hiérophantes de l'Orient ou de l'Egypte. Les écoles philosophiques avaient les mêmes appréhensions, et, durant un demi-siècle, elles avaient mis tous leurs soins à créer et à formuler une nouvelle base intellectuelle pour le paganisme officiel.

Or, au moment où tout faisait présager un conflit immi-

nent entre les chefs de la religion de l'Etat et la nouvelle croyance qui progressait tous les jours, les chrétiens, clergé comme laïcs, s'étaient de plus en plus rapprochés des autres membres de la société, ou plutôt du public, comme on le dirait aujourd'hui. Ils n'avaient pas perdu la foi ni le feu sacré de la charité, que la moindre circonstance critique eût à l'instant rallumé ; toutefois, avouons-le, leur vie se passait dans un grand relâchement : souvent, ils se laissaient entraîner jusqu'au bord de l'abîme, et tombaient même dans les péchés les plus déplorables. On voyait, d'une part, nombre de gens embrasser le christianisme par des motifs purement humains, dès lors qu'ils n'avaient à craindre aucun préjudice temporel ; de l'autre, les familles chrétiennes donnaient à leurs enfants une éducation si peu religieuse et morale, qu'il était difficile de justifier leur nom de sectateurs d'une religion divine. Les mariages mixtes avaient encore augmenté le scandale et la confusion.

« Une longue paix, dit saint Cyprien en parlant de cette période, avait fait oublier la discipline que nous avions reçue du ciel. Chacun travaillait à augmenter son avoir. Oubliant la conduite des fidèles des temps apostoliques et la règle de vie que tout chrétien doit suivre, on ne s'occupait qu'à accroître des richesses avidement convoitées. L'esprit de ferveur avait quitté le clergé ; la foi des ministres du culte s'était refroidie ; les œuvres de charité avaient disparu ; la discipline ne réglait plus les mœurs. Les femmes se fardaient, les hommes se teignaient la barbe, les sourcils et les cheveux, comme s'ils trouvaient à redire à l'œuvre du Créateur. On imaginait mille artifices de toute sorte pour surprendre les cœurs simples ; on tendait des piéges aux frères. En contractant des mariages avec eux, on prostituait aux infidèles les membres de Jésus-Christ. On prenait le nom de Dieu en vain, et même on n'avait point horreur du parjure. On affichait pour les supérieurs un insolent mépris. Les injures, les malédictions, les haines opiniâtres, divisaient les fidèles. Plusieurs évêques, loin

d'exhorter leurs ouailles à mieux faire, loin de leur montrer bon exemple, négligaient le service de Dieu et quittaient leur siége pour s'occuper d'affaires temporelles. Ils abandonnaient leur troupeau, et fréquentaient les marchés, où ils trafiquaient pour s'enrichir. Les frères mourant de faim n'étaient plus secourus; on aimait mieux avoir ses coffres remplis d'or, usurper des terres par fraude, et multiplier ses gains par l'usure[1]. »

Le relâchement qui, dans les grandes villes, favorisait la propagation du christianisme, causait au contraire sa ruine à la campagne et dans les hameaux. On ne se sentait guère porté à réparer des églises dont l'entretien exigeait beaucoup d'argent ou présentait de grandes difficultés. Ces villes africaines, dont les noms barbares, rapportés dans les actes des conciles, effraient encore aujourd'hui l'étudiant en théologie, étaient des résidences bien moins attrayantes que Carthage, Utique, Hippone, Milève et Curube. Les vocations étaient rares, les siéges inoccupés, les assemblées désertes. Tel était à peu près l'état de l'église et de l'évêché de Sicca. L'histoire ne fait pas mention d'un évêque exerçant, à l'époque où se passe notre histoire, les fonctions pastorales dans cette ville. Le fait est qu'il n'y en avait point alors. Le dernier évêque, vieillard aimable, était parvenu à acquérir peu à peu de vastes champs labourables; et, à défaut de besogne spirituelle, il s'occupait à cultiver du froment qu'il récoltait et faisait vendre sur les marchés de Rome. Son diacre, célèbre et hardi chasseur dans sa jeunesse, prenait part (et c'était là un bel acte de charité en faveur des fermiers des environs) à la capture des lions et des panthères destinés à l'amphithéâtre de Rome. A défaut de prêtres, l'évêque avait lui-même, jusqu'à sa mort, rempli les fonctions de *Parochus*[2]. Plus tard, les enfants et les catéchumènes ne reçurent plus le baptême; les chefs de

[1] Saint Cyprien, *De lapsis*.
[2] Curé. De là vient le mot paroisse.

famille perdirent la foi, ou du moins la charité ; les pécheurs égarés ne songèrent plus à se convertir et demeurèrent impénitents. Pendant un certain temps, il y eut à Sicca une nombreuse école de Tertulianistes. Ils avaient jeté l'effroi dans un grand nombre d'esprits faibles, en déclarant tout catholique voué à l'éternelle damnation. Diverses sectes de Gnostiques prospérèrent également dans cette ville, attirant à eux les jeunes gens les plus instruits, et les plus hardis penseurs. Enfin, la mort emporta peu à peu la génération qui avait survécu aux beaux jours de l'Eglise d'Afrique. Bref, on n'aurait pu facilement dire de quoi se composait, vers l'an 250, l'Eglise de Sicca. Elle n'avait ni évêque, ni prêtre, ni diacre. Le vieux *Mansionarius*, ou sacristain, restait seul. Joignez-y pourtant deux ou trois femmes pieuses, les unes mariées, les autres célibataires, qui devaient à leur mère des principes religieux; et, çà et là, quelques esclaves attachés à leur croyance, sans savoir ni pourquoi ni comment ils la conservaient. Quant au reste de la population, dont le plus grand nombre aurait dû être catholique, il avait embrassé ou l'hérésie ou l'incrédulité absolue ; il était tout, excepté païen, bien décidé pourtant à le devenir pour peu qu'on eût voulu l'y contraindre.

C'est dans ce milieu qu'étaient appelés à vivre Agellius et son frère Juba. Voyons quel droit ils avaient l'un et l'autre à porter le nom de chrétien.

Quand leur père vint à mourir, l'aîné des deux frères avait environ huit ans et le cadet sept. Ils furent confiés à la tutelle de leur oncle de Sicca, le même qui avait attiré Strabon dans cette résidence. Possesseur d'un petit capital, il vendait des idoles de toute dimension, des amulettes et autres articles du même genre, à l'usage du culte païen. Son père, au service d'un assesseur du Proconsul, était venu habiter Carthage. Mais lui, voyant que la concurrence lui rendait toute réussite impossible dans la métropole, avait quitté cette ville avec ses statues. Il se rendit à Sicca. Grâce à l'industrie moderne, une ville anglaise

serait capable aujourd'hui de fournir, à elle seule, sous ce rapport, tous les marchés de l'Orient païen. Mais en ce temps-là, il n'y avait point d'industrie, et Jucundus dépendait, pour alimenter ses magasins, de quelques artistes qu'il avait fait venir de l'étranger, et principalement de deux Grecs, frère et sœur, originaires d'une île de la côte d'Asie. Doué d'un bon naturel, Jucundus était indulgent, mais positif et vivement attaché au culte régnant, qu'il regardait tout à la fois comme la loi du pays et le principe vital de l'Etat. Animé d'une bienveillance réelle pour ses neveux orphelins, il avait cependant en abomination (et il croyait par là remplir un devoir) cette hypocrisie stupide, cet impudent conte de fée, auxquels, selon son infaillible jugement, le pauvre Strabon avait abandonné ses fils. Certes, il eût désiré les rendre à leur patrie et aux dieux de leurs pères, s'ils avaient donné leur assentiment à ses volontés. Mais ces jeunes cervelles, — et, en le disant, il secouait la tête, — étaient toutes deux, chacune à sa façon, fort difficiles à conduire. Agellius était convaincu de la vérité de sa religion ; Juba, sans idées arrêtées, éprouvait une vive aversion pour toute croyance, même pour le paganisme, lorsqu'on prétendait le lui imposer. L'âge n'avait en rien influé sur son caractère. S'étant trouvé catéchumène, il était demeuré dans cet état. Aucun motif n'eût pu le faire avancer dans la religion chrétienne ; aucune puissance humaine n'aurait été capable de le faire reculer d'un pas. Il était donc là comme attaché à la porte de l'Eglise, très-fier du reste de l'indépendance de ses idées. Cependant, malgré tous ses dires relatifs à sa foi, il devint peu à peu semblable à sa mère, et, après la mort de son père, il renoua ses rapports avec elle et ne craignit point d'avouer qu'il ne croyait à rien, si ce n'est au diable, encore n'était-il pas bien sûr qu'il crût en lui. Quant à moi, je n'ose me porter garant que ce jeune homme, bien que fort heureusement doué par la nature, ait toujours pleinement joui de toutes ses facultés.

—

Agellius, au contraire, et dès l'âge de six ans, avait fait mille instances pour recevoir le baptême. Ce zèle, auquel son vieux père était peu habitué, lui avait causé une sorte d'inquiétude ; et l'enfant, par son ardeur obstinée à apprendre le catéchisme, occupa si bien le temps de l'évêque, que ses blés arrivèrent trop tard au rivage, la flotte ayant déjà fait voile pour l'Italie. Après le Baptême, Agellius avait reçu la Confirmation et la sainte Eucharistie ; mais l'enfant est changeant de son naturel, et, avant qu'il eût atteint l'adolescence, les bonnes impressions de son jeune âge s'étaient pour ainsi dire évanouïes, bien que sa foi conservât son ardeur première. C'est que personne n'était là pour l'exciter à remplir ses devoirs ; tout lui manquait : le bon exemple, l'émulation, les exhortations. Les amis de son père n'avaient songé qu'à assurer son existence matérielle, en obtenant pour lui, par une faveur exceptionnelle, une continuation de quelques années du bail de la terre dont Strabon, en sa qualité de vétéran, avait reçu l'usufruit du gouvernement impérial. Plus tard, aux soins que demandait sa petite propriété, Agellius dut ajouter ceux qu'exigea une charge plus importante. Par suite de la longue prospérité de la province, Sicca avait vu le nombre des familles opulentes augmenter dans ses murs. Administrateurs, fournisseurs, employés du gouvernement s'étaient enrichis et possédaient, aux environs de la ville, des maisons de campagne qu'ils s'étaient fait bâtir. Les indigènes, qui revenaient du service, de Rome ou des provinces, prenaient à long bail, grâce à leurs économies, des fermes ou des terres, faisant partie du *Res privata*, domaine privé de l'empereur, et se trouvaient ainsi comme en possession des campagnes fertiles, des jardins riants où s'était écoulée leur enfance. Agellius avait pour maître un homme de cette dernière catégorie. Jadis employé dans l'*Officium* (étude) d'un questeur, ou plutôt d'un procureur, — ce dernier nom commençait à prévaloir, — il avait choisi une propriété voisine de la chaumière d'Agellius. Ce dernier avait dû sa position

de sous-intendant aux services de Strabon ; il la conserva, parce que son patron reconnut en lui toutes les qualités requises pour diriger convenablement l'exploitation d'une ferme.

Voilà dans quelle position se trouvait Agellius à vingt-deux ans ; bien que sa carrière fût honorable et par elle-même et par les circonstances qui la lui avaient procurée, personne ne pourrait dire qu'elle eût été capable de combattre avec succès la langueur et le refroidissement religieux qui semblaient s'accroître chaque jour en lui. Il ignorait lui-même l'état de son ame ; seulement, ainsi que je l'ai dit plus haut, il éprouvait une sorte d'attachement pour sa croyance, et, dès sa plus tendre enfance, le vice et l'immoralité où était plongée Sicca lui avaient fait horreur. Cette instabilité d'opinion l'exposait à être entraîné un jour dans quelque circonstance critique qui le plongerait dans le péché ou bien l'arracherait brusquement à la pente fatale qu'il suivait, en le forçant de choisir un emploi moins dangereux pour son ame et plus en harmonie avec les sentiments qu'elle affectionnait. Généralement, on ne le connaissait pas comme chrétien, ou du moins, l'opinion publique ne savait rien de positif à cet égard, bien qu'on le vît fuir ouvertement les pratiques de la religion légale. Ce n'est pas qu'il prît beaucoup de peine pour dissimuler sa foi, mais on s'en donnait encore moins pour la découvrir. C'est qu'alors, les sectes si nombreuses du paganisme s'isolaient les unes des autres, et que maints et maints cultes moroses ou misanthropes évitaient de produire au grand jour leurs actes d'adoration. Le peuple rangeait la religion catholique au nombre de ces derniers, car le véritable caractère du christianisme ne se montrait tout à fait à découvert que dans les crises des persécutions, lorsque les magistrats prescrivaient quelque acte d'idolâtrie. Et alors devenait manifeste la différence radicale qui existait entre la religion du Christ et celle de l'empire : on lui donnait le nom d'opiniâtreté déraisonnable et igno-

ble, qui préférait, plutôt que de se prêter à quelque observance joyeuse, touchante ou seulement indifférente et sanctionnée par une tradition séculaire, qui préférait, dis-je, souffrir les tourments et même la mort.

III. — LA CHAUMIÈRE.

Quand nous avons quitté Agellius, il se dirigeait vers sa demeure. C'était une petite maison construite en briques et uniquement composée d'une cuisine et d'une chambre surmontée d'un grenier. Cette habitation avait quelques traits de ressemblance avec celle qu'habita jadis le Verbe éternel fait homme, avec sa Mère, toujours Vierge, et leur gardien saint Joseph. Elle s'élevait sur la pente d'une colline, et une pelouse lui servait d'avant-cour, différant en cela de ce qui était d'usage en Italie. Un palmier magnifique, bien qu'il fût éloigné des eaux, servait de pendant à un massif d'oranger. L'un et l'autre s'élevaient de chaque côté de la pelouse et servaient, en quelque sorte, d'introduction à la riche campagne dont on a lu la description dans le premier chapitre. Des lis, des corymbifères couleur d'ambre et de pourpre, la citronelle d'or, la rouge chélidoine et l'iris *variegata* servaient de bordures ou ornaient les plates-bandes. Non loin de la maison croissait le grenadier à fleurs de carmin, et, contre les murs, le jasmin triomphant et la grenadille ou fleur de la passion, symbole tout à fait digne de servir d'ornement à l'habitation d'un chrétien.

L'extérieur de la chaumière faisait pressentir ce qui se trouvait au dedans. Une croix rouge, entourée de tourterelles, semblable à celles que l'on découvre encore aujourd'hui dans les monuments du christianisme naissant, était grossièrement peinte sur la muraille de la chambre. Le

souvenir de la persécution semblait effacé, grâce à la paix dont l'Eglise jouissait depuis si longtemps. Bien que très-prudents au dehors, les chrétiens accomplissaient chez eux toutes les pratiques de leur religion, et cela, aussi librement qu'on le fait maintenant en Angleterre, où l'on n'éprouve aucune crainte d'exposer le crucifix à l'intérieur des temples et des demeures, bien que l'on n'ose se livrer à cet acte religieux devant les milliers de voitures et d'omnibus qui sillonnent les rues avec un étourdissant fracas. Quelques tableaux, ou plutôt des ébauches, étaient suspendus au-dessous de la croix. L'image de la Vierge occupait le centre : Marie était recueillie et priait. Les apôtres Pierre et Paul occupaient l'un la droite et l'autre la gauche de la Vierge. Ces mots : *Advocata nostra!* dont la plus haute antiquité salua la Mère de Dieu, étaient écrits sur le mur, au-dessous du portrait. On apercevait sur un banc une petite cassette renfermant quelques rouleaux de parchemin, dont on se servait, — leur extérieur l'indiquait suffisamment, — mais avec de respectueuses précautions : c'était l'ancienne version latine du livre des Psaumes, de l'Evangile de saint Luc et de l'Epître de saint Paul aux Romains. L'Evangile était enveloppé d'une riche couverture et orné d'enluminures aux reflets d'or.

L'appartement renfermait ce genre de meubles et d'ustensiles que l'on s'attend à trouver dans une habitation de village. Une ou deux chaises, des bancs, une table, et, à l'extrémité de la chambre, un lit de feuilles sèches et de roseaux sur lequel s'étendait une longue couverture rouge-foncé : tel était l'ameublement d'Agellius. On y voyait aussi deux meules maintenues à l'aide de pièces de bois : l'une d'elles était munie au centre d'une sorte de manivelle, et leur ensemble constituait un appareil à moudre le blé. Çà et là se trouvaient des outils de jardinage, des paquets de graines, un vase contenant un sirop, souverain spécifique contre la morsure du scorpion, et, enfin de petites bottes de mouron ou *Anagallis*, sorte de médicament vénéneux

que l'on prenait en infusion dans du vin, et qui était plein d'efficacité pour combattre le même mal. Ces divers objets étaient suspendus aux poutres, en compagnie d'une énorme provision d'*Assirtiphua*, camomille dont les fleurs sont moins développées, mais plus odorantes que celles d'Europe. Cette plante était alors regardée comme un puissant fébrifuge. Une abondante provision de raisins secs, que les latins nommaient *Duracinæ*, et, près de la porte, une touffe de plantain pulicaire, ou *Psyllium*, dont l'odeur passait pour écarter les insectes, pendaient également au plafond de la chambre.

En entrant chez lui, le pauvre Agellius apprécia aussitôt combien était grand le contraste entre la paisible tranquillité de sa chaumière et le tumulte impie auquel il venait d'échapper. Mais cette tranquillité, pas plus que le tumulte, ne pouvait mettre son cœur en paix.

Le silence de la chaumière ne lui donnait pas plus de satisfaction intérieure que le dehors ne lui avait procuré de repos. Seul dans sa retraite, seul dans la foule, il éprouvait un immense vide de cœur : nulle sympathie, nulle ame qui comprît la sienne, nul ami pour partager ses joies ou ses soucis, nul conseiller pour l'aider de ses lumières, nul cœur semblable au sien pour le comprendre, nul caractère différent du sien en qui le jeune homme pût trouver le moindre secours ou le plus faible écho. Certes, l'abandon à elle-même est pour l'ame une bien rude épreuve, surtout quand cette ame est celle d'un jeune homme : le souvenir du passé et l'expérience n'ayant sur elle que peu d'ascendant, elle reçoit, telle qu'une cire molle, toutes les impressions du chagrin et du vice. N'eût-on en vue que les effets naturels de la confession, abstraction faite des bienfaits d'un ordre supérieur qui en découlent, il serait impossible de ne pas comprendre tous les avantages qu'Agellius aurait retirés de ce sacrement, s'il lui avait été donné d'y recourir. Mais, bien qu'ayant déjà assisté quelquefois à l'*Homologesis*, ou confession publique de l'Eglise,

il ne s'était jamais approché du sacrement de Pénitence. Est-il donc étonnant que le pauvre jeune homme tombe dans le découragement et subisse impatiemment les épreuves ? Et nos cœurs, émus de pitié, sinon de sympathie, ne le suivront-ils pas avec intérêt, tandis qu'il cherche d'un œil inquiet, dans le petit monde où l'a placé la Providence, un être à conversation paisible, avec qui il puisse échanger ses pensées et ses paroles, communiquer ses désirs, partager son affection ?

— Personne ne s'inquiète de moi, dit-il en se jetant sur un banc rustique ; je ne suis rien pour personne ! Je suis un ermite, comme Elie et Jean-Baptiste, sans en avoir la vocation ! Elie lui-même éprouva combien il est pénible d'être seul à lutter contre plusieurs, et Jean fit au Seigneur cette demande plaintive : « Etes-vous celui qui doit venir ? » Mon sort sera-t-il toujours de connaître la vérité, sans jamais éprouver les consolations qu'elle procure ? Suis-je donc destiné à appartenir pour toujours à une grande société divine, sans voir jamais la face d'aucun de ses membres ?

Il se tut. Son cœur était comme rempli, et écrasé sous le poids de son infortune. Mais soudain, son esprit embrassa un autre ordre d'idées.

— Et pourquoi m'obstiner à demeurer à Sicca ? Quel lien me retient attaché à la ferme paternelle ? je suis jeune, et bientôt on me forcera de l'abandonner. Qui m'empêcherait d'aller habiter Carthage, Hippone, Cirtha, où les chrétiens sont si nombreux ?

Il s'arrêta aussi spontanément qu'il avait commencé.

Un étrange sentiment, mêlé de douleur et d'effroi, s'empara de tout son être. Le courage de poursuivre sa pensée ou de répondre à la question qu'il venait de se poser, l'abandonna, et, en proie à l'abattement le plus profond, son esprit inerte semblait même avoir perdu la faculté de penser.

Oh ! courage, mon cher ermite, quoique tu ne sois pas

encore un héros ! Quelqu'un prend soin de toi, et sa vigilance est bien plus efficace que la tienne. Il t'aime, et tu ne saurais t'aimer autant qu'il éprouve d'amour pour toi. Dépose tout entre ses mains. Son œil te voit et te protége. Il s'abaisse jusqu'à toi et compatit à tes douleurs. Son ange, chargé de veiller sur toi, t'inspire de saintes pensées. Connaissant ta faiblesse, il prévoit tes égarements, mais sa main a saisi la tienne et tu ne lui échapperas pas; tu ne saurais t'affranchir de son étreinte. Ta foi que tu as conservée ferme et sincère au sein de l'idolâtrie, ta pureté, cette blanche fleur, que tu as préservée de toute atteinte au milieu de la corruption, ont mérité qu'il se souvienne de toi, et, quand sonnera l'heure de l'épreuve, ton ennemi ne prévaudra point !

Mais d'où vient ce sourire errant sur les lèvres d'Agellius? C'est la réponse de l'enfant à son père plein d'amour. Il ignore pourquoi, mais l'orage s'est calmé. Sa main fait le signe du chrétien; de douces et fortifiantes pensées lui rendent sa force première; il invoque le nom sacré de Jésus, et ce nom, doux comme le miel, remplit son ame d'ineffable douceur. Il se lève de son banc, se met à genoux devant le signe puissant de la rédemption, et commence sa prière du soir.

IV. — DEUX FRÈRES.

Depuis longtemps Agellius n'avait prié avec autant de ferveur que ce soir-là. La prière s'échappait de ses lèvres sans efforts comme sans routine. Il se releva enfin, et alluma une petite lampe en terre cuite. Ses pâles rayons éclairèrent la chambre, et le jeune homme aperçut Juba qui, ouvrant la porte avec précaution, était entré pendant

que son frère priait. Assis sur le seuil, il n'avait point interrompu Agellius, sur le front duquel passa comme un nuage à cette apparition inattendue. Le jeune homme ne devait point s'étendre sur sa couche, en conservant dans son ame la paix et la résignation qui, peu d'instants auparavant, l'avaient remplie. Hélas ! c'est que les consolations d'ici-bas n'ont souvent pour effet que de nous fortifier contre de futures épreuves.

Juba était un jeune homme à la taille élancée, à l'œil farouche, au teint hâlé par le soleil. Il était assis, la tête appuyée sur une main et les yeux fixés sur le plafond ; soudain, il se dresse, croise les bras et branle la tête, tandis que ses sourcils se froncent et que sa bouche se contracte, en faisant entendre un rire étrange et à demi-étouffé :

— Ah ! ah ! ah ! vous voilà donc sur les genoux, Agellius ?

— Et pourquoi pas, puisque je vais me mettre au lit ?

— Chacun fait comme il l'entend ; mais, pour tout homme sans fanatisme, il y a, dans cet acte, quelque chose de servile.

— Vous ne pratiquez donc aucune espèce de religion, Juba ? lui demanda vivement son frère.

— Peut-être en ai-je une, peut-être n'en ai-je pas ? Quoi qu'il en soit, jamais je n'embrasserai un culte qui commande de telles prosternations, et qui a l'air de vous faire ramper. Comptez bien là-dessus.

— Mais quel motif vous amène ici à une heure si avancée ? Qui vous a fait demander ?

— Moi, je viens quand il me plaît et je m'en vais quand bon me semble. Je n'ai à rendre compte de mes actes à personne, fût-il Dieu, homme, diable ou prêtre, et moins encore à vous ! De quel droit me questionnez-vous ?

— Hélas ! dit Agellius, je vous le prédis, jamais vous n'aurez ni paix ni consolations en cette vie, sans parler de la vie future...

Juba ne répondit point d'abord, se contentant de ron-

ger ses ongles en souriant, et d'abaisser sur le parquet un oblique regard.

— Je ne demande rien de plus que ce que j'ai maintenant, dit-il enfin ; je suis content.

— Content de vous ?

— Sans doute. De qui doit-on désirer faire le contentement, si ce n'est de soi-même ?

— Et votre Créateur ? vous l'oubliez !

— Créateur ! dit Juba en secouant la tête d'un air capable ; Créateur ! oh ! la belle invention...

— Oh ! mon frère, s'écria Agellius, ne persévérez pas dans la voie funeste où vous vous êtes engagé !

— Engagé ! Mais qui a commencé ce débat ? Avez-vous plus le droit de me faire la loi que moi-même de vous l'imposer ? Et puis, est-elle si universellement acceptée, cette croyance à un Créateur ? Qui l'a donc inventée ? les chrétiens ; oui, cette belle découverte est leur ouvrage. Pourtant, le monde allait très-bien sans cela. Et cette discussion, qui donc l'a provoquée, si ce n'est vous ?

— Et quand cela serait ? répondit Agellius ; mais je n'y ai été pour rien. C'est vous qui avez commencé en entrant ici. Quel motif vous amène, et de quel droit venez-vous, à l'heure qu'il est, troubler mon repos ?

Il eût été impossible de remarquer chez Juba la moindre apparence de colère. Une pierre n'eût pas semblé plus étrangère à tout sentimeut. Pour toute réponse, il montra du doigt, à son frère, la direction des bois, en lui disant :

— Je suis allé là-bas.

Le visage d'Agellius prit une expression de profonde douleur. Il garda un moment le silence.

— Voulez-vous dire, reprit-il avec effort, que vous avez vu notre pauvre mère ?

— Justement.

Ils se turent pendant quelques instants.

— Juba, dit Agellius, vous avez fait une bien triste chute, pendant ces dernières années.

Juba se croisa les jambes en secouant la tête.

— Un moment, j'ai pensé que vous alliez recevoir le baptême, poursuivit son frère.

— Pure faiblesse! répliqua Juba. Le vieil évêque venait de mourir; dans mon enfance, il m'avait témoigné beaucoup d'affection; et puis, il m'avait dit quelques-unes de ces paroles qui agissent si bien sur l'esprit des femmes. Vous le voyez, je ne suis pas sans excuse.

— Oh! plût au Ciel que vous eussiez alors obéi à l'impulsion de votre cœur.

— L'accès passa, reprit Juba du ton de supériorité qu'il affectait d'habitude. Alors, mon esprit s'éclaira d'une lumière plus vive. Mais la fermeté de caractère n'est pas le partage de tous. Je trouve, moi, qu'une intelligence qui sait raisonner, arrive à des conclusions qui diffèrent radicalement des vôtres.

Et il se mit à secouer la tête d'un air vainqueur, comme s'il venait d'en tirer un argument sans réplique.

— A la bonne heure! dit Agellius en s'accompagnant d'un gros bâillement; car il était d'ailleurs désireux que la discussion se terminât. Mais, encore une fois, ajouta-t-il, quel motif a donc pu vous amener si tard?

— J'allais chez Jucundus, répondit Juba; mais, au milieu du bois qui longe la rivière, j'ai été retardé par le Succoth-Benoth.

Ces mots ranimèrent aussitôt la discussion.

— Mon pauvre ami, dit Agellius en pâlissant, était-ce là votre place?

— Ma place! ne dois-je point voir le monde? répondit Juba. C'est pour cela que nous sommes sur terre, et je me priverais, moi, de cette distraction? Oh! la drôle de chose. Je les méprise tous, ces fous, ces écervelés. Je les ai vus dansant à la ronde ou étendus sur la terre. On eût dit des singes ou des porcs bien repus. Et pourtant, si la fantaisie m'en passe par la tête, je ferai tout comme eux. Je boirai, si bon me semble, jusqu'à l'ivresse. Ne suis-je

pas mon seul et unique maître, et, d'ailleurs, quel mal y aurait-il?

— Quel mal! Est-ce donc un bien de se faire singe ou pourceau?

— Vous connaissez trop peu l'homme pour porter sur lui un jugement sain, répondit Juba d'un air triomphant. Nous n'avons ici-bas qu'un devoir, celui d'assurer notre bonheur personnel. Si un homme se croit plus heureux d'être pourceau, laissez-le donc se faire pourceau!

Il se mit à rire, et ajouta :

— Comprenez-vous, maintenant, combien votre esprit est étroit? Tout homme cherche son bonheur où il pense le trouver. Eh! bien, si l'envie m'en prend, si j'y crois trouver mon bonheur, j'essaierai, moi, de ce nouveau moyen.

— Votre bonheur! s'écria Agellius. Où donc avez-vous été puiser toutes ces sottises? Une pareille dégradation mérite-t-elle le nom de bonheur?

— Qu'en savez-vous? dit Juba. Avez-vous assisté à ces réjouissances, en avez-vous déjà essayé? Si vous l'aviez fait, vous vaudriez le double! La superstition vous égare. Je préfèrerais m'enivrer tous les jours, que de marcher à quatre pattes comme vous, rampant sur le ventre comme un ver, et criant comme un chien qu'on a battu.

— Assez! s'écria Agellius, en se levant brusquement. Sur ma tête! vous ne resterez pas ici un instant de plus. Sortez! sortez! On n'a point ici besoin de vos blasphèmes. Qui vous demande, qui vous a appelé? Allez! allez! vous dis-je. Débarrassez-moi de votre présence, et gardez pour vous vos licencieuses paroles!

— Pas tant de fracas, dit enfin Juba. Savez-vous bien que je vaux autant que vous?

— Je suis loin de vouloir m'élever au-dessus des autres, répondit Agellius; mais est-il possible de confondre, comme vous le faites, un chrétien et un infidèle?

— Chrétien et infidèle! répéta Juba avec lenteur; ils se valent, dès lors qu'ils se recherchent en mariage...

Et, comme s'il avait mis le doigt sur la plaie, il fixa sur le visage de son frère un regard scrutateur. Il reprit :

— Moi, dit-il, pour être chrétien, je le serais réellement et avec sincérité. Autrement, j'aimerais mieux rester païen.

Une rougeur subite se répandit sur les traits d'Agellius Il se rassit, comme pour dissimuler l'embarras qu'il éprouvait.

— Je vous méprise ! reprit Juba : vous n'avez point le courage de confesser hautement votre foi. Soyez donc conséquent et étendez-vous sur le gril ; mais vous n'êtes pas de cette trempe-là. Notre oncle, à lui seul, vous fait trembler. Et ces beaux yeux, dont vous affectez de parler avec tant d'austérité, ne vous ont-ils pas séduit ? Je vous méprise, oui, je vous méprise ! avec tous ceux qui vous ressemblent. En quoi donc différez-vous des autres hommes ? Vos pareils nous disent : le monde n'est que vanité, la vie est un songe, les richesses une déception, le plaisir un piége ! *Fratres carissimi,* s'écrient-ils, le temps passe comme l'ombre... Fort bien ! mais qui aime plus qu'eux les richesses et les plaisirs ? Ces bons vieux gaillards de païens, qui suivent, dites-vous, la voie de perdition, n'ont pas plus d'amour pour les richesses, plus de passion pour le monde, plus d'avidité pour les honneurs et la puissance, que vous et ceux de votre espèce.

— Autre chose est d'avoir une conscience, autre chose d'y conformer sa conduite, répondit Agellius. Mais celle des pauvres païens est plongée dans les ténèbres. Vous-même, autrefois, vous avez eu une conscience ?

— Conscience ! conscience ! dit Juba d'une voix concentrée, oui, certainement, un jour j'eus une conscience... Oui, un jour une sorte de frisson glacial parcourut mon corps ; mes dents claquèrent et je tremblai de tous mes membres. Une autre fois, je souffris d'une jambe, et je marchai en boîtant. De tous ces maux, j'ai gardé le souvenir, je les ai ressentis, j'en ai eu conscience. Ah ! c'est

que j'ai eu beaucoup de consciences autrefois! Blanches, noires, jaunes ou vertes, l'une ne valait pas mieux que l'autre. Aussi, j'ai eu hâte de m'en débarrasser, et, pour le moment, je suis veuf de toute espèce de conscience !

Agellius ne répondit rien. Son seul désir, on le comprend, était d'être débarrassé au plus tôt de ce visiteur importun.

— Sachez bien, poursuivit Juba d'un ton vainqueur, sachez bien que la religion ne fut pour moi qu'un vêtement, aujourd'hui passé de mode. Elle caractérise une certaine période de ma vie, voilà tout. La religion ne me rendit ni meilleur ni pire. C'était quelque chose de passager, comme la jeunesse de ma figure qui, bientôt, aura disparu.

Disant ces mots, il passa la main sur ses traits bronzés par le soleil.

— Je conformai donc, tant qu'il dura, mes actions à ce sentiment; mais je ne puis pas plus le faire revivre, que les premières dents de mon enfance ou le duvet léger de mon menton. Le passé l'a depuis longtemps englouti.

Agellius, sous l'impression de la fatigue et du dégoût, gardait toujours le silence. Juba, jetant sur lui un regard significatif, continua avec une lenteur calculée :

— Je lis dans votre cœur qu'en fait de religion, votre croyance est au niveau de la mienne...

— Vous êtes chez moi, Juba... Ne parlez pas ainsi, dit Agellius, comprenant qu'il était de son devoir de repousser l'injure qu'on lui faisait : j'ai commis bien des péchés, je l'avoue, mais l'apostasie, je l'ai en horreur !

Juba baissa la tête.

— Je puis voir tout comme un autre à travers une table de pierre, et ce que j'ai dit est la vérité, répondit-il. Mais vous n'avouerez jamais que j'ai mis le doigt sur la plaie; votre orgueil est trop grand pour cela. C'est une petite hypocrisie à joindre aux plus grandes.

— Assez! dit Agellius d'un ton sec. Il est trop tard, et vous vous ferez attendre chez vous. Jucundus sera inquiet,

et, parmi vos joyeux amis, il s'en trouverait bien qui vous maltraitassent sur la route. Mais vous n'avez pas de guêtres, mon ami ? Les scorpions ne manqueront pas de vous piquer dans l'obscurité. Voulez-vous que j'entoure vos jambes de quelques tresses de paille?

— Moi ! je n'ai point peur des scorpions, répondit Juba. Je suis pourvu, en cas de besoin, de quelques bonnes amulettes que le Boola-Kog et l'Uffah lui-même sauront respecter.

Disant ces mots, il sortit de la chaumière avec aussi peu de cérémonie qu'il y était entré. Il prit aussitôt, en se parlant à lui-même, le chemin de la ville, et, quand il se fut un peu éloigné, il entonna quelques refrains, au rhythme sauvage et saccadé, qu'il accompagnait de branlements de tête et entrecoupait parfois d'un éclat de rire. Dédaignant de suivre la route tracée, il se dirigea en ligne droite, et traversa, d'un pas rapide, l'herbe épaisse et humide des prairies. Il franchit le ravin qui coupait la grande route à quelque distance de la colline, et continua sa marche en chantant :

Le petit Maure noir est mon malin compère,
Lorsque la nuit est sombre, et que tout dort sur terre,
Sous le feuillage épais de l'if mystérieux.

Ce fut le père Cham qui soigna sa croissance,
En faisant à ses pieds couler en abondance
Le sang de ses enfants devenus trop nombreux.

Dansez, sifflez, la nuit est votre obscur domaine :
Il ne faut point de lampe aux êtres dont l'haleine
Dans les ténèbres luit comme un trait lumineux.

Soudain, un cri retentit presque sous ses pieds et interrompit cette chanson bizarre. Juba vit un animal sauvage, prenant la fuite à son approche. Sans s'émouvoir, il avait tiré de sa poche une petite idole de métal, qu'il présenta à l'animal en murmurant quelques mots confus. Alors, il escalada l'escarpement du sentier, le suivit jusqu'à la ville,

et, peu d'instant après, il arrivait chez son oncle, dont la demeure était située auprès du temple d'Astarté.

V. — L'ATELIER DE JUCUNDUS.

La maison de Jucundus était fermée, quand Juba y parvint. Si vous y fussiez entré avec lui, l'un des magasins les plus magnifiques de Sicca, véritable musée, aurait étonné vos yeux éblouis. On y voyait, outre tout ce qui se rattache à la statuaire, des bronzes, des mosaïques, des bijoux, tous destinés au culte idolâtre. Rien de plus varié que leur aspect. Parmi les reflets lumineux de l'or, de l'argent, de l'ivoire, de l'albâtre, du gypse, du talc et du verre, brillaient des peintures aux mille couleurs. L'art et la richesse s'y disputaient le premier rang, et tous les goûts pouvaient se satisfaire : le classique, comme le barbare ; le vulgaire, comme le recherché ; le moderne, comme l'antique. Ici, c'étaient les symboles primitifs du pouvoir invisible, produits grossiers de l'art encore à son enfance et que le respect pour les anciennes traditions avait conservés : on voyait le cube de marbre mystérieux que vénèrent les Arabes, la colonne emblème de Mercure ou de Bacchus, le cône d'Eliogabale, la pyramide de Paphos et la tuile ou brique de Junon, le tout accompagné d'informes blocs de pierre, ornés à leur sommet d'une tête d'homme, et destinés à être drapés dans de riches étoffes qui devaient leur donner une apparence humaine. Plus loin, d'autres idoles, aussi légères et maniables que les premières étaient lourdes, s'offraient aux regards : ces jolies statuettes représentaient Junon, Mercure, Diane et la Fortune. On les portait, en guise d'ornement, au cou ou à la ceinture. Rien ne manquait : à côté des dieux Lares, des Minerves et des

Vestas, objets chers à la dévotion privée, et abrités dans des châsses magnifiques, s'étalaient des *Nimbi* d'airain, sorte de couronne destinée à protéger la tête des dieux contre les chauves-souris et les oiseaux; des anneaux où brillait l'image de Jupiter, de Mars, du Soleil, de Sérapis et surtout d'Astarté; des bagues et des sceaux Basilidiens, des amulettes de bois ou d'ivoire, des démons d'une laideur repoussante, de petits squelettes et mille autres symboles superstitieux. A quelque secte ou caste religieuse que vous eussiez appartenu, il vous aurait été difficile de ne point trouver, dans l'atelier de Jucundus, quelque objet de votre goût, à moins, toutefois, que vous n'eussiez rejeté, sans distinction, toutes les allégories du culte idolâtre. Mais alors, votre joie n'eût pas été mince d'être arrivé là pendant la nuit, car l'obscurité dérobait à vos yeux une multitude de statues et d'emblèmes païens, qui n'étaient guère dignes de voir le jour. Ils dormiront dans les ténèbres, et c'est bien le sort qu'ils méritent, jusqu'à l'instant où toutes choses bonnes et mauvaises apparaîtront aux yeux de l'univers entier.

Nous l'avons dit, le magasin était fermé. De lourds volets, assujettis avec de solides barres de bois, le mettaient à l'abri de toute tentative. Sans y entrer, pénétrons à droite dans une sorte de vestibule, qui nous conduira à un modeste appartement, l'*Atrium*, ayant l'*Impluvium* d'un côté, et de l'autre s'ouvrant sur le *Triclinium*, ou salle à manger, située derrière le magasin. Jucundus s'y livrait joyeusement aux plaisirs d'un modeste *Symposium*. A son avis, un souper était plus égayé par la présence des Muses et des Grâces, que par de nombreux invités. Aussi, se borna-t-il à admettre à sa table le jeune grec Ariston, l'un de ses premiers artistes, et Cornelius, dont le père était l'affranchi d'un Romain de distinction. Le jeune homme venait d'obtenir un emploi dans les *Scrinia* ou bureaux du gouvernement proconsulaire, *Officium proconsulare*, et quittant la ville impériale qui avait vu s'écouler ses plus belles

années, il s'était fixé dans la province où l'appelait sa nouvelle charge.

Les mets n'auraient point été entièrement du goût de nos modernes gastronomes. Sans doute, le raisin de Tacape et les dattes du lac Tritonis leur eussent fait venir l'eau à la bouche ; les figues blanches et noires, les brugnons, les pêches, les pastèques auraient souri au palais d'un Anglais, tout comme à celui d'un Africain du IIIe siècle ; l'Anglais n'eût pas dédaigné non plus le vin de palmier de Gétulie, et le *Melilotus*, liqueur extraite du fruit poétique des côtes de la Syrte ; les gigots eux-mêmes lui eussent paru savoureux, mais, avant d'y toucher, il aurait voulu savoir à quoi s'en tenir au sujet des queues de mouton, qu'il n'eût pas manqué de comparer à la moëlle ; quant aux frais pressés et séchés des mulets, poissons que l'on tirait de Mauritanie, il leur eût rendu hommage ; toutefois, il ne se fût pas décidé, sans quelque hésitation, à goûter certaines côtelettes de lion, bien qu'elles eussent l'apparence du meilleur veau, et, ce qui n'est pas peu dire, le fumet exquis particulier à toute espèce de gibier braconné sur les terres réservées du domaine impérial. Mais, à l'apparition d'un autre plat, mets favori des indigènes, le véritable *haggis*[1] et *Cock-a-leekie*[2] d'Afrique, — et ici, pouach ! de quelle précaution oratoire, de quelle figure me servir pour aborder un tel sujet ? — à cette apparition, dis-je, qui s'offrait aux regards sous la forme d'un petit chien succulent, nageant, la tête entre les pattes de devant, dans une sauce aux tomates, notre gourmet moderne aurait probablement quitté la table, jurant qu'il se trouvait dans la caverne de quelque sorcière du bois voisin. Heureusement ! nuls Bretons n'étaient de la fête. Ils avaient bien d'autres soucis, le soir, où leur principale occupation était de se

[1] Espèce de boudin d'Ecosse.

[2] Autre plat écossais, formé d'une tête de mouton, préparée avec différentes épices.

peindre le corps avec une décoction de pastel, ou bien de se plonger jusqu'au menton dans les ondes fraîches de quelque marais. Rien ne vint donc troubler les délices du souper africain, ni la joie et les gais propos, conséquences inséparables d'une chère aussi exquise.

Cornelius, admirateur naïf de l'époque impériale, avait assisté, l'année précédente, aux Jeux Séculaires : il en était enthousiaste comme il était de Rome, comme il l'était des rapports qu'il avait eus lui-même avec la ville éternelle. Tout rempli encore du patriotisme qu'une fête aussi solennelle avait réveillé dans son cœur, il s'écria :

— O illustre Rome ! tu es la reine de l'univers ; aucune cité ne t'égale. Oui, dans ce spectacle magnifique qu'il m'a été donné de contempler l'an dernier, j'ai cru voir la personnification de ta majesté et le gage de ton éternité. Rome vit, et nous mourrons. Eh bien ! soit, que l'homme meure. Après avoir assisté aux Jeux Séculaires, il peut boire en paix la ciguë ou s'ouvrir les veines. En effet, quelle chose peut, après cela, l'attacher encore à la terre ? Ah ! je l'ai éprouvé moi-même : la coupe de ma vie est pleine, et ses plus agréables présents me semblent, depuis ce grand jour, insipides et fades... Il est délicieux, ce vin ! Ah ! du *Tauromenium*[1], je suppose... Nous en avons aussi à Rome. Encore une coupe ! Je bois au génie de l'Empereur !

Et, vidant la coupe d'un trait, il ajouta :

— Figurez-vous le *Campus Martius* illuminé d'un bout à l'autre. Quel spectacle magique ! Voyez cette plaine, d'une immense étendue, où il n'y a ni rues, ni forêts, mais où sont semées çà et là de magnifiques demeures entourées de bosquets, d'avenues, de pelouses riantes et baignées de limpides ruisseaux. Tout est comme à souhait pour le plai-

[1] Aujourd'hui Taormina, ville de Sicile, presque détruite, en 1693, par un tremblement de terre, et jadis fort renommée pour ses vins.

sir des yeux. Dites, que voulez-vous : les plus grands temples de l'univers, les plus spacieux portiques, les plus vastes arènes? les voilà! Des *Gymnasia?* les voici! Des arcs-de-triomphe? des statues, des obélisques? les voici encore! Ici, c'est l'admirable mausolée d'Auguste, entièrement revêtu de marbre blanc, et, sur le bord de la rivière, le Môle[1] immense d'Adrien; là, s'élève le Panthéon d'Agrippa, avec ses splendides colonnes de Syracuse, et son dôme couvert de tuiles d'argent qui resplendissent de mille feux. Et là-bas, ce sont les bains d'Alexandre et leurs jardins magnifiques, — ah! mon ami, j'oublie de boire parmi tant de belles choses; — plus loin, voyez-vous les temples si nombreux qui s'élèvent sur la colline du Capitole, la colonne d'Antonin qui monte vers les cieux et la *Basilica* attenante, immense dépôt des archives de tout l'empire, sur lesquelles sont inscrits les noms des gouverneurs qui ont chacun, dans sa province, le pouvoir et un domaine de roi? Mais le sujet m'entraîne et m'égare. Figurez-vous, dis-je, cette plaine immense où des milliers de feux scintillent : les temples, les édifices, les bocages s'illuminent et étincellent à la lueur des lampes et des flambeaux. Jamais, non, jamais spectacle aussi grandiose ne s'offrit aux regards des dieux de l'Olympe. O Rome, tu es la plus grande de toutes les divinités! La nuit étend ses voiles, et tout vit et s'agite dans tes murs : à l'heure même où la nature fatiguée et endormie se trouve comme ensevelie dans la mort, Rome commence ses sacrifices et célèbre son dixième siècle. A peine vit-on, des rives du Tibre où aborda Enée et d'où Romulus fut enlevé aux cieux, la flamme du bûcher briller en dévorant les victimes, que les airs retentirent de flots d'harmonie, et que dix mille instruments de musique dirigèrent les danses sacrées, organisées de tout côté sur le gazon fleuri. Je suis vieux... hélas! Et cependant, croyez-moi, je fus entraîné comme

[1] Mausolée en forme de tour, chez les Romains.

les autres... je m'élançai... Nous dansâmes durant trois nuits, clôturant par la danse le millénaire qui expirait, et inaugurant par la danse celui qui commençait. Là, point d'étrangers, point d'esclaves : il n'y avait que des citoyens. C'était une fête de famille, c'était la fête de tous les Romains.

— Et la nôtre aussi ! dit Ariston. Vous le savez, Caracalla a créé citoyens romains tous les hommes libres de l'univers. Nous sommes tous Romains, mon cher Cornelius !

— Ah ! voilà qui change un peu la question, répondit Cornelius. Que l'empereur ait usé, dans ce cas, de condescendance envers les étrangers, je vous l'accorde, mais dans un certain sens ! Au fond, je n'y vois qu'un trait d'habile politique.

— Oui, et très-habile, encore ! répliqua Ariston. Vous le savez, pauvres brebis que nous étions, on eut envie de nous tondre. Mais comment agir sur des étrangers ? votre gouvernement impérial nous fit tous citoyens romains. De cette façon, outre les impôts que nous payons ici, nous sommes de plus soumis à la taxe romaine... Vraiment ! j'aime ce titre de citoyen romain : il a doublé nos impôts ! et, quant au privilége que ledit titre nous confère, il est, par Hercule ! d'un prix inestimable : le premier sot venu le possède, pourvu qu'il soit coiffé d'un *Pileus*[1] et nanti d'abondants cheveux !

— Et si vous aviez vu, reprit Cornelius, le cortége qui, le deuxième jour, sortit du Capitole pour se rendre au Cirque en suivant la *Via Sacra !* Quels flots d'étrangers et de provinciaux venus des quatre coins du globe ! Aucun d'eux, toutefois, ne faisait partie du cortége. D'un seul coup d'œil, vous aperceviez la pure race romaine, cette jeune et nouvelle génération, espoir de l'avenir ! C'étaient les fils des patriciens, des familles consulaires, des orateurs, des guerriers, des hommes d'Etat... Cette riche et

[1] Bonnet que les hommes libres avaient seuls le droit de porter.

florissante jeunesse formait la tête du cortége. Les uns, marchant six de front, étaient à cheval; les autres, et c'était le plus grand nombre, marchaient à pied. Venaient ensuite les chevaux de courses, les chars, les héros du pugilat, les lutteurs et autres combattants prêts pour le concours ; derrière eux s'avançait le corps tout entier des gladiateurs, maîtres et élèves, vêtus de tuniques écarlates et splendidement armés ! Ils formaient trois pelotons et s'avançaient gaîment, chantant et dansant la Pyrrhique... Aux jeux, un millier de gladiateurs combattirent, oui, un bon millier ! Fallait voir ces gaillards, robustes et bien bâtis, s'avancer galamment l'un contre l'autre ! Pour moi, je ne saurais vous donner une idée de ce spectacle... Et puis, cette troupe de satyres qui les suivaient dans le cortége, contrefaisant la danse martiale des gladiateurs et gambadant à qui mieux mieux ; et puis, les trompettes, les fanfares, les sacrificateurs, les victimes, les taureaux, les béliers ornés de bandelettes sacrées, les conducteurs, les égorgeurs, les aruspices, les hérauts ; et puis, les statues des dieux sur leurs chars d'ivoire ou d'argent, attelés d'éléphants et de lions réduits à la domesticité : oh ! quel spectacle !... comment vous le dépeindre?... Mais le plus beau, c'était le *Carmen Sæculare*, chanté par vingt-sept jeunes patriciens et autant de jeunes vierges, choisis dans les plus illustres familles, et demandant aux dieux de Rome de se montrer propices à la cité. Ce n'est pas tout, il y avait encore dans ce cortége les flamines, les augures, le collége sacerdotal, et enfin, le dernier, l'empereur en personne...

— Le dernier ! oui, fit observer Jucundus, Philippe... Bast ! si tout ce que l'on dit est vrai, il n'a pas mal fait de mourir.

— Tous les empereurs, en leur temps et à leur manière, sont bons, répondit Cornelius. Quand il vivait, Philippe était tout ce qu'il fallait ; aujourd'hui, Dèce ne nous satisfait pas moins, — puissent les dieux le conserver !

— Compris ! dit Ariston : l'empereur est impeccable... je me trompe, il fait mal de mourir, et, je l'avoue, en cela il a pleinement tort. Son trépas est sa première faute, et il devrait en rougir, car, prodige étonnant ! elle transforme en vices ses plus belles vertus.

— Ah ! fit Jucundus, y eut-il jamais un si bon empereur que notre Gordien, vieillard respectable et pendant sa vie et après. Il protégeait les arts et le commerce... aussi, quels palais que les siens ! Et ses revenus... énormes ! Bon vieux, va ! comme je le regrette... et son fils aussi ! Jamais je n'oublierai le jour où nous apprîmes son départ... Voyons !... oui, c'était peu après la mort de ce vieux sot de Strabon, — vous savez, mon frère, — je crois qu'il y aura bientôt treize ans. L'Afrique entière versait des pleurs... Ah ! il n'y aura jamais qu'un Gordien !

— Votre philosophie, Jucundus, est passée de mode, dit Ariston. Retournez à l'école, mon ami. Sachez-le, tout ce qui existe est parfait; mais ce qui n'est plus, ne vaut rien :

Te nos facimus, Fortuna, deam !

a dit un de vos poètes. Eh bien ! moi, je bois à la fortune de Rome, — tant qu'elle dure...

— Jeune homme ! répondit Cornelius, oui, bien jeune, et, par-dessus le marché, vous êtes Grec... les Grecs n'ont jamais compris les Romains. Oh ! cela n'est pas facile... C'est toute une science ! jeune homme, regardez cette médaille : c'est un souvenir des jeux. Qu'elle est belle ! lisez ce qui est gravé dessus ; d'un côté : *Novum Sæculum*, et, de l'autre : *Æternitati ;* toujours nouvelle, toujours permanente. Oui, les empereurs n'ont qu'un temps, mais Rome demeure, Rome, la ville éternelle ! dites, est-ce là une belle philosophie ?

— C'est vraiment une très-belle médaille ! dit Ariston en la considérant ; puis, la donnant à son hôte : Vous devriez en faire une amulette, Jucundus. Ah ! l'éternité,

c'est un grand mot! Mais, si je ne me trompe, d'autres cités ont été éternelles avant Rome. Bast! dix siècles forment, à mon avis, une fort respectable éternité : Rome est déjà éternelle ; elle peut mourir sans craindre de faire mentir la médaille.

— Pas de blasphèmes! reprit Cornelius. Plus que jamais, Rome est aujourd'hui puissante, pleine de vie et d'avenir! Croyez-moi : *Novum Sæculum!* Comme l'aigle dont elle a atteint l'âge, elle va renouveler les plumes de ses ailes et reprendre son vol majestueux à travers mille autres siècles.

— Mais l'Egypte aussi, dit Ariston en l'interrompant, l'Egypte perd son origine dans la nuit des temps, du moins, le vieil Hérodote nous l'assure. Plus vous remontez aux temps primordiaux de ce pays, plus y apparaissent de dynasties souveraines. Et tout cela, qu'est-il devenu? néant! D'ailleurs, l'histoire a enregistré aussi les prospérités éphémères de certaines nations au delà du Gange.

— Soit! repartit Cornelius, mais, mon cher, Rome est une cité de rois. Seule, elle possède simultanément, et cette année, encore! plus de rois que n'en peuvent compter ensemble toutes les dynasties de l'Egypte. Sésostris et toute sa cour peut-il être comparé à nos empereurs, nos préfets, nos proconsuls, nos *Vicarii*[1] et nos *Rationales*[2]? L'Egypte a-t-elle eu ses Lucullus, ses César, ses Pompée, ses Sylla, ses Titus, ses Trajan? Oseriez-vous comparer la vieille pyramide de Chéops à l'amphithéâtre de Flavien? Et pourriez-vous établir le moindre rapport entre Thèbes aux cent portes et la Maison dorée de Néron, si cet édifice existait encore? Non, le palais le plus magnifique de Sésostris ou de Ptolémée n'est rien de plus qu'une villa de second ordre, une villa comme en possèdent dix mille Romains. Nos demeures sont bâties sur des arpents de terre, leur

[1] Lieutenants du proconsul.
[2] Receveurs du domaine.

hauteur surpasse les tours de Babylone, et leurs colonnes sont aussi nombreuses que les arbres d'une forêt. Des statues, des tableaux les remplissent; le marbre le plus rare, rouge, jaune, vert, moucheté, étale ses mille nuances sur leurs murailles, leurs parquets et leurs lambris. Des fontaines d'eau de rose parfumée jaillissent des dalles, et, autour des appartements, des poissons sillonnent des bassins creusés dans le roc, en attendant qu'on les apprête pour le festin. Des têtes d'autruches, des cervelles de paons, des foies de brèmes, des laites de murènes et des langues de flamants forment le menu de nos soupers. Un seul plat renferme un essaim de pigeons, de rossignols et de bec-figues ! On sert même le phénix dans nos repas solennels ! Nos saucières sont d'argent ; nous mangeons dans l'or et nous buvons dans l'onyx ou les pierres précieuses ; le pourpre de Tyr recouvre nos pavements et nos lits sont d'ivoire ; nos coupes se colorent des vins les plus délicats d'Italie et de Grèce ; les fleurs les plus rares couronnent nos fronts ! Les danseurs de la Lydie, les mimes d'Alexandrie viennent, pendant nos repas, récréer notre esprit et nos yeux... De nobles dames, de gracieuses jeunes filles s'assoient à nos tables ; le lait d'ânesse donne à leur teint sa blancheur ; des miroirs grands comme des lacs reflètent leurs traits; des bijoux, des colliers, des épingles, des peignes, des pendants d'oreille, des bracelets, des anneaux les font briller, des pieds à la tête, d'un éclat sans pareil : leurs ceintures et leurs mules sont couvertes d'émeraudes et de diamants. De toutes les parties du monde, des esclaves nous arrivent par milliers. Y a-t-il quelque chose de rare ou de précieux ? c'est pour Rome ! L'Arabie nous donne la gomme ; l'Assyrie, le nard ; l'Egypte, le papyrus ; la Mauritanie, le bois de citronnier ; l'Egine, le bronze ; la Bretagne, les perles ; la Phrygie, le drap d'or ; Cos, les plus fins tissus ; Babylone, ses broderies ; la Perse, ses soieries ; la Gétulie, ses peaux de lion ; Milet, ses laines ; la Gaule, ses manteaux. Et voilà comment nous vivons en

peuple vraiment impérial, sans cesse dans les plaisirs, sans cesse dans les festins. Un jour, il faut mourir, oui, il le faut, — et alors on nous brûle, — mais c'est sur un bûcher de cinnamome et de casse, et nos corps sont enveloppés dans un linceul d'amiante. Dites, cette noble fin n'est-elle pas digne de notre belle vie ? Aussi, qui oserait refuser au peuple romain le nom de grand ! Partout, les honneurs nous suivent ; là où nous sommes, là seulement est notre maître ! Oui, je vous l'assure, quand nous vînmes ici de l'Italie, on nous reçut comme des demi-dieux !

— Mais qui sait, dit enfin Ariston, si un beau jour Rome ne brûlera pas elle-même sur le cinnamome et la casse? Qui sait si, un beau jour, cette vénérable mère, avec tout son magnifique attirail de bronze de Corinthe et d'écarlate, ne suivra pas ses fils sur le bûcher funéraire ? Hélas ! tel fut le sort de Babylone, quand ses fossés infranchissables furent mis à sec par les Perses.

Un esclave de Jucundus entra, et sa présence mit fin à la conversation, du moins pour quelque temps. Il apportait du vin frais, de plus larges coupes et un vase plein de neige de l'Atlas.

VI. — DISCUSSION POLITIQUE.

Le Grec avait beau interrompre Cornelius ; sa faconde ne tarissait pas pour cela :

— Les chasses aux bêtes féroces! continuait-il, ces chasses superbes comme la fête dont elles faisaient partie, quel spectacle, Ariston! et que vous devez regretter de ne les avoir pas vues ! C'était un plaisir digne d'être envié des dieux. Vingt-deux éléphants, dix panthères, dix hyènes,— animal nouvellement découvert, mais que vous devez con-

naître ici, je suppose, — dix caméléopards[1], un hippopotame, un rhinocéros... et tant d'autres. Je m'y perds! Le Cirque, pour la circonstance, a été transformé en un parc boisé et ombreux, où prennent leurs ébats, en attendant les autres, certains animaux sauvages d'espèce particulière, — des Gètes, des Sarmates, des Celtes, des Goths, — qui doivent donner la chasse aux bêtes, les capturer, les tuer, ou bien perdre la vie eux-mêmes dans la lutte.

— Les Goths! ah! oui, dit Ariston, ces camarades-là ne vous donnent pas moins de temps en temps un peu de besogne. Peut-être même, dans quelques jours, vous en donneront-ils beaucoup? Savez-vous que le *Prætorium* vient de recevoir un rapport, annonçant que les Goths ont passé le Danube?

— De la besogne... oui, ils nous en donneront, répéta flegmatiquement Cornelius... Ils nous en ont donné, ils nous en donneront encore plus : c'est dans l'ordre... Samnites, Carthaginois, — nos bons amis, — Jugurtha, Mithridate, qu'ont-ils fait autre chose? Nous occuper d'eux, voilà tout leur pouvoir. Nous occuper!... eh bien! soit : Rome a l'habitude de la besogne!

Disant ces mots, il faisait un geste et élevait la main comme s'il eût proposé un toast ou débité quelque *speech* au dessert.

— Les Goths vous menacent et vendent leur inaction, répondit Ariston. Oh! la belle occupation qu'ils vous donnent. Ne voyez-vous pas que ces barbares sont d'incommodes créanciers, frappant à la porte jusqu'à ce qu'on solde leur compte. — Et encore, s'ils étaient faciles à contenter! Et puis, l'exemple qu'ils donnent est contagieux... On disait dernièrement que, pour se tenir en

[1] A cause de sa taille, de son port, semblables à ceux du chameau, et de son pelage moucheté qui a beaucoup d'analogie avec celui du léopard, la girafe portait autrefois le nom composé de caméléopard.

paix, les Carpes[1] avaient exigé qu'on leur payât aussi un tribut.

— Il siérait bien, vraiment ! à la majesté romaine de se salir les mains du sang de pareille vermine, dit Cornelius. Son mépris, cela suffit bien pour eux !

— Ah ! oui, c'est pour cela que la majestueuse Rome nous saigne si bénévolement en leur place, reprit Ariston. Elle prend nos trésors et les leur donne. C'est juste : nous ne sommes pas turbulents, et par cela même moins dignes de compassion ! Ceci entre nous, Cornelius, et sans la moindre envie de vous blesser, pas plus que l'empereur et la grande Rome. Entre les pots et les verres, nous pouvons bien faire de la politique pour rire... C'est un jeu aussi bien que les échecs et le *Cottabus*[2]. Maro[3] donc a beau dire : pardonnez aux peuples soumis, ne faites la guerre qu'à ceux qui résistent :

Parcere subjectis et debellare superbos ;

c'est là un principe suranné : autres temps, autres mœurs: vous vous amadouez les Goths pour tomber à bras raccourcis sur le pauvre Africain !

— L'Africain pourrait bien aussi relever la tête, dit Jucundus, qui jusque-là avait gardé le silence, se bornant à converser tout bas avec sa coupe. Rappelez-vous Thysdrus, et la bonne leçon qu'il sut donner aux oppresseurs trop rapaces : il leur apprit qu'en allant trop loin, on peut parfois, au lieu d'une bourse, trouver la lame d'un poignard.

C'était une allusion à la révolte de l'Afrique, dont le soulèvement amena la déchéance de Maximin et l'élévation des Gordiens sur le trône impérial. Les nobles, outrés des exactions qui pesaient sur eux, avaient armé leurs hommes

[1] Les Carpes étaient un peuple d'Europe, de la race sarmate.

[2] *Cottabus*, son que rend le vin jeté contre terre. Ce jeu bizarre était très en vogue à Rome.

[3] Nom de famille de l'illustre poète Virgile.

de glèbe, levé l'étendard de la révolte et mis à mort le lieutenant impérial.

— Je vous le répète, Cornelius, je ne veux offenser ni vous, ni l'éternelle Rome, reprit encore Ariston ; mais vous nous avez donné la clef de l'oppression qui pèse sur ces contrées. On m'a dit souvent qu'à Rome on pouvait, d'un seul coup, faire une belle fortune, quand on savait créer un nouvel impôt. Vespasien y excellait ; mais en ce jour, il est bien distancé : on paie pour la fumée du foyer et pour l'ombre que l'on fait quand le soleil luit. Bien plus, Pescennius s'est avancé jusqu'à vouloir nous faire payer la faculté de respirer l'air ! Ah ! si nous voulions nous proposer des énigmes, j'en connais une dont la solution n'embarrasserait guère : — Quelle est celle qui dévore ses membres et s'éternise à leurs dépens ? — Bah ! les Goths prendront la mesure de cette éternité.

— Les Goths ! interrompit Jucundus avec animation, les Goths ! ne craignez rien de ces Goths-là ! — Et ici, il fit un mouvement de tête significatif. — Oh ! non, jetez plutôt les yeux sur notre province : voilà un juste sujet de crainte ! Le dedans nous menace bien plus que le dehors.

— C'est aux prétoriens qu'il en veut, dit Cornelius avec condescendance. Ariston, je vous avoue qu'ils n'ont pas toujours eu la main heureuse. Ils ont mis notre existence en problème, mais enfin, ce problème est résolu ; c'est là une affaire terminée, et pareil cas ne se représentera plus... Oui, je le dis tout haut, les prétoriens ont fini leur règne. Assassiner deux empereurs ! voilà bien la plus grossière faute, le plus odieux forfait qu'ils pussent jamais commettre : aussi, sont-ils pour toujours perdus dans l'opinion publique... Non, les prétoriens ne sont plus à craindre.

— Je ne parle pas plus des prétoriens que des Goths, reprit Jucundus... Non. Ah ! rendez-moi les anciennes armes, les antiques maximes de Rome, et je me moque de Saturne et de sa faux. Que nos soldats marchent à l'ombre de leur drapeau antique ; qu'ils jurent par leurs dieux

d'autrefois ; qu'ils usent des anciens signaux et échangent les mots d'ordre des premiers temps ; en un mot, qu'ils adorent la fortune de Rome, et assurément, nous n'aurons rien à craindre ! Mais si nous donnons dans les innovations, si nous tournons en jeu la religion, si nous méprisons Jupiter, Mars, Romulus, les augures et les *ancilia*[1], alors, ni nos amphithéâtres, ni nos jeux, ni nos éléphants, ni nos hyènes et nos hippopotames ne pourront nous sauver. Revêtir ce Philippe de la pourpre, certes, ce ne fut pas là ce qu'il y avait de meilleur à faire, et nos soldats nous avaient accoutumés à d'autres exploits que celui-là... Mais Philippe est mort, et bien mort !

Disant ces mots, il releva la tête et s'accouda sur la table.

— Ah ! dit Cornelius, sous peu tout rentrera dans l'ordre ; croyez-m'en.

— Il voulait tout réformer, ce Philippe ! continua Jucundus ; il voulait détruire ce qu'il nommait une énormité ! Une énormité... notre religion, une énormité ! Mais soit... Il voulait l'abolir. Pourquoi ? Oh ! le pourquoi, ce n'est plus un secret pour personne. Oui, continua-t-il d'une voix courroucée, l'instigateur, le promoteur, c'était cette tête grise, cet athée, ce Fabius, Fabius le chrétien ! Moi, je déteste les réformes.

— Pourtant, nous aussi, et bien longtemps, nous avons éprouvé le désir des réformes, répondit Cornelius, mais nous ne savions par où commencer. Il y a vingt ans, Alexandre tenta d'en introduire, et c'est là le but poursuivi par tous les philosophes.

— Que les dieux anéantissent les philosophes et les chrétiens ! s'écria Jucundus, d'un ton dévot. Pour moi, je serais embarrassé de choisir entre ces deux races, bien que ces animaux de chrétiens soient peut-être un peu plus

[1] Boucliers sacrés, conservés dans le temple de Mars, et considérés comme le palladium auquel était attachée la prospérité de Rome.

immondes. Quoi qu'il en soit, philosophes et chrétiens s'efforcent de miner le plus glorieux édifice politique que le monde ait jamais élevé. C'est vous dire que je n'admire pas du tout votre Alexandre.

— Les philosophes vous remercient par ma bouche, dit le jeune Grec.

— Et les chrétiens par la mienne, dit Juba, comme pour compléter la pensée.

— Bravo ! s'écria Jucundus, voilà au moins de la verve ! Pour le premier mot que prononce ce jeune homme d'esprit depuis son entrée, c'est fort bien débuter que de vouloir insinuer qu'il est chrétien !

— J'ai le droit de me dire chrétien, si cela me plaît, répondit Juba ; j'ai même le droit de l'être.

— Le droit ! ah ! ah ! s'écria Jucundus, certes, vous l'avez... le droit ! Que Jupiter vous assiste, mon ami... Oui, vous l'avez mille fois, ce droit, et aussi celui de vous laisser aller *in malam rem,* ou, en précisant le proverbe, de vous faire pendre quand il vous plaira.

— Je suis le maître de ma personne, reprit Juba. Mon père était chrétien : je suppose que vous me croyez libre de professer la religion paternelle ou de la renier, et cela aussi longtemps qu'il me plaira, sans autre règle que mon caprice !

— Son caprice ! Aussi longtemps qu'il lui plaira ! fit entendre Jucundus... Oui, vous le pouvez, superbe petit mulet que vous êtes... Faites-vous chrétien, mon cher enfant, et suivez la route tracée par l'extravagance de votre père... Comme lui, allez trouver le prêtre et assistez aux mystères... Souffrez, comme lui, que l'on crache sur vous, qu'on vous ôte vos vêtements et qu'on vous plonge dans une citerne ; comme lui, rassasiez-vous de moelle et de cervelles d'enfants nouveau-nés ; adorez l'âne, et initiez-vous aux détestables sortiléges de cette secte impie... Allez, faites-vous dénoncer, conduire au cachot, déchirer sur un chevalet ou jeter aux lions... Et ainsi descendez au

Tartare, — si Tartare il y a, — par la route qu'il vous a plu de choisir. Oh ! vous ne ferez de mal à personne, si ce n'est à vous-même, mon cher ami. Bref, je redoute peu des champions tel que vous ; il me faut des têtes plus solides que la vôtre !

Le jeune homme se leva, en jetant sur son interlocuteur un regard courroucé, et, ainsi que nous le lui avons déjà vu faire dans d'autres occasions, il secoua la tête, comme si son honneur eût subi quelque atteinte :

— Je vous méprise ! dit-il entre les dents.

— Ne seriez-vous pas un peu dur envers les chrétiens? dit Ariston à Jucundus. Plusieurs d'entre eux ont soutenu devant moi que leur superstition sauverait Rome, si tous l'embrassaient. L'ancienne religion, disent-ils, a fait son temps ou ne durera guère : il faut, pour conserver l'empire, une croyance nouvelle qui réponde aux besoins de l'époque... Et ils affirment que leur culte est cette croyance-là.

— Que ces vipères nous laissent en paix ! s'écria Jucundus : c'est tout ce que je leur demande... En quoi aurions-nous besoin d'eux ? N'étions-nous pas heureux avant qu'ils vinssent on ne sait d'où ? Insolents ! Numa et la Sybille seraient impuissants pour nous, et vous viendriez, — Juifs ou Egyptiens, — faire étalage de vos prétendus services ! Croyez-moi, Rome n'a rien à redouter, tant qu'elle sera fidèle à elle-même. Mais si elle veut toucher à ses dieux, je n'en donne plus cette pastèque, — disant ces mots, il en savourait une tranche ; — oui, Rome seule peut nuire à Rome, comme l'a si bien dit Horace :

Suis et ipsa Roma viribus ruit.

Il prophétisait vrai : si Rome succombe, ce sera par un suicide.

— Je suis de votre avis, dit Cornelius à son tour; certes, et cela ne fait pas le moindre doute, c'est un crime de haute trahison que de vouloir substituer un culte nouveau

à l'antique religion de Rome. Que les dieux nous préservent d'une telle ingratitude! C'est par eux que nous sommes grands ; ils font partie intégrante de la législation romaine. Mais j'ai tort d'insister là-dessus... C'est un fait que personne ne conteste, que personne n'a oublié. Oh! Decius s'en souviendra, j'en suis sûr. Vous le verrez bientôt à l'œuvre, — demain peut-être, ajouta-t-il avec une sorte de mystère.

— Moi, continua Ariston, je ne puis concevoir les folles craintes que vous inspirent les chrétiens. Pur épouvantail, croyez-moi! Dites, est-ce parce qu'ils ont une opinion, qu'ils vous effraient? Oh! vous devriez bien plutôt avoir peur des chauves-souris et des taupes... Une opinion! mais il y en a eu beaucoup avant celle-ci et il y en aura encore beaucoup après elle. Tenez-vous tranquille, et les chrétiens s'en iront en fumée ; au contraire, faites du bruit à leur occasion, essayez de les contraindre, et leur nombre s'accroîtra.

— Leur nombre s'accroîtra! s'écria Jucundus doublement excité par le fanatisme et par le vin ; leur nombre s'accroîtra! Oh! dites qu'il s'est déjà accru. Ils se multiplient comme les scorpions qui s'échappent par centaine d'un seul trou! Déjà, le pays fourmille de chrétiens. Ils rivalisent en nombre avec les grenouilles des marais et les cigales de nos prairies. A chaque instant, leur présence vous obsède : là où vous pensez les fuir, il y en a. On dirait ces mouches empoisonnées que l'air produit, ou ces essaims de sauterelles que le vent chasse devant lui! C'est une véritable épidémie dont tout le monde est atteint ; chacun veut se faire chrétien! Grand Jupiter, — et cette pensée n'est-elle pas horrible? — grand Jupiter! moi-même, oui, moi-même, je puis être chrétien sans le savoir! Ciel et Terre! quelle monstruosité!... Oui, Jucundus, oui, pauvre homme, — continua-t-il avec un redoublement de véhémence, — tu ne dormirais pas, et, à ton insu, tu serais chrétien, chrétien malgré toi! Ah! mes amis, pitié

pour moi ! Ils sauraient bien, par leurs sortiléges, me changer en bête et me forcer à boire le sang, à vivre dans les sépulcres, sans pouvoir dire combien je déteste une existence qu'extérieurement je semblerais aimer. Par le génie de Rome ! il faut faire un exemple... Je vous le répète, tout le monde est atteint de cette peste. Vous entrez chez un ami : où est-il ? Dans l'appartement le plus sombre de sa maison ; il vous apparaît, le visage flétri, la tête échevelée, les vêtements en désordre. Et d'où vient cette amère tristesse ? Ah ! son fils est devenu chrétien... Vous attendez votre fiancée ; le jour des noces est fixé ; le temps s'écoule... elle ne vient pas. Pourquoi ? elle refuse votre main, parce qu'elle est chrétienne ! Et le jeune Nomentanus, où est-il ? On ne le voit plus. En vain le cherche-t-on au Forum, au Champ de Mars, au Cirque, aux Bains. Est-il atteint de la peste ? Souffre-t-il d'un coup de soleil ? Nenni. Les chrétiens l'ont dans leurs griffes : voilà le mot de l'énigme. Jeunes et vieux, riches et pauvres, la dame dans sa litière et l'esclave qui la porte, la jeune vierge et les Lydia des Thermes, tout leur convient. Plus de confiance possible ; personne sur qui l'on puisse compter. J'entre chez mon tailleur : « Nergal, lui dis-je, Nergal, il me faudrait une tunique neuve... » Vieil hypocrite ! il s'incline avec déférence, se montre fort empressé, bouleverse ses rayons, étale ses étoffes, absolument comme tout autre marchand. Et pourtant, je vous le dis entre nous, ce Nergal est un chrétien dans un habit de tailleur. Les chrétiens n'ont point d'uniforme. Ah ! si j'étais empereur, je leur en imposerais un : ils porteraient un collier de dogue, une queue de renard, ou des oreilles d'âne. Par ce moyen, nous ne serions plus exposés à confondre amis et ennemis, quand ils se trouvent sur notre chemin.

— Cette rencontre pourrait être dangereuse, interrompit Cornelius ; cependant, permettez que je le dise, vous prenez feu sans motif. Mon bon ami, vous donnez aux chrétiens plus d'importance qu'ils n'ont en réalité. Ils ne

sont pas maîtres du présent, et déjà vous les mettez en possession de l'avenir... L'avenir! mais ils n'en ont pas du tout!

— Jucundus, je vous en prie, un moment d'attention, s'il vous plaît, dit Ariston, et vous aurez bientôt la conviction que les chrétiens sont déjà en pleine décadence. Jadis, Sicca regorgeait de chrétiens, et aujourd'hui à peine en reste-t-il quelques-uns dans ses murs. Depuis cinquante ans environ, ils n'ont pas cessé de décroître; oh! ils ne sont plus redoutables. Mais voulez-vous leur rendre la vie? Vite, publiez un édit contre eux, mettez-les au ban de l'empire, dénoncez-les. Au contraire, voulez-vous que, l'un après l'autre, ils tombent et se dessèchent comme les feuilles de l'automne, laissez-les en paix... ne vous en occupez plus.

— On ne peut nier, dit Cornelius, qu'ils n'aient fait un grand pas en Italie. Leur nombre et leurs richesses s'y sont accrus. Ils se sont même alliés avec nous. Les hautes classes ne sont pas à l'abri de leur prosélytisme, et il pourrait bien se faire qu'on dût prendre contre eux quelques mesures répressives, inspirées non par la crainte, mais plutôt par le dégoût. C'est une vermine dont il faut se défaire.

— La majorité adore nos dieux, repartit Ariston, et les chrétiens ne forment qu'une faible minorité. Ne vous opposez pas aux alliances réciproques, et le parti le plus faible ne peut manquer d'avoir le dessous. Insensiblement, les statues des dieux prendront place dans les chapelles des chrétiens, et vous verrez tous ces honnêtes gens acheter nos produits... N'est-ce pas, Jucundus?

— Bravo! cher Ariston, dit notre amphitryon dont la colère était toujours d'assez courte durée. Ah! si les doux yeux de votre sœur peuvent nous rendre mon pauvre Agellius, je vous l'assure, vous aurez ici votre petit mot à dire, et beaucoup plus directement qu'aujourd'hui.

— Ah! j'entends, dit gravement Cornelius. Mes yeux

commencent à s'ouvrir. Jusqu'à présent, je ne m'expliquais pas bien le grand intérêt que porte notre cher hôte à la stabilité de Rome. L'expérience nous instruit tous les jours. J'avais pourtant commencé, dans la ville impériale elle-même, à faire quelques découvertes du même genre. Quelqu'un montre-t-il des dispositions particulièrement hostiles contre ces fanatiques : faites attention, il y a là-dessous quelque mobile secret, dicté par l'intérêt personnel. J'ai connu jadis un personnage de distinction, aujourd'hui Flamine de Jupiter. Il avait toute mon estime. Longtemps, la grande crainte que les chrétiens lui inspiraient fut une énigme pour moi. Un jour même, dans un discours qu'il prononça au Sénat, il en vint à demander que tous les chrétiens fussent mis à la torture. Voulez-vous la clef du mystère ? Le bon Flamine a une fille, et cette fille était chrétienne. Résistant à toutes les obsessions, elle refusait de mettre du fard et de paraître à l'amphithéâtre. Jugez de la douleur du patricien et des motifs qui le faisaient agir... Et le vénérable Pater Patratus, que vous en dirai-je ? Quels soupers que les siens ! des soupers à faire envie à Lucullus ! Eh bien ! lorsqu'il avait affaire à un chrétien, jamais il ne manquait de réclamer l'office ou du licteur ou du *Commentariensis*[1]. Pourquoi ? parce que son épouse et son fils fréquentaient les assemblées des chrétiens et le rendaient la fable de toute la ville. Pourtant, moi, je suis de l'avis de Decius. Cet état de choses a duré trop longtemps ; il faut anéantir cette race, non qu'elle soit formidable, mais parce qu'il devient fatigant de l'avoir sans cesse devant les yeux.

En ce moment, la clepsydre[2] de la place voisine cessa de couler, indiquant par là que le jour était sur le point de paraître. Juba avait déjà gagné le petit cabinet noir où il couchait d'habitude ; là, après avoir dénoué ses sandales,

[1] Nom que les Romains donnaient au geôlier.
[2] Horloge hydraulique, en usage chez les Romains.

il desserra sa ceinture, enroula autour de son cou le serpent qu'il avait toujours sur lui, et s'endormit en ronflant à cœur joie. Quand Jucundus eut fait une dernière libation, Cornelius prit congé de son hôte. Ariston s'était aussi levé de table, et Jucundus, après les avoir conduits jusqu'à la porte, ressentit, comme d'habitude, les suites de ses libations multipliées. Les fumées du vin lui montèrent au cerveau, et, se figurant qu'Ariston était encore à table, il vint reprendre sa place dans la salle à manger.

— Cher enfant, articula-t-il à peine, Agellius n'est qu'un chrétien assez froid. Après tout, il n'a garde d'avoir l'obstination de son frère... Ah ! son père... chut ! parlons-en le moins possible... Il n'est plus... que les Furies préparent sa couche ! Race de chiens, va ! Leurs prêtres... ils sont petits et laids... comme celui que j'ai vu à Carthage dans ma jeunesse. Qu'ils sont différents des nobles *Saliares* de Rome et du majestueux pontife d'Isis, avec sa longue tunique blanche d'où s'échappe le parfum des fleurs du printemps. Ces hommes-là savent jouir de la vie bien autrement que mon hypocrite de Carthage. Pouack ! il était noir comme un Ethiopien, décharné comme un Sarrasin et n'osait jamais vous regarder en face... L'imbécile ! il préférait mourir pour sa religion, plutôt que de brûler quelques grains d'encens doré devant la statue du grand Jupiter... Jupiter ! c'est mon dieu, celui-là ! un dieu au visage majestueux, aux cheveux frisés, aux vêtements bien propres... Mais tous les dieux sont bons... oui, tous ! Tiens, voici Bacchus... excellent surtout, ce dieu-là ! bien qu'il soit un gaillard rusé... et quelque peu traître, — ah ! oui, traître ! Et Cérès que j'aperçois là-bas, en compagnie de Pomone, des Muses et d'Astarté (c'est le nom qu'on donne ici à Vénus), dites, n'est-ce pas là tout ce qu'il y a de meilleur en fait de déesse ? Cet Apollon n'est pas mauvais non plus, bien qu'il brûle un peu en cette saison où il nous décoche ses flèches. L'autre jour, il m'a gratifié d'une fièvre maligne... Ah ! que la vie a de prix ! Je l'ai surtout appréciée,

lorsque je me vis aux portes de l'empire de Pluton... Elle ne revient plus, la vie... c'est comme une eau répandue et qu'on ne peut recueillir. Elle s'évapore, et les vents la dispersent. Oh ! il y a là un mystère que je ne puis comprendre, un problème dont aucun philosophe n'a su trouver la solution...

Ici, notre buveur se recueillit un moment comme pour prendre quelque repos.

— La jouissance, voilà ce que nous devons tous poursuivre ! Faisons-nous souvent cette question : ai-je retiré de chaque chose tout ce qu'elle pouvait me donner ? Voilà la doctrine que je ne cesse de prêcher à la génération qui commence. C'est qu'il m'est arrivé tant de fois de me trouver lésé par ma faute. Ah ! si je pouvais recommencer ma vie, que de changements j'y ferais ! ce soir, par exemple, j'aurais pu faire beaucoup mieux. Ces abominables poires ! j'aurais bien dû savoir qu'elles ne méritaient pas de figurer à mon souper... Le mouton... ah ! le mouton n'était pas mauvais... Et les pigeons ? mais ils ont fait plaisir... Et la grue ? et le chevreau ?... excellents ! Peste ! je commence à croire que j'étais mal fondé à dire que j'aurais pu faire beaucoup mieux...

Après être demeuré assis quelques minutes en silence, il se leva, à moitié vaincu par le sommeil, et se dirigea enfin vers son lit, après avoir éteint toutes les lumières, à l'exception d'une petite lampe à son usage.

— Tout est vanité, reprit-il gravement et avec lenteur, oui, tout est vanité, excepté manger et boire ! Ces deux choses, demandons-les aux dieux ; quant au reste, il ne vaut guère la peine d'être l'objet de nos prières. La renommée, la gloire, la puissance, qu'est-ce ? de la fumée ! Je me suis souvent dit à moi-même que le pourceau est le seul animal qui soit réellement doué de raison. Peut-être, si nous étions pourceaux, serions-nous plus heureux ? Eux, du moins, poursuivent sérieusement le vrai but de l'existence. C'est sans doute pour cela que ces crapauds de

chrétiens refusent d'en manger : ils ont peur de finir par leur ressembler et de vivre comme eux au milieu de jouissances paisibles, dignes et sages. Point de troubles, d'orgie, d'excès ou de querelles !... La vie est courte !...

Et, à ces derniers mots, dont personne, je pense, ne lui contestera la justesse, il s'endormit.

VII. — LA PERSÉCUTION.

Le lendemain matin, Jucundus mettait de l'ordre dans ses magasins, époussetait ses statues et autres articles de dévotion, remplissait les vides des rayons et disposait par groupes les diverses productions nouvelles que ses ouvriers venaient d'apporter. Juba, qui flanait dans la boutique, riait parfois sous cape à l'inspection de cette collection d'idoles, toutes plus laides les unes que les autres et grimaçant, fronçant le sourcil, sautillant ou faisant les contorsions les plus hideuses.

— Ne vous moquez pas de cet Anubis, dit Jucundus : c'est l'œuvre de la divine Callista.

— Bravo ! ce nom de divine est bien donné, car Callista est la mère de cette multitude de démons. Au fait, les dieux ne sauraient avoir de plus belle progéniture. Ne dirait-on pas la lignée d'une reine qui aurait épousé un baboin ?

— Tiens ! c'est étonnant comme ces dieux vous ressemblent, Juba ! Callista aurait-elle jeté les yeux sur vous, par hasard ?

Juba, selon son habitude, branla la tête avec dépit. Il dit enfin :

— Et pourquoi, s'il vous plaît, ne pourrait-elle pas jeter les yeux sur moi, aussi bien que sur un autre ?

— Pourquoi ? parce que vous êtes ou trop beau ou trop laid pour qu'une main artiste puisse retoucher votre figure. Elle ne saurait rien faire de vous : *Non ex quovis ligno*[1]... Mais si elle voulait s'occuper un peu de votre frère, quelle bonne œuvre en serait là !

— Oh ! il peut ainsi que moi se passer de retouche, dit Juba. C'est bien à tort que voue le croyez chrétien !

— Quoi ! s'écria Jucundus en jetant à son neveu un regard où se peignait la plus profonde surprise, — Agellius n'est pas chrétien ?

— Non, pas le moins du monde, soyez-en bien persuadé. La nuit dernière encore, je l'ai sondé sur ce chapitre. Croyez-moi, il viendra à vous de lui-même. Surtout, pas de sermons, de prières, d'importunités ou de violences, car alors il résisterait ou prendrait la fuite ; ce qu'il faut, c'est le laisser libre d'agir comme il l'entend, ne prêter aucune attention à ses actes, se montrer indifférent, quelque religion qu'il professe : et alors, vous le verrez bientôt revenir et s'asseoir ici, au milieu de tous ces dieux. Ah ! Callista a beau jeu avec lui ; elle obtiendra facilement d'Agellius ce qu'il ne ferait à aucun prix pour tout autre au monde.

— Voici bien la meilleure nouvelle que j'apprenne depuis l'annonce de la mort de votre vieux imbécile de père ! Oui, la meilleure, si elle est vraie ! s'écria Jucundus. Juba, à la première laie que votre frère sacrifiera à Cérès, je vous ferai un cadeau magnifique... Quel plaisir de voir notre jeune fermier faire le viveur aux *Nundinæ*[2] ! Ah ! ah ! je me charge de son éducation... Il n'est pas chrétien !... Bravo, Juba ! tiens... je te ferai présent d'un Apollon pour te former aux belles manières, ou d'un Mercure qui te donnera de l'esprit...

— Ce que j'ai dit, c'est la pure vérité, reprit Juba.

[1] Tout bois n'est pas bon à faire flèche.
[2] Nom des foires chez les Romains.

Penserait-il à Callista, s'il croyait aux saints et aux anges ?

— Oh ! non, bien certainement, ajouta Jucundus. Au fait, pourquoi n'adorerait-il pas une Grecque charmante, lui qui adore des momies, des têtes de mort et mille autres objets extravagants, que je n'oserais exposer ici entre un Anubis ou un Scarabée.

— Ma mère a de Callista une opinion qui diffère totalement de la vôtre.

— Soit ! soit ! répondit Jucundus. Laïs ou Phrynée, et cela m'importe peu, il lui sera d'autant plus aisé de former Agellius...

— Vous vous trompez bien sur le compte de cette jeune fille, mon oncle ! Ma mère dit, au contraire, que Callista a des idées tout autres que celles que vous lui prêtez. C'est étrange, n'est-ce pas ?

Et ces derniers mots, il les dit avec l'intention de faire passer chez son oncle une partie de l'irritation qu'il ressentait lui-même.

— Hein ? s'écria Jucundus, en lui lançant un regard de travers, qui semblait dire : « Me tendrait-il un piége ? »

— Je l'avouerai, dit Juba d'une voix triste, j'avais déjà pensé à elle... Au reste, si l'envie me prend de la rechercher en mariage, pourquoi cela me serait-il plutôt interdit qu'à Agellius ? Bien plus, pensant que ma vieille mère pourrait servir mes intérêts, je l'ai priée de me donner un charme ou un philtre pour attirer Callista dans la forêt voisine, loin de la maison de son frère. Gurta fit tout ce que je voulus, car elle ne peut souffrir Callista. Elle la hait à mort, parce qu'elle est belle, — mais la vieille refuse d'en convenir, — et surtout parce qu'elle est Grecque. Bref, ma mère se fait une fête d'abaisser les jeunes filles qui ont trop de fierté. Elle se mit donc à l'œuvre et confectionna son plus terrible charme, — et ici, Juba éclata de rire, — oui, son plus redoutable, en observant avec scrupule les moindres prescriptions du code magique.

Fallait voir ! Vin, lait, sang, farine, cire, vieux chiffons, dieux Numides et Puniques : quel plat! Ajoutez-y des paroles qu'un barbare et sorcier tout ensemble pourrait seul prononcer, puis enrichissez ce beau mélange d'une multitude d'autres adjonctions pharmaceutiques, et vous aurez une idée de la chose ! Alors, les cheveux flottants en désordre, les yeux hagards et brillants, le visage hideux, elle se mit à gambader autour de sa marmite : on eût dit une joueuse de flûte dansant autour de la table d'un banquet! Oh ! il n'en fallait pas davantage pour faire descendre en sautillant la lune et même la voie lactée tout entière!... Et pourtant, Callista, elle, ne dansa point du tout. Le charme ne lui fit pas faire la plus petite gambade...Gurta, transportée de colère, s'écria avec emportement : « Il faut que Callista soit chrétienne ! »

Jucundus était pétrifié.

— *Medius fidius*[1] ! s'écria-t-il... Prenons-y garde, elle serait capable d'entraîner Agellius dans la voie perverse où elle est entrée !

Et il se mit à se promener en long et en large dans l'appartement.

De son côté, Juba se mit à chanter :

La sorcière Gurta veut être de la fête ;
Quoiqu'elle soit boiteuse, elle a le diable en tête,
Et, jetant sa béquille, elle danse avec lui...

Quelle danse infernale en cette nuit profonde!
Leurs barbes sont des feux, et de leurs queues immondes
Le cercle éblouissant dans les ombres a lui...

Jucundus n'était déjà plus sous l'impression pénible qu'avaient produite sur lui les dernières paroles de Juba.

— Assez ! assez ! s'écria-t-il. La vieille Gurta est jalouse; je connais la cause de sa rancune : chrétien est pour elle

[1] Juron équivalant, en français, à cette expression : Par Hercule !

le terme le plus injurieux de son vocabulaire, et elle en fait le synonyme de crapaud ou de vipère. Oh ! je n'ai plus la moindre inquiétude...Quant à votre frère, Callista, la divine Callista le prendra comme un morceau de cire, et ses doigts enchanteurs en feront un Vertumne ! Oui, elle se montrera plus puissante sorcière que l'autre. De son côté, le nouvel empereur aidera à l'enchantement.

— Que dites-vous? demanda Juba avec un sourire malin. Prépare-t-on quelque chose?

— S'il se prépare quelque chose, mon ami? oui, je vous en réponds ! Nous les ferons crier. Si la douceur est impuissante, nous mêlerons à la potion quelques ingrédients plus actifs : l'épée, le tigre ou le brasier...

— Gardez-vous bien d'aller trop vite en besogne avec Agellius, dit Juba. C'est un traînard qu'il ne faut pas mettre aux abois. Pas de menaces. Prenez-le seulement au défaut de la cuirasse... Vous savez qu'il a le cœur mou.

— La menace sera pour nous comme le lointain d'un tableau, dont le but est de faire saillir le sujet principal. Voyez cette Muse : comme le sardix et la sépia la font ressortir ! Oh ! nous ne pouvons nous passer des menaces... Mais peut-être Agellius se rendra-t-il auparavant?

Jucundus ne se trompait pas dans ses insinuations. Avec une politique nouvelle, le nouvel empereur devait inaugurer une ère nouvelle pour le christianisme. Jusqu'ici, les chrétiens avaient plutôt été en butte à la fureur du peuple qu'à la jalousie des empereurs. Passionné pour la cruauté, Néron, il est vrai, s'était fait un jeu de torturer les chrétiens ; mais les philosophes et les hommes d'Etat, malgré leur indécision et leur inconstance, s'étaient contentés, pour le plus grand nombre, de combattre seulement avec le mépris la religion nouvelle. La voix de prêtres et d'un peuple superstitieux hurlant le : *Christianos ad leones,* avait été en réalité l'ennemi de la foi le plus à craindre. Quelque atroce que la persécution se fût montrée, un plan arrêté n'y avait jamais présidé. Elle était toujours locale,

accidentelle, et même, depuis trente ans, que dis-je? depuis près de cinquante, ces cris sanguinaires, sauf quelques récidives légères, avaient cessé de se faire entendre. Une suite d'empereurs, plus ou moins bien disposés en faveur du Christianisme, avait préparé et maintenu cet état de choses favorable aux chrétiens. Bien différent du ferme gouvernement des cinq bons empereurs, — tel est le nom qu'on leur donne, — celui de leurs successeurs, loin de se montrer hostile au Christianisme, protégea la religion nouvelle, soit qu'ils ignorassent les traditions et l'esprit de l'ancienne Rome, soit que leur qualité d'étrangers, d'aventuriers ou de sensuels leur fît attacher peu de prix aux choses religieuses L'épouse favorite de Commode était chrétienne, dit-on, ainsi que la nourrice de Caracalla. Le vil Héliogabale, lui-même, n'avait de goût que pour les superstitions de l'Orient, et cette disposition d'esprit le porta à combattre le culte de l'empire, au profit d'une foi nouvelle dont la Palestine était le berceau. Le vertueux Alexandre, qui succéda à Héliogabale, fut moins homme d'Etat que philosophe, et son système de syncrétisme ou de tolérance religieuse, lui fit admettre, dans son oratoire particulier, les images d'Abraham et de Jésus à côté des dieux de l'Olympe. L'empereur Philippe vient plus que tout autre à l'appui de notre thèse : les documents les plus graves nous attestent qu'il avait réellement embrassé le Christianisme. Les chrétiens, on ne peut le révoquer en doute, étaient persuadés de ce fait : il faut donc que Philippe leur ait donné de bien grandes marques d'intérêt, pour autoriser cette croyance générale. Les chrétiens affichèrent donc la plus grande sécurité, sortirent des catacombes et bâtirent des églises. S'il est vrai que dans certaines provinces, notamment en Afrique, le contact des païens fut préjudiciable au Christianisme, on ne peut contester néanmoins qu'en se propageant de tout côté, il ne se fut accru comme élément politique, lors même que la charité ne l'animait pas ou que la peur le désavouait

momentanément. En un mot, bien que Celse eût prétendu, cent ans auparavant : « Qu'un homme borné peut seul espérer de voir une même croyance réunir les trois parties du monde, » la foi catholique avait été fondée, les bases d'un nouvel empire avaient été posées. Le fait était manifeste ; personne ne le pouvait nier ; l'homme d'Etat comprit qu'un rival était là avec lequel il devait compter. Quel que soit le résultat d'études historiques superficielles touchant les vicissitudes du pouvoir impérial et les déréglements de ceux qui l'occupèrent, il ne faut pas croire, cependant, que les traditions les plus fermes et les hommes d'Etat les plus sagaces ne soutinssent pas alors l'édifice gouvernemental. C'était un siècle de politiques et de jurisconsultes. Tous, unanimement, étaient d'avis de suivre la politique de Trajan et d'Antonin, pourvu toutefois que le Christianisme ne tendît pas à révolutionner l'empire.

A peine Dèce eut-il pris la pourpre, qu'il inaugura contre l'Eglise cette politique de sang, que Dioclétien devait, cinquante ans plus tard, pousser si loin, qu'elle reconnut elle-même sa monstruosité. Vers la fin de l'an 249, Dèce monta sur le trône impérial ; le 20 janvier suivant, saint Fabien, évêque de Rome, obtint la couronne du martyre. L'Eglise, à la même date, fait encore aujourd'hui mémoire du saint confesseur. Chose étonnante alors ! le pontificat de Fabien avait duré quatorze ans, et ce fut par une de ces merveilleuses interventions de la divine providence, dont les fastes de l'Eglise primitive nous offrent quelques exemples, qu'il monta sur le trône de saint Pierre. Venu à Rome pour assister à l'élection du successeur de saint Antère, Fabien prit place dans l'assemblée délibérante. Soudain, une blanche colombe vint se poser sur la tête du serviteur de Dieu, et tous les assistants, d'une commune voix, l'acclamèrent et le forcèrent, à sa grande surprise, d'accepter l'héritage du Prince des apôtres. Après avoir présidé à la translation à Rome des restes vénérables de saint Ponthien, immolé en Sardaigne, et son prédé-

cesseur dans le triomphe du martyre; après avoir prêché l'Evangile jusqu'aux confins les plus reculés des Gaules, Fabien espérait peut-être achever ses jours dans l'obscurité et l'heureuse paix qui avaient été jusque là son partage. Il se trompait. Aucun pape, à cette époque de persécutions, ne pouvait s'attendre à mourir dans son lit. Fabien, en sa qualité de chef suprême de l'Eglise, devait bientôt marcher au supplice à la tête d'une nouvelle légion de martyrs.

Subitement, apparut un édit impérial ordonnant d'anéantir le nom et la religion du Crucifié. Adressé aux proconsuls et autres gouverneurs des provinces, l'édit basait ses conclusions sur ces prémisses : les empereurs Dèce et son fils, voulant assurer à leurs sujets une existence paisible, avaient reconnu ne pouvoir atteindre ce but, à cause des chrétiens qui, portant aux dieux de Rome une haine à mort, attiraient sur l'empire des calamités innombrables. Désireux, avant tout, d'apaiser le courroux des dieux, ils avaient donc irrévocablement ordonné que tout chrétien sacrifiât, quel que fût son rang, son sexe ou son âge. D'abord, on jetterait les récalcitrants en prison, pour essayer de les ramener par quelque peine modérée, et, s'ils se pliaient aux pratiques du culte établi, ils recevraient une récompense Mais s'ils refusaient de le faire, ils devraient mourir, noyés, brûlés vifs, exposés aux bêtes, ou de tout autre supplice. Après lecture faite dans le camp des prétoriens, cet édit fut placardé au Capitole et transmis dans tout l'empire par des courriers du gouvernement. Les autorités de chaque province étaient elles-mêmes menacées de peines graves, si, par la crainte ou les tourments, elles ne réussissaient pas à ramener les chrétiens à la profession du paganisme.

Nous l'avons dit, saint Fabien fut la première victime de la persécution, et il fallut que dix-huit mois fussent écoulés, avant qu'on pût élire son successeur. Durant les deux premiers mois qui suivirent la mort de Fabien, saint Pione fut brûlé vif à Smyrne, et saint Nestor mis en croix en

Pamphylie. A Carthage, au contraire, l'absence du proconsul embarrassa et retarda les effets de la persécution : saint Cyprien, évêque de cette ville, profita de ces conjonctures pour mettre sa vie en sûreté. Cela n'avait pas empêché que la populace ne se joignît au gouvernement impérial pour rechercher ses traces, et qu'elle ne fît retentir dans le Cirque, ces cris furieux : *Ad leonem!* Cyprien au lion ! Une panique générale saisit les chrétiens, et, pour un moment, le plus grand nombre semblait plutôt disposé à renier sa croyance qu'à mourir pour elle. Ainsi s'accomplissait, du moins on l'aurait dit, cette prévision d'Ariston : que le Christianisme perdait de son influence sur l'esprit de ses sectateurs, et qu'il suffisait, pour ses ennemis, de le laisser mourir de sa belle mort. C'était ainsi, du reste, que pensaient et agissaient à Sicca, en tant qu'ils osaient le faire, les fonctionnaires romains. Là, en effet, les chrétiens ne bravaient en rien les lois de l'empire et évitaient toute démonstration extérieure, de sorte qu'il n'existait aucun motif d'excitation pour la populace ou de rigueur pour le magistrat. D'ailleurs, l'absence du proconsul de Carthage encourageait et excusait tout à la fois l'inaction. Aussi, bien que l'année 250 touchât déjà à son milieu et que l'édit eût été promulgué à Rome dans les premiers jours de cette même année, le bon peuple de Sicca n'entrevoyait que confusément les allures du monde politique et ne parlait encore qu'en secret de certaines mesures vagues qu'il croyait seulement sur le point d'être mises en vigueur, bien qu'elles eussent déjà reçu leur pleine exécution, depuis plusieurs mois, dans quelques autres localités. Alors, les communications avec le siége du gouvernement n'étaient ni fréquentes, ni rapides, et, par suite, le principal aliment de la curiosité publique lui faisait défaut. Voilà l'explication de ce qui pourrait sembler incroyable dans l'exposé du phénomène que présentait, au commencement de l'été de l'an 250, l'histoire de Sicca, phénomène véritable, tout étrange qu'il paraisse, en dépit de l'histoire et même des *Acta Diurna*.

De nos jours, le cas serait différent. La presse, le télégraphe, les chemins de fer, nous tiennent lieu des courriers du gouvernement. En quelques secondes, si l'antiquité eût connu nos inventions modernes, les mesures prises à Rome se fussent propagées avec la plus grande exactitude sur tous les points de l'empire. Alors, pour forcer l'autorité locale à exécuter la loi sans délai, quelque député de Sicca, de Laribe ou de Tugga, quelque pétition émanée des *Pagani*, ou habitants des campagnes, eût interpellé le parlement de Carthage, demandant s'il était bien réel, comme le bruit s'en était répandu, qu'un édit eût été publié à Rome contre les chrétiens et quelles dispositions avaient prises les autorités provinciales pour que cet édit obtînt son effet. Et alors, la *Colonia Siccensis* eût justifié son inertie par quelque excuse bonne ou mauvaise, disant, par exemple, que le proconsul était absent, et qu'on ne pouvait agir sans ses ordres ; ou bien, que la rupture inexplicable de quelque câble sous-marin avait empêché la dépêche d'arriver à destination. D'ailleurs, le sous-secrétaire, de son côté, eût peut-être affirmé, au milieu des applaudissements de tous les fonctionnaires sous ses ordres, que l'édit avait été proclamé et pleinement exécuté à Sicca, où les chrétiens avaient sacrifié en foule, et où, par conséquent, personne ne restait à punir. Cette assertion, fausse à ce moment, avait du moins une forte chance de se réaliser dans un avenir prochain.

En réalité, plusieurs raisons rendaient les magistrats, tant romains que nationaux, peu enclins à agir avant d'être mis en demeure de le faire. Certes, tous en général et chacun d'eux en particulier abhorraient le Christianisme. S'ils l'avaient pu, ils n'auraient pas demandé mieux que de l'anéantir. Mais pour atteindre ce but, il fallait du moins savoir à qui s'en prendre. Oh ! s'ils avaient pu mettre la main sur les chefs, sur les évêques de l'Eglise, ils les auraient torturés, déchirés *con amore*, sans plus de cérémonie que vous n'en mettriez à écraser une guêpe. Leur

ardeur, leur satisfaction eussent été d'autant plus vives, qu'il y avait eu plus de difficulté à mettre la main dessus. Pour eux, ces évêques formaient un vil troupeau, aussi nuisible que pusillanime. S'ils avaient osé se montrer en public et s'exposer à la mort ! mais ils se déguisaient sous des habits d'emprunt ou se cachaient dans les profondeurs du désert... Vous comprenez bien que des fonctionnaires opulents, heureux, ne pouvaient songer à tourmenter quelques idiots vieux ou pauvres, quelques enfants, quelques femmes, nullement malintentionnés et plus ou moins perdus dans la foule, débris inoffensifs d'une religion expirante, et du reste aussi complétement isolés des fanatiques de Carthage, d'Alexandrie ou de Rome, que le sont aujourd'hui les francs-maçons anglais de leurs homonymes du continent. Il est vrai, le Christianisme était considéré comme société secrète, comme religion illégale ; mais l'aurait-il été moins, quand des citoyens paisibles et parfois respectables eussent été pendus ou roués vifs?

En outre, quoi de plus dangereux que de lâcher le frein aux passions populaires? Les rênes une fois abandonnées, comment les ressaisir? Exciter la populace, c'était vouloir la ruine de Sicca. Car, il faut l'avouer, un parti superstitieux et ignorant, formant une majorité imposante, s'y était recruté, aussi bien dans le bas peuple que dans les classes élevées, et ce parti, égaré par mille préjugés, avait voué au Christianisme une haine à mort, qui jusqu'alors ne s'était pas produite au dehors. L'extrême différence de point de vue où se plaçaient les païens et les chrétiens pour apprécier la vie et le devoir, suscitait déjà entre eux une antipathie qui eût suffi, à elle seule, pour fomenter une persécution. A cela, il faut ajouter une foule d'intrigants, briguant les faveurs de la cour et cherchant, par tous les moyens, à se faire valoir auprès de l'empereur ; l'intérêt si étendu et si puissant à cette époque de tant de païens atttachés à la religion de l'empire par leurs habitudes, leur position, leur profit ou leurs espérances ; enfin, toutes

les institutions, tous les établissements de l'Etat : les tribunaux, les écoles de grammaire ou de rhétorique, les *Exedræ*[1] des philosophes et de lectures, les théâtres, les amphithéâtres, les marchés; tous ceux qui étaient à la tête de ces établissements, tous ceux qui les fréquentaient, s'opposaient, pour l'une ou l'autre raison, au Christianisme. Et qui aurait pu dire, à quel point se serait arrêtée cette foule populaire, si l'on se fût avisé de la mettre en mouvement ? N'éveillons point le chat qui dort : *Quieta non movenda*, telle était la devise des employés, tant impériaux qu'africain, du gouvernement provincial. Et cette devise, ils y tenaient d'autant plus, qu'un souffle de révolution passait alors sur l'empire, et que le mouvement populaire aurait pu, par la direction qu'il prendrait, ou les compromettre ou leur susciter les embarras les plus fâcheux. Dèce, d'ailleurs, n'était pas immortel. Depuis douze ans à peine, huit empereurs avaient été successivement détrônés et mis à mort; et qui pouvait assurer que le successeur de Dèce ne retournerait pas à la politique de Philippe? Qui pouvait dire si ce souverain futur témoignerait de la sympathie à ceux qui auraient, dans les circonstances présentes, abandonné le système de tolérance pour se prêter soudainement à des mesures sanguinaires ?

L'influence de l'intérêt personnel conseillait, d'ailleurs, la plus grande circonspection. Les *Officia*[2] romains, les magistrats des cités, les chefs de la religion de l'Etat, les avocats, les philosophes, tous, certes, ne demandaient pas mieux que de punir les chrétiens, mais ils ne tombaient pas d'accord sur les victimes qu'il fallait frapper. Nous l'avons dit, ils n'auraient eu qu'une voix, s'ils avaient pu mettre la main sur les chefs des chrétiens ; ils n'auraient eu aucune objection à faire, si forcés d'agir par leur posi-

[1] Cercles littéraires, où l'on s'occupait de lectures ou de philosophie.

[2] Tribunaux.

tion, ils eussent pu s'emparer de quelque étranger, de quelque esclave qui, sorte de bouc émissaire, eût servi d'exemple aux autres. Mais, une fois la persécution ouverte, impossible de faire des exceptions... Et beaucoup des gens sus-nommés avaient des parents ou des amis dans les rangs des chrétiens, ou du moins dans ceux de certains sectaires, dont les croyances, sorte de christianisme mutilé, pouvaient les faire confondre avec les chrétiens proprement dits : de ce nombre étaient les Marcionites, les Tertullianistes, les Montanistes et les Gnostiques.

A peine ce cri : « Les dieux de Rome ! » aurait-il retenti, que la guerre était déclarée, tant à la religion proscrite, qu'aux cultes tolérés, et il n'eût pas été étonnant de voir alors un malheureux adorateur d'Isis ou de Mithras persécuté, par cela même qu'on aurait découvert peu de chrétiens. Le duumvir de Sicca avait chassé de chez lui sa propre fille, parce qu'elle avait reçu le baptême; la jeune personne habitait Vacca où elle avait trouvé un refuge. Plusieurs décurions, le *Tabularius* du district, le *Scriba*, l'un des exacteurs, plusieurs membres de la haute bourgeoisie dont nous avons décrit les villas dans le premier chapitre, quelques attachés du *Prætorium* : toutes ces notabilités se trouvaient dans des cas analogues à celui du duumvir. Le grand-prêtre d'Esculape lui-même aimait beaucoup sa femme qui était chrétienne, et, bien qu'elle eût promis de ne faire aucun esclandre tant que durerait la paix, elle avait eu la folie d'affirmer que si l'on persécutait ses frères, elle aussi confesserait sa foi et jetterait de l'eau, au lieu d'encens, sur le feu sacré. Abstraction faite de la tendresse qu'avait pour elle son époux et de la douleur qui, en de telles conjonctures, eût été le partage du grand prêtre, quel scandale par dessus le marché ! L'autorité du sacrificateur aurait été gravement compromise. Ajoutons que comme le pauvre homme était infirme et apoplectique, c'était une question bien douteuse que celle de savoir si Esculape lui-même aurait pu conjurer le coup funeste

qu'une telle démarche de la part de sa femme n'eût pas manqué de porter au vieillard.

Le cœur de Jucundus se trouvait sous l'empire d'un sentiment analogue. Il aimait son neveu ; mais, — ceci soit dit sans porter atteinte à la réputation de ce brave homme, — il préférait encore à ce neveu sa propre considération. Certes, il eût été contrarié, et sérieusement encore, de voir Agellius exposé aux griffes d'une panthère de la forêt voisine, ou pendu par les pieds et saignant du nez et de la bouche comme un de ces chiens ou chevreaux suspendus au marché, à l'étalage de quelque marchand ; mais il eût éprouvé une contrariété bien plus vive encore de l'éclat qu'un tel événement aurait inévitablement produit. L'avenir était pour lui tout à la fois un sujet de colère et d'alarmes. Il ne comprenait pas son neveu : telle était sa conviction. Disons plutôt qu'il n'avait point su trouver le côté faible du jeune homme. Il savait que beaucoup de tact était nécessaire pour le conduire, et il reconnaissait en lui-même que Juba avait eu raison de dire que son frère serait insensible à toutes les rigueurs de la loi. Persuadé que Callista pouvait seule réaliser ses espérances, il résolut de n'agir personnellement que le moins possible, mais de favoriser sans cesse, et par tous les moyens en son pouvoir, le développement de l'affection qu'Agellius éprouvait pour la jeune fille. Le résultat, il l'espérait, ne pouvait manquer d'être satisfaisant. Quant à l'assurance que Juba lui avait donnée qu'Agellius n'était pas chrétien de cœur, c'était là une assertion trop agréable pour qu'il osât y ajouter pleinement foi; cependant, il se disait qu'il pourrait bien en être ainsi, quand le soleil de la Grèce aurait réchauffé le jeune homme et dissipé dans son esprit les brumes de la superstition orientale.

Tout plein de ces pensées, le vieux marchand d'idoles se décida, par une belle après-midi, à laisser son magasin aux soins d'un esclave. Il prit le chemin qui conduisait à la demeure d'Agellius, afin de s'assurer par lui-même de

ses sentiments, sonder le terrain et jeter Callista comme amorce, comptant bien que son neveu y mordrait. Il fallait presser les choses, car, du jour au lendemain, l'édit pouvait être publié et les conséquences désastreuses qu'il produirait, seraient sans remède.

VIII. — PHILOSOPHES ET RHÉTEURS.

Jucundus se dirigea vers la maison de son neveu, disposé à employer tous les moyens pour arriver à ses fins. Il passa par le Temple de Mercure qui servait alors d'école pour les jeunes gens et formait une dépendance de l'Académie située non loin de là. Bien que notre ami eût donné à ses pupilles une certaine instruction, il serait téméraire d'affirmer ici qu'il ressentît un bien vif amour pour l'éducation et la littérature. Au fond, les lettres n'avaient pour lui qu'un effet, celui de porter le trouble dans l'esprit, car jamais il n'avait pu constater que leur étude eût produit un grand bien. Les rhéteurs et les philosophes ne savaient quel système adopter ni sur quelle base l'établir. Ils ne connaissaient pas mieux ce qu'ils admettaient que ce qu'ils rejetaient. Quant à lui, du moins, il savait à quoi s'en tenir. Bien que les mots « croyance » et « savoir » ne fissent point parti de son vocabulaire religieux, il pouvait, du moins, dire à l'instant et sans hésiter ce qu'il croyait et ce dont il était convaincu. Il se bornait à l'ordre de choses établi, aux traditions de Rome et aux lois de l'empire. Quant aux sophistes et aux déclamateurs grecs, l'opinion qu'il avait d'eux ne différait guère de celle de Caton l'Ancien. Il se disait : les Grecs sont réellement un peuple sans égal pour les beaux-arts. Dans leur spécialité : pinceau, ciseau, truelle, plastique, il n'est personne qui puisse rivaliser

avec eux. Mais Jucundus n'était pas homme à faire grand cas des productions du *Calamus* ou du *Stylus*[1] grec, la poésie exceptée. A quoi s'est étendue leur influence, pensait-il, sinon à démolir les idées reçues sans pouvoir réédifier sur leurs ruines ? Et puis, quelle inconstance, quelle bizarrerie ! Comment se fier à de telles gens ? Socrate, leur patriarche, que fut-il, après tout, sinon un grand coupable que la justice condamna à boire la ciguë ? Est-ce là une fin honorable ? Est-ce là, pour la famille philosophique, un père bien digne de respect ? En vérité, Platon et Xénophon ont eu raison de broder, sur cet événement, de romantiques fictions. Du reste, c'est là, chez eux, le dernier mot de tout... le merveilleux ! Ils ne pourraient rien faire sans cela ! Anaxagore, lui, se fit chasser d'Athènes pour ses doctrines révolutionnaires ; Diogène fut accusé d'athéisme comme les chrétiens. Plus tard, la même incertitude continua de régner chez leurs philosophes : on se rappelle ce fou d'Apollonius qui porta ses pas dans toutes les parties du monde, et, il y a cinquante ans, Apulée, né sur les confins de la Grèce. Ce dernier, quoique de condition noble, s'adonna tout entier à la philosophie grecque, laquelle le conduisit à la magie et de là à l'extravagance, car cet Apulée prétendait posséder le pouvoir de faire des prodiges. Plusieurs de ces philosophes, sortant de la voie frayée, se jetèrent dans le Christianisme avec une sorte d'ardeur et comme s'il était le but qu'ils eussent toujours poursuivi. De ce nombre furent Minutius, contemporain d'Apulée ou peu s'en faut, son ami Octavius, et Cécilius qui devint même bientôt prêtre chrétien et attira dans sa nouvelle croyance une foule de païens. La rumeur publique n'avait pas épargné non plus, et cela pendant plusieurs années, un autre sectateur de la philosophie, Thascius

[1] *Calamus* et *Stylus*, instruments qui servaient à écrire chez les anciens. On sait que leurs tablettes se composaient de planches minces enduites de cire, sur lesquelles ils écrivaient à l'aide d'un poinçon.

Cyprianus de Carthage, qui avait aussi commencé par être rhéteur, avant de devenir chrétien. — On le voit, un seul sujet de crainte, touchant Callista, tourmentait Jucundus : c'est que, par malheur, la jeune fille était née sous le beau ciel de la Grèce.

Comme il passait devant le Temple de Mercure, il entendit le signal de la fin de la classe : c'était le son d'une plaque de métal. Par un mouvement de curiosité machinale, Jucundus tourna les yeux vers le portique et aperçut une de ses connaissances, un jeune homme de vingt ans environ, conduisant par la main un garçon de dix ans qui portait sur l'épaule son petit bagage d'écolier.

— Eh bien ! Arnobius[1], lui cria-t-il, comment va la rhétorique ? Préférez-vous la carrière du barreau ou celle du professorat ? Quel est cet enfant ? Est-ce un de vos plus jeunes frères ?

— J'ai eu pitié de ce petit drôle, répondit Arnobius. Ne me parlez pas de ces maîtres d'école : ce sont de vrais sauvages ! Pour ma part, je sais tout ce qu'ils m'ont fait souffrir, et

Miseris succurrere disco...

Cela m'a inspiré de la compassion pour les petits malheureux placés sous leur férule. Celui-ci, je l'ai retiré de chez l'ami Rupilius, et l'ai pris sous ma protection. Comment t'a-t-il traité, mon enfant ?

— Comme un esclave ou un chrétien, répondit l'écolier.

— Il le méritait bien, j'en suis sûr, dit Jucundus : c'est un petit pétulant, un lutin. Au fait, un Gète contre un Breton, c'est ce qu'il faut. Oh ! la belle chose que le savoir !... Voyez comme il a déjà formé ce bambin... Ah !

[1] Arnobe, célèbre rhéteur et maître de l'illustre Lactance, auquel on doit le fameux traité *De la mort des persécuteurs*. L'auteur de *Callista* fait ici, à dessein, un anachronisme de vingt à trente ans, afin de pouvoir mettre en scène ces deux personnages historiques.

la race d'aujourd'hui... elle ira loin ! Je ne sais où le monde s'arrêtera...

— Voyons, dit Arnobius, racontez-nous ce que votre maître vous a fait.

— Ce qu'il m'a fait? On vient de le dire, répondit l'enfant : je fis d'abord une niche à mon maître, et il me répondit sur le même ton.

— Tiens ! je l'avais deviné, répliqua Jucundus. Le petit m'a l'air d'un enfant rempli d'esprit, mais je parierais bien qu'il ne vaut point son maître.

— Oh ! non, continua le jeune garçon : je lui avais fait une grimace ; il me donna sur la joue un coup de sandale de bois qui me brisa une dent.

— Ah ! ah ! reprit Jucundus, voilà qui s'appelle la justice de Pythagore ; Zaleucus n'eût pas mieux fait. La bouche avait péché ; la bouche devait souffrir...

— Puis, interrompit l'enfant, je dis quelques mots à mon voisin de classe ; Rupilius, pour me punir, me bâillonna, et je demeurai ainsi, la bouche ouverte, pendant plus d'une heure...

— Véritable Rhadamante des maîtres d'école ! s'écria Jucundus. Sans doute qu'alors, mon ami, vous chantiez quelque strophe divine, mais inarticulée, à la manière de la statue de Memnon?

— Et puis, je ne savais pas mon Virgile !... Rupilius me dépouilla violemment de ma chemise, et me battit de verges !

— A la bonne heure ! répondit Jucundus. Il vous a gravé

Arma virumque cano...

sur la peau de l'échine.

— Et puis, j'escamotai le dîner de mon maître ; il me serra la tête avec un gros mouchoir et me fit jeûner deux jours entiers...

— Il vous serra la tête !... Non, non, dit Jucundus. En homme prudent, c'est à la gorge qu'il s'en prit ; il craignait que vous ne lui dérobiez quelques mesures de bel et bon air...

— Et enfin, conclut l'enfant, j'oubliai d'apporter le prix de ma pension ; le maître me lia les mains à une potence, et, pour servir d'exemple aux autres, il me pendit *in terrorem*.

— J'entrai en ce moment, dit Arnobius à son tour ; son petit air mignon me fit pitié ; je coupai la corde qui le retenait captif, payai son *Æra*[1], et lui dis de me suivre.

— Ainsi, maintenant, il est votre pupille ? demanda Jucundus.

— Pas encore, répondit Arnobius ; il continue d'aller tous les jours à l'école de ce vieux loup. Que voulez-vous ? l'autre maître ne valant pas mieux, ce n'est pas la peine d'en changer. Mais je le formerai et j'en ferai un jour mon pupille. C'est un garçon intelligent... N'est-ce pas, Firmius ? ajouta-t-il en jetant un regard bienveillant sur son protégé. Il a la main fort habile pour son âge ; il est même plus avancé que moi, qui n'écrirai jamais le latin convenablement. Enfin, que voulez-vous ? il faut que je travaille aussi... Pour arriver à quelque chose, l'exercice est indispensable ; et si je veux professer un jour, occuper à Rome une chaire ou un emploi dans le barreau, je dois me donner de la peine. Le barreau et le professorat sont, à Rome, des carrières lucratives.

— De quel maître suivez-vous donc les leçons ? demanda Jucundus d'un ton sec.

— Il n'y a que vous à Sicca qui puissiez faire cette question... Quoi ! vous n'avez pas entendu parler du grand Polémon de Rhodes, l'ami de Plotinus, le pupille de Théagène, le disciple de Thrasyllus, l'auditeur de Nichomachus, — ce philosophe de l'école du docteur des nouveaux Pythagoriciens, le grand Secundus ! Comment ! vous ne

[1] Le prix des mois d'école

vous êtes pas aperçu de la présence, à Sicca, de Polémon, le plus célèbre et le plus insupportable des hommes? Oh! on ne lui donne pas communément ce titre; au contraire, on l'appelle Polémon le Divin, l'Oracle, le Terrible. J'en omets de ces surnoms, et ils ne sont pas moins effrayants. Chacun court l'entendre; c'est une fureur! Je n'aurais aucun succès à espérer, si je n'avais pas le droit de dire que j'ai suivi ses leçons; et cependant, je parierais que notre petit Firmius que voici en débiterait d'aussi bonnes. En vérité, il est le seul, l'unique *Cariophyllus*[1] de l'humaine nature. Il arrive au portique dans une litière de cèdre lamée d'argent et recouverte d'une peau de lion; des esclaves le portent sur leurs épaules, et une foule d'amis lui font escorte. On dirait un proconsul... Son costume est plein de recherche : un manteau de fine laine blanche, bordé de pourpre, est jeté sur ses épaules; les plus précieuses essences parfument ses cheveux bouclés; des bagues étincelantes brillent à ses doigts. Il répand autour de lui l'odeur des plus rares parfums. On croirait respirer de l'*Idalium*. A peine est-il descendu, qu'on entend s'élever comme un concert d'hommages et de félicitations. Mais lui, il ne s'arrête pas pour si peu; ses disciples favoris l'entourent et le conduisent à l'*Exedræ*[2], où il attend que le cadran ait marqué l'heure de commencer la leçon. Alors, il s'assied silencieusement, les yeux distraits ou fixés sur la muraille qui fait face à la chaire; tandis qu'un murmure flatteur s'élève de tous les points de la salle, il a l'air de se parler à lui-même. Enfin, le moment est venu : un de ses disciples, qu'on dirait le *Præco*[3] d'un *duumvir*, s'écrie : « Silence! silence! le Divin va parler... » Ah! je me trompe... ce n'est pas là le titre qu'il lui donne... Voyons un peu? Oui, l'Inépuisable, c'est cela... « Silence, dit-il,

[1] OEillet. Cette plante était déjà alors cultivée dans les jardins, et les amateurs faisaient beaucoup de cas de certaines variétés.

[2] La tribune.

[3] Héraut qui précédait le *duumvir*.

l'Inépuisable va commencer ! » Aussitôt, tout bruit cesse. Alors, une voix vibrante et mesurée annonce que l'Oracle va laisser tomber une sentence de ses lèvres. Ecoutez : « Sauriez-vous me dire, articule le petit homme, lequel des deux, de l'œuf ou de la poule, a eu la priorité d'existence? La poule pondit-elle l'œuf, ou la poule sortit-elle de l'œuf? » Un murmure s'élève ; à ce murmure succède une dispute animée qui s'affaiblit soudain et se change en un silence religieux. Un quart d'heure se passe ainsi. Alors, le *Præco* se lève de son siége, et, cette fois, s'adressant à l'Oracle : « Inépuisable Esprit, lui dit-il, j'ai mission de vous informer que personne, dans cette nombreuse société, ne saurait résoudre le problème que votre condescendance a daigné nous poser. » Nouveau silence, puis, nouvel *Effatum*[1] de l'Hiérophante : « Qu'est-ce qui a eu la priorité, de l'œuf ou de la poule? Je réponds : Causativement, l'œuf a précédé la poule, et causativement aussi la poule a précédé l'œuf! » A ces paroles, un tonnerre d'applaudissement retentit. Les adorateurs rompent leurs rangs ; la foule s'agite, et le modeste professeur, avec une douce répugnance, se laisse porter de sa chaise dans l'auditoire, sur les bras ou sur les épaules littéraires de ses admirateurs, qui le déposent triomphalement dans sa chaise à porteurs.

Le récit d'Arnobius flattait, sous quelque rapport, les préjugés de Jucundus; ce dernier, cependant, soupçonnait quelque peu son jeune ami d'exagération. Aussi, n'était-il pas tout à fait disposé, en ce moment, à applaudir sans réserve ceux qui critiquaient une institution gouvernementale quelconque, fût-ce même l'affectation légalisée et établie par l'autorité. Jucundus dit donc quelques mots de la sagesse des siècles passés, du respect qu'on doit avoir pour l'autorité établie, ainsi que pour les institutions de Rome et la magistrature de Sicca.

— Croyez-moi, Arnobius, ne cherchez pas les nou-

[1] Sentence.

veautés, poursuivit-il ; continuez, tous les jours, à faire une libation en l'honneur de Jupiter, le Conservateur suprême ; offrez vos adorations au génie de l'Empereur, et laissez tout le reste aller où et comment il veut.

— Pourtant, demanda Arnobius, vous n'exigez pas que j'ajoute foi à tout ce que nous débite cet homme, par la seule raison que les décurions nous l'ont envoyé ? La mission qu'il a reçue ne saurait suppléer la science et le bon sens... Ce Polémon, il enseigne que Protée est matière et que son troupeau se compose des minéraux et des végétaux de ce bas monde ; il affirme que Proserpine n'est rien que l'influence vitale ; que Cérès, au lieu d'être déesse, n'est que ce qu'il appelle l'efficacité des corps célestes !... Et que dirai-je des esprits qu'il range en deux classes, les terrestres et les supraterrestres ? Comment vous exposer sa doctrine, qui se perd sous une véritable avalanche de triades, de monades et de progressions innombrables des dieux célestes ?

— Hum ! fit Jucundus, quand j'allais à l'école, on ne nous disait pas toutes ces belles choses. Ayez bien soin, cependant, de ne pas dévier de la ligne de conduite que je vous ai tracée : jurez par le génie de Rome et de l'empereur !

— Moi ! dit Arnobius, je ne crois ni aux dieux, ni aux déesses, ni aux empereurs, ni à Rome ; pour moi, nulle philosophie, nulle religion n'est véritable !

— Quoi ! vous abandonneriez les dieux de vos ancêtres ! s'écria Jucundus.

— De mes ancêtres ! répéta Arnobius, mais je n'ai point d'ancêtres ! Certes, je ne suis point Africain, pas plus que Carthaginois, Phénicien, Chananéen, Numide ou Gétule. Moitié Grec, moitié je ne sais quoi, voilà ce que je suis. Ah ! mon vieil ami, vous êtes encore du bon vieux temps, vous ! Quant à moi, je ne crois à rien. Et que croirais-je ? Au milieu de ce tourbillon de croyances si diverses, dites, à quoi pourrais-je bien m'arrêter ?

— Ah ! la génération nouvelle ! dit Jucundus d'un ton concentré et qui ne présageait rien de bon. Que deviendrez-vous, jeunes gens, quand les hommes d'autrefois auront disparu de la scène du monde ? Hélas ! peut-être vous ferez-vous chrétiens ?

Arnobius éclata de rire.

— Oh ! sur ce point, je puis vous rassurer, du moins, mon bon vieux père ! En vérité, quel beau chrétien je serais ! Oui, j'aurais des visions et je chercherais d'ineffables jouissances dans les cachots ou sur la roue ! Rassurez-vous, je saurai mieux employer ma vie. Il me paraît que la fortune, les honneurs, les plaisirs méritent bien quelque attention de notre part ; quant à moi, c'est là le seul but que je poursuis.

— A la bonne heure ! bravo ! mon garçon, s'écria Jucundus. Ce but, poursuivez-le toujours... Oh ! vous m'avez effrayé, savez-vous ! Oui, laissez-là visions, spéculations, conjectures, fantaisies, rêveries et nouveautés de tout genre... Savez-vous ce que tout cela produit ? confusion pure !

— Oui, oui ! dit le jeune homme, je suis moins étourdi que vous ne semblez le croire, Jucundus. Je l'avoue, je ne crois pas un seul mot de tout ce que l'on peut dire des dieux de l'Olympe ; mais comme, en naissant, j'ai trouvé leur culte établi, je veux mourir en professant ce même culte.

— Admirable ! fit Jucundus transporté de joie. Oh ! vous me causez la plus agréable surprise ! Vous êtes un brave garçon, un jeune homme selon mon cœur ! Savez-vous que je vous adopterais volontiers ?

— Non, je ne crois pas une syllabe de tout ce que les prêtres nous débitent, reprit Arnobius. Et d'ailleurs, qui ajoute foi à ce fatras ? Assurément, eux-mêmes n'y croient point. Pour moi, Jupiter, Junon, Isis ou Astarté n'existent pas ; cependant, où m'adresserais-je pour trouver mieux ? Et puis, pourquoi prendrais-je la peine de chercher à

découvrir, dans cette sphère, quelque chose de bon ou de mauvais? Personne ne sait ce qui s'y passe, et mon existence s'userait à poursuivre une impossibilité. Ma foi! mieux vaut demeurer où je suis, puisque m'avancer plus loin serait peine perdue... Vous voyez bien que ma vie n'a pour but que mon propre bonheur et celui du génie de Rome!...

— Voilà de la vraie philosophie! reprit Jucundus tout ravi; en vérité, tant de sagesse m'étonne à votre âge! Mon ami, où donc avez-vous acquis tant de bon sens? Jusqu'ici, je n'avais pu vous apprécier. Ah! je dois vous le dire, vous êtes réellement un jeune homme d'esprit. Oui, c'est admirable! Vos pareils sont rares aujourd'hui! Votre intelligence, votre étonnante sagesse méritent toutes mes félicitations. Mais aurais-je pu m'attendre à trouver chez vous de tels sentiments? Et moi, qui vous soupçonnais... Enfin, vous vous êtes noblement expliqué. Bravo! Si vous ne le pouvez pas, je n'exige pas que vous croyiez aux dieux, non! Mais, mon cher, votre devoir envers vous, votre devoir envers Rome est de les défendre, de les soutenir contre toute attaque... Ah! continua-t-il d'une voix triste, ah! plût aux dieux qu'un de mes jeunes amis partageât votre manière de voir!...

Jucundus s'arrêta brusquement, comme s'il craignait d'en avoir trop dit.

— N'est-ce pas d'Agellius que vous voulez parler? demanda Arnobius. A propos, savez-vous, continua-t-il d'un ton plus bas, les bruits qui circulaient hier au Capitole? On dit que l'on sévit à Rome contre les chrétiens avec un plein succès, et d'après un plan tout nouveau. On ne leur inflige plus la peine de mort, du moins pour l'instant; on se contente de les jeter en prison et de les mettre à la torture. Vous ne sauriez croire combien il y a eu d'abjurations!

— Puissent les Furies les emporter! s'écria Jucundus. Oui, qu'on leur fasse subir tous les maux imaginables, à l'exception toutefois de mon malheureux neveu. Ainsi,

c'est bien vrai, ils leurrent le bourreau et renoncent à leur athéisme? Quoi! ces vils reptiles cèdent à une simple menace? Oh! ajouta-t-il avec gravité, je souhaiterais que les menaces ébranlassent aussi Agellius! Mais je craindrais bien qu'elles ne renforçassent son opiniâtreté! Vous ne sauriez mesurer l'entêtement d'un chrétien! Arnobius, continua-t-il en secouant la tête, c'est là un délire infligé par les dieux, une sorte de *Nympholepsia*[1].

— Croyez-moi, dit Arnobius, ce délire est passé... Oh! cela ne durera guère... Je m'étonne toutefois, que cette opiniâtreté ait pu persister pendant trois siècles. On dit même que, dans certaines localités, après la promulgation de l'édit, ces insensés se sont précipités en foule dans les temples pour sacrifier. On eût dit ces bandes de thons qui sillonnent les mers. Les magistrats étaient obligés de les diviser en catégories et de leur assigner à chacune un jour pour abjurer. Alors, si vous aviez vu l'empressement que les chrétiens, redevenus honnêtes hommes, déployaient pour ramener les autres! On peut dire qu'un grand nombre de ces mystiques et de ces ésotériques se sont soumis aux lois de l'empire.

— Vraiment! Alors, qu'Agellius y prenne garde, car sa secte pourrait bien le renier, avant qu'il ne songe à la renier lui-même...Le Christianisme se convertira avant lui.

— Vos inquiétudes au sujet d'Agellius n'ont aucun fondement, dit Arnobius. Soyez tranquille, je l'ai connu sur les bancs de l'école. Les enfants ont aussi leur caractère propre : les uns, hardis et sincères, sont déjà hommes par la fermeté de leurs résolutions et par la spontanéité de leurs actes; ils parlent avec liberté et prennent sans souci leur essor; — les autres, timides, honteux, réservés, n'ont aucune initiative et craignent autant d'obéir à leurs penchants, que les premiers ont d'empressement à les satisfaire.

[1] Sorte de délire dans lequel on tombait, selon les anciens, quand on avait jeté sur une Nymphe un regard coupable.

Agellius ressemblait à ces derniers. Une fausse honte l'a rendu esclave dès l'enfance ; le pli est pris depuis longtemps. S'il le voulait, il triompherait aisément de cette maladie morale, et je serais peu surpris de le voir se jeter dans un excès contraire, une fois qu'il l'aurait vaincue. Peut-être, avant peu d'années, le verrez-vous buveur, fanfaron, prodigue ?

— A la bonne heure ! s'écria Jucundus. Quelle précieuse nouvelle vous m'annoncez-là ! Il renoncerait à ses fantaisies bizarres?... Vous en avez le pressentiment ?... Oh ! je suis heureux ! Du reste, je pense bien que toutes ces folies n'ont pas jeté chez lui de profondes racines.

Jucundus se promena quelque temps en silence. Il reprit :

— Arnobius, cet enfant a l'air intelligent ; si j'en avais besoin, pourrait-il me rendre un service? Est-ce qu'il connaît Agellius ?

— S'il le connaît ? dit Arnobius, oh ! oui, et sa ferme aussi. Le gaillard a rôdé dans tous les environs de Sicca. Il voit d'ici les moindres sentiers, les chemins les plus courts et les détours les plus cachés.

— Comment se nomme-t-il?

Arnobius répondit :

— Firmius... Firmius Lactantius.

— Dites-moi, Firmius, dit Jucundus en s'adressant à l'enfant, où vous trouve-t-on pendant la journéé?

— En classe, le matin et l'après-dînée ; à midi, je dors sous le Portique ; le soir, je vais je ne sais où, et je passe la nuit chez Arnobius.

— Sauriez-vous, ajouta Jucundus, garder un secret, si l'on vous en confiait un , et faire une commission, si je vous en chargeais?

— Je lui donnerais du bâton bien autrement encore que Rupilius, s'il y manquait, répondit Arnobius.

— C'est convenu, s'écria Jucundus qui s'éloignait en leur faisant un signe d'adieu.

Il sortit de la ville, tandis que les deux jeunes amis continuaient leur promenade.

IX. — UN COEUR MALADE.

Agellius était, dans sa ferme, en pleine besogne. Les récoltes de son maître, l'emmagasinement des blés dans les caves ou les citernes, la distillation des roses, l'arrosement du *Khennah,* le palissage ou la préservation des vignes, telles étaient ses occupations, tandis que les ennemis de sa foi travaillaient, dans la ville impériale, à l'*Officium* proconsulaire et à la *Curia* de la municipalité, à tendre des piéges pour lui et ses frères; — tandis que Jucundus ourdissait contre sa personne des trames d'un autre genre et dans un but différent des premiers. Agellius s'occupait activement non-seulement pour remplir un devoir, mais aussi parce qu'il trouvait, dans l'assiduité au travail, une arme contre lui-même, contre ses vaines pensées, ses vagues désirs, son mécontentement et son désespoir. Le lecteur, je le suppose, s'étonnera de voir un homme qui se dit sincèrement chrétien, mériter le reproche d'abriter toutes ses espérances sous les tentes du paganisme et d'y reposer son cœur. Quant à moi, il me semble qu'Agellius a bien le droit d'être inconséquent à sa manière. Les chrétiens de nos jours ne le sont-ils pas aussi à leur façon? Et notre héros n'aurait-il pas de meilleures excuses à présenter que ces derniers? Ils ne connaissent point, en effet, la solitude, ses tentations et ses épreuves, qui, jetant le trouble dans le cœur d'Agellius, le poussaient à chercher, dans la société des infidèles, un allégement à ses propres pensées. Le jeune homme avait suivi les classes du temple de Mercure dont nous avons parlé au précédent

chapitre, et, au milieu de la corruption universelle, il avait su se dérober à l'idolâtrie et au péché, en ne contractant aucune liaison avec ses camarades d'école. Y avait-il des chrétiens assis sur le même banc que lui ? Il l'ignorait. Mais il voyait bien que la plupart de ces enfants étaient, du moins, païens extérieurement. La gourmandise, les querelles, la rusticité : tels étaient leurs moindres défauts. Ce qu'il apprit à l'école, avait suffi pour lui ouvrir l'intelligence, le faire sérieusement réfléchir sur sa croyance et donner à ses méditations une certaine portée. Il avait atteint ce degré d'instruction qui aide le vieillard à supporter la solitude, tandis que, par un effet contraire, il la rend intolérable au jeune homme. Mille problèmes qu'Agellius avait recueillis demandaient leur solution ; mille sentiments divers exigeaient leur aliment. Il ignorait le cas qu'il devait faire de ses conjectures, de ses doutes, de ses perplexités, et s'il était seul à les éprouver ou si les autres hommes les partageaient avec lui. Avec l'intelligence qu'il avait reçue de la nature, il eût pu aspirer au savoir ; la soif de connaître qui le dévorait n'avait jamais été étanchée. Par malheur, aux jours orageux de sa bouillante jeunesse, les ondes limpides de la grâce divine avaient détourné de lui leurs flots bienfaisants.

Tel était Agellius, quand deux jeunes Grecs, frère et sœur, le premier plus âgé et la seconde plus jeune que notre héros, vinrent se fixer à Sicca, sur l'invitation de Jucundus qui avait de l'emploi à leur donner. Le neveu avait fait leur connaissance ; il trouva en eux ce que vainement il eût cherché ailleurs. Certes, ils n'étaient ni des oracles de sagesse, ni des puits de sciences philosophiques : leur âge, leur profession les empêchaient d'aspirer si haut. S'il eût voulu un oracle, sans doute qu'Agellius aurait jeté les yeux d'un autre côté ; mais là n'était point son but. Ce qu'il désirait, des intelligences au niveau de la sienne, il les trouva chez les jeunes étrangers. En conversant avec eux, il apprit qu'une foule de problèmes qui lui parais-

saient insolubles, avaient été discutés dans les écoles de la Grèce. Il apprécia la possibilité de certaines solutions, il étudia les bases sur lesquelles elles s'appuyaient, le but où elles conduisaient, et dans quel cercle elles étaient circonscrites. Alors il commença à saisir plus clairement l'importance qu'avait le Christianisme dans le monde des idées; il entrevit la manière dont les défenseurs des autres cultes et les philosophes envisageaient la religion nouvelle. C'est ainsi qu'Agellius parvint à se former un fond de saine logique qui le disposa, à son insu, à mieux saisir les preuves de sa foi.

Ce n'est pas tout. Grâce à ses nouveaux amis, le jeune homme acquit encore, à un degré remarquable, des notions de sciences profanes et de philosophie. Il apprit en peu de temps l'histoire des contrées étrangères, surtout celle de la Grèce, de ses héros, de ses poètes, de ses sages, de ses hommes d'Etat; il connut bientôt les exploits d'Alexandre, l'histoire de la Macédoine, les faits principaux de la Judée, et cette série d'innombrables conquêtes qui avaient assuré à Rome le domaine de l'univers.

La science offre autant d'intérêt pour le maître que pour l'élève : Agellius, qui reçut d'abord les leçons, fut appelé à en donner à son tour. Sans montrer un grand zèle pour la religion, le frère et la sœur désiraient, par simple curiosité, des détails sur le Christianisme. N'ayant aucune sympathie pour tel culte plutôt que pour tel autre, ils écoutaient d'autant plus volontiers leur ami. Les petites discussions qu'amenait le sujet de la conversation ne pouvaient, il est vrai, changer la manière de voir de chacun, mais elles avaient toutefois pour effet de stimuler l'esprit et d'entretenir l'émulation. Tout en passant sous silence les plus saints mystères de sa foi, Agellius avait assez à dire. D'ailleurs, il ne voyait aucun péril pour sa croyance à converser librement avec les jeunes Grecs, car la charité, ou du moins le bon vouloir et la gratitude, lui donnaient l'espoir et même la conviction que ses amis n'étaient pas

trop éloignés de songer à se convertir. Il était, du reste, fortifié dans cette pensée par sa droiture et sa simplicité. Il est vrai que s'il se fût donné la peine de considérer les événements de cette époque, il eût remarqué bon nombre de vicissitudes de nature à l'engager à se défier de lui-même ; toutefois, il n'avait garde de soupçonner que des amis qui entretenaient avec lui, si gracieusement et avec tant de bonheur, les relations de la pensée et du sentiment, auraient pu, même dans leur état actuel et avec les principes qu'ils professaient, conserver une opposition radicale à ses propres convictions, lorsqu'il aurait déchiré le voile qui leur dérobait la lumière de la vérité.

Mais Ariston et Callista charmaient bien plus encore la solitude d'Agellius par les conversations légères, que par les préoccupations graves de la philosophie. Callista accompagnait de la lyre les accents de sa voix douce et sonore. Improvisatrice inspirée, on lisait sur ses traits expressifs, commentaires vivants de l'ode ou de l'épopée, toutes les nuances lumineuses ou sombres du poème. Tantôt, elle chantait comment le profane Penthée ou l'orgueilleux Hippolyte devinrent de tristes exemples de la faiblesse de l'humaine vertu, lorsqu'elle ose s'opposer à la toute-puissance des dieux ; tantôt, elle célébrait la chaste Diane se manifestant au simple berger Endymion, tandis qu'elle se dérobait aux grands et aux sages ; d'autres fois, elle chantait Tithon, l'époux de l'Aurore, image de ceux qui, dans leur jeunesse, qu'ils croient éternelle, s'adonnent aveuglément au plaisir ; mais la vieillesse arrive avec ses glaces, et ces vieillards n'ont d'autre souci que de parler de leur jeune âge, fatiguant leurs auditeurs du récit « de leurs exploits, comme des cigales qui ne témoignent leur vigueur que par leurs cris[1]. » Ces mêmes allégories qu'Arnobius ne pouvait entendre de la bouche de Polémon de Rhodes sans éprouver de la colère ou du dégoût, Agellius les écoutait avec ravis-

[1] Bacon.

sement, quand elles s'échappaient des lèvres de la belle Grecque.

Callista déclamait aussi d'une manière parfaite. Quand elle y était invitée ou bien lorsque la conversation languissait, la jeune fille débitait le rôle de Médée ou d'Antigone, et sa voix avait une expression, une vérité qui laissaient bien au-dessous d'elle les acteurs accoutumés à représenter au théâtre ces personnages sous le masque tragique. Le frère et la sœur jouaient OEdipe et Antigone, Electre et Oreste, Cassandre et le chœur. Parfois aussi, ils essayèrent quelques scènes de Ménandre, mais cela déplut à Agellius, qui ne pouvait souffrir la comédie, si intéressante et si bien représentée qu'elle fût. Callista déclamait toutefois les vers de Thaïs avec autant de perfection que ceux d'Iphigénie; mais Agellius éprouvait une sorte de répulsion pour le rôle de Thaïs. Il y a dans l'homme, en effet, certaines fibres délicates, sortes de premiers principes, qui, une fois émoussées, ne vibrent plus que par l'action d'une influence surnaturelle. Dans l'état de nature, le péché fait bientôt perdre à l'homme cette délicatesse de sentiment; elle s'évanouit même si promptement, que peut-être on ne se souviendra jamais de l'avoir éprouvée. Il en est d'elle comme de beaucoup d'autres principes fondamentaux, dont l'évidence nous frappe, mais que l'on ne prouve pas. Le scepticisme a donc beau jeu pour révoquer en doute et l'existence et la rectitude de cette prédisposition précieuse. Quoi qu'il en soit, les Grecs égarés soit par la vivacité de leur esprit, soit par la passion du beau, secouèrent avant toutes les autres nations le joug de cette influence céleste. Agellius témoignait-il quelque scrupule à propos des divertissements dont nous avons parlé plus haut, Callista se taisait, tandis qu'Ariston ne pouvait s'empêcher de se montrer étonné que le jeune chrétien trouvât mauvais des usages, des pratiques que lui, Ariston, jugeait tout aussi peu blâmables, tout aussi naturels que le dormir, le manger ou le boire. Alors, son visage prenait une expression satyrique, tandis qu'un

nuage passait sur le front d'Agellius. Ariston, toutefois, avait trop de tolérance, trop de douceur pour exiger que son ami lui confiât aveuglément le soin de le diriger dans la recherche du bonheur. Dans tout autre chrétien, il eût appelé morosité, misanthropie, ce qu'il n'attribuait chez Agellius qu'à l'extravagance de sa foi religieuse; aussi supplia-t-il sa sœur de renoncer à un genre de divertissement qui, au lieu d'être un agréable passe-temps, dégénérait souvent en contrariétés.

Plusieurs mois se passèrent en amicales relations, tantôt suivies, tantôt interrompues, selon les loisirs de chacun. Souvent le frère et la sœur s'étaient rendus à la ferme d'Agellius située aux portes de Sicca; mais ordinairement ce dernier, par égard pour ses amis et malgré l'aversion qu'il éprouvait pour la ville, avait parcouru les rues étroites et populeuses de Sicca, traversé ses vastes places et visité la demeure des jeunes Grecs. Et si l'on trouve étrange qu'un jeune homme, ignorant du monde et ne soupçonnant pas le mal, n'ait pas entendu la voix intime qui le pressait et l'avertissait de fuir le paganisme qui s'offrait à lui sous un de ses plus attrayants aspects ; si l'on s'étonne que, dans ces conjonctures, l'espoir de la jeunesse, ce vif espoir ait illusionné l'esprit d'Agellius au point de lui faire croire que Callista pouvait aisément se convertir et, devenue chrétienne, faire une excellente épouse : eh bien ! soit, je n'essaierai pas de le justifier davantage, et si je n'ai pas réussi à atténuer sa faute, force m'est de l'abandonner à la merci, ou plutôt à la justice de ses sévères et vertueux censeurs.

Mais Jucundus est déjà arrivé chez son neveu, et il a commencé à l'entretenir. Hâtons-nous de le rejoindre, si nous ne voulons pas que certaines particularités, essentielles à l'intelligence de ce récit, ne nous échappent. Or, l'oncle a commencé à aborder le point délicat, objet de sa visite; il vient précisément d'entamer la question. Entrant donc en matière avec plus de tact et de ressources poéti-

ques que nous lui en eussions soupçonné, il en était venu, par une transaction heureuse, à émettre, à la suite de banalités inspirées par les objets extérieurs qu'il avait sous les yeux, des considérations morales et sociales tout ensemble qu'il supposait avec raison devoir trouver de l'écho dans l'esprit d'Agellius. Il avait parlé des vignes et de leur culture, à propos des vignes naines qu'il examinait en ce moment. Ces vignes ne dépassaient pas la hauteur d'un groseillier. Passant ensuite à la vigne commune d'Afrique, dont les sarments rampent sur la terre et s'appuient par leur extrémité sur le cep du plant voisin, Jucundus, se donnant carrière, fit une digression sur la grande vigne d'Italie qui, s'enroulant autour d'un arbre, parvient à une hauteur remarquable. Puis, il fit une citation d'Horace, qui dit quelque part que le laboureur doit « marier la vigne à l'ormeau, » et, par ce moyen, il se trouva au cœur de son sujet, *in medias res*. A ce beau discours, Agellius sentit comme un frisson parcourir ses membres. Son secret n'était plus à lui, et ce qu'il croyait un mystère pour tout le monde, bien que Juba eût semblé le soupçonner vaguement, son oncle l'avait pénétré.

— Mon cher Agellius, dit Jucundus, ce serait pour vous, à mon avis, un parti très-convenable. Il est vrai que moi, je n'ai jamais songé au mariage : je n'en ai eu ni l'occasion ni l'envie. Et puis, l'exemple que m'en a donné votre père n'était pas de nature à m'encourager. Quant à vous, c'est différent : vous ne pouvez vivre ainsi seul avec vous-même et mener une existence bizarre qui n'a pas sa pareille au monde. Il faut venir un jour habiter Sicca. Je trouverai bien le moyen de vous employer, et ce sera pour moi un véritable plaisir de vous avoir quand je serai vieux. Je crois pourtant que bien des jours s'écouleront encore avant que Charon me passe dans sa barque... Oh ! ne vous imaginez pas que j'ajoute foi à ces billevesées, Agellius... Non, je n'y crois pas plus que vous.

— Peut-être, commença Agellius, trouverez-vous une pareille démarche inconséquente de ma part, mais...

— Ah ! ah ! voici le nœud, pensa Jucundus. Inconséquente ! mon enfant, reprit-il tout haut... Mais qui donc vous parle d'inconséquence ? Quel impertinent indiscret oserait vous taxer d'inconséquence ? Vous semblez faits l'un pour l'autre : elle sort de la ville, et vous de la campagne ; elle est habile, pleine d'attraits, faite pour le monde, et vous d'une rusticité simple et primitive... On ne parlera que de vous à Sicca...

— Et précisément, c'est là ce que je voudrais éviter... Je disais donc tout à l'heure que si je pensais être inconséquent avec ma religion, en pensant à Callista...

— Sans doute... sans doute... interrompit Jucundus qui, se rappelant le conseil de Juba, se gardait bien de vouloir blesser l'amour-propre d'Agellius. Mais qui peut savoir que vous ayez été chrétien? Personne même ne le suppose! J'en réponds, tout le monde pense que vous êtes un honnête garçon, et, comme tous les autres, grand adorateur des dieux, sans idées ridicules, sans superstition d'aucune sorte. Quant à moi, jamais je n'ai dit le contraire, et je suis certain que si vous faisiez demain une libation à Jupiter, si vous brûliez sur l'autel de l'Empereur quelques grains d'encens, vous ne surprendriez personne ! Au contraire, chacun, d'une commune voix, affirmerait vous avoir déjà vu plusieurs fois rendre les mêmes devoirs aux dieux. Supposez donc, pour un moment, que vous n'ayez pas d'autre obstacle à surmonter...

On le conçoit, de telles paroles devaient embarrasser et blesser Agellius. Jucundus s'en aperçut, mais il ne put en soupçonner la cause.

— Cher oncle, dit le jeune homme, quel reproche me faites-vous-là !

— Un reproche ! mais il n'y a pas l'ombre d'un reproche dans ce que je vous ai dit, répondit Jucundus d'un air ouvert... Et quel motif aurais-je de vous reprocher quelque chose ? L'homme ne devient pas sage tout d'un coup. Tel que vous me voyez, j'ai eu mes torts comme

vous pouvez avoir eu les vôtres. N'est-il pas naturel qu'à mesure que l'âge vient vous vous sentiez plus d'attraits pour la réalité dégagée de tout rêve, — pour les choses telles qu'elles sont, vous comprenez? Rien ne mûrit l'homme comme le mariage et ses préparatifs. Je ne puis le nier, vous avez été quelque peu entêté, vous avez trop tenu à vos idées... Mais ce ne sont là que jeux d'enfants. *Nuces pueris :* laissons les noix aux bambins, comme vous le direz bientôt, j'espère, dans certaine occasion... Or donc, votre premier soin doit être de choisir le genre de mariage par lequel vous voulez vous unir. Je suppose que vous inclinerez pour le mariage romain, mais là encore il y a ample choix.

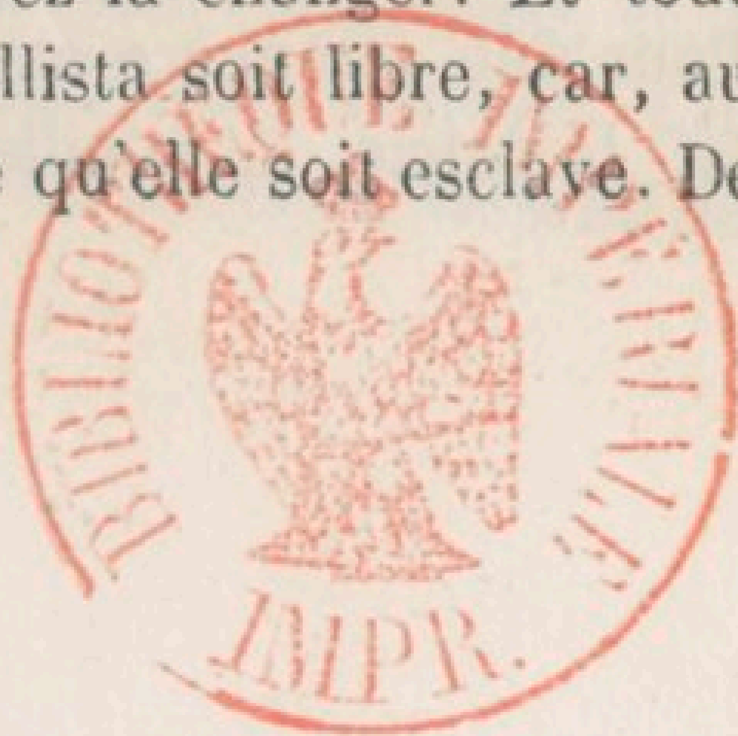
La théorie diffère de la pratique ; c'est là une vérité passée en proverbe. Agellius avait plutôt médité le but qu'il désirait que les moyens de l'atteindre. Se figurant Callista comme chrétienne, il n'avait vu aucune difficulté sérieuse à son mariage, car l'Eglise les aurait unis selon les rites établis. On le voit, il avait bien fait quelques réflexions sur ce point, mais dans un ordre d'idées tout différent de celui que Jucundus poursuivait de tous ses désirs. Ce dernier continua :

— Il y a d'abord le *Matrimonium confarreationis*[1]. Mais, inutile de vous en parler : il est tombé en désuétude, et s'est éteint en même temps que l'exclusivisme des patriciens qui bien longtemps ne s'allièrent qu'entre eux. Toutefois, si ce mariage n'a plus aujourd'hui de force légale, vous pouvez en user encore comme d'une simple cérémonie religieuse. Mais, mon cher Agellius, je ne vous le conseille pas. Il occasionne mille embarras : il faut tuer un porc, en ôter les entrailles, rejeter le fiel, pour offrir ensuite l'ani-

[1] Ce mariage est ainsi appelé, parce que, entre autres cérémonies, la nouvelle épouse y faisait aux dieux l'offrande d'un gâteau de froment. C'était, à proprement parler, le mariage religieux des Romains.

mal à Junon Pronuba. Et puis, il faut du feu, de l'eau, de l'encens et cent autres choses du même genre pour lesquelles je n'ai pas plus de sympathie que vous. Oh ! sur ce point, je réponds que nous sommes d'accord. Laissons donc là le mariage religieux.

« Nous avons encore le mariage *ex coemptione* : c'est une espèce de transaction commerciale. Les parties s'achètent l'une l'autre et deviennent propriété réciproque. Chacun son goût ! Pour moi, je ne voudrais ni être acheté, ni vendu.... Tout ce qui est irrévocable est suspect à mes yeux : je préfère rester mon propre maître. De bon compte, pourquoi vous donneriez-vous, — écoutez-moi bien ! — pour toujours, oui, pour toujours, à une jeune fille que vous connaissez si peu ? Oh ! cela ne doit pas vous surprendre. Sur ce point, tout le monde adopte ma manière de voir. Acheter la fille, passe encore ! mais en être acheté.... Oh ! le cas est tout différent, et encore je ne sais pas trop si vous pourriez l'acheter... Vous êtes citoyen romain ; en cette qualité, vous ne pouvez épouser qu'une Romaine, et je doute fort que Callista ait ce titre. On dit bien que Caracalla a donné à tous les hommes libres, de quelque race qu'ils fussent, le droit de cité romaine ; mais, en fait, cette mesure n'a jamais été mise à exécution. Les lois et coutumes du pays vous susciteraient, sur ce point, bien des embarras... Et ces obstacles fussent-ils écartés, comment prouveriez-vous que Callista est de condition libre ? Cher ami, il faut pourtant que je vous dise toute ma pensée, au risque de vous causer quelque mécontentement. Soyen-en sûr, mon plus vif désir serait de voir votre union avec la jeune Grecque, mais vous ne sauriez changer les faits, vous ne sauriez faire l'impossible... Il faut observer les lois de l'empire qui ne vous permettent de la prendre pour femme que selon les règles établies. La loi est ce qu'elle est ; vous ne pouvez la changer. Et tout cela, je le dis en supposant que Callista soit libre, car, aux yeux de la loi, il est très-possible qu'elle soit esclave. De grâce, ne



vous alarmez pas... Sa condition n'a pas dépendu d'elle, et la gentille créature, — libre ou esclave, — n'en est pas pour cela ni meilleure ni pire... Ceci soit dit pour votre bien.

» J'en reviens donc à mon sujet. Il y a encore une troisième sorte de mariage, et c'est celui-là que je vous conseille. On le nomme *Matrimonium ex usu* ou *ex consuetudine*. Il présente ce précieux avantage, qu'il n'exige aucune cérémonie. Là, aucun rite, aucun acte qui puisse alarmer en aucune façon votre conscience si délicate. Dans ce cas, les conjoints deviennent époux à la longue, par une sorte de prescription, *præscriptione*. Vous qui redoutez de faire parler de vous à Sicca, mariez-vous de cette manière, et personne ne dira le plus petit mot. Prenez donc Callista dans votre maison, et si, plus tard, vous continuez à vous convenir, le mariage sera conclu... Si non, — et Jucundus fit un mouvement d'épaules fort significatif, — si non, il n'y aura rien de mal fait, et vous serez libre de vous quitter.»

Agellius s'était assis au pied d'un cep de vigne; à l'audition de ces derniers mots, il se dressa tout d'un coup, leva les mains au ciel, et une exclamation de dégoût s'échappa de ses lèvres.

— Un moment! un moment! s'écria Jucundus qui avait hâte de mettre un terme, en s'expliquant, à l'agitation de son neveu. Ecoutez-moi, mon cher enfant, rien qu'une minute, si c'est possible. Agellius, mon ami, si je savais comment m'y prendre pour ne pas vous mécontenter et vous convaincre! Mais en somme, qu'y a-t-il? Quel mal ai-je fait à Callista? aucun! Je n'ai même pas voulu insinuer que vous dussiez l'abandonner un jour... J'ai dit seulement que, si vous ne vous conveniez plus, l'accord pourrait être rompu à la satisfaction de chacun... Toutefois, nous n'en viendrons pas là... Quant à Callista, elle ne saurait trouver mieux : vous êtes Romain, vous avez de quoi et une belle position. Pour une étrangère sans dot dont on ignore les antécédents, la patrie, la famille, en un mot, tout ce qui

la concerne, il me semble que les avantages que vous réunissez ne sont pas à dédaigner. Oh ! je suis bien certain qu'elle ne fera aucune difficulté de devenir votre femme.

— Oh ! mon bon, mon cher oncle ! Oh ! Jucundus, Jucundus ! s'écria Agellius... cela est-il possible ? Ai-je bien entendu ? Ciel ! que me demandez-vous ? — Et des sanglots s'échappèrent malgré lui de son sein. — Quoi ! vous voudriez, ajouta-t-il avec énergie, vous voudriez, de bonne foi, que je contracte un mariage qui, en réalité, ne serait pas un mariage ?

— Oh ! dit sérieusement Jucundus, quelle erreur est la vôtre ! Votre ignorance du monde en est la cause. Vous me paraissez supposer que je vous conseille le *Contubernium*, comme disent les Jurisconsultes, ou, en d'autres termes, la cohabitation. Telle n'était pas ma pensée. Je l'avoue, pourtant, dans le cours de mes réflexions, cette dernière forme du mariage s'est offerte à mon esprit, et j'aurais voulu vous la proposer. Mais connaissant vos scrupules aussi absurdes que capricieux sur quelques prétendus points d'honneur, simples opinions et fictions pures, enfin, ce je ne sais quoi qui est en vous et que je ne saurais définir, je me suis bien gardé d'aborder un tel sujet. J'ai voulu seulement vous donner des conseils pour votre félicité présente et future. Agellius, vous me jugez bien mal ! Qu'ai-je voulu autre chose que vous aplanir la voie ? Il faut bien que vous agissiez selon les usages reçus ; vous ne pouvez vous faire un monde à part... Je vous montre deux ou trois routes à suivre, et pas une ne vous plaît ! Que voulez-vous donc, puisque aucun des partis que je vous propose ne vous convient ? Moi, je pensais naïvement que les cérémonies extérieures n'avaient pas votre sympathie et qu'il vous répugnait de suivre les rites établis... Soit, suivez les anciens usages : tuez votre mouton, pétrissez votre farine, allumez vos torches, chantez votre épithalame, et, s'il veut assister à vos noces, faites venir votre flamine... Choisissez donc selon votre goût : que les noces se fassent selon les

prescriptions religieuses ou sans elles, cela n'importe guère...

— Oh ! Jucundus, s'écria le pauvre jeune homme avec abattement, J'en suis donc à ce point de...

La parole expira sur ses lèvres.

En effet, sa tristesse n'était pas moins profonde que l'inquiétude et la mauvaise humeur de son oncle. Ce dernier s'était évertué à faciliter toutes choses à Agellius, et, malgré ses soins, il rencontrait sans cesse, quelque proposition qu'il lui fît, des obstacles cachés où il se heurtait et qu'il ne pouvait expliquer. Bref, le dépit de Jucundus allait croissant : « Tête déraisonnable et extravagante ! » pensait-il. Souvent, on lui avait parlé de l'entêtement proverbial des chrétiens : il en avait, en ce moment même, un frappant exemple devant lui... Il en était convaincu, un virus malin et pernicieux circulait dans les veines du jeune homme et gâtait son sang de la tête aux pieds. Quant à lui, Jucundus, ses efforts méritaient une tout autre récompense. Quitter sa maison, et, guidé par des sentiments tout à fait désintéressés, venir chez son neveu, faire un si long trajet, et n'aboutir à rien ! En vérité, aucun motif, hormis l'intérêt qu'il portait à Agellius, ne l'avait fait venir jusqu'ici. Quel autre but aurait-il pu se proposer ? Aucun. « Bah ! que les Furies l'emportent, se dit-il, puisque tel est son désir... Qu'est-ce que cela me fait à moi, si on le saisit en sa qualité de chrétien, s'il est pendu comme un chien, ou jeté dans les *Cloaca* d'un cachot comme un rat mort ? Il m'est bien indifférent qu'il serve de déjeuner à quelque hyène de l'amphithéâtre, à la vue de tout Sicca, ou qu'il soit attaché à une croix, devant ma porte, pour servir de pâture aux oiseaux du ciel ! Chien ingrat ! pourquoi m'inquiéterais-je de ton avenir ? Que me rapporterait-il ? Va ! ta conduite future ne me fera ni froid ni chaud. Qui pourrait s'en prendre à Jucundus ? Il est tout à fait innocent de ce qui arrivera. Aussi, pas une pratique ne le quittera, aucun honnête homme ne l'évitera, parce que le scandale

donné par le neveu ne saurait retomber sur l'oncle... Enfin, personne ne peut être sauvé malgré soi. J'ai beau lui suggérer mille expédients, mille ressources : c'est en vain ; il repousse mes avis et il trouve à chaque instant des difficultés... On dirait qu'il aime ces obstacles et qu'il les verrait disparaître avec chagrin. Oh ! je comprends, tout cela procède d'un abominable orgueil. Je l'aurais querellé, je lui aurais reproché d'être chrétien, que sa conduite n'eût pas été pire. Pourtant, de quelle prudence n'ai-je pas fait preuve en évitant de l'aigrir en quoi que ce fût ? Oh ! son orgueil n'a d'égal que celui de Typhon ou d'Encelade... Il se laisserait couper les oreilles pour être complètement débarrassé de ce Christianisme qui l'obsède; il voudrait épouser cette Callista ; il éprouve le besoin de l'échanger contre sa foi ; — d'autre part, il aimerait mieux être brûlé vif que de prononcer ces mots : « J'abjure ! » Ma foi ! qu'il récolte ce qu'il a semé... Pourquoi l'engagerais-je davantage à avoir pitié de lui-même ? »

Jucundus finit ici son monologue.

— Eh bien ! Agellius, dit-il à voix haute, je m'en vais.

De son côté aussi, Agellius avait silencieusement réfléchi en lui-même, et la pensée qui l'affligeait le plus en ce moment, c'était le regret qu'il éprouvait d'avoir offensé son oncle. Il l'aimait sincèrement, car sa tutelle avait été pleine de sollicitude, ses actes de bonté sans nombre ; ajoutons à cela les souvenirs d'enfance d'Agellius et la sympathie qu'il éprouvait pour la franchise brusque mais loyale et dévouée de Jucundus. Il lui était redevable de son éducation et de l'emploi honorable qu'il occupait. Sa colère, il ne pouvait la supporter ; et, devant son autorité, il tremblait comme un enfant. Pourtant, aurait-il pu agir autrement ? Entièrement étranger à ces scrupules délicats, à ces dispositions exceptionnelles, à certaines règles qui touchent aux principes fondamentaux de la foi chrétienne, Jucundus avait, à son insu, profondément rabaissé, et le jeune homme, et sa passion, et celle qui en était l'objet. Ils s'étaient

réciproquement marché sur un orteil, et tous deux souffraient de l'accident. Agellius souhaitait trouver quelque calmant pour amener la bonne entente, s'il le pouvait; car, en sa qualité de plus jeune, c'était à lui de faire les premières ouvertures. Il avait d'ailleurs, outre l'affection qu'il portait à Jucundus, un autre motif qui le poussait à agir dans ce sens. Il faut le reconnaître, Callista exerçait un grand empire sur le cœur d'Agellius. L'entretien qui venait d'avoir lieu n'avait pas manqué d'éclairer l'esprit du jeune homme et il avait compris, que le principe de ses relations matrimoniales devait être la conversion de la jeune Grecque, et une conversion sincère, *bonâ fide*. Jusque-là, le premier pas serait toujours à faire. En effet, il ne pouvait, en aucune façon, l'épouser tant qu'elle demeurerait païenne : cela était évident. Romain, il eût pu s'unir à une Romaine; mais contracter un mariage avec une Grecque, nul Romain ne pouvait le faire sans que les deux parties éprouvassent une sorte de dégradation. Au contraire, Callista une fois chrétienne, les difficultés étaient aplanies, car tous deux se trouveraient sous les lois de l'Eglise catholique, qui ne fait nulle distinction de races ni de peuples... Mais quel espoir avait-il de voir se réaliser un si beau rêve? Callista avait-elle jamais dit un seul mot qui pût être interprété en ce sens? Une fille d'esprit pouvait bien jouer parfaitement le rôle d'Alceste, déclamer les vers sublimes de Cléante, improviser des stances lyriques au Printemps ou disserter sur le *Pulchrum et utile,* sans pour cela éprouver le moindre goût pour le Christianisme. Une voix sympathique et douce, un air majestueux, des manières polies et affables ne sont pas des signes infaillibles qu'on a reçu la grâce d'en haut. Ah! pauvre Agellius, sous l'empire de quelle fascination êtes-vous là? Vous cherchez quelque biais qui puisse vous réconcilier avec votre oncle; les paroles qui suivent me sont un sûr garant de ce que j'avance.

— Votre silence, Jucundus, me dit assez que je vous ai

déplu, à vous toujours si bon pour moi! Ah! je vous l'assure, mon ignorance en est la cause, la seule cause.. Pardonnez-moi, je vous prie, ce que, dans ma conduite, vous avez pu prendre pour de l'ingratitude : oh ! il n'y en eut jamais dans mon cœur! A mon âge, puis-je, d'un seul coup d'œil, embrasser les choses sous toutes leurs faces, en prévoir toutes les conséquences ? Je n'avais pas lieu de m'attendre à cette entrevue ; la surprise que j'en ai éprouvée m'a empêché de bien vous comprendre. Certes, je vous l'avoue, j'éprouve beaucoup d'affection pour Callista, et, plus je la vois, plus ce sentiment grandit dans mon cœur. Une idée me vient : si vous vouliez mettre Ariston au courant de l'affaire, je pourrais avoir avec lui quelque entretien où j'espère que nous nous entendrions.

La vivacité de Jucundus s'apaisait aisément. Ce qu'il avait le plus à cœur, dans les circonstances présentes, c'était d'obtenir toute la confiance de son neveu. Ce dernier allait au devant de ses désirs. On ne doit donc pas s'étonner de voir Jucundus changer de ton et faire l'éloge des bons sentiments d'Agellius.

— Enfin, vous voilà devenu un garçon raisonnable, dit-il. Oui, certes, j'en parlerai à Ariston, puisque vous le désirez, et je lui exposerai la question de la prescription ou *Consuetudo*, — allons donc, ne recommencez plus à faire la moue, — je veux dire seulement que je lui raconterai notre conversation dans tous ses détails. Nous débattrons nos intérêts respectifs. Oh ! nous tomberons promptement d'accord, je vous le promets, et ensuite, *vous* lui parlerez à votre tour. Venez, montrez-moi tous vos champs, et expliquez-moi de quelle manière vous ferez valoir vos biens auprès de votre fiancée. C'est une bien jolie propriété! C'est moi qui ai suggéré à votre père l'idée de la prendre à ferme : vous me l'avez souvent entendu raconter, et même dans les plus grands détails.

« Il se trouvait à Carthage, ne sachant que devenir. Les biens de Julia Clara étaient précisément à vendre. La noble

dame avait reçu en cadeau de son père Didius ces possessions immenses. Le vieil empereur que je n'ai point connu, — je suis trop jeune pour cela, — avait donné, en prenant la pourpre, toutes ses propriétés à sa fille. Pauvre dame ! elle n'en jouit pas longtemps ...Sévère les confisqua, non au profit de l'Etat, mais pour lui seul, et il les réunit à son domaine particulier, *res privata*. Ces biens sont si considérables que, pour l'Afrique seulement, il y a un intendant ou *Procurator* spécial. C'est de lui que vous dépendez, Agellius. Bref, ces vastes possessions ne purent être vendues en bloc, et les tenanciers qui s'y trouvaient furent maintenus. Marcus Juventius en loua une très-grande partie qui se trouvait enclavée dans ses terres. Qui trop embrasse, mal étreint : il ne put payer ses fermages, et alors, il fut décidé qu'on affermerait séparément certaines parcelles de terres sises autour de Sicca. Varius, votre patron, était amateur de cette belle exploitation, mais je l'ai prévenu. Oh ! rien de tel, pour les affaires, que de se rendre sur les lieux. Varius, lui, se trouvait à Asdrumetum, chargé d'une mission par le proconsul. Sans perdre de temps, j'envoyai Hispa prévenir Strabon, votre père ; je n'attendis pas une heure pour l'instruire de la chose. Or, l'adjudication se faisait à Carthage ; Strabon rendit visite à son ancien commandant, dont l'influence fit conclure le marché.

» Non, je vous l'assure, il n'y a point, dans toute l'Afrique, une si belle petite ferme ! Et puis, j'ai tout lieu d'espérer que j'obtiendrai le renouvellement du bail, malgré les efforts de Varius qui ne manquera pas de mettre des enchères. Ah ! mon cher Agellius, pourvu qu'on ne soupçonne point que vous n'êtes pas un vrai Romain ! Bah ! il n'y a rien à craindre sur ce chapitre... Par ici, Agellius, conduisez-moi dans cette avenue... En vérité ! je ne me reconnais plus ici ; tout est changé depuis ma dernière visite... Quelles améliorations nombreuses vous avez faites ! Ce bouquet d'arbres est délicieux, mais il y manque

une statue, un Apollon ou une Diane... Un moment! un moment! arrêtez-vous... Pourquoi donc allez-vous si vite? Ah! je vous donnerai une statue, moi... une statue assez jolie pour que vous l'aimiez réellement... Eh bien! vous n'en voulez pas? Je vous demande mille pardons... Ah! ah! histoire de rire, mon ami. Ah! ah! ah! que le monde vieillit! Ah! ah! ah! ah! mais je vous fais perdre de vue vos ouvriers... Ah! ah! ah! »

S'étant ainsi remis de bonne humeur, Jucundus s'imaginait avoir arrangé les choses comme il fallait. Le vieux païen reprit donc la route de sa demeure, après avoir répété une dernière fois à son neveu qu'il lui ferait la position claire sous peu de jours, et qu'il devait se disposer à rendre visite à Ariston avant les prochaines calendes.

X. — CALLISTA.

Le jour était venu où notre héros devait se rendre chez Ariston, selon la convention faite avec Jucundus. On ne peut le nier, les difficultés qu'offrait la démarche d'Agellius avaient encore, dans l'intervalle, en raison de ses appréhensions, grandi dans son esprit. Callista n'était pas encore chrétienne, et rien ne faisait présager qu'une demande en mariage changerait ses dispositions. D'ailleurs, une conversion de cette espèce aurait toujours certain caractère d'étrangeté. Agellius n'avait garde toutefois de s'arrêter à ces difficultés; il en chassait même la pensée, pour n'être pas obligé de les combattre. Certes, il ne se serait pas uni à une païenne, mais, dans ses prévisions, Callista ne pouvait rester attachée au paganisme. Il ne voyait pas trop comment elle deviendrait chrétienne, mais enfin, il en était convaincu. Cependant, s'il pouvait, jusqu'à un certain

point, fermer les yeux de sa raison, il ne réussissait pas aussi bien à tenir sa conscience en repos. Chaque jour le trouvait moins content de lui-même et plus disposé à regretter d'avoir dit à son oncle de faire des ouvertures à Ariston. Mais que faire? C'était chose convenue. Il fallait ou bien avancer, ou bien revenir gauchement sur ses pas. Le biais qu'il avait adopté à la hâte consistait simplement à se soumettre aux avis de son oncle et à suivre ses conseils dans la route qu'il lui avait tracée, à moins toutefois qu'un obstacle inattendu ne survînt du côté de Callista. Pouvait-il, maintenant, regretter sincèrement que le premier pas eût été fait? Non, car s'il eût été disposé à renoncer à l'affection qu'il portait à la jeune Grecque, évidemment, il n'aurait plus jamais songé à se rendre chez elle. Mais pouvait-il se replonger dans son triste isolement et se priver de cet échange de pensées et de sentiments, de ce repos d'esprit qu'il avait trouvé jusque-là dans la société de ses jeunes amis?

On le croira aisément, Agellius n'avait pas l'esprit fort calme en quittant sa demeure, le matin, pour aller chez Ariston. Il ne s'avouait pas cependant qu'en cela il y avait un mal. Il caressa la supposition que Callista ne pouvait manquer de devenir chrétienne, et il s'arrêta à ce doux rêve avec toute l'opiniâtreté dont il était capable. Sur quoi reposait-il, ce rêve? Agellius n'aurait pu le dire. Toutefois, il connaissait assez la religion qu'il professait pour se dire à lui-même qu'il y avait en Callista trop de bonnes qualités pour qu'elle restât païenne. Et d'ailleurs, peut-être entrevoyait-il, à travers l'espoir qu'il avait conçu, quelques traces de la grâce divine agissant sur l'esprit de la jeune fille. Il était convaincu, bien qu'il n'eût pu justifier cette conviction en aucune manière, que Callista était destinée à atteindre plus tard, et sous tous les rapports, une perfection plus grande encore. Il éprouvait pour elle une sympathie étrange, qui, évidemment, ne procédait pas d'un principe purement humain ou naturel, du moins, il le

croyait ainsi, et cette sympathie était d'autant plus étonnante, que Callista et lui n'avaient rien de commun sous le rapport de la foi religieuse. L'espérance avait grandi ce rêve splendide, et, sur ses ailes dorées, elle l'emportait, lumineux et brillant, dans les plus hautes régions de l'atmosphère de la jeunesse.

Et pourtant, lorsque Agellius monta le long escalier qui conduisait à Sicca, quand il vit le soleil matinal illuminer les degrés de marbre, quand il eut contemplé cette ceinture d'édifices magnifiques qui couronnaient et entouraient la colline, ignorait-il que l'iniquité était gravée en lettres ineffaçables sur les murs mêmes de la ville, et que ces murailles avertissaient solennellement tout chrétien de s'éloigner d'elles, de n'y faire aucun séjour, de n'y contracter aucune alliance? N'avait-il pas suffisamment appris, par sa propre expérience, qu'aussitôt l'enceinte franchie, il ne pourrait ni regarder sans danger ni se mouvoir sans contrainte, mais qu'il devrait se tenir en garde contre une foule d'objets qui seraient pour lui un sujet d'épouvante, d'horreur ou même de tentation? Entrez, par l'imagination, dans une ville comme Sicca, et vous vous expliquerez la douleur que ressentit l'Apôtre, à la vue d'une noble et belle cité réduite sous le joug de l'idolâtrie. Entrez-y, et vous comprendrez pourquoi ce pauvre prêtre, dont parlait Jucundus, traversait les rues joyeuses de Carthage, la tête baissée et le front amèrement soucieux. Jusqu'ici, nous n'avons rencontré, dans les rues de Sicca, que des païens, enfants ou hommes : Jucundus, Arnobius, Firmius; aujourd'hui, c'est un chrétien, qui, avec le cœur d'un chrétien, avec les espérances d'un chrétien, va les parcourir.

Cher lecteur, c'est un bonheur pour nous de ne devoir pas faire l'expérience, de ne pouvoir même pas nous figurer par l'imagination le mal qui pesait, comme une atmosphère lourde et empoisonnée, sur les cités que Rome païenne avait soumises... Un Apôtre[1] a écrit que la langue

[1] S. Jacques, III.

est « un feu, un monde d'iniquités, un membre indomptable, un mal inquiet, un poison qui donne la mort » : assurément, ces paroles s'appliquent aux pensées hideuses rendues sensibles par la peinture, comme à celles qui ne font que frapper l'oreille par le langage. Infortuné Agellius! pourquoi venez-vous à Sicca ce matin? Sans doute, quelque devoir urgent, impérieux, vous y appelle? Certes, s'il en était autrement, vous ne traverseriez pas ces rues, ces portiques où s'étalent une foule d'objets qui sont un épouvantail pour vos yeux, un danger pour votre cœur. Ces choses horribles, elles sont là gravées en lettres d'or, symbolisées ou retracées par le pinceau ; elles sont là, non pas seulement rares et comme distribuées sans dessein, mais elles s'étalent partout : sur les plus magnifiques palais et sur les plus chétives demeures, dans les lieux publics et dans les maisons particulières, sur les places et au coin des rues, dans les magasins et dans les boutiques, sur les portes des maisons, sur les bâtiments chefs-d'œuvre de l'art comme sur les bâtisses les plus communes. Ils sont là, ces insignes et ces pompes de Satan et de Bélial, ces monuments d'un règne de corruption, où l'idolâtrie fait montre d'excès que votre œil ne peut supporter et auxquels il ne saurait se soustraire. En quelque endroit que vous portiez vos pas, c'est partout le même spectacle. Au tribunal de police qui est à votre droite, ou à la caserne qui s'élève à gauche ; parmi la foule qui se presse autour du temple, ou dans le cortége des sacrificateurs conduisant les victimes au son d'une musique impure ; dans le langage d'un peuple bruyant qui s'agite sur le marché : partout, mille images, mille sentiments, qu'en votre qualité de chrétien vous repoussez et avez en horreur, vous entourent, vous heurtent, vous assiégent sans pudeur, tantôt sous prétexte de religion, tantôt sous forme d'hommage à la nature !

Et ne vous imaginez pas que ce soit là un spectacle purement accidentel, qui ne s'offre aux yeux qu'à jour

fixe ou dans une seule saison de l'année : c'est un état permanent passé à l'état de tradition depuis plusieurs siècles. C'est la croyance, les rites religieux, l'orthodoxie que les générations passées ont légués aux générations futures. Jadis, dans l'antiquité la plus reculée, s'élevait, sur les côtés de la mer de l'Est, une ville qui avait chassé de ses murs une partie de ses habitants, à cause de leur extrême perversité. Ces hommes s'embarquèrent et vinrent toucher la côte méridionale de l'Afrique d'où ils s'avancèrent peu à peu vers l'intérieur, peuplant les plaines boisées, les vallées fertiles, et bâtissant des villes çà et là. Sicca leur doit sa fondation. Elevée par ces hommes corrompus, cette cité vit bientôt les vices de tout genre s'épanouir au large dans son sein, et s'y étendre au soleil, comme le serpent aux écailles brillantes ou le léopard moucheté des bois voisins. Aucun agent divin ou humain n'était là pour combattre une si affreuse dégradation. C'est au milieu de cette excessive corruption, que nos ancêtres dans la foi étaient obligés de vivre ; c'est au milieu de ces infamies auxquelles il ne prenait aucune part, il est vrai, qu'Agellius, qui avait le bonheur de demeurer à la campagne, s'aventure sans nécessité en ce moment.

Il se dirigeait vers la maison qu'habitaient Ariston et sa sœur. Cette demeure était si élevée, qu'on eût dit un nid d'aigle. S'élevant à l'extrémité de la ville, sur la pointe la plus escarpée des rochers, elle dominait la plaine et les montagnes qui s'étendaient vers le Nord. Ses habitants se livraient à leurs occupations ordinaires. Ils moulaient, sculptaient, peignaient ou doraient divers objets destinés à orner les temples ou les oratoires particuliers de la religion légale. Jucundus a fait à Ariston les ouvertures qu'Agellius avait autorisées, et le jeune Grec a pu se convaincre, comme il s'y attendait du reste, que cette communication n'était pas d'une grande nouveauté pour sa sœur. Callista comprend parfaitement ce dont il s'agit, mais elle n'éprouve pas le désir d'en parler beaucoup avant de se trouver en

face d'Agellius. Ariston interrompt son travail, et dit à sa sœur :

— Agellius doit venir ici ce matin, ma chère... Dis-moi, Callista, dans quel but penses-tu qu'il vienne?

— S'il est vrai, comme vous me l'avez dit, que les temps d'épreuves arrivent pour les chrétiens, j'imagine qu'Agellius vient faire ici l'emplette de quelque petit dieu qui puisse lui servir de sauvegarde.

— Petite sœur! tu es assez fine pour deviner quelle déesse il désire acquérir...

Callista sourit avec une sorte d'insouciance, et ne répondit point.

— Allons, mon enfant, ne te montre pas dure pour lui. En l'attendant, tresse-lui une couronne. C'est un jeune homme bien intentionné, modeste et qui mérite d'être encouragé...

— Il est assez bien, dit Callista.

— Certes! un tel prétendu a trop de qualités pour être méprisé, continua le frère, et si tu pouvais le délivrer de sa superstition, ce serait un mérite auprès des dieux.

— C'est un pauvre chrétien, s'il s'est épris de moi! répondit-elle.

— Pourquoi donc est-il si souvent venu? Est-ce pour toi, Callista, ou pour moi?

— Je suis dégoûtée de pareilles liaisons! répliqua la jeune fille.

Elle se remit à peindre. Plusieurs fois, elle leva la tête comme pour parler, mais elle garda le silence; enfin, sans interrompre son travail, elle ajouta avec beaucoup de calme :

— Il fut un temps où mon imagination et ma vanité étaient flattées d'avoir des adorateurs... Et d'ailleurs, comment aurions-nous pu, sans leur secours, parvenir jamais à nous établir ici? Mais avec le temps, tout se fane, et toute chose, hélas! porte avec elle des ennuis...

— Des ennuis! secoue cette sombre idée... Où donc to

mènera cette humeur noire? Il y a trop longtemps que tu t'y abandonnes... Hâte-toi de t'en débarrasser, ou tu ne sauras plus la vaincre. A quoi penses-tu donc? Tu es bien trop jeune pour dire adieu à la jeunesse... Des ennuis! laisse les soucis dévorants à ceux que la maladie a frappés. Ne sois pas si perverse à ton âge, et prend les choses comme les dieux les envoient. Profite de ta jeunesse : quand la vieillesse sera venue, c'est en vain que tu regretteras les plaisirs. Aujourd'hui, l'on monte, et demain, on descend. S'il y a un temps pour être jeune, il y en a un aussi pour être vieux. Pendant qu'elle est à toi, jouis de la vie...

Ariston, jusque-là, n'avait pas cessé son travail. Il l'interrompit pour se tourner vers sa sœur, et, tenant en main son ciseau :

— Te souviens-tu de la vieille Lesbia? Tu sais sur quel ton, branlant la tête et les membres tremblants, elle me répétait sans relâche (et ici, Ariston se mit à contrefaire la vieille femme) : « Mon fils, prends bien du plaisir pendant ta jeunesse! Hélas ! moi, je ne puis plus me divertir... Mon temps est passé! mais je n'ai aucun reproche à me faire. Tant qu'il a duré, j'ai su le mettre à profit. Oh ! je le sais, le temps ne s'arrête pour personne au monde; toutefois, je l'utilisai si bien, que je n'ai rien à regretter. » Voilà, certes, de la vraie philosophie dans la bouche d'une esclave. Esope était moins clair et Epictète moins pratique.

Callista se mit à fredonner sur un rhythme antique :

Oui, j'aime à promener ma sombre rêverie
Sur les bords où Pluton a dressé ses autels ;
Et, dans la froide nuit, tremblante, j'apprécie
Les courts moments de joie enlevés aux mortels.

Je compte les roseaux qui croissent sur les rives
Et, les vagues, roulant, viennent s'y briser ;
J'entends des bruits de rame, et les voix fugitives
Des ombres que Charon sur l'onde fait glisser.

— Allons! continua-t-elle, moins de regrets et plus de crainte ! Les terreurs du jeune âge doivent être bien plus vives que ne le sont les regrets du vieillard. L'avenir est plus sombre que le passé. La mort a bien plus d'amertume que la vie n'a de douceurs. Oh! qu'il est pénible, qu'il est douloureux de quitter la lumière, la lumière du ciel !

— Ma bonne Callista ! dit le frère avec une sorte d'impatience, voilà qui est hors de saison... Cela te durera-t-il longtemps? Faudra-t-il te conduire à Carthage où nous aurions, pour te distraire, un peu plus de besogne? Là, tu verras scintiller les vagues bruissantes de la mer... Quant à moi, j'enseignerai la rhétorique... Tu tiendras mes classes en bon état... Veux-tu venir?

— Belle lumière, lumière divine! continua-t-elle, oh! la désespérante pensée qu'un jour je te perdrai pour jamais! A la maison, j'aimais à rester éveillée la nuit, attendant le matin, et invoquant à haute voix le dieu du jour. Les premiers rayons étaient comme un nectar, une coupe de Chio, pour mon cœur ! L'Aurore!... à son apparition, j'étais toute ravie, je ne pouvais en supporter l'éclat, lorsque, comme Sémélée, je me sentais enlevée par Phébus... Avec quel éclat il s'élançait au dessus des collines ! avec quelle majesté il se reposait, comme dans un temple lumineux, sur les cîmes neigeuses de l'Olympe, inondant de joie les plaines de Phrygie! O dieu splendide! dieu entouré d'une auréole éblouissante, tu es toute mon adoration, si tant est que Callista adore encore quelque chose. Mais je crois que je n'adore plus rien... Je suis fatiguée de tout...

— Il est vrai, reprit Ariston d'un ton radouci, tout est bien changé! Notre air si pur, notre ciel limpide et bleu, nos brises si fraîches, cette mer pleine de majesté : nous les avons quittés! L'Afrique n'est pas notre Grèce... Oh! je te comprends, Callista, tu as le mal du pays, la *Nostalgia* te ronge...

— C'est possible, dit-elle. Je ne sais moi-même ni ce

que j'ai ni ce que je sens. Ici, tout m'oppresse : il n'y a que brouillards fétides, air pesant, animaux hideux, marais pestilentiels... Cette plaine immense, dont les taillis épais ont fait une sorte de mystérieux labyrinthe, m'effraie et m'est antipathique malgré les agréments qu'elle peut offrir. Ce feuillage est luxuriant, ces plantes magnifiques, ces sentiers pleins d'ombre et de rêverie, mais je n'y retrouve pas mon chemin, et j'ai peur... Ici, sur cette seule colline, je puis respirer à l'aise. Oh ! que la Grèce est plus belle ! Ses horizons ont pour rideau des montagnes aux couleurs douces, harmonieuses, et le brillant azur des cieux se réfléchit dans les ondes qui arrosent nos plaines !...

— Allons, ma chère, interrompit Ariston, tu n'es pas dans ces forêts sombres et effrayantes où personne ne te conseille de t'aventurer; souviens-toi que tu es bien à Sicca, et sur le point le plus élevé de la ville ! Et puisqu'il te faut des montagnes, regarde devant toi : celles qui bornent notre vue sont assez nues, assez arides pour te plaire...

— L'espèce humaine, continua-t-elle, est encore pire que tout le reste. Ah ! qui me rendra le génie de notre glorieuse patrie ! Où est son esprit, sa grâce, sa gaîté, son noble maintien ? Ici, les hommes ont le cœur noir comme leurs sourcils, et leur sourire est aussi perfide que les vipères de leurs forêts. Les Africains sont trompeurs et sans pitié ; jamais ils ne se livrent à quelque paisible divertissement ; ils ignorent la douce joie ; chez eux, l'amour est une fournaise ; leur unique plaisir est la vengeance !

— Chacun préfère sa patrie à tout autre pays, répliqua Ariston, mais enfin, tu n'es plus en Grèce. Patience! encore un peu de temps, et l'habitude, qui est une seconde nature, te fera trouver une autre terre natale dans cette contrée hospitalière. Insensiblement, les hommes parviennent bien à s'attacher aux ténébreuses régions de l'extrême Nord. Les Bretons à la peau teinte de rouge, les Cimmériens, les Hyperboréens ne se résignent-ils pas bravement à ne voir jamais le soleil, ton dieu... Callista, le soleil

règne ici triomphalement, et tu cherches querelle à ce pays?

— Le soleil de la Grèce est une lumière, répondit Callista, et celui de l'Afrique est un feu. Moi, je n'adore pas le feu...

— Je crois même, ajouta Ariston, sans tenir compte de l'interruption de sa sœur, que le Styx et le Phlégéthon finissent par être supportables... si toutefois il y a un Styx et un Phlégéthon ainsi que nous l'enseignent les poètes.

— Le Styx, sombre et froid, c'est le Nord, dit Callista; le Phlégéthon, brûlant, c'est le Sud; l'Elysée, lumineux et doux, c'est la Grèce !...

Et la jeune fille continua ses improvisations.

C'est dans la mer Egée, îles des bienheureux,
Qu'éparses l'on vous voit au milieu des flots bleus;
Et toi, repos si doux, calme de l'Elysée,
Tu règnes aux vallons qu'arrose le Pénée...

Là, sur le firmament, à travers l'air si pur,
On voit se dessiner les sommets des montagnes :
Ils sont nus, mais teintés ou d'aurore ou d'azur
Et peuvent mépriser les changeantes campagnes. .

Leur robe verte passe ; ils demeurent toujours :
Leur éclat varié brave même l'orage,
Et leur masse d'airain, s'il vient de mauvais jours,
Protége des mortels libres, pleins de courage!

— S'il te plaît, dit Ariston en l'interrompant, abaisse un peu ton vol... Je voudrais avoir de toi quelques paroles sérieuses au sujet d'Agellius. Malgré sa misanthropie, je lui suis attaché; laisse-moi donc plaider sa cause. Que tu l'aimes ou non, cela importe peu; mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il a des écus vaillants. Montre-lui un gracieux sourire, et tu serviras tes intérêts, ceux des dieux de la Grèce et les siens tout ensemble. Fais-lui bonne mine, du moins quelque temps, et, quand tu en seras fatiguée, nous irons à Carthage. Il a bien encore quelque

apparence du chrétien, mais le peu qu'il lui en reste, ton souffle l'aura bientôt dissipé.

— On pourrait faire pis que d'être chrétien, répondit Callista avec lenteur, si tout ce que j'ai entendu dire sur leur compte est vrai...

Ariston se leva, et, en proie à une grande irritation :

— Par tous les dieux de l'Olympe ! s'écria-t-il, cela devient insupportable ! Si quelqu'un a jamais besoin d'un bourreau, je te l'adresserai ! Insensée, qu'as-tu donc depuis quelque temps ? Que t'ai-fait pour que tu te montres si rebelle à mes exhortations, si contraire à mes avis, si difficile à contenter ?

— Si j'étais chrétienne, répondit-elle, il me semble que la vie serait pour moi plus supportable...

— Supportable ! répéta-t-il, supportable ! Dieux ! il serait supportable d'être en proie, en ce monde et dans l'autre, au Styx et au Tartare, aux Furies et à leurs serpents ! de souffrir au dedans et au dehors, de se haïr soi-même et d'être haï de tous les hommes ! de vivre comme un âne, et de mourir comme un chien ! Ah ! cela serait supportable ? Mais chut ! j'entends dans l'escalier les pas d'Agellius... De grâce, Callista, ma chère Callista, redeviens toi-même... Ecoute la raison !...

Mais la jeune fille n'écoutait pas la raison, lors même que c'était son frère qui s'en croyait, pour le moment, le représentant en chair et en os ; elle continua l'improvisation commencée :

Qu'est-ce donc que l'Afrique ? Hélas ! c'est le séjour
Du brûlant Phlégéthon... Cet infernal rivage,
Ces ténèbres sans voix, ce brouillard froid qui nage
Au-dessus de ce fleuve où ne luit pas le jour
Et dont le bord reçoit les esprits nus qui tremblent,
Ces esprits que la mort et le destin rassemblent,
Qu'est-ce ?... C'est Albion dont les pâles rochers
N'offrent rien que de sombre au regard des nochers ;
C'est la triste Tauris, ses marais, sa bruyère,
Ses champs où luit à peine une vague lumière

Callista s'interrompit, baissa les yeux et se remit au travail.

XI. — LA DEMANDE EN MARIAGE.

Sans contredit, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, c'est un moment bien solennel, un moment qui exige une grande fermeté de caractère, que celui où deux membres de la grande famille humaine se donnent librement l'un à l'autre, corps et ame et pour la vie. Tel est le contrat de mariage, réserve faite toutefois du droit de domaine souverain que possède le Créateur sur toutes les œuvres de ses mains. Ce contrat, dans certains cas particuliers, peut, il est vrai, se conclure sans inquiétude ou sans arrière-pensée ; mais considéré en lui-même et dans la plupart des cas, c'est là un acte si redoutable, que la nature éprouve une sorte d'effroi, à la vue de la responsabilité qu'il impose. Le chrétien qui embrasse la vie religieuse par des vœux irrévocables, s'abandonne à Celui qui est la perfection même ; il peut avoir en son Dieu une confiance sans réserve. Humainement parlant, l'abandon que fait le religieux de sa volonté propre, trouverait même une sauvegarde contre la tyrannie de ses supérieurs, dans les statuts et règlements de l'ordre, dans certaines conditions stipulées d'avance, *provisos,* ou dans les principes de la théologie. Mais, dans le mariage, quel attrait peut avoir l'homme à se livrer lui-même, comme absolue propriété, sans réserve, sans condition, non pour un temps, mais pour la vie tout entière, à un être faillible? Devant un tel sacrifice, l'esprit hésite, et l'homme demande à la religion, qui du reste les lui prescrit, et sa sanction et ses bénédictions. Instinctivement, l'homme désire ou que de tels liens

puissent se rompre, ou que les parties contractantes reçoivent du Ciel la force de le garder pur de toute tache. «Que Dieu me soit en aide! » ajoute-t-on après tous les serments ; dans le contrat qui nous occupe, cette invocation est bien plus nécessaire encore !

Agellius, lui, se propose de prendre cet engagement au-dessus de la force humaine, sans appeler à son secours l'assistance divine. Cette alliance, il va la contracter au milieu d'une société, dans laquelle, bien loin que le sentiment public y tienne lieu de frein religieux, il ne trouve que des prévisions humaines qui militent, non en faveur de l'indissolubilité de ses liens futurs, mais contre leur solidité même. Et envers qui va-t-il s'engager? Envers une personne qui jamais ne lui a fourni la moindre preuve qu'elle comprît combien est sérieux le mariage. On ne s'étonnera donc pas que, malgré sa simplicité, son cœur ardent et ses rêves, il soit moins satisfait de sa démarche, à mesure qu'il en médite plus attentivement les conséquences. Plus l'heure de son entrevue avec Ariston approchait, moins il se sentait la force d'entrer en matière. Aussi, de quelle anxiété ne fut-il pas saisi en montant l'escalier qui conduisait chez son ami! Le combat intérieur qu'il avait soutenu, chemin faisant, était, en comparaison de son trouble actuel, la tranquillité même. S'il ne se fût engagé à venir chez Ariston, il aurait rebroussé chemin et éloigné de son esprit, du moins pour quelque temps, l'image de Callista. Et pourtant, chaque fois que cette image s'offrait à son imagination, ses scrupules, ses craintes se dissipaient devant les traits enchanteurs de la jeune fille, comme un brouillard qui s'évapore aux rayons du soleil. Etait-il en sa présence, une secrète émanation semblait s'échapper de Callista et remplir le cœur d'Agellius : il demeurait là, respirant à peine, immobile, étourdi et comme soumis à un pouvoir fascinateur.

Le lecteur, toutefois, ne doit point supposer qu'au III[e] siècle de l'ère chrétienne, les négociations analogues à

celles qui semblent sur le point d'aboutir entre Agellius et Callista, aient revêtu ces beaux sentiments, ce magnifique cérémonial dont la chevalerie les a depuis embellies. Alors, le beau langage, les manières délicates étaient peu nécessaires, et, eussent-ils existé, il nous eût été impossible, à nous qui racontons ces détails jusqu'ici inédits, de les décrire. Alors, il y avait, chez les chrétiens, trop de simplicité ; chez les païens, trop peu de vraie délicatesse, pour s'élever aux sublimités de l'art d'aimer, tel du moins que nous le trouvons exposé dans les romans modernes. Aussi, dans le cas présent, nos héros vont paraître, nous l'avouons, tristement prosaïques, dépourvus de toute grâce, semi-barbares dans leur manière de faire la cour, aux yeux des admirateurs de ce qu'on est convenu d'appeler la civilisation européenne.

Ariston, quand Agellius entra dans la chambre, la parcourait en long et en large ; il semblait plongé dans une sorte de trouble. Il s'avança toutefois avec empressement vers son ami, l'embrassa, et, lui jetant un regard d'intelligence, il lui fit quelques compliments sur sa bonne santé.

— Agellius, dit-il, je n'ai jamais vu tant de feu dans vos regards, tant d'éloquence sur vos lèvres !... Un nouvel esprit vous anime. Vous sortez donc enfin de votre solitude ? Ah ! combien je suis étonné que vous ayez pu vivre tant de jours dans un isolement si complet !

Pendant qu'il parlait, Agellius avait repris de l'assurance, mais il n'osait pas encore regarder Callista qui était à son travail.

— Ne plaisantez pas, Ariston, dit-il. Vous le savez, je suis venu pour vous parler de votre sœur. Voici un bouquet de mes plus belles fleurs que je désire lui offrir. Que dis-je ? ce n'est pas moi qui les lui offre, c'est le Printemps... Ces fleurs sont suaves et fraîches comme celle à qui je les destine...

— Nous les offrirons à notre *Pallas Athene*[1], dit Ariston, car c'est elle que nous autres artistes honorons d'un culte spécial.

Et il cherchait à amener Agellius à les placer lui-même devant la déesse, dont la niche se trouvait de l'autre côté de l'appartement.

— Je suis plus sérieux que vous, Ariston, dit Agellius, et si j'ai cueilli ces fleurs, le plus bel ornement de mon jardin, c'était uniquement pour les offrir à votre sœur. Je la prie d'être bien convaincue que je ne les ai pas apportées dans un autre but... Mais où allez-vous, continua-t-il, en voyant son ami prendre son large *Petasus?*

— Puisque j'interprète si mal vos intentions, répondit Ariston, vous pouvez vous passer de moi. Je vous laisse donc parler et plaider votre cause vous-même... Adieu, je vais voir le vieux Dromon qui a sans doute beaucoup de nouvelles à me raconter. Je profite, pour faire cette course, que le soleil ne soit pas trop haut sur l'horizon.

A ces mots, il regarda sa sœur d'un air moitié suppliant, moitié moqueur, et se rendit chez le barbier du Forum.

Agellius déposa ses fleurs sur la table où travaillait la jeune fille.

— Acceptez-vous mes fleurs, Callista ?

— Elles sont suaves et fraîches comme moi, dites-vous? Alors, donnez-les-moi.

Elle les prit et les considéra de plus près.

— Voici la rose rougissante, ajouta-t-elle d'un ton grave, voici le lis majestueux, l'œillet royal, le mélilot doré, l'amaranthe pourpre, la verte bryone, le jasmin, la sartule, l'odorante et modeste lavande... Ce sont autant d'emblèmes de Callista, dites-vous? Eh bien ! dans quelques heures, elles seront fanées ! Oui, elles deviendront de plus en plus comme moi...

[1] Minerve, particulièrement adorée à Athènes. Cette déesse présidait aux arts.

La jeune fille se tut un moment, puis, après avoir fixé les yeux sur Agellius, elle poursuivit :

— Agellius, j'eus autrefois une esclave qui professait votre croyance. Elle était de famille chrétienne, et je l'acquis quand son maître vint à mourir. Jamais, depuis lors, je ne vis personne qui lui ressemblât. Sans être ni morose, ni chagrine, sans avoir le cœur dur, rien ne pouvait l'inquiéter. Elle mourut jeune à mon service. Chose étonnante! peu de temps avant sa mort, elle eut un songe... Elle vit une foule d'ombres d'une beauté et d'un éclat remarquable, toutes vêtues de blanc, et semblables aux Heures brillantes qui entourent le glorieux dieu du jour. Ces ombres étaient couronnées de fleurs, et elles disaient : « Elle aussi doit recevoir sa récompense. » Elles lui prirent la main et la conduisirent vers une dame belle, majestueuse comme Junon, et douce comme Ariane. Cette dame avait les traits si rayonnants, que ses compagnes parurent soudain comme des Ethiopiennes en comparaison d'elle. Sa tête était aussi couronnée de fleurs, mais de fleurs si éclatantes qu'on les eût prises pour des étoiles du ciel ou des perles d'Asie, au dire, du moins, de la jeune Chionie, mon esclave. Et cette belle déesse, cet ange, si vous voulez, lui dit : « Voici, ma chère, un présent de mon fils : il vous envoie une rose rouge pour tout votre amour, un lis blanc pour récompenser votre chasteté, des violettes pourpres pour orner votre tombeau, et des palmes vertes pour le couvrir de leur ombrage. » — Est-ce pour cela que vous me donnez aussi des fleurs, Agellius? Est-ce là leur symbolisme ? Puis-je être rangée, à côté de Chionie, dans la béatitude éternelle?

— Oh! Callista, répondit-il, le vœu le plus ardent de mon cœur, mon espoir le plus cher, le plus vif, le plus ferme, c'est qu'un jour vous méritiez une telle couronne, et même une plus brillante!

— Vous êtes donc venu tout simplement pour m'instruire dans votre foi et m'apprendre à mourir comme

Chionie? Pardonnez-moi, mais il me semble que vous m'apportez des fleurs, non pas pour en tresser une couronne de mariée, mais pour en parer une urne funéraire.

— Est-il donc si étonnant que, dans mon cœur, deux désirs se soient intimement unis pour n'en faire qu'un seul? En priant Dieu pour que vous ayez dans le ciel le même Maître que moi, j'espérais, en même temps, que sur la terre nous n'aurions plus qu'une seule et même manière de le servir, un même but, une même demeure...

— Oui, répliqua Callista, vous espériez dire un mot pour votre Maître... et deux pour vous!

— C'est en sentant ce que vous pourriez être pour moi, que j'ai été amené à penser combien mon Maître semble avoir déjà fait pour vous, combien dans l'avenir vous pouvez faire pour lui! Callista, épargnez-moi vos spirituelles saillies et n'attendez pas, surtout, que j'analyse mes sentiments mieux que je ne le sais. Puis-je vous dire avec calme la situation d'esprit où je me trouve? Voulez-vous m'écouter avec patience?

Callista fit un signe d'assentiment

— Je ne sais qu'une chose, dit-il, et je l'ai éprouvée la première fois que je vous ai entendu parler... Je trouve qu'il existe entre nous une union, une conformité de pensées si parfaite, qu'avant de la ressentir, je ne l'aurais jamais crue possible entre deux personnes. Et cette analogie me paraît d'autant plus difficile à expliquer, que nos croyances, nos mœurs, notre éducation, nous éloignent plus l'un de l'autre. Je ne vous expose que bien difficilement ce que j'éprouve. Nous ne sommes pas d'accord sur les points les plus importants, cela est vrai, mais il existe une étonnante conformité dans nos appréciations, nos impressions; nos idées se rencontrent, et les conclusions que nous tirons de certaines prémisses sont les mêmes; nous sommes du même avis pour juger que telle chose est grande et telle autre vaine; nos sentiments sont affectés de la même manière. Quand je parle à votre excellent frère ou à mon

oncle, je ne comprends rien à leurs paroles, et ils ne me comprennent pas davantage. Leur intelligence et la mienne vivent dans une sphère différente ; ils ont beau dire, je reste dans la solitude de mes pensées. Mais, à ma grande surprise, entre vous et moi le langage est le même. Pouvez-vous donc vous étonner, si j'attribue cette analogie à une cause unique et puissante, et si je suis persuadé que la main du même Maître a gravé les mêmes traits dans votre ame et dans la mienne? Est-il donc si extraordinaire que je pense que celui qui nous a donné ces caractères de ressemblance, nous ait fait l'un pour l'autre, et que le même pouvoir mystérieux qui vous amène à jeter les yeux sur moi, puisse vous conduire aussi aux pieds de mon Maître.

Un moment, Agellius put croire que des larmes allaient s'échapper des yeux de la jeune fille, mais Callista surmonta bien vite son émotion, — si c'en était une, — et s'écria avec vivacité :

— Votre Maître! qui est-il? Que sais-je de votre Maître? M'en avez-vous jamais dit quelque chose? Peut-être s'agit-il de quelque doctrine ésotérique à laquelle je ne suis pas digne d'être initiée? Oui, j'ai deviné juste. Maintes fois, vous êtes venu ici, m'entretenant d'une foule de choses étrangères ; mais quant à votre Maître, je n'en sais pas plus sur son compte que si je ne vous avais jamais vu... Je sais qu'il est mort, et je n'ignore pas que les chrétiens le disent plein de vie. Je suppose qu'il habite quelque île fortunée, car lorsque je vous ai demandé s'il en était ainsi, vous avez détourné la conversation aussi adroitement qu'il vous a été possible. Vous m'avez parlé de votre loi et des devoirs qu'elle vous impose; vous m'avez dit ce que vous considériez comme bien, et ce qui vous est défendu comme mal ; vous m'avez parlé de vos anciens écrivains sacrés, dont les livres s'adressèrent d'abord aux Juifs. Ah! si, comme vous le dites, les besoins et les désirs de mon cœur sont les mêmes que ceux que vous ressentez, dites, qu'avez-vous fait pour les satisfaire?

Qu'avez-vous fait pour ce Maître, aux pieds duquel vous voulez maintenant me conduire ? Non ! — continua-t-elle en se levant de son siége, — ces besoins, ces aspirations que je vous laissais apercevoir, vous les avez interprétés pour vous-même et non pour lui ! Vous les avez excités, vous les avez nourris comme si c'était vous-même qui en fussiez et l'auteur et l'objet ! Vous professez de croire en un seul vrai Dieu, rejetant tout autre dieu que lui : et maintenant, vous prétendez que votre Dieu, ici présent, étend sa main et son ombre sur mon esprit et sur mon cœur. Quel est ce Dieu ? Où est-il ? Comment est-il ? En quoi existe-il ? Ah ! vous vous êtes placé entre lui et moi, Agellius, pour ne me parler que de vous, et prêt à vous servir de lui comme d'un moyen pour arriver à votre but.

— O Callista ! ai-je bien entendu ? dit Agellius d'une voix tremblante, quand son émotion lui permit de parler. Est-ce de votre part un désir sincère d'apprendre ce qu'est le vrai Dieu ?

— Non ! ne vous trompez pas, s'écria-t-elle avec passion, je n'ai point ce désir ! je ne serai jamais de votre religion. Grands dieux ! combien je me suis trompée, en pensant que tous les chrétiens ressemblaient à Chionie ! Je croyais naïvement qu'il ne pouvait exister que des chrétiens pleins de ferveur... A l'entendre, la première, la continuelle pensée des chrétiens était de vouloir du bien aux autres ; leur état était si heureux, que le plus cher, le plus ardent désir de leur cœur était d'y amener les autres ! Mais maintenant, en voici un qui croit si peu à sa félicité, qu'il pense que je puis faire son bonheur. Il vient à moi, à moi Callista, frêle comme l'herbe des champs, comme le roseau exposé à tous les vents et dépérissant aux ardeurs brûlantes du soleil ; il vient à moi pour chercher le repos de son cœur ! Il s'efforce de me faire pressentir un bonheur futur, mais est-il étonnant que je n'ajoute pas foi à ses paroles, puisqu'il manque lui-même de ce bonheur qu'il promet ? Moi, je croyais qu'un chrétien s'élevait toujours au-dessus

des temps et de l'espace : je me trompais! Hélas! hélas! je suis trop jeune encore pour sentir la force de cette triste parole que les sages prononcent en quittant la vie : « Tout est vanité et illusion! » Agellius, quand j'appris que vous étiez chrétien, oh! comme mon cœur se mit à battre! Je pensais à celle qui n'est plus, et d'abord je crus la voir renaître en vous-même, comme s'il y avait eu quelque rapport magique entre elle et vous. J'espérais que vous m'auriez appris à trouver cette force étrange dont ma nature a tant besoin, et que Chionie me disait posséder à un si haut degré... Conversation, maintien, regards, tout en vous différait de ceux qui, précédemment, avaient prétendu à ma main. Oui, vous ne ressemblez à aucun. Vous veniez me voir, vous partiez, vous reveniez encore... Je pensais que vous étiez réservé, timide... Je m'imaginais que votre conduite était l'effet d'une prudence naturelle aux sectes persécutées... Mais quel désappointement pour moi, quand je vis que vous ne pensiez à moi que comme tous les autres, que vous n'éprouviez pour moi que des sentiments ordinaires, que vous recherchiez ma personne et non pas votre Dieu, que vous aviez beaucoup à me dire de vous et rien de lui! Il fut un temps où j'aurais pu vous adorer, Agellius, mais vous m'en avez empêchée en m'adorant vous-même.

Il est rare, croyons-nous, de voir une femme si gravement offensée que Callista, lorsque quelque Agellius leur exprime l'admiration qu'il éprouve pour elle. Ce dernier, cependant, bien qu'il eût pu ressentir un profond dépit, bien que réellement il éprouvât de la contrariété, avait remarqué trop de vivacité dans la douleur de son amie, trop de vérité dans ses reproches qui allaient droit à son cœur et à sa conscience, pour qu'il songeât à se croire offensé ou à se livrer au mécontentement qu'il éprouvait. Callista, d'ailleurs, n'avait fait qu'interpréter avec rectitude les sombres pensées qui, depuis le matin, avaient assailli Agellius, au sortir de sa demeure jusqu'au moment où il

entra chez les jeunes Grecs. Si, quelques jours auparavant, Jucundus s'était persuadé volontiers que son neveu était moins inconséquent qu'il ne paraissait l'être, Callista, elle, n'avait pas été aussi indulgente, bien que, en réalité, elle fût plus portée au pardon. La jeune Grecque se tut quelque temps, faisant trêve à son expansive douleur L'un et l'autre dévoraient en silence les amères réflexions de leur esprit. Callista, enfin, rompit le silence :

— Ainsi donc, la croyance de Chionie n'est qu'un rêve! cette croyance que, pendant quatre années, j'ai cru véritable dans mon espoir aveugle ! Encore une fois, tout est vanité ! J'avais espéré qu'au delà de ce que je puis voir et sentir, il y avait autre chose... Mais il n'y a rien ! Me voici vivante, désirant l'infini, aimant de toutes les forces de mon être, et toujours cherchant en vain l'objet qui mérite mon amour. Il faut cependant que mon cœur trouve à se reposer : l'amour est toute ma vie ! Puis-je retomber dans ce triste état plein de désespoir que le philosophe appelle sagesse et le moraliste vertu? Puis-je adorer cette froide lune dont les rayons me glacent? Puis-je avoir quelque sympathie pour cette majestueuse troupe de vierges que Rome a enchaînées à l'autel de Vesta? Non ! il me faut quelque chose à aimer... Je ne puis vivre sans amour ! Pourquoi venez-vous vers moi, Agellius, ne m'apportant qu'une galanterie vulgaire? Pourriez-vous soutenir le parallèle avec ces nobles Grecs de ma patrie dont j'ai reçu les hommages? Votre voix est-elle plus mâle ou plus harmonieuse que les accents qui, depuis mon enfance, ont frappé mon oreille? Vos brillantes saillies peuvent-elles rehausser l'éclat d'une fête? Votre sourire peut-il, comme un rayon du soleil, illuminer une grotte obscure ou un ruisseau limpide? J'avais espéré trouver en vous une seule chose, préférable à toute autre, mais vous n'en avez que l'ombre. Non, vous n'avez rien à me donner...Oui, vous m'avez replongée dans mon triste isolement ; les profondes blessures de ma mémoire se sont rouvertes ! Ah ! pauvre Agellius. — Est-ce

sa faute, pourtant? continua-t-elle dans l'égarement de sa douleur. Non ! puisqu'il ne pouvait rien pour moi... N'ayant rien lui-même, que m'aurait-il donné? Après tout, il éprouvait comme moi, le besoin d'aimer quelque chose, et il lui fut impossible de trouver un objet plus digne de son affection que Callista ! Et ils se sont mis en tête de la persuader de se donner à lui, comme elle s'était déjà donnée à tant d'autres!... Oui, c'était là ce que voulait Jucundus, ce que voulait Ariston, lui mon frère, mon propre frère! Ont-ils songé à moi? non ! — et ici, ses larmes et son émotion éclatèrent ; — non, ils ne pensaient qu'à lui! J'espérais qu'il eût pu me conduire à quelque chose de grand, de noble, de digne... Hélas ! que je suis malheureuse ! s'écria-t-elle en se tordant les mains de désespoir ; ils me croyaient tout au plus bonne à le dégrader... Mais après tout, Callista peut-elle faire autre chose que ce qu'on lui commande? N'est-elle pas condamnée à obéir toujours?

Elle était là, plongée dans un océan de douleur, sentant vivement sa dégradation, ayant conscience de l'avilissement de sa nature. Le désespoir de ne jamais trouver un objet digne d'occuper son existence, sa pensée, ses affections, la plongeait dans un mortel abattement. Et Agellius... quelle surprise, quels remords, quelle humiliation ne vinrent-ils pas fondre sur lui ! Contraste étrange ! Ici, la nature non régénérée poussait d'amères plaintes ; là, cette même nature relevée, mais se sentant coupable, s'accablait de sévères reproches... Enfin, Agellius rompit ce pénible silence.

— Callista, dit-il, si, sans le vouloir, je vous ai offensée, vous m'avez rendu le bien pour le mal, et je comprends, maintenant, combien vous êtes généreuse! Aujourd'hui, je me connais beaucoup mieux qu'auparavant. Celui qui s'est servi de vous pour mon bien, n'oubliera pas de vous récompenser au centuple ! Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, non pour moi-même, mais pour la cause de mon

Maître... Cessez de penser que la croyance des chrétiens n'est pas la seule vraie. Notre foi révèle un Dieu qui remplit le cœur et ses affections, et qui les conserve chastes. Je sers un maître, continua-t-il en rougissant de modestie et d'animation à mesure qu'il parlait, dont l'amour pur et saint est plus fort que l'amour créé. O mon Dieu ! soutenez ma faiblesse... Callista, je n'ai jamais eu la pensée de vous aimer autant que je l'aime... Vous aussi, vous êtes destinée à le chérir... C'est à lui que je vous confie maintenant, à lui votre vrai Maître et Seigneur ! Ah ! je n'aurais jamais dû être son rival, je n'aurais jamais dû plaider d'autre cause que la sienne ! Callista, quoique je ne sois pas digne de vous approcher, je vous suivrai cependant à distance... Où vous suivrai-je? personne ne le sait... Peut-être sera-ce dans la prison ou dans l'arène où les chrétiens trouvent leur gloire à confesser le Christ, le Sauveur des hommes, et, joyeux de bénir son nom, affrontent les souffrances et la mort ! — Et maintenant, adieu, je vous confie à sa protection céleste et à ses saints martyrs...

Sans oser jeter un dernier regard sur Callista, Agellius fit quelques pas vers la porte et sortit de l'appartement.

XII. — REMORDS SALUTAIRES.

La première période du repentir ne saurait être plus exactement comparée qu'à une fièvre sans repos, où l'on éprouve une soif ardente, des sueurs et des frissons, des songes vagues et effrayants, une obscurité de pensées qui semble ne devoir jamais finir : c'est un effort sans résultat, un abattement sans réaction. Agellius avait déjà ressenti ces symptômes. D'abord, il avait eu la force de parler avec calme à Callista ; les exigences de la position où il se trou-

vait l'avaient soutenu. Mais à peine fut-il hors de la chambre et livré à ses propres pensées, qu'il perdit tout empire sur lui-même. Tout son être fut en proie à un profond accablement, ou plutôt à l'anarchie tumultueuse de mille sentiments divers. Alors, une foule de spectres non moins effrayants mais plus réels que ceux qu'engendre le délire, se présentèrent à son esprit. Il réfléchit à la faveur insigne qui, dans un âge encore si tendre, lui avait ouvert le bercail du Christ; il jeta les yeux sur cette multitude d'hommes qui persévéraient dans le paganisme où ils étaient nés; il se reprocha le peu de cas qu'il faisait du privilége que le Ciel lui avait accordé. Il comprit tout le bien qu'on était en droit d'attendre de lui, et combien peu il en avait fait! La parabole du figuier stérile lui revint à la mémoire, et il lui sembla entendre une voix intérieure lui demander si cette allégorie n'était pas son image? En quoi, pensait-il, son cœur et sa conduite le distinguaient-ils d'un païen honnête? Il voyait Callista faisant avec lui-même un pénible contraste, car elle avait bien mieux employé le denier qu'elle avait reçu, que lui plusieurs talents... Il lui sembla, en la personne de la jeune Grecque, voir Tyr et Sidon se lever et l'accuser; ou plutôt, il comprit comment se réalisait en elle cette parole du Sauveur, que les étrangers des régions lointaines seraient appelés à participer au festin du royaume de Dieu, tandis que les héritiers naturels en seraient bannis. Il avait encouru le blâme d'une personne à qui il aurait dû, lui, enseigner à se connaître elle-même et à se repentir, et son manque de charité avait produit, sur cette même personne, l'impression la plus fâcheuse. Elle avait compris avec amertume que celui qui pouvait la tirer de l'ignorance et du péché, lui avait refusé le secours de ses lumières et de sa raison. Elle l'avait accusé d'avoir assez de zèle pour s'efforcer de gagner son cœur pour lui-même, tandis qu'il n'avait pas montré le moindre souci de la voir appartenir à son Créateur. Si un jour Callista ouvrait les yeux à la vérité, elle ne lui devrait,

pour cet heureux événement, aucune reconnaissance. D'ailleurs, bien qu'il eût prédit sa conversion, était-il certain, hélas ! qu'elle se convertît jamais? N'avait-elle pas eu l'occasion de renoncer au paganisme, et cette occasion n'était-elle pas perdue, parce que lui-même, Agellius, avait refusé d'en tirer parti? Oui, de propos délibéré, Callista avait formellement rejeté, ce qu'auparavant elle désirait posséder un jour... Ce refus, il est vrai, elle l'avait formulé avec tristesse, mais aussi avec netteté, avec la même constance qu'elle eût apportée à soutenir la vraie croyance, une fois qu'elle l'aurait embrassée... Et si elle venait à mourir dans l'erreur... Pensée horrible !... La faute n'en serait-elle pas à lui, à lui seul? Hélas! était-ce donc là l'affection qu'il prétendait éprouver pour elle?

Pourquoi était-il au monde? Quel but poursuivait-il? Etait-il sur la terre pour cultiver des fleurs, soigner des arbres, se nourrir du fruit de son travail et gagner de l'argent? Le moment était bien choisi pour se glorifier de ses vignobles et de ses plants d'oliviers, quand, nouvel Elie, il vivait seul au milieu de tout un peuple idolâtre ! Oh ! qu'il ressemblait peu à un saint ! Quel bien faisait-il en ce monde ? Pourquoi ne mourrait-il pas? pourquoi serait-il avare de son sang? pourquoi chercherait-il à conserver plus longtemps une vie misérable ? Ah ! il ferait bien mieux de mourir ! Sa vie, peut-être, ne lui avait été donnée que pour la sacrifier à Celui de qui il la tenait... Il n'avait osé professer sa foi qui eût pu le conduire à la prison et à la mort : et peut-être que, dans les décrets de la Providence, il n'avait été créé que pour mourir pour la vérité, aussitôt qu'il serait devenu homme ! La maladie aurait pu déjà l'avoir conduit au tombeau : s'il vivait encore, n'était-ce pas pour qu'il saisît l'occasion d'une mort méritoire aux yeux de Dieu, transformant ainsi en un acte de dévouement une dette qu'il nous faut tous payer à la nature. Au bruit de son trépas, mille personnes, Callista, peut-être, se seraient converties ; et le peu de jours qu'il

eût sacrifiés ici-bas, lui assureraient une vie éternelle et bienheureuse.

Et puis, outre Callista, il avait des amis naturels qui avaient un droit bien plus fondé à sa charité. S'il s'était montré tel que l'exigeait sa croyance, il eût acquis certain empire sur son oncle, ou du moins il lui eût appris à respecter le nom de chrétien. Il l'eût prévenu et lui eût ôté toute idée de tendre un piége, — car il voyait bien qu'on lui en avait tendu un, — pour le faire tomber dans le péché. La bonne semence qu'il aurait jetée dans le cœur de son oncle n'eût pas manqué de germer tôt ou tard. D'un autre côté, Juba, son propre frère, avait appris à le mépriser, car tous ceux qui le fréquentaient soupçonnaient qu'il n'était pas chrétien, qu'il était apostat! — et à cette horrible pensée, un cri de douleur s'échappa de son sein, — oui, apostat de la croyance qui, pourtant, était sa vie et son culte!

Pourquoi n'est-il pas allé immédiatement à la *Basilica* ou au *Gymnasium* pour y déclarer hautement qu'il était chrétien? Le bruit s'est répandu que le nouvel empereur a mis en vigueur une politique religieuse nouvelle : qu'il l'inaugure donc par Agellius! Ne serait-ce pas pour lui le moyen d'obtenir le pardon de son péché? On le traînera à l'amphithéâtre, comme des chrétiens, plus dignes que lui de ce nom, y ont été traînés, la foule rugira, et les lions se jetteront sur lui... Qui l'empêche de mépriser l'édit, de le déchirer, de se faire saisir par l'*Apparitor* et d'être condamné à mourir dans les tortures ou sur le bûcher? Callista en entendra parler, elle saura enfin qu'il n'est pas aussi lâche, aussi apostat qu'elle l'avait supposé.

Soudain, ses pensées prirent une autre direction. Callista! mais qu'était donc pour lui Callista? Pourquoi songer à elle en se préparant au martyre? Devait-elle être un stimulant pour son zèle, et n'avait-il d'autres récompenses à attendre que les éloges d'une fille mortelle? Hélas! hélas! se rendrait-il digne du Ciel en cherchant à plaire à une païenne?

— Mais sur qui donc dois-je jeter les yeux ? continua-t-il. Ai-je la sympathie d'un seul homme? Qui me donnera des encouragements ou des conseils? O mon père! pitié pour moi, faible enfant, brebis perdue que tout le monde repousse! J'erre loin du bercail, les épines et les ronces me déchirent, et personne n'est là pour bander mes plaies ou m'enseigner la route que je dois suivre! Hélas! pourquoi suis-je ainsi seul sur la terre? Pourquoi suis-je dépourvu de pasteur et de guide? Ah! mon séjour à Sicca n'en est-il pas la cause? Je ne sais ce qui me retiendrait ici... Qui m'empêche d'aller habiter Carthage, Tagaste, Madaure ou Hippone ? Il m'est impossible de marcher seul et sans soutien. Le monde est plein d'artifices auxquels ma simplicité ne saurait se soustraire.

Ici, une autre pensée, qui déjà avait passé dans son esprit, s'empara de lui tout entier, et le couvrit de crainte et de confusion.

— Mon oncle et Ariston m'avaient tendu un piége, se dit-il, et c'est Callista qui m'en a détourné!

A ces mots, il comprenait et tout ce qu'il devait à la jeune fille et combien il y avait de danger pour lui de penser à la dette qu'il venait de contracter. Rien, du moins, ne l'empêchait de prier pour elle. On l'avait faite l'instrument d'un plan coupable, et elle l'avait déjoué! *Le filet a été brisé, et nous, nous avons été délivrés,* dit l'Ecriture[1]. Callista avait refusé l'amour d'Agellius pour qu'il donnât à Dieu son cœur tout entier : pourquoi donc, maintenant, ne penserait-il pas à elle dans ses prières? Pourquoi, agenouillé devant l'image de la bienheureuse Vierge Marie, son avocate, ne prononcerait-il pas à voix basse le nom de Callista? Ah! puisse la seconde Eve, qui apporta la vie dans le monde, tandis que notre première mère y introduisit la mort, puisse Marie garder dans sa mémoire le nom de Callista et le faire inscrire au livre de vie!

[1] Laqueus contritus est, et nos liberati sumus.

Il était midi. Malgré la chaleur accablante, Agellius, la tête nue, marchait, sans but déterminé et en proie à une extrême exaltation, sous les brûlants rayons du soleil. Sachant à peine s'il se dirigeait vers sa demeure, il revenait tantôt sur ses pas, et tantôt il s'arrêtait brusquement. Les quelques personnes qu'il rencontrait parfois à l'ombre des hautes maisons ou sous les portiques des temples, jetaient sur lui un regard étonné et le prenaient pour un insensé. Il est vrai que la chaleur du jour était moins ardente que ses pensées, moins brûlante que le sang qui bouillonnait avec impétuosité dans ses veines, mais la température, impuissante à augmenter la fièvre qui le dévorait intérieurement, produisait sur son corps les plus effrayants ravages. Il était arrivé au Forum. Les marchands qui s'y trouvaient encore étaient blottis sous leurs tentes ou à l'ombre de leurs paniers. On voyait aussi, çà et là, quelques rebuts d'une vile populace, vivant au jour le jour de leur petite industrie, des rares corvées ou des aubaines du marché; quelques fainéants, sortes de brutes paresseuses, qui ne bougeaient de place que quand la faim les pressait; quelques mâcheurs d'opium, à demi imbéciles; quelques enfants déguenillés ou plutôt nus; enfin, des garçons bouchers, des balayeurs de temples étendus à l'entrée de caves creusées dans le roc, sous l'arc-de-triomphe, entre les colonnes du *Gymnasium* et de l'*Heracleum*[1], sous les péristyles des magasins. A ce tableau, il faut ajouter bon nombre de mendiants étendus sur le dos, en plein soleil, sans se soucier des conséquences qui pouvaient suivre d'une telle imprudence : de terribles maladies, des fièvres cérébrales, des convulsions, ou même la mort subite!

La plupart de ces gens, si différents les uns des autres, dormaient ou regardaient, l'œil morne, l'air hébété, la scène silencieuse qu'ils avaient devant eux, suivant du regard

[1] Temple d'Hercule.

les quelques signes de vie accidentels qui venaient parfois l'animer. Ils aperçurent donc au loin un personnage qui, l'air égaré, s'approchait de plus en plus et finit par passer tout près d'eux. Alors Agellius, — car c'était lui, — fut arraché à ses sombres pensées par un de ces hommes qui, semblant sortir de son engourdissement, dit à un autre :

— En voilà un ! Nous les connaissons tous, mais il n'y a rien à faire après eux... Ce sont des gueux ! Cependant celui-ci a plus de bien que beaucoup d'autres. Mais cette race-là n'est pas nombreuse à Sicca...

Puis, élevant la voix, il s'écria en se tournant vers Agellius :

— Ouvrez les yeux, compère ! les Furies sont à vos trousses et les Parques marchent devant vous... Levez donc les yeux sur l'empereur qui, de là-haut, vous regarde d'un air aussi mécontent, aussi sévère que vous pouvez le désirer...

Il faisait allusion à la statue équestre de Sévère qui, sur la droite, dominait la place, et s'élevait en face de la *Basilica*. Ces paroles éveillèrent l'attention d'Agellius qui se dirigea vers un placard affiché contre la base de la statue. C'était un édit impérial, conçu en ces termes :

« Cneius Trajanus Decius Augustus, et Quintus Herennius Etruscus Decius Cæsar, empereurs invincibles et pieux, avons arrêté et décrété ce qui suit :

» Attendu que les dieux nous ont accordé d'immenses bienfaits et considérant que c'est à leur puissance que nous devons la victoire que nous avons remportée sur nos ennemis, ainsi que la salubrité de l'air et l'abondance des fruits de la terre ;

» Reconnaissant ces mêmes dieux comme nos bienfaiteurs et les dispensateurs de ces choses si nécessaires à l'empire ;

» Décrétons que chaque classe de l'Etat, libres ou esclaves, militaires ou civils, offrent aux dieux des sacrifices expiatoires en tombant à genoux devant eux ;

» Que si quelqu'un ose désobéir, nous ordonnons qu'il soit jeté dans les fers et soumis à toute espèce de torture ;

» Au contraire, s'il renonce à son obstination, nous le comblerons de nos faveurs ;

» Que si quelqu'un persiste dans son opposition, nous ordonnons qu'il soit d'abord torturé, et ensuite exécuté par l'épée, précipité dans la mer ou jeté en proie aux oiseaux et aux chiens ;

» Que l'on soit surtout sévère envers ceux qui professeraient la religion chrétienne !

» Salut et vivez heureux ! »

Dans la fable, un vieillard appelle la Mort, et la Mort paraît. Nous n'avons pas l'intention, toutefois, de lui comparer Agellius et de penser qu'il avait parlé au hasard et sans intention, en exprimant le vœu de mourir pour sa foi. Cependant, ce qu'il avait devant les yeux en ce moment et dont le sens, ligne par ligne, était transmis à son esprit, n'était guère de nature à apaiser le trouble auquel son cœur et sa tête se trouvaient en proie. Un malaise soudain fit chanceler le jeune homme. Les caractères de la pancarte de l'édit dansaient devant lui en lettres de feu. Le soleil dardait sur son visage, les lettres de feu tourbillonnaient dans le soleil, et le soleil avait envahi son cerveau. Agellius s'affaissa sur lui-même et tomba lourdement à terre. Aucun des spectateurs de cette scène ne fit le moindre mouvement pour le secourir. Ils jetèrent seulement sur Agellius un regard insouciant ou curieux, et, voulant savoir s'il reprendrait ses sens, ils ne le perdirent pas de vue.

Resta-t-il longtemps évanoui ? Agellius n'aurait pu le dire, lorsqu'il revint à lui, — si l'on peut appeler revenir à soi le recouvrement de la faculté de se mouvoir et de l'instinct qu'il faut changer de place et se diriger vers un lieu déterminé. Il réussit donc à se relever et s'appuya contre le piédestal de la statue de Sévère, dont l'ombre lui fit du bien. Il éprouva alors un ardent désir de regu-

gner sa demeure, et ce désir lui rendit, pour un moment, une énergie dont on ne l'aurait pas cru capable. Il lui parut que c'était un devoir pour lui de quitter Sicca, et il se mit en marche dans la direction de sa chaumière. Ce devoir dont il n'avait qu'une idée confuse et qu'il se figurait être obligé de remplir, c'était de partir tout de suite, sans regarder ni à droite ni à gauche, sans s'arrêter nulle part avant d'avoir atteint son habitation. Mais soudain, une autre pensée s'empara de son esprit ; il se figura qu'il fuyait devant la persécution, et cela, au mépris de sa foi qui lui prescrivait, au contraire, de faire face à l'ennemi, ou du moins de l'attendre avec résignation et sans se cacher.

Pendant sa marche à travers les rues étroites de la cité qui s'inclinaient vers le bas de la colline et conduisaient à la porte de la ville, il fut tellement tourmenté par cette idée, qu'il s'assit sur une pierre en saillie à l'angle d'une boutique ouverte, afin de réfléchir au parti qu'il devait prendre et voir s'il n'irait pas immédiatement se livrer à la justice. Cette halte rendit quelque calme à son esprit. Il s'imagina que cette sensation de bien-être était le résultat de la paix de sa conscience, depuis qu'il s'était résigné à son sort, et qu'il avait résolu de se constituer prisonnier. Le marchand de fruits, devant l'échoppe duquel il se trouvait, s'émut de compassion à sa vue, et lui offrit quelques tranches de melon d'eau. Agellius en mangea une. Tout à coup, un doute affreux vint encore l'assaillir. Il s'imagina qu'il se trouvait en danger d'idolâtrie. Il crut qu'il devait fuir au plus vite, et ne pas rester ainsi exposé à la tentation. En toute hâte, il tira une petite pièce de monnaie suffisante pour payer ce qu'il venait de manger, la donna au marchand et se remit en route. Ce repas qu'il venait de prendre, l'ombre continuelle des rues étroites où il marchait, apaisèrent un peu sa fièvre ; ses forces revinrent, et il put gagner les portes de la ville. Quand il arriva dans la campagne, le soleil était encore très-haut sur l'horizon et brillait dans un ciel sans nuage. Il gravit péniblement le

monticule au sommet duquel se trouvait sa ferme. A peine était-il arrivé à l'entrée de son enclos, qu'il aperçut son vieil esclave, né dans la maison de son père, et comme lui devenu chrétien. A la vue du vieillard qui venait à sa rencontre, Agellius fut de nouveau pris de vertige ; il perdit connaissance et tomba évanoui sur le flanc du coteau.

XIII. — RETOUR A DIEU.

Le résultat de la négociation délicate où il avait engagé son neveu produisit chez Jucundus une contrariété mêlée de satisfaction. Il était ravi que le mauvais succès de l'entreprise ne pût être attribué, sous aucun rapport, à Agellius, qui avait bravement rempli son rôle. Le jugement que Jucundus avait porté sur son neveu se trouvait donc pleinement confirmé. Il n'avait rien à craindre pour Agellius ; et bien qu'il eût échoué dans la tentative qu'il avait faite pour assurer l'attachement de son neveu à l'ordre de choses établi, le cours des événements qui venaient d'avoir lieu prouvait à l'évidence qu'on pouvait encore avoir confiance en Agellius. D'ailleurs, une fille fastasque et capricieuse comme Callista aurait-elle pu produire sur le jeune homme quelque bon résultat durable ? Sans doute, la jeune fille s'était conduite en cette occasion de manière à détruire l'absurde soupçon qui pesait sur elle de tremper dans les pratiques du Christianisme ; mais qui pourrait se fier à une Grecque, pleine d'adresse et de ruses subtiles ? Et puis, des réunions coupables, des assemblées secrètes surgissaient partout ; tôt ou tard, elle aurait pu entraîner, dans quelque complot ourdi contre l'Etat, un jeune homme aussi faible, aussi simple qu'Agellius ; elle aurait pu, si elle avait consenti à l'accepter pour son esclave, ou le détacher de

son oncle, ou le tromper de mille manières. Quant à s'enquérir pourquoi Callista avait repoussé un prétendant si digne d'être préféré, Jucundus jugeait inutile de le faire. Peut-être la hautaine ou avide jeune fille briguait-elle de plus grands avantages pour accorder ses bonnes grâces en retour? Dans ce dernier cas, Jucundus eût désiré voir la négociation aboutir; il aurait eu alors une preuve encore plus évidente de la rupture d'Agellius avec sa superstition puérile et fantastique.

Jucundus n'était donc pas complétement tranquille, alors surtout que l'on était sur le point de mettre à exécution les mesures sévères prises contre les chrétiens. Jusqu'ici, il est vrai, on n'avait posé aucun acte extérieur, si ce n'est la publication de l'édit à Sicca, — publication qui, sans doute, n'aurait pas de suites fâcheuses; mais toujours faudrait-il sauver les apparences. Il aurait souhaité que quelques membres de la vile populace, soupçonnés de Christianisme, eussent professé leur foi avec fermeté et subi les tortures et la mort. Deux ou trois eussent suffi... Mais tant que la magistrature n'aurait pas donné de preuves de son zèle et de son activité contre les chrétiens, le pouvoir central les révoquerait en doute. Toutefois, il était possible que les rigueurs exercées à Carthage et autres localités satisfissent ce pouvoir, sans qu'il requît l'action de villes moins importantes. En tout cas, rien ne pressait, et, tant que le peuple se tenait tranquille, on pouvait se dispenser d'employer la sévérité. D'ailleurs, il n'existait à Sicca aucun homme riche suspect dont la fortune aurait pu tenter la cupidité du dénonciateur ou du magistrat, et nul partisan de la politique impériale ne s'y était fait d'ennemis dans aucune classe de la population. Cependant, supposé qu'un mauvais sentiment eût excité la populace, supposé que les magistrats eussent des adversaires et des rivaux, — et quel homme au pouvoir n'en a pas? — qui eussent été heureux de les surprendre en faute pour les dénoncer à Rome, eh bien! dans ce cas, Agellius aurait

été à peu près la seule victime contre laquelle on aurait pu sévir. Quant à son oncle, il ne voulait que du bien à Callista, mais s'il était nécessaire, après tout, de s'emparer d'un chrétien et d'en faire un exemple *in terrorem*, il eût désiré qu'on mît la main sur quelque personne comme elle, sans parents, sans demeure, et qu'on épargnât, au contraire, un membre d'une honnête famille, dont la bonne renommée serait à jamais compromise par une telle catastrophe. Mais Callista n'était pas chrétienne et Agellius l'était, du moins il le disait ainsi ; Jucundus craignait donc sérieusement que Juba ne lui eût dit vrai touchant le caractère de son frère. Au jugement de Juba, Agellius pouvait devenir aussi obstiné qu'il se montrait d'habitude indolent et facile, et Jucundus redoutait que si, un jour, on accusait sérieusement son neveu de Christianisme, si on le sommait d'y renoncer avec menace d'une peine quelconque, il redoutait, dis-je, qu'il ne fît résistance à l'ordre tyrannique, se laissant jeter dans les fers et conduire au supplice par entêtement ou par un faux point d'honneur.

Au sein de ces perplexités, il ne trouva point de meilleur expédient que le suivant, qu'il méditait depuis quelque temps déjà. Aussi longtemps que l'on différerait l'exécution de l'édit, il se tiendrait tranquille, laissant Agellius à ses agrestes occupations qui, du reste, l'éloignaient de la ville. Mais, au premier signal d'agitation parmi le peuple, au premier mouvement de la magistrature, il irait s'emparer d'Agellius et le conduirait à Sicca, dans sa propre maison, où il le retiendrait malgré lui. Il espérait, en faisant valoir la grande jeunesse et la simplicité de son neveu, avoir quelque influence sur les autorités municipales, le *Prætorium* ou le camp, — car le camp et le *Prætorium* relevaient, dans le proconsulat, d'une juridiction différente, — et obtenir qu'une enquête publique ne serait point ordonnée pour rechercher quels étaient les principes religieux d'Agellius. S'il ne pouvait atteindre ce but, Jucundus se promettait, pour extrême ressource, de faire sortir clan-

destinement son neveu de la ville, affirmant solennellement qu'il n'était point chrétien, mais qu'il avait la tête dérangée et éprouvait une affection, sorte d'hydrophobie, — sur laquelle les disciples de Galien auraient dû statuer, — qui le faisait tomber en convulsions à la simple vue d'un autel. Il est vrai que le père d'Agellius était un méchant athée, — on pouvait, sans inconvénient, montrer une sainte indignation contre le défunt, — mais n'est-il pas pénible de voir un fils châtié pour le crime de son père? S'il doit être jugé d'après les actes de ses parents, appliquez-lui plutôt la fidélité et la piété que montrait envers les dieux sa mère, vieille matronne remplie de zèle, et dont la science théurgique était en haute estime à Sicca et dans les environs. La mère d'Agellius était d'ailleurs très-attachée au gouvernement impérial, qui lui devait déjà d'importantes révélations, et l'ennemie acharnée des chrétiens. Jucundus avait donc dressé ce plan de défense, avant d'apprendre la maladie sérieuse de son neveu, dont il ne fut instruit que deux ou trois jours après. Toutefois, il se garda bien d'aller le voir, ne voulant pas, d'une part, être soupçonné d'intimité avec lui ; et, de l'autre, faisant assez peu d'estime de cette espèce de dévouement romanesque qui s'expose à la contagion pour avoir le plaisir de faire une politesse ou d'adresser un compliment.

Jucundus se préparait donc à combattre et dans le présent et dans l'avenir dont il prévoyait les chances. Quant à Ariston, il était personnellement fort peu intéressé dans l'affaire. Sa sœur aurait pu le contrarier sur des points qu'il avait bien plus à cœur que l'émancipation intellectuelle et morale d'Agellius. Mais, en général, Callista pliait à ses inspirations et à ses désirs, quels qu'ils fussent ; il lui laissa donc, en cette occurrence, sa pleine liberté d'action. D'ailleurs, ce qui venait de se passer n'avait eu aucun effet sensible sur la conduite de Callista. Elle avait perdu le droit de s'indigner contre la conduite de son frère à son

égard : que pouvait-elle faire autre chose que de se résigner, ou plutôt de s'abandonner à son destin ? Il est vrai que, dans sa conversation avec Agellius, elle avait montré les plus nobles sentiments, mais cette disposition d'esprit était, chez elle, purement accidentelle. Elle était fatiguée du monde, et pourtant elle en demeurait l'esclave. Agellius n'avait fait que la confirmer dans cette idée : que le monde seul était digne de son culte. Telle était, du moins, la conviction de la jeune fille. Elle se dit que c'était un vain caprice que celui de vouloir chercher le bien ailleurs, et que, la vie étant courte, il fallait nécessairement en user le mieux possible, ainsi que le disait Ariston.

Mais Agellius, que devient-il? Il lui faudra bien du temps encore, pour qu'il puisse juger sainement des choses. Son fidèle esclave l'avait transporté, non sans peine, dans sa demeure et l'avait étendu sur un lit. Il avait certaines connaissances médicales, et, bien qu'il y eût chez son maître plus qu'une fièvre ordinaire, il lui pratiqua une saignée, lui fit prendre certaine tisane, et l'abandonna à l'action lente mais plus efficace de la nature. Certes, on ne pourrait le nier, notre héros était dangereusement malade; mais la jeunesse a une surabondance de vie qui tranquillisait l'esclave sur le rétablissement d'Agellius qui, durant plusieurs jours, demeura insensible à tout ce qui se passait autour de lui. Il n'avait conscience de rien, excepté d'une sorte d'inquiétude et de tristesse que l'insomnie ou des rêves affreux produisaient dans son esprit. Un matin, qu'il était tristement étendu sur sa couche, les yeux fermés par la maladie, il lui vint à la pensée de se demander à lui-même si le dimanche n'arriverait pas bientôt. Ce jour-là, il avait l'habitude de réciter certaines prières spéciales et des psaumes, s'unissant ainsi en esprit à ses frères d'outre-mer. Il voulut se rappeler du dernier dimanche écoulé, mais plus il fit d'efforts sur ce point, moins il lui fut possible de s'en souvenir, et il finit par croire que, depuis plusieurs mois, il n'y avait plus eu de

dimanche pour lui. Il n'était sûr que d'une chose, c'est qu'il avait cessé de compter les jours, car, depuis bien longtemps, il n'avait pu faire sur la planchette qui lui servait de calendrier, les entailles régulatrices. A moins donc que son esclave Aspar sût quand arriverait le dimanche, personne d'autre n'aurait pu l'en instruire. On eût dit qu'un mauvais rêve le harcelait, tant sa préoccupation était grande, et, sentant combien son investigation lui fatiguait la tête, il fut obligé de l'interrompre.

Depuis ce moment, toutefois, Agellius goûta, pendant plusieurs jours, un sommeil tranquille et bienfaisant. A son réveil, il était plus calme, et il se demanda ce qui lui était advenu et pourquoi il se trouvait au lit. Peu à peu, la mémoire lui revint. C'était comme l'aurore qui annonce le jour. Il se rappela successivement la cause de sa dernière visite à Sicca et les circonstances qui l'avaient accompagnée. A la surprise qu'il en ressentit d'abord succéda bientôt une triste certitude. Il aperçut le Forum, il relut l'édit, mais alors une émotion sérieuse, un accablement profond s'empara de son esprit et vint forcément suspendre le cours de ses idées. Ces tristes souvenirs auxquels, pour le moment, il n'osait s'arrêter, le quittèrent d'eux-mêmes, et, la santé lui revenant de jour en jour, il voulut se retracer le cours de tous les événements de cette journée pénible, mais cela lui fut impossible. A peine si son esprit avait assez de lucidité pour lui rappeler vaguement qu'il avait eu soif et que quelqu'un lui avait donné à boire, en lui disant avec le Psalmiste : « Nous avons passé par le feu et par l'eau[1]. »

Alors, il ouvrit les yeux et regarda de tous côtés. Il était dans sa maison ; il reconnut sa demeure. Quelqu'un, dont il ne pouvait distinguer les traits, était à son chevet et se penchait vers lui. Agellius était trop faible encore pour essayer de se soulever et chercher à connaître quel était

[1] Transivimus per ignem et aquam.

cet homme. D'ailleurs, l'abattement où il était le rendait insouciant de tout. Il attendit donc patiemment. Une voix alors se fit entendre :

— Comment allez-vous, mon fils? demanda-t-elle.

— Qui êtes-vous? dit Agellius avec l'accent de la surprise.

La personne qui lui avait adressé la parole s'approcha du lit, et, se penchant vers son oreille, elle murmura doucement plusieurs noms sacrés.

S'il avait eu assez de force, Agellius se serait levé ; il ne put que se laisser retomber sur sa couche de roseaux. Une vive agitation s'était emparée de lui.

— Je vous en ai dit assez pour le moment, ajouta l'étranger ; contentez-vous de louer Dieu avec moi. Il faut ménager vos forces; ne cherchez pas à en savoir davantage : ce sera là votre acte d'obéissance pour cette journée.

Il parlait d'une voix grave, claire, calme et imposante. Accablé comme il l'était, Agellius, nous l'avons dit, ne faisait pas un bien grand sacrifice en mortifiant sa curiosité. Les accents de la voix qu'il avait entendue portèrent le calme dans son cœur, et le mystère qu'elle renfermait suggéra son esprit d'attrayantes et agréables pensées. Il n'y avait du reste qu'un côté mystérieux dans cette visite, car au fond, il était bien certain d'avoir près de lui un prêtre chrétien.

L'étranger partageait son temps entre la récitation de prières qu'il lisait dans un livre et les soins qu'il donnait au malade. Il frottait de vinaigre le visage d'Agellius, en aspergeait la chambre, et faisait prendre de temps en temps au convalescent quelques tranches d'un fruit rafraîchissant. Il chassait les moustiques qui l'incommodaient et faisait tout ce qui dépendait de lui pour qu'il occupât dans son lit une position commode. Le matin et le soir, l'air de la chambre était renouvelé ; à midi, il en fermait l'accès au brûlant soleil. Ces divers genres d'occupations le rapprochaient d'Agellius qui pouvait ainsi mieux l'observer.

Il était de taille moyenne, avait le corps droit, bien proportionné, et portait une tunique d'un brun fauve, semblable à celle des paysans ou des esclaves. Son visage était plutôt arrondi qu'ovale, et ses cheveux noirs commençaient à blanchir sur les tempes ; le sommet de sa tête était chauve ou rasé. Son teint était très-vif et sa barbe courte. Toutefois, ce qui frappait le plus dans toute sa physionomie, c'était son œil bleu pâle ou d'un gris transparent, qui brillait comme un saphir.

Depuis le jour où ils s'étaient parlé pour la première fois, le prêtre récitait de temps en temps quelques prières courtes avec le malade, telles que l'Oraison dominicale ou des fragments de Psaumes. Plus tard, quand Agellius se trouva en état de supporter la conversation, il remarqua avec étonnement la délicatesse admirable du prêtre. Tout son extérieur était recueilli, doux, aimable, noble, facile, naturel, et lui permettait de dire les choses les plus sévères, les plus pénibles à entendre, sans effrayer, blesser ou indisposer celui à qui il parlait. Il ne disait presque rien de ce qui le concernait lui-même, bien que la conversation laissât entrevoir, de temps à autre, quelques particularité de sa vie. Il dit seulement qu'il s'appelait Cecilius. Chaque fois qu'Aspar entrait dans la chambre, il voulait se jeter à genoux pour embrasser la sandale du prêtre, mais celui-ci l'en empêchait presque toujours.

Si Cecilius n'aimait pas à parler de sa personne, Agellius, lui, éprouvait une sorte de soulagement à lui raconter sa propre histoire, à lui faire part de ses réflexions et de ses sentiments. Etendu sur sa couche, il adressait la parole tantôt à l'étranger, tantôt à lui-même. Parfois, il demandait une réponse, parfois aussi il semblait n'en pas attendre. Un jour, après un long silence, il demanda tout à coup si un homme pouvait être baptisé deux fois ? Le prêtre répondit négativement. Agellius, de son côté, fit observer que s'il en était ainsi, mieux vaudrait, il le croyait du moins, ne recevoir le baptême qu'à l'heure de la mort. Ce doute,

dit-il, l'avait toujours embarrassé, et il n'avait jamais rencontré personne à qui il put en demander la solution. Cecilius lui répondit :

— Et comment seriez-vous certain de pouvoir recevoir le sacrement à votre dernière heure ? L'eau et le ministre pourraient alors tous deux vous faire défaut en même temps, et alors, à quelle extrémité seriez-vous réduit, mon enfant ? Et puis, savez-vous si, en ce moment, vous désireriez le baptême ? Etes-vous le seul maître de votre volonté ? *Carpe diem*[1], acceptez le don de Dieu, tandis que l'occasion se présente.

— Le bienfait du sacrement est si immense, continua Agellius, qu'on désirerait, si cela était possible, le conserver dans toute son intégrité pour entrer dans la vie future... Et comment le conserver, si un laps de temps considérable se trouve entre le baptême et la mort ?

—Vous voudriez donc aussi ôter à votre Créateur le droit qu'il a sur votre vie présente? Seriez-vous de ceux qui souhaiteraient, — comme il est écrit, — tromper le démon à leur heure dernière?

Agellius gardait le silence. Cecilius continua :

— En d'autres termes, vous désirez jouir de cette vie et hériter aussi de l'autre, n'est-il pas vrai ?

— Je ne sais que répondre, mon père... ma tête est faible... je... Mais, ajouta-t-il bientôt, le péché est chose si horrible après le baptême ! Il n'y a pas de second bain dans lequel on puisse l'effacer... Et puis, souiller son baptême, c'est là une si grande offense !

— Par le baptême, répondit le prêtre, Dieu devient votre père, votre seul Dieu, votre adoration, votre amour... Voudriez-vous, pendant toute votre vie, renoncer à ces bienfaits? Voudriez-vous vivre en ce monde sans Dieu ?

Des pleurs s'échappèrent des yeux d'Agellius, et, de son

[1] Profitez du moment favorable.

sein oppressé, le souffle sortit avec peine. Enfin, il s'écria d'un ton distinct et tout imprégné de tendresse :

— Non !

Cecilius reprit, après un court silence :

— Ce que vous craignez, je suppose, c'est la rigueur des jugements de Dieu, c'est l'enfer, plutôt que la mort même ?

— Mon cher père, répondit le jeune homme, je sais que je n'ai aucun droit aux bienfaits ou aux promesses de Dieu ; toutefois, je n'ai jamais éprouvé la moindre crainte de l'enfer. J'en conviens, j'avais toute raison de le redouter, mais je n'ai ressenti à ce sujet aucune appréhension. Hélas ! j'ai mérité bien pis que l'enfer... Cependant, j'ai toujours cru que Dieu m'aurait guidé d'une façon ou d'une autre. Il en a toujours agi ainsi à mon égard.

— Il est donc vrai, reprit Cecilius, vous craignez la rigueur des jugements de Dieu, et c'est pour cela que vous désireriez différer le baptême jusqu'à l'heure de la mort...

— Je n'ai pas dit cela, répliqua Agellius ; je voulais seulement vous demander la solution d'un doute.

— Et qu'aimeriez-vous mieux, Agellius, ou bien de vivre en ce monde sans Dieu, ou bien de souffrir le feu dans l'autre ?

Un sourire illumina les traits d'Agellius, qui répondit doucement :

— Que Dieu soit mon partage en cette vie et en l'autre : si je suis dans le feu, il y sera avec moi...

Pendant quelques heures, le jeune malade ne parla plus et sembla reposer. Soudain, il reprit la parole :

— Lorsque j'ai reçu le baptême, je n'avais que six ans, dit-il... Oh ! je me réjouis de ce que vous ne pensez pas que j'aie fait mal en posant cet acte... Ce que j'éprouvai en ce moment, reprit-il après un moment de réflexion, je ne saurais vous le redire ! Une indicible ardeur me dévorait... Depuis, je n'ai plus rien ressenti de semblable... C'est l'application d'une parole du Sauveur que je ne sau-

rais me rappeler... Voyons donc, que dit-il? — Oui... *Novissima pejora prioribus*[1].

Une autre fois, il poursuivit le cours de sa pensée ou plutôt celui de son raisonnement, car si le raisonnement lui échappait souvent, la pensée, elle, ne le quittait jamais et semblait rivée à son esprit.

— Mon printemps est passé, dit-il, et je n'ai point d'été... Que dis-je? Je n'ai point eu de printemps, car, pour moi, cette saison ne dura qu'un jour qui parut et s'évanouit. Et maintenant, où suis-je? Hélas! le printemps reviendra-t-il jamais pour moi? Oh! que je voudrais recommencer ma vie!

— Rendez grâces à Dieu, mon fils, répondit Cecilius, pour la grande miséricorde dont il a usé envers vous... Remerciez-le de ce que, malgré votre relâchement, vous ne vous êtes jamais séparé de la paix de l'Eglise... Agellius, vous n'avez pas renié votre Dieu!

Agellius versait des larmes amères.

— O mon père, s'écria-t-il, « j'ai erré comme une brebis perdue[2]; » j'ai été sur le point de renier mon Dieu, du moins par un acte extérieur. Oh! si vous saviez ce qui m'est arrivé... Mais moi-même, je n'ose plus y songer... Mon cœur est si faible! La seule pensée de mon péché en serait comme le renouvellement.

— « Mon enfant, ne craignez point, répondit le prêtre; eussiez-vous passé par le feu, son odeur ne demeurerait pas en vous[3]. » La grâce de Dieu, dans la pénitence, vous conduira à travers des paroles et des pensées, qui, bien que nuisibles de leur nature, ne pourront rien contre vous.

— La pénitence! s'écria Agellius, oui, je me souviens du catéchisme... Mais dites-moi, mon père, ce que c'est que la pénitence... Ah! c'est une grâce nouvelle, je le sais,

[1] Le dernier état devient pire que le premier. MATTH. XII, 45.

[2] Erravi sicut ovis quæ periit. Ps. 118, 176.

[3] Puer meus, noli timere, si transieris per ignem, odor ejus non erit in te.

une planche de salut après le baptême..... Mais puis-je espérer cette grâce?

— Quand vous aurez un peu plus de forces, vous penserez à tout cela, mon enfant, répondit Cecilius. Vous vous guérirez, s'il plaît à Dieu, et alors, vous ferez l'examen de votre vie pour l'exposer tout entière devant lui. Par mon ministère, il vous purifiera de toute tache... Remerciez-le de vous avoir épargné.

Trop de joie inondait le cœur du pauvre malade; il ne put parler, versant seulement des larmes de bonheur.

Un autre jour, Agellius était assis sur son lit. Il jeta les yeux sur ses mains, dont la peau s'en allait par écailles ; il sentit que ses lèvres étaient dans le même état, et, passant les doigts dans ses cheveux, il s'aperçut qu'ils tombaient. Alors, en souriant, il dit cette parole de l'Ecriture :

— « Ma jeunesse, comme celle de l'aigle, sera renouvelée[1]. »

Selon sa coutume, Cecilius lui répondit aussi par des textes sacrés, dont la plupart étaient encore inconnus à Agellius.

— « Ceux qui espèrent dans le Seigneur auront des forces nouvelles ; ils prendront des ailes comme l'aigle[2]. » *Sursum corda*[3]*!* continua-t-il, prenez votre essor, ô Agellius...

— *Sursum corda !* répéta le jeune homme. Oh ! je les connais, ces paroles... Ce sont pour moi comme de vieux amis... Mais où donc les ai-je entendues ? Je ne saurais le dire... Et pourtant, ils font partie des souvenirs de mon jeune âge. Ah ! mon père, mon cœur est ici-bas, et non là-haut... Oui, il faut que je vous dise tout, il faut que je vous parle de celle qui a asservi mon cœur pour le séparer de son véritable amour... Toutefois, je vous l'ai déjà

[1] Renovabitur, ut aquila, juventus mea. Ps. CII. 5.

[2] Qui sperant in Domino mutabunt fortitudinem; assument pennas sicut aquilæ. Is. XLI 31.

[3] Elevez vos cœurs.

dit en tremblant, oserais-je aborder un tel sujet?... Je tremble de parler dans la crainte de me perdre... Hélas! je l'avoue en rougissant, elle est païenne!... Puisse Dieu avoir pitié de son ame! Le Seigneur viendra-t-il à moi sans aller à elle? Ah! « ses voies sont impénétrables »[1].

Il se tut un moment, puis il ajouta :

— Mon père, avec le secours de la grâce de Dieu, je me propose de me consacrer entièrement à lui. Je veux lui appartenir comme il m'appartiendra. Oh! personne ne se mettra plus entre Dieu et moi... Mais, hélas! ce faible cœur...

— Conservez vos bonnes résolutions jusqu'à ce que vous soyez plus fort, répondit le prêtre. Dans la maladie, il est facile d'en former. Avant tout, « vous devez vous rendre compte de la dépense nécessaire[2]. »

Agellius se prit à sourire :

— Je puis achever le passage, mon père, dit-il en citant le texte sacré : « Si quelqu'un vient avec moi, et ne hait point son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple[3]. »

Une autre fois, on parlait des martyrs :

— Les martyrs! s'écria Agellius avec vivacité, je me souviens, à ce propos, que le vieil évêque enseignait qu'il y avait un second baptême, auquel il donnait le nom de baptême de sang. Alors, il proférait ces paroles : « Que son ame soit avec les martyrs! » Mon père, est-ce que ce baptême-là n'effacerait pas tous les péchés, comme le premier?

Alors, ce fut à Cecilius de sourire; ses yeux brillèrent de joie, comme les saphirs de la céleste cité; on eût dit celui dont parle le poète :

[1] Investigabiles viæ ejus Rom. xi. 33. [2] Luc. xi. 4. 28.
[3] Luc. xiv. 26.

Tel un mortel choisi pour soutenir l'effort
De ces terribles coups que l'humanité pleure
Et dont le Dieu du ciel pour elle a marqué l'heure,
S'élance... Sur son front, s'il se trouve plus fort,
Etincelle un rayon d'amour et de lumière
Et son œil inspiré brille sous sa paupière !

Cecilius, cependant, surmonta bientôt l'émotion qu'il éprouvait, et il dit au jeune homme :

— « Où je vais, vous ne pourriez maintenant me suivre; mais un jour, vous me suivrez[1]. »

XIV. — LE PASTEUR ET LE LOUP.

Ces amicales causeries, de plus en plus longues et fréquentes, se prolongèrent pendant une semaine environ, jusqu'au jour où il fut possible à Agellius, soutenu par ses amis, de sortir de la chaumière pour faire de courtes promenades. Un soir, Aspar et Cecilius, lui donnant le bras, le conduisirent devant le magnifique panorama qui se déroulait en face de la chaumière. Les hautes montagnes, derrières lesquelles le soleil achevait sa course, projetaient de longues ombres sur le passage pittoresque et animé. Ils firent asseoir Agellius. Mille parfums embaumaient l'air ; les teintes sombres, mais variées de la campagne si fertile, contrastaient, vers l'ouest, avec les tons colorés du ciel ; la moisson de l'orge et du froment était achevée, mais les fèves, plus tardives, gisaient encore çà et là dans les champs ; les oliviers et les châtaigniers pliaient sous le poids de leurs fruits ; déjà, le figuier pré-

[1] Quo ego vado, non potes me modo sequi: sequeris autem postea. JOAN. XII. 36.

coce approvisionnait les marchés, et les nombreux vignobles, échelonnés sur les coteaux, n'attendaient plus que les chaleurs du mois suivant pour réaliser les espérances du vigneron. C'était là une scène magnifique à laquelle ses rapports avec le bien-être et l'alimentation de l'homme donnaient une haute portée morale. Le calme indicible de la soirée s'étendait sur elle et la couvrait comme d'un vêtement de paix. Pour un malade, longtemps retenu sur un lit de souffrances, le charme était trop grand, la sensation trop vive. Agellius, impuissant à l'exprimer, demeurait là silencieux et pleurant. Pour lui, c'était comme une renaissance, une résurrection à une nouvelle vie. Ces promenades se renouvelaient tous les soirs, et Agellius, recouvrant la santé par degrés, faisait chaque jour un nouveau pas vers son entier rétablissement.

Une fois, après avoir contemplé quelque temps l'admirable paysage qui s'étendait devant lui et en avoir, pour ainsi dire, rempli toute sa pensée :

— « La terre sera l'héritage de ceux qui sont doux[1], » dit-il ; oui, ceux-là seuls jouissent véritablement de la nature, qui croient en celui qui l'a créée... Chaque bouffée d'air que je respire me fait aimer Dieu davantage et semble me dire combien il a été bon pour moi !

— Et pourtant, reprit Cecilius, ce spectacle qui nous ravit n'est qu'une ombre de ce paradis magnifique, notre demeure future, où l'on ne rencontre ni bête féroce, ni serpent venimeux, ni péché ! Dites, mon enfant, ne devrais-je pas, moi, être plus que vous encore sensible à toutes ces beautés étalées devant nos yeux ! Ceux qui habitent des cités populeuses ne voient que le mal, l'œuvre de l'homme ; et sans doute, c'est pour me récompenser d'avoir quitté Carthage, que je me trouve, aujourd'hui, en la présence de Dieu.

— Et le païen adore toutes ces choses, comme si elles

[1] Mansueti hæreditabunt terram. Ps. XXXVI, 11.

étaient Dieu, reprit Agellius. Ah ! comment peut-il se faire qu'au milieu de ses œuvres, on puisse oublier Dieu ?

Cecilius garda un moment le silence, et, après un soupir :

— Agellius, dit-il, avez-vous toujours été chrétien ?

— Et vous-même, l'avez-vous toujours été, mon père? Ah ! s'il en était autrement, combien vous avez mieux que moi mérité cette grâce qui m'a été accordée, sans que je fisse rien pour l'obtenir.

— Agellius, dit le prêtre, cette grâce se donne gratuitement à tous, et c'est après l'avoir obtenue qu'on la mérite. Mais vous aussi, vous l'avez méritée, cette grâce, car autrement vous ne seriez pas si différent de votre frère !

— Quoi ! vous nous connaissez? demanda vivement Agellius.

— Oh! très-peu, répondit Cecilius. On fit quelques efforts, il y a trois ou quatre ans, pour raviver dans ce pays l'esprit du Christianisme, restaurer les églises du proconsulat et pourvoir aux siéges vacants. Aucun résultat n'a été obtenu ; seulement, on continua de travailler à ramener les chrétiens égarés qui se trouvaient encore dans cette province. Je fus envoyé ici dans ce but, et j'entendis parler de vous et de votre frère. Plus tard, la persécution ayant menacé ma vie, je fus obligé de fuir. J'ai pensé à votre demeure, où je suis entré sans me faire connaître, les circonstances me forçant d'en agir ainsi, car pouvons-nous distinguer nos amis d'entre nos ennemis?

— C'est la Providence qui vous a conduit ici, mon père, répondit Agellius... Demeurez-y, c'est le refuge le plus sûr que vous puissiez trouver. Ici, vous serez en paix, vous n'exciterez aucun soupçon. C'est la coutume qu'au temps de la moisson un grand nombre d'étrangers, de tout pays et de toute race, quittent leurs montagnes pour venir nous aider. On croira que vous êtes un de ces moissonneurs. Quant à mon frère, il est parti pour Carthage où il doit vendre une provision de blé. Quoique la persécution

vous ait forcé de vous abriter sous mon toit, vous n'avez pu rester oisif, vous avez ramené au bercail une brebis égarée... Maintenant, — continua-t-il après un court silence, — la santé m'est suffisamment revenue, et je suis prêt à me confesser. Sera-ce pour ce soir?

— Le plus tôt sera le mieux, mon fils, répondit Cecilius, car je ne saurais dire combien de temps j'ai encore à demeurer ici. Bientôt mon fidèle messager va revenir de Carthage avec des dépêches. Il y a déjà trois jours qu'il est parti. Toutefois, je vous le dis sans crainte de me tromper, nous ne nous quitterons pas pour longtemps. Mais vous, qui vous retient ici? Pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi? Il faut que je vous prépare à la mission dont j'ai dessein de vous charger; puis, vous reviendrez à Sicca rassembler ce troupeau égaré et le ramener au bercail.

Agellius se tourna vers Cecilius, et, s'appuyant doucement sur l'épaule du prêtre, il lui dit en souriant :

— Je souris, dit-il, non par légèreté, mais de surprise et de contentement... Quoi! vous auriez une si bonne opinion de moi... Un jour, je fis un semblable rêve... Hélas! se réalisera-t-il jamais? Faible comme je suis, croyez-vous que je puisse faire plus que de sauver ma pauvre ame?

— En sauvant celle des autres, vous sauverez la vôtre, ô mon fils. Si je croyais que cela pût vous être utile, je vous parlerais plus au long, mais le temps n'est pas encore venu.

— Hélas! j'ai le cœur si faible, si efféminé, s'écria Agellius... Abandonné à mes propres forces, que ferais-je? Ma nature n'est pas celle d'un héros.

— « C'est dans la faiblesse que se perfectionne la vertu[1], » répondit le prêtre. Agirez-vous de vous-même, ou bien, un autre se servira-t-il de vous comme d'un instrument?

[1] Virtus in infirmitate perficitur. 2 Cor. XII, 9.

je l'ignore... Ce que je sais, c'est que nous aurons l'un et l'autre une même fin... Toutefois, vous accomplirez les desseins de Dieu longtemps après moi.

— Ah! mon père, vous mourrez donc avant moi?... s'écria Agellius.

— Je crois apercevoir mon messager, reprit Cecilius. Quelqu'un est entré dans le jardin à la dérobée, sans passer par le chemin ordinaire.

Cecilius ne se trompait pas. Un visiteur s'avançait; mais au lieu du messager qu'il attendait, Juba s'approcha d'eux, jetant sur Cecilius un regard curieux et persistant, comme si cette vue l'absorbait tout entier. De son côté, Cecilius fixa attentivement les yeux sur Juba, et dit à Agellius :

— C'est votre frère !

— Dans quel but venez-vous ici, Juba? demanda le jeune homme.

— J'ai dû faire une longue absence, répondit Juba, et, à mon retour, j'ai appris votre maladie. Cet homme vous sert donc de garde-malade? ajouta-t-il, en regardant Cecilius de travers. Mais c'est un prêtre chrétien !

— Vous croyez donc, répondit Cecilius, que votre frère n'a de rapports qu'avec les chrétiens?

— Des rapports! s'écria Juba... Oh! certainement, je lui en connais de très-agréables, d'innocents, de doux, et ceux-là sont assez peu chrétiens; ensuite, il a encore diverses autres connaissances, à commencer par moi... Mon garçon, continua-t-il en jetant un regard moqueur sur Agellius, ce n'est pas votre faute si l'on a fait peu de cas de votre personne, car vous avez usé de tout votre pouvoir pour qu'on l'agrée.

— Juba, dit Agellius, si votre visite a quelque affaire pour objet, parlez et finissez-en. Je vous avertis que j'ai trop peu de forces encore pour être en état de disputer avec vous.

— Une affaire ! répéta le jeune homme, oh ! si je voulais,

je n'aurais pas grand embarras d'en trouver ici, et amplement encore! Je vous dis que cet homme est un prêtre des chrétiens... J'en suis sûr!

Cecilius regarda Juba d'un œil si bienveillant et si calme, qu'il le força à détourner la tête. Toutefois son irritation n'avait pas cessé.

— Si je suis un prêtre, dit Cecilius, je vous réclame comme un de mes enfants.

Juba tressaillit.

— Vous vous trompez, répondit-il avec dédain. Père, adressez-vous à ceux qui vous appartiennent; moi, j'ai encore ma liberté!

— Mon fils, reprit Cecilius, vous avez commencé à être instruit, vous êtes catéchumène : votre devoir est donc d'avancer, et non de reculer sur vos pas.

— Qui vous a dit cela? Mon frère, sans doute, aura jasé sur mon compte.

— Votre figure, votre voix, vos manières, vous font assez connaître; je n'ai pas besoin que d'autres m'instruisent. J'ai entendu parler de vous, il y a plusieurs années... Enfin, aujourd'hui, je vous vois...

— Vous me voyez! et que voyez-vous?

— L'orgueil personnifié, foulant aux pieds ses convictions et sa foi.

Juba se mit à rire, si toutefois l'on peut donner ce nom à une sorte de grimace dédaigneuse et farouche.

— Moi, dit-il, j'appelle du nom de dignité, ce que vous autres, esclaves, traitez d'orgueil.

— Cependant, Juba, vous croyez en Dieu, créateur du ciel et de la terre, aussi certainement que moi-même, et, de propos délibéré, vous vous mettez en opposition avec lui!

Le même sourire diabolique fit grimacer les traits de Juba.

— Dans ma position, reprit-il, je suis aussi libre que Dieu dans la sienne.

— Oui, répondit Cecilius, vous avez la liberté de faire le mal et d'en subir la punition.

— Oh ! mal et punition tant que vous voudrez, repartit Juba ; pour moi, je ne donne pas le nom de mal à ce que Dieu appelle mal, et s'il péut me punir, c'est qu'il est le plus fort !

Le prêtre garda un moment le silence. Ni lui ni Juba n'étaient émus. C'était un spectacle étrange de les voir si opposés et en même temps si calmes. On eût dit saint Michel et le dragon.

— Il y a en vous, dit enfin Cecilius, une voix qui vous parle à l'unisson de la mienne. Cette voix intérieure soutient la cause de Dieu, votre Créateur, et elle vous condamne !

— Si Dieu a su mettre cette voix dans mon cœur, moi, je saurai bien l'en chasser !

— Dieu, alors, aura de son côté non-seulement la puissance, mais encore la justice !

— Soit. Moi, je ne veux ni flatter, ni ramper... Je veux rester le seul maître, le seul seigneur de mon ame; je veux que chacune de mes facultés appartiennent à moi seul : l'esclavage n'apportera jamais la division chez moi.

Cecilius se tut encore un moment ; il ajouta :

— Mon fils, mon cœur m'avertit, ou plutôt mon Créateur et le vôtre me donne le pressentiment qu'un jugement terrible vous menace. Faites pénitence pendant que vous le pouvez.

— Prophétisez aux femmes et aux enfants, répliqua Juba. Pour moi, je suis prêt, et quoi qu'il arrive, je ne serai pas écrasé !

Agellius était trop faible encore pour prendre part à une scène si pénible. Il dit cependant :

— Mon père, n'ajoutez pas foi à ses paroles. Il pense beaucoup mieux qu'il ne parle. Et vous, Juba, sortez, vous n'avez pas besoin ici.

— Agellius, dit le prêtre, ces blasphèmes n'ont rien de

nouveau ni d'extraordinaire pour moi. Je ne suis pas jeune, et j'ai connu bien des hommes... Ce n'est pas la première fois que mes fonctions et mon caractère arrachent des imprécations... Dernièrement, j'ai rencontré un homme qui avait mis à exécution ses mauvaises pensées, ses coupables desseins. Il avait abjuré son Créateur et s'était livré par serment à l'esclavage de Satan, après avoir trahi ses frères dont il causa la mort. Il vécut longtemps. Parvenu à une extrême vieillesse, il tomba malade. J'allai le voir ; je lui fis contempler l'image du bon Pasteur ; je lui représentai la pauvre brebis faisant de vains efforts pour sortir du bercail ; je lui dépeignis combien déraisonnable était son désir, combien désespérée sa résolution de se frayer un passage à travers une haie hérissée d'épines ! Je lui montrai cette brebis, percée, déchirée par les ronces qui l'environnent de toutes parts, et gisant sur le sol, ensanglantée, sans mouvement. Enfin, je lui fis voir le berger qui, au risque de se déchirer lui-même, courait vers la brebis, la délivrait et la rapportait sur ses épaules. Ah ! la grâce de Dieu a ses heures marquées.... Elle se servit de ma parole pour toucher le cœur de l'apostat. Eh bien ! lui dis-je, en retour de votre inimitié, le Seigneur a voulu user de miséricorde envers vous ! Coûte que coûte, il veut vous posséder ! — Ai-je besoin d'en dire davantage ? Touché de la grâce, il se convertit, fit publiquement pénitence et se réconcilia avec l'Eglise, peu de temps avant la persécution. Il y a dix jours à peine qu'il a mérité de recevoir la couronne du martyre.

Juba avait écouté ce récit avec une visible contrainte. A peine Cecilius eut-il cessé de parler, qu'il se leva impétueusement et se mit à parler avec vivacité, ce qui était contraire à son habitude. Il se boucha les oreilles de ses deux mains qu'il serra avec force contre sa tête, et s'écria :

— Assez ! assez !... Taisez-vous !... Cependant, ajouta-t-il en lui-même, je ne veux pas les trahir, non, je n'en ai pas besoin... Le diable s'en acquittera lui-même... Regar-

dez! continua-t-il à voix haute, en saisissant le bras de Cecilius et en lui montrant la forêt du côté où soufflait le vent; regardez, prêtre, vous qui êtes de ces gens qui prédisent le sort des autres et ferment les yeux sur le leur! Regardez! lisez votre destin futur... Rien n'est plus facile!... Lisez!...

Il montrait du doigt une partie du bois où l'épais feuillage laissait apercevoir, à travers une éclaircie, le miroitage d'un étang ou d'un marais. Les eaux provenant soit des pluies, soit des brouillards, soit du sol lui-même, avaient coulé dans une sorte de réservoir dont le fond était rempli de détritus et de débris végétaux. Avec le temps, le récipient primitif avait rejeté son trop plein et un ruisseau plus pur s'en était échappé. Les bords de cette espèce de mare étaient entourés d'un large et épais lit de vase, formé de riches matières végétales en décomposition, et qui était pour les insectes un vaste champ à exploiter. En ce moment, on distinguait, au-dessus du petit lac, une sorte de nuage ou de brouillard suspendu à une grande hauteur. Prêtant une oreille attentive, nos héros entendirent comme un bruit discordant et continu, une sorte de sifflement ou de ramage qui semblait provenir de la nuée. Le doute n'était plus possible.

— Voici, dit Juba, ce qui vous fera bien plus de mal que l'édit impérial, le dénonciateur et l'*Apparitor* du proconsul tout ensemble! Et il n'y a là-dedans rien qui soit de mon fait...

Il descendit la colline et disparut au détour du sentier, tandis qu'Agellius et son hôte se regardaient avec effroi. Ils rentrèrent dans la chaumière, en se disant tout bas l'un à l'autre :

— Ce sont les sauterelles!

XV. — LES SAUTERELLES.

Les sauterelles étaient un des fléaux les plus terribles auxquels fussent exposées les provinces de l'empire. Ce fléau étendait ses ravages de l'Atlantique à l'Ethiopie, de l'Arabie à l'Inde, du Nil ou de la mer Rouge à la Grèce et au nord de l'Asie Mineure. L'histoire rapporte aussi que ces insectes dévastateurs s'avancèrent jadis au delà de la mer Noire jusqu'en Pologne, et même au delà de la Méditerranée jusqu'en Lombardie. Les sauterelles arrivaient en nombre incommensurable, et en rapport, pour ainsi dire, avec les vastes contrées qu'elles devaient désoler. Des générations succédaient à d'autres générations, et chacune d'elles, tout en conservant un air de famille, avait certaines différences de structure, comme le rapportent les prophètes de l'Ancien Testament. Bochart a décrit jusqu'à dix variétés de sauterelles. Ordinairement, elles paraissent en mars, mais il n'était pas rare de les voir différer leur apparition jusqu'en juin, et c'est ce qui arriva dans la circonstance rapportée en ce livre. Chaque essaim de sauterelles est formé de myriades d'individus, dont le nombre surpasse l'imagination, et ne saurait être comparé qu'aux gouttes d'une pluie abondante et serrée ou aux grains de sable de l'Océan. Aussi les Orientaux, — se servant d'une expression que nous rencontrons fréquemment aussi dans les livres sacrés, — lorsqu'ils veulent désigner une armée innombrable d'invasion, la comparent-ils à une légion de sauterelles. En effet, ces insectes voltigent en corps d'armée si épais, qu'on peut dire, sans hyperbole, qu'ils cachent la lumière du soleil. C'est même de cette particularité qu'est dérivé le nom qui leur a été donné par les Arabes. Viennent-ils à s'abattre sur la terre, ils la recouvrent et la revêtent comme d'un immense linceul.

Le récit des saints Livres, en mentionnant la puissance de dévastation des sauterelles, à propos des cinq plaies de l'Egypte, confirme aussi ce dernier trait caractéristique. Les premières plaies furent les moucherons, les mouches, une grêle meurtrière ; les sauterelles vinrent ensuite compléter l'œuvre de destruction. Non-seulement leur étonnante et énergique voracité absorbe les récoltes et les fruits de la terre, mais le feuillage des forêts, les jeunes branches, l'écorce des arbres, sont aussi leur proie. Quelquefois même, on les a vues ronger les boiseries et les portes des maisons. En outre, — et sous ce rapport, elles n'ont point d'égal parmi les ennemis de l'homme, — elles ajoutent aux ravages qu'elles font, celui de ne plus rien laisser à détruire. Elles ont soin de gâter le peu qu'elles laissent sur leur passage. Véritables Harpies, tout ce qu'elles touchent, elles le souillent de leur bave impure. Elles couvrent d'une couche immonde les objets qu'elles n'ont pu anéantir : c'est un poison corrosif qui, selon certains auteurs, brûle et calcine tout ce qu'elles ont pu atteindre. Puis, comme pour mettre le comble, lorsqu'elles n'ont plus rien où elles puissent exercer leur rage, lorsqu'elles meurent, elles exercent, par leur mort même, un dernier acte d'hostilité contre l'homme. Elles se décomposent, et les éléments vénéneux qu'elles renferment se répandent dans l'air et engendrent la peste. On peut donc affirmer qu'elles causent, en mourant, bien plus de mal encore qu'elles n'en ont fait pendant leur vie.

Telles sont les sauterelles. Les anciens hérétiques les citaient comme leur plus forte preuve pour soutenir qu'il existait un être, créateur du mal ; et un écrivain arabe, montrant contre elles une aversion toute nationale, faisait leur portrait en ces termes : elles ont, dit-il, comme pour caractériser leur puissance dévastatrice, la tête du cheval, l'œil de l'éléphant, le col du taureau, les cornes du cerf, la poitrine du lion, le ventre du scorpion, les ailes de l'aigle, les jambes du chameau, les pieds de l'autruche et la queue du serpent.

Et les voilà maintenant qui fondent sur la presque totalité du beau pays dont nous avons, en commençant ce livre, parlé avec tant d'admiration. La nuée que Juba avait désignée s'était accrue, et ce corps compacte, vaste carré, offrit bientôt une surface de deux cents stades. Or, ce n'était là que l'avant-garde d'une longue suite de semblables essaims, s'échappant successivement du marais voisin et s'élevant sous forme de nuages dans les airs d'où, après avoir formé une sorte de voûte obscure au-dessus de la plaine, ils se disposaient à fondre sur les moissons et les prairies. Enfin, cette immense et funeste armée s'ébranla et commença ses mouvements en voilant la lumière du jour. On eût dit un de ces instruments dont se sert la divine puissance, et qui, par cela même, semblent n'avoir point de volonté propre. Le vent poussait le fléau vers le nord, le dirigeant directement sur Sicca. Après s'être quelque temps soutenu dans les airs, le vol des insectes s'abaissait par degrés vers la terre, tandis que d'autres troupes nouvelles, s'élevant au-dessus des premières, s'approchaient du sol quand leur tour était venu. De leur front à leurs derniers rangs, le banc de sauterelles présentait une longueur de douze milles, et, dans toutes les directions, leur sifflement se faisait entendre à six milles de distance. Bien que le soleil en fût obscurci, il pénétrait toutefois à travers cette masse, et les ailes frémissantes de ces insectes le réfléchissaient. Quand ils se précipitèrent avec impétuosité sur la terre, on eût dit que d'innombrables flocons d'une neige jaunâtre étaient tombés du ciel ; et cette neige, tapis vivant ou plutôt drap mortuaire, recouvrit de ses plis dévorants les champs, les moissons, les jardins, les bocages, les vergers, les vignobles, les oliviers, les orangers, les palmiers, les forêts les plus épaisses. Rien de ce qui était à la portée des sauterelles ne leur échappa. N'avaient-elles rien à dévorer, elles demeuraient là sans mouvement, étendues par monceaux, ou marchaient en avant, stoïquement et du mieux qu'il leur était possible,

dans l'espoir de trouver quelque butin. Du reste, la perte de deux ou trois cent mille des leurs n'eût pas dégarni leurs rangs; elle eût passé inaperçue. Les fonds des ravins, les chemins creux étaient remplis de cette multitude ailée, barrant le passage aux hommes et aux animaux et se laissant écraser par milliers sous leurs pieds. Mais en vain des légions entières furent détruites sur les routes et noyées dans les rivières, les étangs ou les ruisseaux; en vain les paysans, à l'approche de leur ennemi, creusèrent des puits et de vastes fossés qu'ils remplirent d'eau ou de matières enflammées : peine perdue! Les sauterelles tombaient toujours en pluie plus abondante, et, prodigues de leur vie, elles étouffaient le feu et comblaient les fossés, car ces obstacles pouvaient bien les disperser pour un moment, mais ils n'empêchaient pas leurs immenses bataillons d'avancer.

Elles marchaient en droite ligne, absolument comme des soldats, ne s'arrêtant jamais, ne s'écartant pour aucun motif. Elles tracèrent un large sillon, traînée noire et hideuse, à travers tout le pays, aussi riant, aussi verdoyant vis à vis de leurs premiers rangs, qu'il était désolé et nu derrière elles; et, pour me servir du langage du prophète, devant le front de leur armée, c'était un paradis, tandis qu'à l'opposite, c'était un désert. Rien ne pouvait les émouvoir. Elles gravissaient les murailles et les haies; elles s'élançaient dans les jardins et dans les maisons habitées. Ici, s'élevait un vignoble précieux et rare, nouvel essai de l'agriculture, abrité par un bocage. Grâce au svelte peuplier de la Campagnie, le long duquel grimpe la vigne à une hauteur si grande que les vendangeurs chargés de la récolte stipulent d'avance, en vue du péril, un bûcher funéraire et une tombe dans leur engagement, il avait été possible de préserver ce vignoble de la fureur des vents d'Afrique qui renversent ordinairement les treillis trop faibles ou les perches élancées. Eh bien! ce que ni les vents ni l'orage n'avaient pu faire, les sauterelles l'ont exécuté, et l'espoir de la vendange a disparu. De ce riche

vignoble, il ne reste plus que de maigres tiges complétement dénudées. Là, un autre plant de vignes, d'une espèce moins rare, mais cultivé toutefois avec plus de soin que la vigne ordinaire, promettait les plus beaux fruits. Chaque cep est entouré d'un fossé circulaire destiné aux arrosements, et, sur les bords de ces fossés, s'élèvent, de distance en distance, des pieux destinés à maintenir les rameaux. Hélas! une heure a suffi pour mettre à néant la sollicitude et le travail du vigneron, pour humilier son orgueil. Plus loin, sur les murs d'une riante métairie, s'étale une vigne de toute beauté. Les rameaux, s'échappant d'un seul tronc, s'étendent et couvrent, véritable natte de verdure, les quatre faces du bâtiment. Une multitude de grappes serrées pendent le long des branches, et, dans un mois, l'époque de leur maturité sera venue. Et aujourd'hui, les sauterelles ont envahi chaque feuille, chaque grappe... Les moissonneurs avaient cru pouvoir conserver à l'abri de toute atteinte, dans des caves sèches ou dans des citernes soigneusement garnies de paille, le célèbre blé d'Afrique, dont un grain produit dix, vingt, cinquante, quatre-vingts et même quelquefois trois ou quatre cents tiges, surmontées chacune de deux épis, subdivisés eux-mêmes en plusieurs autres. Ces provisions étaient destinées pour Rome, mais les sauterelles sont arrivées trop tôt... Ces insatiables envahisseurs ont tout dévasté, depuis les vignes et les oliviers les plus rares, jusqu'aux parcelles de terrain où le pauvre paysan cultivait les navets, les oignons, l'orge et les courges destinés à le nourrir. La villa du décurion ou official romain n'a pas été plus épargnée. Le jardin potager si artistement cultivé est bientôt un désert, et il n'y reste plus rien des cerises, des prunes, des pêches et des abricots dont il était rempli. Les esclaves prenaient leur frugal repas du soir dans la cuisine et dans l'avant-cour de la villa, lorsqu'on vint leur apprendre que cet ennemi inattendu s'était introduit dans le fruitier où il dévore les pommes et les poires; qu'il pille et saccage les conserves de coins et de grenades

dans les armoires, et qu'il a pénétré jusque dans les caves où il envahit les jarres remplies d'huile précieuse de Chypre et de Mendès.

Déjà elles s'avancent vers Sicca et se précipitent contre les murailles de la ville, d'où elles retombent dans le fossé. Sans hésiter un instant, sans le moindre délai, elles prennent pied, gravissent les remparts et les ouvrages avancés en bois ou en stuc, franchissent les parapets, et entrent librement par les fenêtres des maisons. Elles s'avancent, non pas au nombre de deux ou trois, comme des maraudeurs ou des pillards après une victoire, mais en ordre de bataille et avec tout l'appareil d'une armée. C'est ainsi qu'elles pénètrent dans les appartements les plus secrets ou les plus somptueux. Les plantes rares ou les fleurs dont l'ombrage et l'éclat ornaient les *Impluvia* et les *Xysti*[1] : les myrtes, les orangers, les grenadiers, la rose, l'œillet, tout est anéanti. Ces animaux immondes souillent le brillant des marbres qui recouvrent les murailles et ternissent les dorures des lambris. Elles se ruent dans le *Triclinium*[2], au milieu du banquet; elles se traînent sur les mets, et, ce qu'elles ne dévorent pas, elles le souillent. Le succès et la jouissance ne peuvent les assouvir ni arrêter leur marche. Elles ne vont pas à la débandade; un instinct secret et mystérieux les rassemble, comme si une reine les commandait. Elles couvrent les pavés des rues et s'y meuvent dans un ordre admirable, formant des lignes droites et régulières, des dessins si parfaits, qu'on dirait une mosaïque vivante destinée à servir d'ornement aux places publiques. Elles se dirigent vers le marché, se précipitent sur les objets destinés aux sacrifices, inondent les boulangeries, les restaurants, les magasins des confiseurs et des droguistes : tout leur est bon. Partout où l'homme a quelque

[1] *Impluvium,* sorte de galerie couverte, mais dont un côté libre laissait arriver l'air et les parfums du *Xystus*, espèce de promenade ou de jardin qui se trouvait dans toutes les maisons romaines.

[2] Salle à manger.

chose à manger ou à boire, elles s'y précipitent, certaines de trouver une proie, et insouciantes de la mort.

Enfin, le fléau a disparu avec elles. Les habitants de Sicca, se félicitant tristement de leur départ, commencent à jeter autour d'eux un regard désolé et à constater leurs pertes. Les propriétaires des terres voisines, les acheteurs des produits ruraux déplorent la dévastation, non parce que la campagne a perdu sa beauté, mais à cause de la diminution de leurs revenus ou de la cherté des denrées. Comment plusieurs milliers d'habitants se nourriront-ils? Où la population si nombreuse des ruelles, des caves, des galetas trouvera-t-elle le blé, les figues, les dattes, les courges, les melons, les fèves, les raisins nécessaires à sa subsistance? Et puis, dans l'esprit des hommes appartenant à la classe aisée ou fortunée, s'élève une autre grave pensée : les taxes, les contributions, les droits sur le blé, les diverses redevances que perçoit la ville de Rome, avec quoi les paiera-t-on? Et le bétail destiné aux sacrifices ou à la table du riche, comment le nourrir? Plus de la moitié des denrées et des bestiaux destinés à l'approvisionnement de Sicca a été dévorée. Ces troupes d'esclaves, fléchissant sous le poids de leurs paniers, ou poussant devant eux le cheval, le mulet et le bœuf chargés de provisions, en compagnie de la vache ou du paisible mouton destiné à la boucherie, ces troupes d'esclaves, dis-je, on ne les voit plus s'avancer de la campagne vers la cité. Là, tout mouvement a cessé; sur le Forum règne une morne tristesse, et si quelques habitués y montrent encore certaine gaîté, cette joie même a quelque chose de sombre et de contraint. Oui, Sicca est abandonnée des dieux; leur courroux a dû être provoqué par quelque noir forfait. Les sauterelles ne sont pas, il est vrai, un fléau nouveau et inexplicable, mais jamais elles n'ont apparu dans une saison si avancée. Peut-être quelque temple a-t-il été souillé? Ou bien, n'aurait-on pas introduit dans la ville quelque rite profane ou tramé quelque secrète conspiration contre la religion de l'Etat?

Bientôt, une nouvelle calamité, plus terrible encore, succède à la première. Nous l'avons dit, le fléau qui nous occupe devenait parfois plus désastreux par la ruine même des sauterelles que par les ravages qu'elles avaient exercés. Quand ils le purent, les habitants du pays s'étaient efforcés de les détruire par l'eau ou par le feu, mais sans y parvenir. Toutefois, comme si ces insectes malfaisants eussent résolu de faire tout le mal possible à leurs victimes, ils tombèrent soudain malades, à peine éloignés de vingt milles de Sicca. Après s'être repus de toutes les richesses de la campagne, ils succombèrent bientôt eux-mêmes, faisant leur propre tombeau des champs qu'ils avaient dévastés. En retour de ces formes si brillantes et si variées que les sauterelles avaient reçues de la campagne, elles ne lui laissèrent que des cadavres fétides et empestés. C'était là une catastrophe subite, imprévue. Les insectes, en effet, semblaient se diriger vers la Méditerranée, comme s'ils avaient eu, à l'instar des grands conquérants, d'autres mondes à conquérir au delà. Mais, soit qu'une variation atmosphérique exerçât sur les sauterelles une désastreuse influence, soit que le temps de payer leur dette à la nature fût arrivé, elles tombèrent soudain en proie à la décomposition qui attend toutes les créatures. Leur gloire s'éclipsa, et tout devint vanité pour elles comme pour les autres êtres : « Elles avaient agi avec insolence, aussi leur châtiment fut-il de pourrir, et les airs furent empestés de leur mauvaise odeur[1]. »

Les hideux essaims gisaient privés de vie. Du sein des taillis humides, des marais verdoyants, des vallées ombragées, des fossés et des sillons des champs, parmi les tristes traces de leur passage, au milieu des récoltes ruinées et des vignobles détruits, s'échappaient des vapeurs funestes. L'air fut bientôt corrompu par ces exhalaisons empoisonnées. Un nouveau fléau était là; le fermier le comprit. Et ce

[1] Joel ii, 20.

fléau ne serait pas limité au territoire que l'ennemi avait ravagé, mais il devait s'étendre dans toutes les directions, comme l'atmosphère elle-même. Le villageois s'aperçoit avec terreur que la peste commence à sévir. Les fruits de la terre ne réclamant plus ses labeurs, il consacre toute la journée à se débarrasser du mortel fléau qui a remplacé sa récolte. Hélas ! c'est en vain qu'il se livre à ces derniers travaux : les fosses qu'il creuse, les bûchers qu'il allume serviront pour son propre corps aussi bien que pour les cadavres de ses ennemis. Envahisseurs et envahis sont étendus dans le même sépulcre ou brûlés sur le même tas de bois. L'ouvrier est frappé par la mort au milieu de son travail. L'horrible fléau étend ses ravages, et Sicca se voit menacée d'une invasion nouvelle. Des troupes de paysans et d'esclaves, leurs maîtres, leurs surveillants, les fermiers, les propriétaires : tous se précipitent vers la ville. Une terreur panique a rompu tous les liens de discipline, les lois ne sont plus observées, et chacun veut se réfugier dans Sicca, comme s'il devait y trouver un refuge assuré contre la famine et la contagion. Non moins effrayés qu'eux, les citadins montrent pourtant plus d'énergie. Ils prennent la résolution de s'opposer à ce qu'ils entrent dans la ville. Ils en ferment les portes, et établissent un rigoureux cordon sanitaire. Mais, comme l'eau entre dans un vaisseau ou la lumière à travers les volets fermés, ainsi, par la pression continue, la multitude trouva moyen de s'introduire. D'ailleurs, on a beau faire, l'air ne saurait être mis en quarantaine. La peste triompha donc de tous les obstacles, et se manifesta bientôt dans les ruelles et les plus pauvres habitations de Sicca.

XVI. — PESTE ET FAMINE.

Un grand poète païen s'écriait avec beaucoup de justesse, mais dans un sens bien éloigné du véritable :

O mortels, votre cœur, se courbant vers la terre,
Ne peut plus voir, hélas ! la céleste lumière[1].

Quant à nous, il nous semble que le sort des hommes est surtout à plaindre, parce qu'ils ne voient pas, dans les signes du temps et du monde, l'intention pour laquelle Dieu les montre dans les cieux. Le « Mané, Thécel, Pharès » est écrit sur le firmament, mais ils ne savent point le lire ; et au lieu d'en demander l'interprétation à Daniel qui a coutume de converser avec les anges, ils vont chercher ailleurs un guide, et donnent leur confiance aux Mages ou aux Chaldéens dont toute la connaissance se borne au langage terrestre. Tels étaient les infortunés habitants de Sicca. Affamés à demi, harcelés par la peste qui exigeait encore bien des victimes, embarrassés et surchargés par la rentrée dans la ville de cette population nomade, jadis occupée dans le voisinage ou employée à l'approvisionnement du marché, jamais il ne leur vint à la pensée de croire que leur propre iniquité était, devant Dieu, la seule et vraie cause du fléau que nous avons décrit. Le bras qui les frappait, ils ne le virent point ; et ils ne purent comprendre le sens direct et véritable de cette épreuve : « Convertissez-vous et faites pénitence[2]. » Jetant donc, au contraire, les yeux sur de vaines idoles ou sur des offrandes

[1] O curvæ in terris animæ et cœlestium inanes ! Perse, Sat. 11.
[2] Ezech. xviii, 30.

non moins vaines, ils s'imaginèrent qu'il n'y avait pas pour eux de plus sûr moyen d'échapper à leur infortune, que de soutenir le mensonge et de perdre tous ceux qui refuseraient de lui rendre un culte. Ainsi, par leur aveuglement opiniâtre, le fléau qui leur était envoyé dans un but salutaire, ne fit que rendre plus lourde encore leur future condamnation.

Le Forum, rendez-vous ordinaire de ce que Sicca renfermait de gens oisifs ou dangereux, devenait chaque jour de plus en plus le foyer de la maladie et de la famine. On y voyait, du matin au soir, des groupes, des sociétés stationnant soit sous les portiques, soit sur les escaliers des temples, soit auprès des tentes ou des échoppes du marché; et ces groupes se composaient d'hommes robustes sans travail, d'esclaves que les circonstances avaient, pour le moment, émancipés, et de jeunes gens corrompus et sans frein. Tous ces promeneurs étaient sans asile et n'avaient ni feu ni lieu. Leur nombre s'accroissait continuellement d'individus qui provenaient tant de la ville même que des environs; il y en avait de toutes les races du pays.

La magistrature et la milice civile à qui la police était confiée, ne pouvaient suffire à leur tâche. Les *Milites stationarii*, sorte de garnison qui représentait le pouvoir de Rome, bien qu'ils fussent disposés à agir sans partialité contre les magistrats ou la population, ne prenaient parti, en cas de collision, ni pour les uns ni pour l'autre. A dire vrai, tous les liens sociaux étaient rompus, tous les éléments politiques se faisaient la guerre. Au milieu des péripéties d'une telle calamité, chacun, à défaut d'objet clairement défini sur qui la colère commune put se décharger, s'irritait contre son semblable.

On abandonnait presque totalement les sacrifices; les entrailles des victimes n'étaient plus consultées, parce que les supplications les plus vives, les prières les plus ardentes, n'avaient ni suspendu ni même ralenti les ravages du

fléau. Les prêtres, d'ailleurs, avaient généralement remarqué que les augures étaient ou contraires ou peu favorables. On avait immolé une brebis qui avait un gésier au lieu de foie ; une truie avait mâché et avalé les fleurs dont on l'avait ornée pour le sacrifice ; un veau, après avoir reçu le coup fatal, au lieu de tomber expirant, s'était précipité dans le temple qu'il sillonna d'une traînée de sang, et alla mourir précisément en face du sacré *Adytum*[1]. Désespéré, le peuple eut recours à la sorcellerie et à la magie. On consulta les vieilles femmes et leurs étranges cérémonies, qui plaisaient d'autant mieux qu'elles étaient plus bizarres. On creusa des fosses dans les lieux écartés pour faire des sacrifices aux dieux infernaux. On ne voyait partout qu'amulettes, anneaux, jetons, pierres, tablettes, clous, ossements, plumes, légendes éphésiennes ou égyptiennes, sur lesquels reposaient les espérances de gens dont la pensée et l'attention eussent été, sans cela, exclusivement fixés sur leurs maux présents ou futurs.

D'autres, bon gré mal gré, se donnaient des distractions ou cruelles ou sérieuses. Parmi les fermiers, les petits propriétaires, les employés du gouvernement et du fisc, s'élevaient de continuelles disputes, — altercations si violentes et si nombreuses qu'en passant même sous silence les scènes de rage et de fureur qui s'y mêlaient, nous ne pourrions trouver de termes pour en donner une idée au lecteur. Un officier du camp adressait des plaintes à l'une des autorités municipales, disant que, depuis six ou sept jours, la garnison n'avait pas reçu de blé ; le fonctionnaire incriminé accusait le fermier qui, pour échapper à tout reproche, prétextait qu'il n'avait pu trouver de bêtes de somme pour conduire ses chariots à Sicca, car, disait-il, son attelage était mort d'inanition pendant le voyage. Un commis, comme nous dirions aujourd'hui, de l'*Officium* des

[1] C'était le sanctuaire des temples païens, où les prêtres seulement pouvaient entrer.

publicains ou collecteurs d'*Annona*[1], menaçait d'expulsion bon nombre de petits tenanciers qui négligeaient d'envoyer, pour le peuple de Rome, leur contingent de blé. Le *Notarius*, ou secrétaire du préfet, avait écrit de Carthage à ce sujet, en termes si violents, qu'il fallut expédier quand même, bien que les sauterelles eussent vidé granges et greniers. Plusieurs fermiers, à demi morts de faim, avaient été sommés d'acquitter leurs contributions, et, quoiqu'ils ignorassent la langue latine, il ne leur avait pas été difficile de comprendre que le refus de payer serait puni de mort. Cependant, ces hommes, au caractère opiniâtre et farouche, méprisaient ces menaces ; ils se contentaient, pour toute réponse, de donner à entendre que la mort ne pourrait être un châtiment, qu'autant que la vie serait un bien.

Le *Villicus* d'un décurion, qui exploitait une ferme dans le voisinage, exposait, en ces termes, à l'homme d'affaire de son propriétaire, le fâcheux état où il était réduit :

— Hélas ! qu'allons-nous devenir ? La moitié des esclaves a péri, et le reste est si faible, si épuisé, qu'il me sera impossible de terminer le travail mensuel. La saison de tondre les troupeaux est venue, mais je crains bien, faute de bras, de ne pouvoir vous donner la laine. Les abeilles doivent bientôt produire de nouveaux essaims, et il est urgent d'extraire leur miel, de purifier la cire... Le temps est venu de dépouiller la camomille de ses blancs pétales et de faire infuser dans l'huile son disque doré... Il faut cueillir le raisin des achits, passer les fleurs au crible et les conserver dans le miel... Il est temps de planter les choux et de semer l'alchimille et la coriandre pour le printemps prochain... Il faut fabriquer le fromage... Il faut cuire au soleil des briques blanches et rouges et des tuiles... Il faut... Hélas ! les bras nous manquent ! Ce n'est pas au *Villicus* qu'il faut s'en prendre, mais à la colère des dieux.

L'employé ou le *Procurator* de la *Baphia*[2] impériale pro-

[1] *Annona*, vivres, denrées. [2] Teinturerie.

testait, de son côté, qu'on ne trouvait plus l'insecte qui donne la pourpre, affirmant ou bien que les sauterelles l'ont dévoré avec la plante dont il se nourrit, ou bien que la peste l'a détruit. Le vieux Corbulus est tout inquiet de ne pas recevoir un fébrifuge qu'il a commandé. Un de ses esclaves se dispute avec le voiturier du marché qui s'était chargé de la commission, et qui lui rapporta que Mago, celui qui devait procurer la racine, est mort d'une fièvre plus maligne encore que celle de son maître.

— Le coquin ! s'écrie l'esclave, mon maître avait traité pour un an avec lui, et il l'a payé d'avance !

Un rire général et des huées couvrirent cette sortie de l'infortuné qui prévoyait trop bien, hélas ! que s'il revenait sans la médecine, il tâterait du *Pistrinum*[1].

— Que le vieux Corbulus s'en aille rejoindre le vieux Mago ! cria une voix dans la foule. Qu'il aille prendre sa drogue chez Pluton, et qu'il nous laisse le pain et le vin qui l'ont rendu goutteux !

— Du pain ! du pain ! rugit la foule.

Cette réponse à la première sortie s'étendit bien au delà du cercle dont l'esclave et le voiturier faisaient partie.

— Du pain et du vin, *Ceres et Liber*[2] ! s'écria un jeune légionnaire qui, demi-ivre, sortait, après une nuit d'orgie, de l'une des échoppes de marchands de vin situées sous les *Thermæ* ou bains chauds. Place ! faites-nous place, vile boue de rue, Africains demi-pétris, demi-fermentés, moitié hommes, moitié baboins, dont la nature se compose de trois-quarts de moût, le reste étant de vinaigre et d'eau. Je le disais encore tout à l'heure, vous êtes l'image d'une liqueur puante, dont l'aspect blesse la vue et soulève le cœur de dégoût.

Sans faire le moindre mouvement, la foule considérait d'un œil morne le bouclier du légionnaire, seule partie du

[1] Meule de moulin. Les esclaves étaient souvent condamnés à tourner la meule. [2] *Liber*, surnom de Bacchus, dieu du vin.

fourniment qu'il eût conservée après son orgie. La surface en était blanche, avec une pointe d'argent au milieu, qu'entouraient un cercle blanc, un rouge et puis un pourpre. Ces trois couleurs signifiaient que le soldat faisait partie des *Tertiarii*, ou de la troisième légion italique, envoyée en Afrique, dès le temps d'Auguste.

— Méprisables métis à double langue, poursuivit-il, à quoi êtes-vous bons, si ce n'est à faire la moisson pour vos propriétaires et seigneurs, pour les Romains maîtres de l'univers, *Romanos dominos rerum?* Maintenant qu'il n'y a plus de fruits à recueillir, nous n'avons que faire de vous! Rentrez chez vous, crevez, jetez-vous à l'eau, car si vous n'êtes plus bons à rien, sachez du moins ôter vos cadavres de devant nos yeux, et les éloigner des narines des Romains, la crème de l'humanité! Vous, vous n'êtes que des singes manqués, et c'est pourquoi vous attrapez la peste. Quant à nous, notre sang bouillonne et écume dans nos veines vermeilles, comme on voit le lait nouveau frémir dans une coupe remplie de vin. Oui, le vin est trop fort pour ce climat de feu, mon sang est échauffé, et pourtant je sais boire une mesure toute pleine à la prospérité de la grande Rome. Le vieil Horace l'a dit : *Nunc est bibendum,* maintenant il faut boire... Allons, faites-moi place!

Bien que, pour la plus grande partie de la foule, composée de villageois et de petit peuple, le latin fût inintelligible, tous comprirent soudain le vocabulaire, la syntaxe, la logique de cette belle langue, quand ils virent le soldat appliquer un bon coup de poing sur le visage d'un individu qui refusait de lui livrer passage. Ce dernier répondit à l'insulte par un coup de poignard.

Une partie du rassemblement se précipita sur l'agresseur. Il leur fit une grimace, leur montra le poing, et, se faufilant de côté, gagna rapidement une vaste partie du marché qui était restée libre. Il poussa un cri d'alarmes, moins par peur que pour satisfaire ses instincts querelleurs, et ce cri fit sortir des lieux de débauche deux ou trois de

ses camarades qui accoururent à son secours. Ils furent reçus par la foule à coup de pavés, et, selon toute apparence, « la crème de la nature humaine » allait être rudement fouettée, lorsque, voyant la tournure sérieuse des choses, ils se hâtèrent de prendre leurs jambes à leur cou et de se réfugier dans le temple d'Esculape, sis à l'extrémité du Forum. La multitude suivit leurs traces. Les prêtres voulurent fermer les portes de l'édifice, et une lutte s'engagea. L'émeute avait éclaté. L'homme ne subit pas de loi plus absolue que celle de se conserver soi-même. Le prêtre du dieu, tremblant qu'on ne pillât ses magnifiques bâtiments et convaincu, du reste, que les perturbateurs ne voulaient que du pain, s'avança au devant de la foule, blâma son impiété, et lui fit comprendre combien il était absurde de supposer qu'elle dût trouver, dans l'enceinte du temple, les pains dont elle manquait pour se nourrir. Il ajouta qu'à l'autre bout du Forum se trouvait une des boulangeries les plus importantes de Sicca.

La plus légère impulsion suffit pour diriger les mouvements d'une multitude en délire. Aussitôt, les insurgés se dirigent vers la maison désignée par le prêtre. Là, en effet, se trouvait un vaste et beau magasin de grains et de denrées de tout genre. Toutefois, pour le moment, la boutique semblait assez peu fournie. Le boulanger était homme prudent, et il s'était dit qu'un trop grand étalage de provisions pourrait bien, en ces temps de disette, exciter les mauvaises passions. Mais les assaillants n'étaient pas hommes à se payer de pareille monnaie ; l'un d'eux se mit à crier que le marchand avait caché son blé, après l'avoir retiré du marché pour le vendre plus cher, et que ses magasins intérieurs en étaient remplis. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer l'invasion de la boutique. Le boulanger s'enfuit comme il peut ; on brise ses fours et ses meules ; on saccage sa demeure ; on saisit, on disperse, on brise ou l'on mange, selon leur nature, tous les objets qui tombent

sous la main. Enhardie par ses excès mêmes, la foule se sent prête à accomplir de nouveaux exploits.

Toutefois, elle n'a pas de plan déterminé. Quelques pillards qui étaient à la recherche du blé, entrèrent dans l'écurie du boulanger. Ils y trouvèrent un âne occupé à tourner la meule du moulin. Aussitôt, ils le font sortir. C'était un superbe animal, annonçant à la fois et la richesse du maître et l'état florissant de ses affaires. Les ânes sont plus beaux en Afrique que dans les pays du Nord ; celui dont il s'agit était magnifique, même en le comparant à ceux que produit l'Afrique. Vite, un individu l'enfourche, la populace lui sert d'écuyer, et, comme un chevalier errant, il se met en route, cherchant des aventures extraordinaires. D'abord, il fait le tour du Forum et rassemble autour de lui la lie du peuple, ici quelques gamins, là des femmes ivres, plus loin bon nombre d'esclaves de la campagne, êtres abrutis, et quelques paysans. La curiosité, l'oisiveté, la méchanceté, l'espoir du butin, le désir vague de tenter quelque entreprise : ces divers sentiments amènent aussitôt vers lui tous ceux qui n'ont rien à perdre dans l'aventure ; ils lui font cortége et se rangent autour de lui. Mais, à mesure qu'il poursuit sa route, quand le bruit et l'émotion augmentent, alors on voit subitement disparaître de la scène tous ceux qui occupent un emploi quelconque : les *Vernæ*[1] des grandes familles, les fermiers, les boutiquiers, les agents d'affaires, les employés du gouvernement. « Afrique ! Afrique ! » s'écrie-t-on de toute part. Or, dit un ancien écrivain, pousser un tel cri dans des circonstances analogues, c'était annoncer qu'on avait des intentions nouvelles, et que rien ne pourrait faire reculer.

Ils sont en marche. Soudain, un sourd et terrible rugissement a retenti. Il sort de la loge d'un employé de la cour impériale qui est chargé de transporter à la côte, où elles

[1] Esclaves domestiques.

sont embarquées pour Rome, les bêtes féroces capturées dans l'intérieur du pays. Ce jour-là, il surveille un lion superbe, qui, assis majestueusement, contemple, à travers les barreaux de sa cage, la populace qui se met aussi à le considérer. Sa noble pose, ses qualités brillantes semblent dire qu'il est bien au-dessus de ces hommes abrutis. Ils se pressent, se poussent, fixent les yeux sur l'animal, et tentent de provoquer sa colère. Tout à coup, une voix vibrante s'écrie : *Christianos ad leones! Christianos ad leones!* « Les Chrétiens aux lions ! » Un silence profond règne sur le Forum. On dirait que ce cri a suspendu la respiration de la foule surprise. Une minute s'écoule, puis la même voix répond, plus vibrante : *Christianos ad leones!* Cette fois, mille échos sinistres font retentir toute l'étendue du Forum. L'ordre du jour est porté ; le mouvement a reçu sa direction ; le but est fixé. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que cette masse immonde ait été si longtemps à chercher, si lente à découvrir une cause si évidente de sa misère, un objet si propre à assouvir sa vengeance. La ville et la campagne, les prêtres et le peuple répétèrent : *Christianos ad leones!* On accompagnait ces vociférations d'autres clameurs :

— Qu'il vive longtemps, l'empereur ! qu'il vive longtemps, Decius ! Il y a longtemps qu'il nous ordonne d'agir. L'édit est là, et on ne l'a jamais mis en vigueur... Mort aux magistrats ! Sus aux chrétiens ! mort aux chrétiens... Qu'il vive, le grand Jupiter ! Qu'ils soient anéantis, les athées !

Ils s'agitent, ils s'ébranlent, et aussitôt l'âne attire leur attention :

— Le dieu des chrétiens ! hurlent-ils; voilà le dieu des chrétiens !

Leur première idée fut de faire dévorer le pauvre animal par le lion ; puis, ils songèrent à le sacrifier, mais ils ne savaient à quelle divinité l'offrir ; enfin, ils convinrent qu'il fallait forcer les chrétiens à l'adorer. Ils l'affublèrent donc de quelques oripeaux et continuèrent leur course, le faisant marcher à leur tête.

XVII. — LES CHRÉTIENS AUX LIONS.

Quand le cortége, après avoir fait le tour du Forum, se trouva de nouveau en face de la maison du boulanger, la multitude s'était tellement accrue que la place publique ne suffisait plus à la contenir; les rues voisines en étaient inondées. Bientôt, toutefois, une arrière-pensée surgit dans l'esprit des chefs de la bande, qui, en même temps que tous ceux qui avaient conservé quelque lueur de raison, se dirent qu'il n'était guère certain qu'il y eût des chrétiens à Sicca. Mais cela fût-il, comment parvenir à les connaître? Cette difficulté avait un caractère si pratique, qu'elle occasionna un retard de plusieurs heures d'hésitation et d'incertitude. Les obstacles, cependant, ne firent qu'enflammer davantage la rage de ces forcenés, car, plus on met de retard à apporter de l'eau à un homme que la soif tourmente, plus cette soif semble s'augmenter. Après bien des disputes, mêlées de tumulte, d'imprécations, de cris, de blasphèmes, de gestes éhontés et fébriles, tels qu'on en peut voir en enfer, ces malheureux s'ébranlèrent, et, à l'instar de ce qu'ils avaient fait sur le Forum, ils se mirent à parcourir les rues de la ville, sans but déterminé, examinant tout, de droite et de gauche, et guettant quelque exploit à accomplir. Ils semblaient vouloir calmer par le mouvement du corps l'agitation de leur ame, en attendant que leurs passions féroces pussent prendre un libre cours.

Ce jour fut terrible pour les honnêtes bourgeois de la ville, et il surpassa mille fois tout ce que les esprits les plus craintifs avaient pu imaginer en fait de manifestation populaire contre le Christianisme. La populace effrénée n'agissait pas seulement sous l'impulsion de la haine; la famine et la peste la stimulaient aussi de leur aiguillon. Saisis d'effroi,

les magistrats s'enfermèrent dans leurs maisons, car le petit corps de troupes romaines ménageait ses forces pour sa propre défense ; quant aux nombreux et infortunés apostats qui avaient renié leur croyance et sacrifié aux idoles, ils avaient exposé en hâte devant leurs portes d'abominables symboles païens, espérant ainsi détourner l'orage dont l'apostasie ne suffisait plus à détourner les coups. Les Gnostiques et autres sectaires suivirent cet exemple, à l'exception toutefois des Tertullianistes qui, soit par orgueil, soit par conviction, montrèrent plus de courage.

La voix d'airain dont parle Homère ou la plume magique de Walter Scott pourraient seules mentionner et dépeindre, en observant toutefois les convenances, les figures si diverses et si bizarres qui composaient les groupes de cette étrange procession. Tout en marchant, elle se déronlait, se variait, s'accidentait et acquérait un développement auquel l'enceinte du Forum avait d'abord fait obstacle. On ferma les édifices religieux les plus recommandables, car leurs chefs ne voulaient aucunement communiquer avec la populace. Les prêtres de Jupiter, les élèves du Temple de Mercure, les prêtres du Temple du Génie de Rome, situé près du Capitole, les Hiérophantes d'Isis, de Minerve, de Junon et d'Esculape éprouvaient non moins de dégoût que de terreur pour ce soulèvement populaire. Au contraire, le temple d'Astarté, avec ses nombreuses dépendances, où se pressaient une foule d'habitants plus immondes encore, s'il est possible, que ceux des caves du Forum ; les sanctuaires où se célébraient les rites anciens, si nombreux, si divers et en même temps si mystérieux, importés jadis de Carthage ; les lieux écartés où se pratiquaient les nouvelles superstitions venues de Syrie ou de Phrygie : tous ces repaires du crime, toutes ces écoles de débauches, fournirent au rassemblement un contingent nombreux et le rendirent plus redoutable. Canaille oisive et affamée, ignobles mendiants qui se nourrissaient des restes du sacrifice, conducteurs et égorgeurs de victimes, saltimbanques

et jongleurs amusant les badauds, danseurs, chanteurs, joueurs de flûte dans les tavernes, infâmes créatures de tout âge, hommes et enfants demi-nus et plus d'à-moitié ivres, nègres abrutis originaires de l'Atlas dont la physionomie décèle les instincts féroces, habitants de la côte ou Cananéens, gardiens des bêtes féroces de l'amphithéâtre, troupes de villageois faisant de l'épidémie un temps de saturnales, foule immense de malheureux avilis par le besoin et étendus, pendant la nuit, en longues files, à l'entrée des caves des *Thermæ* : telles étaient les recrues qui venaient grossir les rangs des perturbateurs. Ici, quelques misérables portaient les emblèmes idolâtriques du grand temple d'Astarté ; autour d'eux, des frénétiques en lambeaux, spectres que rongent la faim et la débauche, sautent et poussent des cris d'allégresse. Là, un chœur de Bacchantes se préparait à vociférer, quand le signal en serait donné, un chant non moins bruyant que plein de licence. Un grand-prêtre les suivait, celui de Saturne Punique, le *dévoreur* d'enfants, sorte de Moloch dont le culte prescrivait le massacre des chrétiens. Comme ses prêtres, ce Dieu portait des vêtements d'un rouge de feu, bien en rapport avec ses rites sanglants. Venait ensuite une troupe composée de fanatiques adorateurs de Cybèle et de la déesse Syrienne, si tant est que ce fussent deux divinités distinctes. Ces hommes avaient le visage peint de diverses couleurs, et des étoffes de toutes nuances, chamarrées de rubans, formaient leur costume varié à l'infini. Leurs cheveux étaient longs comme ceux des femmes, et sur leur tête ils portaient le turban. Ils se placèrent au front du cortége, bien dignes en tout point d'occuper le poste d'honneur. Là, ils se saisirent de l'âne du pauvre boulanger, et placèrent leur déesse sur son dos. Quelques-uns d'entre eux jouaient de la flûte, tandis que d'autres agitaient leurs cymbales, dansaient en poussant des cris affreux, branlaient convulsivement la tête ou se donnaient des coups de fouet. Tel était l'aspect de cette horrible multitude, parcourant

lentement les rues de la cité et répétant par intervalle, au milieu de mille confuses rameurs, ce cri qu'un brigand avait jeté d'abord et dont le peuple en délire se faisait l'écho : *Christianos ad leones!* « Les Chrétiens aux lions ! »

Aucun chrétien ne paraissait. Evidemment, si la rage de ces forcenés continuait à manquer d'aliment, elle devrait parcourir d'autres quartiers de la ville pour y chercher ce qui lui faisait défaut dans celui-ci. Tout à coup, l'un d'eux se souvint de l'ancienne chapelle où les chrétiens autrefois célébraient leur culte. Il n'en fallut pas davantage pour que toute la multitude s'élançât dans cette direction. Elle ne tarda pas à envahir l'édifice. Depuis longtemps déjà, ce local avait changé de destination, et, au moment où se passent ces événements, il servait d'entrepôt et était rempli d'outres et de barils. Le misérable sacristain, après avoir abandonné toute observance de la vraie foi, était demeuré là, comme garde-magasin, sous les ordres du propriétaire du dépôt. A peine les insurgés l'eurent-ils aperçu, qu'ils le traînèrent devant l'âne chargé de l'idole et lui ordonnèrent de les adorer tous les deux. Le pauvre homme obéit : il adora l'âne, il adora la déesse, il adora le génie de l'empereur ! Ce fut en vain... Les égorgeurs avaient soif de sang, et ils n'étaient pas disposés à se laisser frustrer dans leur espoir. Aussi, l'apostat n'eut pas plutôt obéi à toutes leurs exigences, qu'il fut renversé et foulé aux pieds par la multitude qui, l'ayant écrasé, l'envoya dans l'enfer dont il venait de reconnaître, par sa profession d'impiété, les puissances ténébreuses.

Le second exploit de ces enragés fut le massacre d'un Tertullianiste. Il se trouvait debout sur le seuil de sa boutique. Soudain, il fit le signe de la croix, et alla lentement et avec gravité à la rencontre du cortége. Bientôt, il fut auprès de l'âne, saisit l'idole, la brisa et en jeta les pièces à la foule. Celle-ci, pendant quelques instants, le regarda surprise et ébahie de tant d'audace ; mais soudain la haine fit explosion, et quelques femmes, se précipitant sur le

malheureux fanatique, le déchirèrent *unguibus et rostro*, et le laissèrent sanglant et expirant sur le sol.

Dans le quartier le plus riche de la ville haute, dont approchaient ces forcenés, demeurait la veuve d'un *Duumvir* qui, pendant sa vie, avait courageusement professé le Christianisme. Cette dame respectable était aussi chrétienne et ses amis avaient réussi à la soustraire à la persécution. Vivant dans la retraite, elle élevait ses enfants du mieux qu'il lui était possible, et leur inculquait les pratiques de la foi chrétienne aussi exactement que le lui permettaient les circonstances. Elle les préservait de tout mauvais exemple, de toute société dangereuse, ne les entourait que d'esclaves vertueux et leur enseignait tout ce qu'elle savait elle-même de sa foi, c'est-à-dire, les vérités nécessaires au salut. Tous avaient reçu le baptême; quelques-uns même, à défaut de prêtre, furent baptisés par leur mère. Autant que le comportait leur jeune âge, qui variait de sept à treize ans, les trois filles et les deux fils de cette femme estimable croissaient dans la science de la vérité et du salut Il y avait plusieurs années que leur père, président du tribunal du Forum, avait justement et sévèrement puni un acte de fraude accompagné d'ingratitude. Depuis lors, le coupable condamné avait nourri une haine sourde et implacable contre le magistrat et tous les siens. Le moment de la vengeance était venu. Il se hâta d'en profiter, et découvrit à ces furieux la demeure de la famille chrétienne. C'était là le plus agréable service qu'il pût leur rendre. Bientôt le modeste asile de la veuve est envahi par les ennemis du Christ et de ses disciples. Malgré les cris navrants, malgré les supplications de la pauvre mère, on lui arrache ses enfants. Le plus jeune ne voulait pas l'abandonner; il s'était attaché à ses vêtements. Hélas! en ce moment-là même, elle tomba sans vie aux pieds de ses assassins. On emmena les cinq petits orphelins en triomphe... C'était le plus bel exploit de la journée! Après avoir délibéré quelque temps sur leur sort, on se décida à livrer

les filles à la prêtresse d'Astarté, et les garçons aux sanguinaires adorateurs de Cybèle.

Le principe moteur de l'émeute était la vengeance à tirer des chrétiens; toutefois, l'espoir du pillage excitait le plus grand nombre, et, sous ce rapport, les chrétiens ne pouvaient les satisfaire. La journée avait commencé par la dévastation de la boutique d'un boulanger, et maintenant qu'ils avaient atteint le quartier le plus opulent de la cité, ils contemplaient d'un œil avide les splendides et nobles demeures. Soudain, ils poussèrent ce cri : « Du pain ! du pain ! » en l'accompagnant des plus horribles menaces contre les chrétiens. Les portes étant fermées, ils commencèrent à y heurter avec violence et cherchèrent des expédients pour franchir les hautes murailles qui défendaient les maisons sur le devant. Excités par la faim et par leurs instincts sanglants, ils s'organisèrent en bandes et allèrent de porte en porte exiger qu'on leur donnât des vivres. Tout leur convenait : pains, figues, raisins, vin, tout fut saisi, dévoré par les moins épuisés et les moins affaiblis. Une seconde bande de suppliants farouches succéda bientôt à la première, et il devint manifeste que, si une diversion quelconque ne s'opérait dans la foule, le quartier riche de Sicca allait trouver en elle un ennemi mille fois plus redoutable encore que les sauterelles.

Les demeures du *Susceptor* ou receveur des domaines, du *Tabularius* ou greffier, du *Defensor* ou conseiller de la ville, avaient déjà, ainsi que deux ou trois autres habitations, soutenu une espèce de siége entre les esclaves domestiques et la multitude, lorsqu'un nouvel assaut fut tenté contre la maison d'un membre de la *Curia*[1] qui remplissait les fonctions de *Flamen Dialis*[2]. Riche, ami de ses aises, cet homme était généralement populaire, et s'il n'avait

[1] Citoyens possédant plus de 25 arpents de terre, et faisant partie de l'*assemblée*, du conseil communal de la ville.

[2] Flamine, prêtre de Jupiter.

aucun goût pour fomenter la persécution contre les chrétiens, il désirait encore moins d'être persécuté lui-même. Sa conduite envers les chrétiens était plus que tolérante, et même, pour le moment, un de ses esclaves professait le Christianisme. C'était un Grec, cuisinier et parfumeur sans pareil. Son maître aurait donné bien de l'argent pour le conserver. Toutefois, la vie lui tenait plus à cœur qu'un bon dîner, et, pour sauver le vaisseau, il fallait jeter à la mer quelque Jonas. Les camarades du cuisinier le poussèrent dehors, avec un grand effroi mêlé d'empressement, et fermèrent en toute hâte la porte sur lui. C'était un homme entre deux âges ; sa physionomie était pleine de gravité. Il contempla d'un œil tranquille la foule en furie et houleuse s'agitant autour de lui sur la colline, et qui, à chaque instant, s'augmentait de quelque nouveau persécuteur. S'il fût resté au service de son maître terrestre, quel aurait été son avenir? Aussi longtemps que ses forces et son adresse eussent duré, il aurait eu à manger, à boire... et des coups de bâton, s'il n'eût pas contenté celui à qui il appartenait. Plus tard, sa vieillesse et sa mort eussent été celle d'un coursier usé par l'usage, et à qui il ne sert de rien d'avoir caracolé dans un brillant cortége ou henni à l'approche des combats. Mais en ce moment, quelles sont belles, ses espérances! Une agonie d'un moment, la mort d'un martyr et l'éternelle vision béatifique du Dieu pour qui il va mourir! « A l'âne ou au lion! » s'écrie la foule : « qu'il adore l'âne ou qu'il combatte le lion! » On le traîna devant l'âne, et il lui fut ordonné de se prosterner devant lui. En moins d'une minute, il avait élevé ses regards vers le ciel, fait le signe de la croix et confessé son Sauveur. La foule le mit immédiatement en pièces. Ainsi fut devancé le lion de l'amphithéâtre.

Un moment de calme succéda à cette agitation ; il devait bientôt être suivi d'un nouvel orage. Chaque famille n'avait pas à son service un cuisinier chrétien qu'elle pût dévouer à la mort. Emeutes, pillages, excès de tout genre étaient à

l'ordre du jour. En toute hâte, on envoya au camp et au Capitole messagers sur messagers pour implorer du secours. Les Romains répondirent qu'ils avaient déjà assez de besogne à protéger les édifices et les bureaux du gouvernement. Ils donnèrent cependant quelques conseils pour faire prendre le change à la foule ou l'entraîner dans quelque difficile et fatigante entreprise, afin que l'autorité pût trouver le temps de délibérer et l'occasion de ressaisir l'avantage. Ils disaient que si les magistrats pouvaient faire sortir les insurgés de la ville, le plus fort serait fait ; on fermerait alors les portes, et l'on traiterait avec eux comme on voudrait. D'ailleurs, dans ce cas, ils s'éloigneraient, se diviseraient, et, ainsi séparés les uns des autres, il serait facile de s'en rendre maître. Déjà la foule témoignait, les symptômes d'une furie nouvelle, lorsque, tout à coup, une voix s'écria :

— Agellius le chrétien ! Agellius le sorcier ! Agellius aux lions ! Allons à la ferme de Varius ! Vite, à la chaumière d'Agellius ! Par la porte du Sud-Ouest !...

Un hurlement féroce se prolongea comme un écho dans cette immense multitude. Ainsi que la première fois, l'impulsion avait été donnée. Les vagues de cette mer vivante se refoulèrent. Longeant le pied de la colline, elle se précipita violemment vers le Sud-Ouest. O Juba, bientôt ta prophétie sera accomplie... Les sauterelles seront plus funestes à la demeure de ton frère que l'édit impérial ou la magistrature de Sicca. Le déclin du jour ne pourra pas conjurer la tempête.

———

XVIII. — PÈRE ET FILS.

Depuis le soir où nous contemplions avec tant de ravissement, auprès de la chaumière d'Agellius, l'aspect enchanteur de la nature, quel changement, quel contraste ! Il est si triste de considérer la ruine et la dévastation où jadis brillaient les plus belles espérances, que nous passerons rapidement sur ce spectacle navrant. Comme autrefois, le ciel est pur et sans nuages ; le soleil poursuit sa course silencieuse, comme s'il n'avait d'autre but que de mûrir les grains et les fruits dont l'homme doit se nourrir. Hélas ! la chaleur de ses rayons est stérile ; il n'y a plus de grains ni de fruits; il ne reste plus d'hommes pour recueillir ces dons de Dieu et en jouir. Une ombre noire a traversé le paysage enchanteur et l'a rendu méconnaissable. On dirait que le feu a passé là où s'est étendue cette ombre, et qu'il a dépouillé la terre de son vêtement. Rien n'a échappé à ses ravages. Plus une plante de *khennah,* plus une rose, plus un œillet, plus une orange ni une fleur d'oranger, plus une boccone, plus une grappe de raisin, plus une baie d'olivier, plus un brin d'herbe ! Jardins, prairies, vignes, vergers, bocages, tout cela est d'une triste couleur de cendre qui a remplacé les brillantes et riches nuances qui, autrefois, les paraient. On voyait çà et là s'élever dans les airs la fumée des foyers où brûlaient en tas les débris d'une végétation corrompue et empoisonnée, les innombrables cadavres des sauterelles, ceux du bétail, ou même ceux des hommes que la contagion avait frappés. Les Vandales ou les Sarrasins, ces hordes barbares qui, plus tard, devaient successivement dévaster cette contrée, n'auraient pu exercer de tels ravages. Non loin de là, les esclaves de la ferme de Varius s'acquittaient tristement d'une besogne toute nouvelle pour

eux : ils débarrassaient les massifs de fleurs, le vignoble et les champs des déplorables restes de cette moisson luxuriante que le printemps leur avait fait espérer.

Le matin de cette journée si féconde en événements, dont il a été question dans les chapitres précédents, un petit garçon plein d'intelligence aborda Agellius occupé, en ce moment, à diriger ses laboureurs.

— Je viens de chez Jucundus, dit-il. Il a absolument besoin de vous ! Il faut venir avec moi, et par le même chemin. Voici la preuve que je vous dis la vérité. Il vous envoie cette lettre, vous souhaitant, en ces temps de calamités, les meilleurs dons de Cérès et de Bacchus.

Agellius prit les tablettes et s'avança, de l'autre côté du sentier, vers Cecilius qui, vêtu de l'habit des esclaves, travaillait là comme les autres. La missive était ainsi conçue :

« Jucundus a Agellius,

» J'espère que vous êtes assez bien rétabli pour sortir ;
» vous n'êtes pas en sûreté dans votre chaumière ; il y a
» un mouvement ce matin contre les chrétiens, et on peut
» aller vous trouver. Suivez ce garçon sans l'interroger, si
» vous n'êtes pas désireux de voir le Styx ou le Tartare. »

Agellius communiqua ce billet au prêtre.

— Mon père, dit-il, il n'y a plus ici pour nous de sécurité possible... Partons ensemble ! Mais où aller ? Dites, pouvez-vous m'emmener à Carthage ?

— Non, mon fils, Carthage est une ville tout aussi dangereuse pour nous que Sicca, répondit Cecilius. Ici, nous sommes au centre du pays, et plusieurs voies pour fuir s'ouvrent devant nous, tandis que là, nous serions cernés par la mer. D'ailleurs, tout le monde me connaît à Carthage, tandis qu'à Sicca je suis inconnu ; j'apprends ici, en outre, les événements du proconsulat et de la Numidie.

— Mais que faire ? demanda Agellius. Il n'est pas sûr

de rester ici, et vous, du moins, vous ne pouvez essayer d'entrer à Sicca. Il faut que nous allions quelque part... Mais où ?

Cecilius réfléchit un moment.

— Agellius, dit-il, il faut nous séparer !

Aussitôt, des larmes s'échappèrent des yeux d'Agellius.

— Bien qu'étranger, continua Cecilius, je connais tout ce pays mieux que vous qui y avez vu le jour. Au nord de la ville, se trouve une célèbre retraite pour les fidèles. Je suis certain qu'en ces jours de persécution, elle est remplie de chrétiens réfugiés. De tout côté sévit la fureur de l'ennemi, et sans doute nos frères des environs de Curube et de Cirtha vont y chercher aussi un refuge. Mais la grande difficulté, c'est d'y parvenir en évitant de traverser Sicca.

— Eh bien ! partons ensemble, dit Agellius.

Sur les traits de Cecilius apparurent tous les symptômes d'une grande perplexité, et, pour le moment, il sembla complétement étranger à tout ce qui l'entourait. Bientôt cependant, il revint au monde réel :

— Non, répondit-il, il faut que nous nous quittions, mais ce sera pour peu de temps. Je ne doute pas que votre oncle ne prenne soin de vous, et il a de l'influence. Pour le moment, nous serons plus en sûreté l'un et l'autre, lorsque nous serons séparés. Mais, encore une fois, je vous le répète, bientôt nous nous réunirons de nouveau. Pourquoi doubler le danger que nous courons en demeurant ensemble ? Partez donc avec le jeune messager, et moi, je vais gagner la retraite dont je vous ai parlé.

— O mon père ! dit le jeune homme, comment pourrez-vous y parvenir ? Hélas ! quelle inquiétude je vais avoir sur votre sort !

— Rassurez-vous, répondit Cecilius, bannissez toute crainte. Je vous le répète, ce n'est là qu'une épreuve passagère, car mon heure n'est pas encore venue. J'ai encore quelques années à vivre sur la terre, et vous, il vous en reste un bien plus grand nombre. Quoique j'ignore com-

ment cela se fera, Dieu me protégera et viendra à mon secours. Partez donc, mon fils, et laissez mon sort s'accomplir.

— Eh quoi! s'écria Agellius, faut-il donc que je vous quitte, vous, mon seul appui ici-bas, vous que Dieu a envoyé vers moi lorsque j'allais périr, vous à qui je dois tout! Le laïc peut-il abandonner le prêtre, et le jeune homme, le vieillard? Mais, hélas! en réalité, c'est moi qui serai sans protection, et non pas vous... Oui, mon père, les anges de Dieu vous environnent, et moi, je suis un pauvre orphelin... Bénissez-moi, pour que le mal ne m'atteigne pas... et je pars!

— Restez debout, dit le prêtre, car on vous remarquerait... Un moment, il faut que je vous donne le moyen de me retrouver. Suivez, ajouta-t-il, en lui indiquant le chemin, suivez la route de Thibursicombre jusqu'à la troisième pierre milliaire. Avancez ensuite d'un millier de pas, puis récitez sept fois le *Pater* en marchant, et adressez-vous à l'homme que vous rencontrerez sur la droite. Maintenant, allez... et que Dieu vous protége! Nous ne serons pas longtemps sans nous revoir...

Disant ces mots, il bénit Agellius.

— Ce vieux bonhomme fait bien l'important! dit l'enfant quand Agellius l'eut rejoint. Quel est-il? Un de vos esclaves?

— Vous êtes un petit indiscret. A quoi bon me faire cette question?

— On dit que les chrétiens ont amené les sauterelles par leurs enchantements, ajouta Firmius, — c'était le nom du jeune messager, — et je vous assure qu'il se fait en ce moment un joli tapage sur le Forum!... Le bruit court que vous êtes chrétien.

— Qui dit cela? Des gens qui n'ont rien de mieux à faire que de parler contre leurs voisins.

— C'est votre mollesse qui les encourage à médire, répliqua Firmius. Un autre que vous m'eût jeté à terre, si

je lui avais dit ce que vous venez d'entendre. Mais vous êtes des gens pacifiques, supportant les injures sans souffler mot. Arnobius prétend que votre père était aussi chrétien.

— Aujourd'hui, le père et le fils ne professent pas toujours la même religion, dit Agellius.

— C'est vrai, mais vous savez que les chrétiens viennent de l'Egypte, pays où le fils du cuisinier est cuisinier, le fils du soldat, soldat, et le fils du chrétien, croyez-m'en, chrétien comme son père !

— Il me semble, répondit Agellius, que les chrétiens prétendent n'appartenir à aucune race, à aucun pays. Ils se disent tous membres d'une grande famille, indépendante des bornes de la patrie, et dont la demeure est le ciel.

— Les chrétiens, reprit l'enfant, n'auraient jamais pu former le vaste empire romain : c'est là une œuvre de héros ! Jamais le grand César, Marius, Marcus, Brutus, Camille, Cicéron, Sylla, Lucullus, Scipion, n'auraient été chrétiens... Arnobius dit que les chrétiens sont des lâches qui n'osent point se montrer.

— On dirait que, vous aussi, vous aspirez à être héros un jour ?

— Non, je veux être avocat, répondit Firmius. Je voudrais devenir un grand orateur comme Cicéron, pour que tout le monde vînt m'entendre.

Ils longeaient une muraille de terre qui servait de séparation entre la ferme de Varius et celle de son voisin. Tout à coup, Firmius, qui marchait en avant, entra dans le taillis dont l'épaisseur se prolongeait jusqu'au ravin au fond duquel se trouvait, vers Sicca, la base du monticule. Il prit ensuite divers sentiers détournés, jusqu'à ce qu'il eût atteint, avec Agellius, les murs de la cité.

— Mais comment entrerons-nous ? demanda ce dernier.

— Jucundus m'a dit de vous conduire à Sicca par une route secrète, répondit l'enfant en souriant, et vous en savez mieux que moi la raison... Rassurez-vous, c'est ici un de nos chemins habituels.

Il y avait dans la muraille une large crevasse qui permettait de déplacer les briques et les pierres disjointes. C'était un de ces passages secrets que connaissent tous les gamins. Agellius se glissa par l'ouverture, et entra dans un jardin, sorte d'enclos abandonné. Autour d'eux régnait le plus profond silence. On eût dit que toutes les demeures étaient inhabitées. On entendait toutefois, dans le lointain, comme un grand bruit, et l'on comprenait aisément qu'il se passait, au centre de la ville, quelque chose d'inusité. Firmius dit à Agellius de le suivre en hâtant le pas autant que possible et de faire en sorte de n'être point remarqué. Il le conduisit à travers des ruelles et des allées qu'il ne connaissait pas, et le mena non loin du théâtre de l'émeute. L'attaque de la boutique du boulanger venait précisément de finir. Traverser le Forum raccourcissait le chemin et le rendait peut-être plus sûr, que de s'exposer à rencontrer la multitude dans une des rues de la ville. Firmius partit donc en avant, et fit heureusement passer Agellius sur le Forum, tandis que l'attention de la populace se portait dans une autre direction. Ils reprirent aussitôt leur course avec autant de précautions qu'auparavant, et bientôt ils arrivèrent à la porte de derrière de la demeure de Jucundus.

— Dites à votre oncle quelques mots en ma faveur, dit alors Firmius. Ma tâche est achevée. J'espère qu'aux *Augustalia*[1], il se souviendra de moi, et que sa générosité...

Disant ces mots, il s'enfuit.

Cecilius, de son côté, avait réfléchi avec inquiétude au chemin qu'il prendrait pour être le plus en sûreté. Il devait partir, mais son départ ne pouvait s'effectuer qu'à la faveur de l'obscurité, lorsque les routes seraient désertes et le jour incertain. Il fallait qu'il se tînt enfermé jusqu'à ce moment-là. Dans les montagnes, au delà de Sicca, se

[1] Fêtes célébrées à Rome en l'honneur d'Auguste, pour l'anniversaire de sa rentrée dans cette ville, après toutes les guerres qu'il eut à soutenir.

trouvait une vaste grotte qui avait servi de refuge aux chrétiens, depuis l'époque où, pour la première fois, l'Afrique romaine subit la persécution. Nulle partie de la contrée n'était plus favorable pour servir, comme l'on dirait aujourd'hui, de base d'opérations. Les soldats de la Croix pouvaient, selon que diminuait ou augmentait la rage de l'ennemi, s'en éloigner librement ou s'y retirer sans crainte. A sa situation au sein d'un désert aride et redouté par les habitants superstitieux qui en faisaient le séjour des mauvais esprits, cette grotte joignait l'avantage d'être à proximité d'une ville près de laquelle se croisaient les grandes chaussées menant à Hippone et à Carthage. Un bras du Bragadas que les barques pouvaient sillonner conduisait dans les bois, où il était facile de se cacher en cas de surprise, et à travers lesquels on pouvait gagner Madaure, Vacca et d'autres villes voisines. Du côté du sud, la caverne dominait la vaste plaine qui se déroulait jusqu'aux pieds de l'Atlas. La persécution qui sévissait alors avait conduit plusieurs diacres et autres membres du clergé dans ce refuge, où ils avaient trouvé bon nombre de laïcs distingués par leur position et venus de tous les points du pays. Cecilius ne pouvait nulle part être plus à même d'apprendre l'état général des affaires religieuses et de communiquer avec les régions d'outre-mer. Aussi, c'était là qu'il se rendait, lorsque la maladie d'Agellius vint entraver sa marche, car son devoir de prêtre lui prescrivait de soigner en même temps et le corps et l'ame du malade. Cecilius avait, en tout cela, suivi l'inspiration du ciel.

En ce moment, tout le problème se réduisait pour lui à trouver le moyen de parvenir à la caverne. Le chemin le plus direct conduisait à travers Sicca, mais en ce moment, il ne fallait pas songer à le prendre. Il devait donc faire un détour, descendre dans le ravin qui précédait la ville, et, tournant à gauche, traverser le vaste *Campus Martius*, qui servait de plaine d'exercice et auquel le ravin aboutis-

sait. Là, vers la droite, les monts s'élevaient subitement à pic, et étalaient ces roches escarpées dont nous avons parlé en décrivant le pays situé au nord de Sicca. Avant d'atteindre le point de la montagne où, s'aplanissant, elle prend une pente plus douce qui permet au voyageur de la gravir, il devait parcourir plusieurs milles. Certes, c'était là une entreprise hardie. Obligé de marcher dans l'ombre et d'arriver avant le lever de l'aurore, de plus étranger au pays, il ne pouvait se diriger que d'après les indications qu'on lui avait données. Tout exactes et précises qu'elles fussent, il était encore difficile de les suivre sans tâtonnement et sans crainte. S'il parvenait, toutefois, à triompher de ces obstacles avant le lever du jour, il était presque en sûreté. Il ne lui restait qu'à traverser quelques gorges de montagnes solitaires et à rebrousser chemin quelque temps vers Sicca, jusqu'à un certain point où il savait que des chrétiens stationnaient en vedettes pour servir de guides à leurs frères.

Ce plan, Cecilius n'avait personne à qui il pût le soumettre. Dans son isolement, il résolut de se retirer dans la chaumière et d'employer les quelques heures qui lui restaient à converser avec le Ciel d'où il attendait tout son secours. Il pria pour la sainte Eglise catholique répandue dans l'univers entier, et en ce moment persécutée presque en tous lieux ; il pria pour l'empire romain, encore soumis à l'enfer, qui s'en servait comme d'instrument contre cette même Eglise. Il pria pour le Proconsulat, la Numidie, la Mauritanie et pour toute l'Afrique ; il recommanda à Dieu les communautés chrétiennes de ce pays, et supplia le Ciel de faire cesser l'épreuve et de donner la force et la persévérance à tous ceux qui s'y trouvaient exposés. Il n'oublia point ses amis personnels, ses pénitents, ses convertis, ses ennemis ; il pria pour les enfants, les catéchumènes, les néophytes, pour ceux qui étaient sur le point d'entrer dans l'Eglise, pour ceux qui l'avaient reniée ou étaient en danger d'apostasier ; il pria pour les hérétiques et pour les

schismatiques, afin qu'on pût les ramener à l'Eglise romaine, une et indivisible. Il confessa et pleura les nombreux péchés déjà commis dans le monde, ou qu'il prévoyait devoir encore s'y commettre, et il en demanda pardon à Dieu avec une humilité profonde.

A peine, quatre ans auparavant, était-il entré dans le ministère, à Carthage, qu'il avait dû signaler un scandale monstrueux où se trouvait impliqué un ordre sacré de la hiérarchie. De quel relâchement intérieur ce scandale n'était-il pas l'indice? Et puis, les apostasies si fréquentes à cette époque n'indiquaient-elles pas, parmi les frères, une religion affaiblie, une foi mesquine, un grand dépérissement spirituel!... Il pria donc avec ferveur pour que les fidèles fussent édifiés et fortifiés, non-seulement par l'éclatant exemple des martyrs, mais aussi par les terribles leçons d'apostasies si fréquentes. Il prévoyait, avec une anxiété profonde, que deux schismes naîtraient de la persécution : l'un provenant de ceux qui se montreraient trop sévères pour les malheureux qui auraient abandonné la foi; l'autre, de ceux qui leur témoigneraient trop d'indulgence. Et avec une ardeur d'autant plus vive qu'il pouvait lire dans l'avenir, il suppliait le Ciel de faire en sorte que les blessures de l'Eglise fussent guéries le plus tôt qu'il se pourrait. Il pensa ensuite à la correspondance qu'il avait en ce moment avec la sainte Eglise de Rome, à qui le martyre venait de ravir son vénérable chef. Cette mort n'était pas un événement inouï pour le siége de Pierre, car les successeurs du prince des Apôtres suivaient ses traces, comme lui-même avait suivi celles du Roi et du Modèle des martyrs. Ce qui affligeait Cecilius, c'était que cinq mois déjà s'étaient écoulés depuis la vacance du siége de Rome, et qu'en ce moment, il n'y avait point encore été pourvu. Il songea alors à Fabien, le dernier pontife, qui avait déjà si glorieusement traversé cette épreuve où tant d'autres chrétiens devaient trouver la vie ou la condamnation. Il recommanda l'heure de son propre combat aux

prières du saint martyr. Il se rappela l'œuvre évangélisatrice de Fabien, et n'oublia pas de prier pour ceux des sept apôtres des Gaules qui vivaient encore, car plusieurs des missionnaires envoyés par le pape avaient déjà gagné la couronne du martyre[1]. Il demanda à Dieu qu'un jour pût venir où les villes, les riches campagnes, les collines verdoyantes de ces belles contrées entendraient la voix du missionnaire. Il pria aussi pour la Bretagne, afin que l'œuvre d'un autre pape, saint Eleuthère, œuvre couronnée de succès, pût se propager et s'étendre jusqu'aux quatre mers qui bornent ce pays; il recommanda spécialement l'île voisine de l'Ouest, encore plongée dans la nuit du paganisme, et l'immense Germanie qui s'étendait à l'Est, pour que, là aussi, fût reçu et glorifié avec la foi chrétienne, le Nom qui seul peut donner le salut.

Sa pensée se reporta ensuite sur Rome et sur l'Italie où plusieurs martyrs avaient suivi celui de saint Fabien. Deux Perses[2] avaient été mis à mort dans l'impériale cité. Maxime avait été martyrisé, et Félix mis en prison à Nôle. L'Asie Mineure, la Syrie, l'Egypte avaient déjà fourni leurs victimes, et ces contrées imploraient instamment les plus ferventes prières, l'oblation de nombreux sacrifices pour les chrétiens encore exposés à la persécution. L'évêque d'Antioche, le second siége épiscopal après celui de Rome, Babylas, avait aussi souffert le martyre. A ce souvenir, l'ame de Cecilius s'éleva vers le saint évêque, et il le pria ardemment de protéger Antioche, où se manifestaient en ce moment certaines tendances de liberté de pensée dont les résultats pouvaient devenir aussi funestes qu'ils étaient incertains. Alexandrie, ce troisième siége de l'Eglise, avait vu son patriarche, l'illustre Denis, disciple d'Origène, chassé de ses murs, comme lui-même, Cecilius, avait été exilé de sa ville épiscopale. Le même messager qui avait apporté cette dernière nouvelle à Carthage, avait appris à

[1] Saint Denis et ses compagnons. [2] Saints Abdon et Sennen.

Alexandrie où l'on avait reçu un message de Néocésarée, que l'Apôtre du Pont, Grégoire, autre disciple d'Origène, avait été aussi obligé de se dérober à la persécution par la fuite. Origène lui-même, le docteur de son siècle, le laborieux, le savant, le zélé par excellence, travaillait en ce moment à réfuter les écrits d'un épicurien nommé Celsus[1], et, sur lui aussi, la persécution s'apprêtait à fondre. Cecilius pria le Ciel avec ferveur pour obtenir qu'une intelligence si sublime, si admirable, fût préservée de la contagion des fausses doctrines qui menaçaient de faire irruption à Antioche; il supplia le Seigneur d'éloigner d'Origène les illusions et les piéges de l'orgueil qui pourraient lui faire perdre la brillante couronne qui lui était destinée dans le ciel. Cecilius se rappela ensuite d'un autre message important qu'il avait reçu de l'Egypte. On lui mandait que quelques jeunes gens de ce pays, fuyant devant la violence, s'étaient enfoncés dans les déserts de l'intérieur de la contrée, et que, parmi eux, il s'en trouvait un du nom de Paul. Ces ames d'élite pratiquaient, dans la solitude, la mortification et la prière d'une manière tout angélique, et, dans leurs luttes avec les puissances de l'enfer, ils recevaient du Ciel de merveilleuses consolations. Les solitaires ouvraient ainsi une ère toute nouvelle dans l'histoire spirituelle de l'Eglise.

Ses pensées enfin se reportèrent sur Agellius et sur l'état de trouble intérieur du jeune homme, état que les ennemis de l'Eglise, seulement préoccupés du dehors, ne soupçonnaient guère. Il pria pour Agellius et ses proches, pour son étrange et obstiné frère, pour Jucundus, pour Callista. « Oh! se disait-il, puisse cette Callista atteindre le but glorieux auquel elle semble destinée. Mais les voies du Très-Haut ne sont pas les nôtres, et ceux qui nous paraissent le plus près de Dieu, en sont souvent les plus éloignés. » Remettant ainsi toutes choses entre les mains de

[1] Celso.

Celui qui peut tout, le saint prêtre goûta le calme d'une conscience pure, persuadé d'avoir contribué, autant qu'il le pouvait par ses prières, à amener l'heureux dénouement de la crise présente.

Ces réflexions l'occupèrent plusieurs heures, depuis l'instant, où, comme nous l'avons dit, il avait fermé la porte et s'était agenouillé au pied de la croix. Mais ce n'était pas seulement devant le signe du salut qu'il s'était prosterné. Il avait entr'ouvert sa tunique, et avait tiré de son sein une petite boîte en or qu'il portait suspendue à son cou. Dans cette boîte précieuse, soigneusement fermée et maintenue, se trouvait le Saint des saints, son Seigneur et son Dieu. Au milieu des courses fatigantes du prêtre, cette divine Présence était son soutien, son guide, et, dans les accablantes anxiétés, sa consolation et sa joie. Voilà le secret de la douce sérénité qui se lit sur son visage, voilà la source de sa courageuse et confiante résolution. Il avait placé le ciboire sur la petite table devant laquelle il était à genoux, et bientôt la méditation et la prière avaient absorbé toutes ses facultés.

XIX. — L'IMPULSION DE LA GRACE.

Cecilius ignorait combien d'heures s'étaient écoulées pendant qu'il priait. Le soleil était déjà sur son déclin. Tout à coup, un bruit se fit entendre à la porte et vint l'arracher à ses pensées. Vite, il cacha dans son sein la sainte Eucharistie, son trésor, et se leva. Une femme franchissait en ce moment le seuil de la chaumière. Elle jeta sur le prêtre un regard étonné :

— Agellius n'est donc pas ici ? dit-elle.

C'était une jeune fille à la taille élevée et pleine de grâce.

Une tunique de coton jaune d'or lui servait de vêtement et descendait jusqu'à ses pieds. Des agrafes en forme de petits stylets la maintenaient sur les épaules, et, se montrant en partie sous un court manteau de dessus jeté négligemment en arrière, manteau qui, parfois, pouvait servir de voile, elles semblaient destinées non-seulement à attacher les vêtements, mais aussi à servir d'armes défensives. Les traits de la jeune fille avaient bien la douceur de ceux d'une femme, toutefois on y lisait assez de fermeté pour conjecturer qu'elle saurait, au besoin, manier les armes qui lui servaient de parure. Son visage était d'une régularité parfaite, et son teint, bien qu'il fût alors assez pâle, accusait une riche carnation. Mais le plus grand charme, qu'offrait toute sa personne, c'était une tranquillité noble et majestueuse. On distingue plusieurs sortes de calmes : celui de la paix et de la joie divines, celui de l'insensibilité, celui de l'insouciance du désespoir, celui de la mort. Aucune de ces espèces de calmes ne se lisait sur les traits de celle qui venait, en ce moment, troubler la solitude du prêtre. Le visage de l'étrangère était calme comme celui des chefs-d'œuvre de la sculpture grecque. Il reflétait une ame nourrie des visions du génie, et agissant sous l'impulsion d'une volonté toute virile. Dans son maintien, nulle apparence de timidité, mais en même temps nulle lueur de modestie. Rayonnant sur sa robe couleur d'ambre, le soleil couchant la faisait paraître comme de feu. Elle semblait parée du *flammeum*[1] nuptial, pour être fiancée, ce soir-là même, au brillant dieu du jour.

Le regard qu'elle abaissa sur Cecilius, après avoir d'abord exprimé la surprise, trahit bientôt l'anxiété de son ame :

— Je crois, ajouta-t-elle, que vous faites partie de la secte d'Agellius. Oh ! s'il en est ainsi, ne perdez pas un moment. Avant l'aurore prochaine, vous pourriez tom-

[1] Voile couleur de feu que portaient les jeunes filles, le jour de leurs noces.

ber entre les mains de l'ennemi Il est encore temps... Fuyez !

— Si je suis chrétien, répondit Cecilius, dites-moi, qui êtes-vous donc, pour vous intéresser si vivement à notre sort ? Avez-vous fait le long trajet de Sicca jusqu'à cette chaumière, pour ne donner l'alarme qu'à des sorciers ou à des athées ?

— Etranger, répliqua la jeune fille, si vous aviez vu ce que j'ai vu, et entendu ce que j'ai entendu tout à l'heure, vous ne seriez pas étonné si je cherchais à sauver d'un tel sort le plus vil des hommes. Altérée du sang des chrétiens, une ignoble populace s'agite... Le hasard, la moindre impulsion peuvent les attirer ici... Agellius est parti, dites-vous? Où est-il? Et vous-même, vous restez ici!. Ignorez-vous que des outrages sanglants ont été prodigués, que des meurtres ont été commis?...

— Celle qui témoigne aux chrétiens tant de bienveillance, dit le prêtre, doit avoir en son ame quelque étincelle du feu sacré de la foi...

A ces mots, Callista, comme hors d'elle-même, fut obligée de s'asseoir sur un banc qui se trouvait près du seuil de la porte. Soudain, comme si elle s'éveillait en sursaut, elle se leva :

— Partez! dit-elle, hâtez-vous de fuir! Peut-être viennent-ils déjà de ce côté. Mais dites-moi, Agellius...

— Rassurez-vous, dit Cecilius, il est en sûreté. Quant à moi, je saurai bien me protéger moi-même. Rien ne presse. Asseyez-vous encore un instant. Il ne faudrait pas, cependant, que l'on vous trouve en ce lieu suspect.

— Oh ! ils me connaissent tous, répondit-elle. Je travaille pour leurs temples. Je n'ai rien à craindre d'eux. D'ailleurs, je ne suis pas chrétienne.

Disant ces mots, et comme si une influence inexplicable l'eût dominée, elle se rassit.

— Pas encore chrétienne, voulez-vous dire? ajouta le prêtre.

— Seigneur, répondit-elle, pour pratiquer le Christianisme, il faut être né dans cette religion. Cette croyance est très-belle, si je puis en juger d'après ce que l'on m'en dit, mais il faut l'avoir sucée avec le lait de sa mère.

— S'il en était ainsi, comment donc aurait-elle jamais pu entrer dans le monde ? dit le prêtre.

Callista garda un moment le silence.

— Vous avez raison, reprit-elle encore. Cependant, toute religion nouvelle commence par s'adresser à l'esprit d'un petit nombre. D'abord flottante, la doctrine devient stable peu à peu et prend possession de ceux à qui elle a souri. Une influence commune réunit ces individus ; une mutuelle sympathie les fortifie, ils créent et répandent autour d'eux un symbole : la religion est fondée ! Les enfants sont élevés dans la foi de leurs pères, et, insensiblement, la croyance de quelques hommes devient celle de tout un peuple. Ainsi se formèrent le Judaïsme, la religion de Zoroastre et celle des Egyptiens.

— Sachez, dit le prêtre, qu'en ce moment même, le plus grand nombre des chrétiens d'Afrique, — et de ceux-là je puis vous parler en connaissance de cause, — est composé de personnes converties dans l'âge viril, et non pas d'enfants issus de chrétiens. Au contraire, ceux qui ont abandonné la foi, ceux qui ont monté au Capitole pour sacrifier aux démons, avaient reçu en naissant la lumière du Christianisme. Ce que je vous dis ici, c'est l'expérience qui me l'a appris, et j'ai tout lieu de penser qu'il en a été de même dans les autres contrées.

Callista semblait plutôt interroger pour obtenir des réponses, que chercher à présenter des objections. De nouveau, elle garda le silence et sembla toute pensive.

— L'humanité, dit-elle enfin, se compose de races diverses, dont l'ame présente des variétés aussi tranchées que le corps. Le rouge et le bleu ne sont pas une seule et même couleur. Par analogie, on ne fera jamais qu'un Mage

soit Grec, ou un Grec, Cœlicole[1]. Ces transformations ne servent qu'à rendre ridicules ceux qui veulent les tenter.

— Les chrétiens les plus convaincus, les esprits les plus droits qui professent cette croyance, vous diraient peut-être, reprit Cecilius, qu'il fut un temps où ils ne pouvaient tolérer le christianisme, où ils haïssaient et maltraitaient ses sectateurs.

— Oh ! depuis le premier jour où j'ai entendu parler de cette foi nouvelle, jamais je n'ai rien fait de semblable, s'écria Callista. Quoique je ne puisse pas y croire, je ne suis point l'ennemie de cette religion... Y croire ! oh non ! jamais je n'en serai capable.

— Qu'y trouvez-vous donc que vous ne puissiez croire ? demanda le prêtre.

— Cette religion me paraît trop belle pour être autre chose qu'un rêve brillant, continua-t-elle. Je l'avoue, c'est une théorie admirable, mais ses sectateurs vous disent, par leurs actes, qu'elle n'est pas réalisable. Oui, c'est une sublime conception, mais une conception pure. Au premier aspect, ses préceptes sont si nobles et si beaux, qu'ils semblent devoir être suivis sans effort. On dirait que leur accomplissement est comme naturel à l'homme. Mais la pratique... cela est bien différent. Et puis, ses dogmes sont trop effrayants, trop odieux, trop absurdes... Ils me révoltent.

— De quels dogmes voulez-vous parler ? dit encore Cecilius.

— Oh ! il me suffira d'en citer un seul, et de celui-là, personne ne pourra jamais me convaincre. Quoi ! la race à laquelle j'appartiens aurait été jusqu'ici et serait encore en ce moment vouée à d'éternels supplices !...

— Nous ferions mieux, je crois, ajouta gravement le prêtre, de nous borner à des questions moins générales et

[1] Nom que l'on donnait aux Juifs, parce que, disaient les Romains, ils n'adoraient que les nuages et le firmament.

plus palpables. Du reste, si un homme peut avoir le sort terrible dont vous parlez, pourquoi un autre, deux, ou même plusieurs, ne pourraient-ils pas encourir le même châtiment ? Souffrez donc que j'interprète autrement vos paroles, et que je suppose que votre intention a été de dire qu'il vous est impossible de croire jamais qu'un jour vous descendiez dans un Tartare éternel.

Callista tressaillit et laissa voir sur son visage une sorte de contrariété ou de souffrance.

— N'est-il pas naturel cependant, poursuivit le prêtre, que vous soyez plus à même d'analyser vos propres sentiments et de les juger, que de porter un jugement sur des individus qui vous sont étrangers ? Il me semble que si, d'abord, vous vous expliquiez avec confiance sur vous-même, vous parleriez alors des autres avec plus de justesse.

— Pensez-vous donc, demanda-t-elle d'un ton calme, que je doive, après cette vie, être plongée dans un Tartare qui ne finira jamais ?

— Etes-vous heureuse ? lui demanda le prêtre à son tour, évitant de répondre à la question qu'elle lui posait.

Callista ne répondit point. Elle baissa les yeux, et, d'une voix basse mais distincte :

— Non ! dit-elle.

Il se fit un silence. Cecilius reprit :

— Depuis plusieurs années, peut-être, vous êtes malheureuse. Dites, cela n'est-il pas vrai ? Avouez-le, vous avez sur le cœur comme un lourd fardeau que vous ne sauriez pas bien définir. Et pourtant, il est probable que, durant les dix années qui suivront celle-ci, vous serez encore moins heureuse. A mesure que vous croîtrez en âge, votre malheur deviendra plus pesant, et, si vous atteignez un jour la vieillesse, il vous sera impossible, alors, de supporter la vie.

On eût dit que ces paroles perçaient, comme un glaive, le cœur de la jeune fille :

— Oui, seigneur, s'écria-t-elle, vous dites vrai ! Celui

qui vous a dépeint mon état ne vous a point induit en erreur... Hélas! pouvez-vous avoir le triste courage de me reprocher mes souffrances, et de m'humilier par vos sanglants sarcasmes ?

— Telle n'est pas ma pensée, répondit vivement le prêtre. De grâce, laissez-moi poursuivre... Mon enfant, prenez courage, écoutez-moi et regardez bravement les choses en face. Votre fardeau s'augmente chaque jour. Cette loi de votre vie présente est bien plus certaine que la déclaration de ne pouvoir jamais croire, formulée tout à l'heure par vous avec tant de confiance. Ici, il ne s'agit pas d'une opinion, mais d'un fait que vous ne sauriez nier. Ce fardeau dont je vous parle n'est pas simplement un dogme de foi, mais un fait incontestable et inhérent à votre nature. Vos désirs sont impuissants à le changer, et si votre vie se prolongeait deux cents ans sur la terre, cette loi deviendrait de plus en plus rigoureuse pour vous. Je vous le répète, vous seriez alors si misérable après ces longues années, que vous inspireriez la pitié même à vos ennemis les plus cruels.

Cecilius n'avait pas cessé de regarder Callista, mais il parlait comme s'il se fût adressé à lui-même ou comme s'il eût médité. Ils présentaient le plus étrange contraste. Le prêtre semblait entièrement concentré en lui-même et étranger à tout ce qui l'entourait ; Callista, au contraire, oublieuse d'elle-même, paraissait absorbée tout entière dans la personne de Cecilius, ainsi que l'attestaient ses regards pleins de curiosité, sa respiration entrecoupée et son attitude inquiète.

— Père, dit-elle enfin, ce n'est plus à moi que vous parlez. Vous me méprisez !...

Le prêtre abaissa sur elle un regard paternel accompagné d'un sourire plein de douceur et de sincérité :

— Callista, ma pauvre enfant, répondit-il, ne doutez pas de l'affection que je vous porte... Vous occupez une grande place dans mon cœur. Quelques instants avant votre

arrivée, je priais pour vous... Non, je ne vous méprise pas... Toutefois, dans une affaire aussi sérieuse que le salut d'une ame, c'est devant la face de mon Seigneur que je dois vous parler. Croyez-moi, c'est bien à vous que mes paroles s'adressent, mon enfant; mais ne faut-il pas aussi que, devant son trône, je plaide sa cause contre vous ?

Son émotion était si grande, que la voix faillit lui manquer. Maîtrisant cependant la vivacité de ses sentiments, il reprit aussitôt :

— Je disais tout à l'heure que si vous pouviez vivre plusieurs siècles sur la terre, vous auriez, après ces longues années, un poids bien plus pesant encore sur le cœur. Mais vous ne vivrez que peu de temps. Vous me direz peut-être qu'alors vous rentrerez tout entière dans le néant? Mais non, je ne crois pas que vous puissiez avoir une telle croyance. Comme moi, comme la généralité des hommes, vous croyez qu'au delà du tombeau il y a une autre vie, et qu'alors vous serez encore vous-même. Vous serez le même être, bien que privée alors des secours et des soulagements extérieurs dont vous jouissez actuellement. Ce sera encore vous, mais vous seule, réduite et bornée à vos seules ressources. L'homme, dit-on, s'il reste toujours enfermé dans un cachot solitaire, perd insensiblement la raison. Que sera-ce de vous quand, après votre mort, vous serez privée de tout ce que vous avez possédé ici-bas, quand il ne vous restera plus d'autre compagnie que vous-même? Dites, votre fardeau ne deviendra-t-il pas alors bien plus intolérable encore qu'il ne l'est en ce moment?

« Je suppose, par exemple, qu'alors vous éprouviez le même plaisir à converser qu'aujourd'hui, et que vous n'ayez personne à entretenir; je suppose que votre amour pour vos poètes soit sans cesse contrarié par la perte de la mémoire; que votre goût pour la musique ne puisse se satisfaire, faute d'instrument; que votre ardeur pour la science soit entravée par l'impossibilité où vous seriez de

rien apprendre ; que votre cœur, avide d'affection, ne trouvât personne à aimer : dites, ne serait-ce pas là une peine plus grande que celle que vous éprouvez en ce moment ?

» Je m'explique. Supposez-vous, après votre mort, au milieu de gens pour lesquels vous n'éprouviez, en ce monde, que répugnance et dégoût, parmi des hommes dont les actions vous déplaisent et dont les pensées vous semblent ténébreuses. Figurez-vous, en même temps, qu'il existe, comme le prétendent les chrétiens, un Dieu unique et tout-puissant, dont l'existence vous est soudainement révélée, que ce Dieu auquel vous n'aviez jamais pensé, est le souverain maître de tout, remplissant l'univers entier de sa présence et méritant seul toutes vos affections : dites, ce cas échéant, combien ne vous trouveriez-vous pas plus à plaindre encore en vous voyant séparée de ce maître suprême ?

» Et si votre séparation d'avec Dieu devait être éternelle, mon enfant, est-ce que des gémissements sans fin ne trahiraient pas éternellement votre inexprimable désespoir?

» Si l'on admet donc que toujours l'ame a besoin d'objets extérieurs sur lesquels elle puisse se reposer ; s'il est manifeste, d'autre part, qu'elle quitte ce monde visible et tout ce qui s'y rattache, sans espoir de trouver rien de semblable après la mort ; si l'on suppose, enfin, que son sort, après cette vie, est d'éprouver là où elle se trouvera, une faim, une soif, un déchirement de cœur, aussi vifs, aussi ardents que la flamme : avouez-le, il n'y a rien que de très-rationnel dans l'idée d'un éternel Tartare. »

— Je n'ai rien à répondre, seigneur, dit Callista, et pourtant je ne sens pas s'augmenter le moins du monde ma croyance à ce dogme. Cela répugne à ma raison. Il doit y avoir un autre moyen d'expliquer les incertitudes qui nous tourmentent.

— D'un autre côté, poursuivit Cecilius sans tenir compte de cette interruption, si toutes vos pensées tendent vers un même but ; si vos besoins, vos désirs, vos aspirations

s'élèvent vers un même objet dont ils impliquent par ce fait même l'existence; si, rien ne pouvant ici-bas vous satisfaire, il se présente à vous quelqu'un qui se dise l'envoyé de l'Etre qui personnifie en soi cet objet vainement poursuivi et dont vous avez le pressentiment intérieur; si cet homme vous affirme que sa mission est de vous faire connaître cet Etre et de vous indiquer la fin pour laquelle vous existez, le remède que vous cherchez; si tous ceux qui ont essayé ce remède s'accordent pour en proclamer l'efficacité : Callista, mon enfant, ne seriez-vous pas tenue aussi de jeter au moins un regard sur la voie qui vous est indiquée, d'examiner si ce que l'on vous rapporte de cet Etre est fondé en raison, et enfin, s'il existe, d'implorer son secours, afin qu'il vous fasse la grâce de croire en lui ?

— Ce que vous me dites-là, s'écria soudain la jeune fille, c'est précisément ce qu'une de mes esclaves me répétait sans cesse... Et un autre chrétien, Agellius, m'a insinué timidement la même doctrine... O docteur de cette religion, apprenez-moi quel est ce remède, cet objet, cet amour? Ah! pourquoi, dans vos enseignements, êtes-vous si réservés et si pleins de mystère?

Cecilius, comme s'il eût cherché une réponse, garda le silence pendant quelques instants. Il reprit :

— Tous les hommes sont dans un état identique au vôtre. De nous-mêmes, nous n'aimons pas Celui qui, seul, est immuable. Notre amour est pour les choses éphémères et qui passent. Aussi, Celui que nous devons aimer résolut-il de nous attirer vers lui par de nouveaux bienfaits. Il est donc, à cette fin, venu en ce monde qui était le sien, se faisant homme comme nous. Sous cette forme humaine, il nous tend les bras et nous invite à retourner à Lui, dont nous avons reçu l'être. Callista, voilà quel est l'objet de notre culte, voilà quel est notre amour!

— Vous parlez comme Chionie, répondit la jeune fille, avec cette différence qu'elle n'exprimait que ses sentiments,

tandis que vous, vous instruisez... Quand elle parlait de son Maître, elle ne pouvait le faire sans que son visage se colorât d'une douce émotion. Agellius aussi, lorsqu'il disait un mot de son Maître, commençait soudain à rougir...

Le prêtre pouvait à peine maîtriser les sentiments qui émouvaient son ame. Ils se turent donc tous deux un moment. Mais Callista, comme si elle eût répété pour elle seule ce qu'elle venait d'entendre :

— Un être aimé, dit-elle, mais idéal... Une passion puissante, douce, pure, permanente, exclusive de tout autre amour, et pour quelqu'un qu'on ne voit jamais... Quel mystère ! Et pourtant, c'est bien là l'idée que nous autres Grecs, nous formons du beau unique et primordial, tantôt uni à une substance, tantôt revêtu par l'imagination d'une forme sensible... Mais je n'y puis rien comprendre.

— Il n'y a qu'un seul amant des ames, s'écria Cecilius, et il aime chacun de nous comme s'il était le seul objet qu'il eût à aimer. Il est mort pour chacun en particulier, comme s'il n'y avait point eu d'autres hommes pour qui il dut mourir. Il est mort sur une croix d'ignominie. Oui, « mon amour a été crucifié[1] ; » L'affection qu'il inspire n'est point changeante, car c'est l'amour de l'Immuable. Elle remplit le cœur, car elle est inépuisable. Plus nous nous approchons de lui, plus il pénètre victorieusement en nous, et nous le possédons d'autant plus intimement qu'il demeure plus longtemps en nous. Les fiançailles durent pendant toute l'éternité. Aussi, — et le monde s'en étonne, — comme il nous est facile de mourir pour notre foi !

Cecilius se tut un moment.

— Pourquoi refuseriez-vous d'aller à Lui ? reprit-il ; pourquoi ne préféreriez-vous pas le Créateur à la créature ?

Rarement Callista perdait son sang-froid. En cette occa-

[1] Amor meus crucifixus est.

sion, toutefois, elle ne put le conserver, et des pleurs s'échappèrent de ses yeux.

— Impossible ! s'écria-t-elle. Ah ! mon père, que vous me connaissez peu !

Et l'émotion la réduisit au silence. Elle reprit bientôt d'un ton plus calme :

— Non ! votre destinée n'est pas la mienne... Enfant de la Grèce, je ne puis avoir d'autre bonheur que celui que peut me donner ma belle patrie, ma nation glorieuse ! Quand je le possède, ce bonheur, je dois être heureuse, résignée, fière ! Là où je suis née, là aussi je dois vivre et mourir... Je ressemble à ces arbres qui ne peuvent être transplantés. Assyriens, Juifs, Egyptiens, ont leurs doctrines religieuses. Ils entendent le bonheur à leur manière, mais moi, je pense tout autrement. Oui, la fierté de l'esprit, l'orgueil de l'intelligence, la voix et les yeux du génie, l'enthousiasme qui fait palpiter le cœur, tout cela m'est cher, et je ne puis vivre sans ce que vous autres, chrétiens, trouveriez coupable ! Laissez-moi donc telle que la nature m'a faite. Non, je ne puis changer !

Ce revirement dans les dispositions de la jeune fille surprit péniblement le prêtre. Malgré la triste impression qu'il en ressentit, il ne put toutefois se défendre d'éprouver une vive sympathie pour cette pauvre égarée, et, d'une voix pleine d'émotion :

— Suis-je donc un Juif, un Egyptien ou un Assyrien ? s'écria-t-il. Ai-je, dès mon enfance, cru et possédé ce qui maintenant fait ma vie, mon espérance, mon amour ? Ah ! mon enfant, si vous saviez ce que je fus jadis ! Ne suis-je pas aussi un tison retiré du feu ? Mérité-je autre chose que du mal ? Qu'elle fut grande, la puissance infinie du seul Fort, du seul Miséricordieux, la grâce de l'Emmanuel qui m'a changé et attiré à lui ! Et s'il a pu convertir un vieillard comme moi, pourquoi serait-il impuissant à changer une enfant comme vous ? Ai-je pu, moi, superbe et fier Romain, amateur des joies mondaines, rhéteur occupant

une position politique, esclave de mes habitudes, de mes vieilles amitiés et de liaisons difficiles à rompre, ai-je pu, dis-je, opérer moi-même un tel changement dans tout mon être? Ai-je pu, par mes propres forces, trouver le courage de haïr ce que j'avais aimé, d'oublier ce que j'avais appris, de perdre le souvenir même de ce que je fus autrefois ? Dites, qui donc a pu nous rendre si différents l'un de l'autre, si ce n'est Celui qui peut, quand il le voudra, nous donner la plus complète similitude? Oui, sa toute-puissance vous transformera, si vous voulez seulement vous prêter à ce radical changement...

Dans le fier et sensible esprit de la jeune Grecque, une réaction s'était opérée, et elle répondit :

— Ainsi donc, ô prêtre, vous êtes tel que les autres hommes, vous êtes fragile et coupable comme moi ! De telles personnes ne sont pas rares, et j'en puis trouver par milliers... Ce qu'il me faut, c'est un être qui ne fasse point comme les autres, un être, en quelque sorte, que je puisse adorer. Je pensais qu'en vous il y avait quelque chose de spécial et d'extraordinaire... J'y avais remarqué un mélange de douceur, de tendresse et de force jusqu'ici inconnu pour moi. Je me disais : enfin, voici un dieu ! Mes dieux, à moi, sont sensuels et terrestres. Je ne les respecte ni ne crois en eux ! Mais, hélas ! il n'y a rien de mieux ailleurs !...

Elle se leva avec vivacité, et, tremblante, elle s'écria avec véhémence :

— Je vous croyais innocent, et vous avouez des fautes ! Comment saurais-je si vous valez mieux que tous ces vils hypocrites, prêtres d'Isis ou de Mithras, dont les vaines cérémonies, la seconde naissance, les lustrations, les couronnes de laurier, les robes blanches comme la neige, ne sont que l'instrument ou le manteau sous lequel se dérobe aux yeux leur profonde dépravation.

Et, d'un mouvement précipité, elle porta la main à l'agrafe longue et aiguë qui retenait sa tunique sur l'épaule. En même temps, un bruit sourd, apporté par le vent,

vint interrompre la jeune fille. C'était comme si plusieurs voix lointaines, se confondant par la distance, se fussent réunies en une seule. Les deux interlocuteurs comprirent facilement quelle était la cause de ce tumulte, et Callista s'écria :

— Cher père ! l'ennemi approche...

XX. — DIEU EST TOUJOURS LA.

Le doute n'était point possible et il fallait immédiatement prendre un parti.

— Callista, s'écria Cecilius, qu'allez-vous devenir? Ils vous mettront en pièces?

— Oh ! ne craignez rien pour moi, père, répondit-elle. Je suis des leurs, et ils me connaissent. Hélas ! je ne suis point chrétienne, moi ! Je n'ai point abjuré leurs rites... Mais vous, ne perdez pas un instant !

— Ils sont encore à quelque distance, dit Cecilius, et le vent propice nous a heureusement averti de leur marche.

Il promena ses regards autour de la chambre, et, prenant le livre des saintes Ecritures qui était déposé sur le banc, il ajouta :

— A part ce livre qu'Agellius n'a pu emporter, il n'y a plus ici aucun objet de quelque valeur. Mon enfant, écoutez, je vais vous donner une grande marque de confiance, et ce que vous allez entendre, je ne le dirais pas indifféremment à toute personne non encore chrétienne. Ma fille, prenez ce parchemin sacré : il contient la Vie de notre Seigneur sur la terre et tout ce que son amour a fait pour les hommes. Lisez ce livre, gardez-le précieusement, et, quand vous en aurez l'occasion, remettez-le à quelque chrétien. Mon cœur me dit que j'ai bien fait de vous confier ce trésor.

Il remit à Callista l'Evangile de saint Luc, et cacha deux autres rouleaux dans les plis de sa tunique.

— Un mot encore, dit Callista. Oserais-je vous demander votre nom, car peut-être un jour aurai-je besoin de vous ?

Le prêtre prit un morceau de craie et écrivit sur la muraille :

THASCIUS-CECILIUS-CYPRIANUS, ÉVÊQUE DE CARTHAGE.

Elle avait à peine achevé de lire, que plusieurs voix d'hommes se firent entendre tout près de la chaumière. Espérant détourner l'attention et sauver Cecilius, Callista qui n'éprouvait aucune crainte pour elle-même, se précipita à leur rencontre. Le prêtre aurait dû prendre aussitôt la fuite, mais il lui fallut consacrer encore quelques minutes à l'accomplissement d'un devoir sacré. Il s'agenouilla et prit le Ciboire qu'il portait sur sa poitrine. Il était à jeûn depuis la veille; toutefois, il aurait pu, dans le cas présent, consumer les saintes espèces sans réunir cette condition. Il ouvrit donc à la hâte la boîte d'or, adora le Saint-Sacrement et communia. Après avoir purifié le Ciboire, il le cacha sous ses habits, se leva et sortit de la chaumière.

Il regarda autour de lui. Callista avait disparu et nul ennemi ne se montrait. Il était donc probable qu'aucun païen ne le verrait lui-même, et il marcha en avant. Mais, dans son trouble, il se trompa de direction. Au lieu de s'enfuir derrière la chaumière, du côté opposé à celui où les clameurs avaient retenti, il courut à travers le jardin, descendit dans le chemin creux et se trouva au milieu de l'avant-garde des révoltés. Aussitôt, il fut assailli par une grêle d'injures et d'imprécations.

— Sorcier ! fit une voix, déchirons-le ! Apprenons-lui à jeter des sortiléges sur la ville...

— Rends-nous nos raisins et notre blé ! vociférait un autre.

— Prenez garde ! s'écria un troisième ; ignorez-vous

que, tant qu'il lui reste un souffle de vie, il peut vous changer en porc ou en âne?

— Expédiez-le donc au plus vite! hurla un autre en brandissant, au-dessus de la tête du prêtre, un énorme levier.

— Doucement! dit alors un grand jeune homme au teint basané qui déjà avait détourné plusieurs coups; arrêtez! ne voyez-vous pas que, si vous le tuez, il ne pourra plus détruire le charme? Auparavant, il faut qu'il répare le dommage qu'il nous a causé et qu'il retire ses maléfices... Emmenez-le, conduisez-le devant Astarté, Hercule ou le vieux Saturne. Là, nous le rôtirons à plaisir jusqu'à ce qu'il ait changé tous ces roseaux en vignes, ces cailloux en olives et cette poussière qu'emporte le vent en la farine la plus pure! Et alors, quand tout cela sera fait, il pourra danser une ronde avec quelque vache sauvage, ou s'asseoir, pour souper, à la table d'une hyène!

A ces mots, du sein de la foule ivre et furibonde, s'éleva un cri de joie formidable.

— En avant! continua la même voix d'un air légèrement sarcastique. Allons, mettez-le sur le roussin, liez-lui les mains derrière le dos et conduisez-le ainsi triomphalement jusque dans la ville. Mais gardez-vous bien de le toucher avant le temps! Jamais, si vous le tuez, le charme ne pourra être rompu. Approchez donc, prêtres de Cybèle, venez ici, et servez-lui de garde.

Et il continua, malgré les cris de la multitude, à veiller sur le vieillard et à le garantir de toute atteinte.

Bien que d'un naturel pacifique, l'âne avait été, durant cette journée, soumis aux plus tristes épreuves. Il est vrai que, par moquerie, et en sa qualité de dieu des chrétiens, on lui avait accordé large pitance, mais il n'était point accoutumé aux exclamations et aux caprices de la foule, et il n'attendait qu'une occasion pour démontrer qu'il ne participait qu'à son corps défendant à ces scènes tumultueuses. Toutefois, il n'y avait pas, pour le moment, moyen

de se mouvoir, car le peuple qui se précipitait à flots pressés dans le chemin creux obstruait le passage. La fatigue avait forcé un grand nombre des émeutiers à rester à Sicca, d'autres s'étaient dispersés dans les champs de chaque côté de la chaumière d'Agellius, d'autres enfin, escaladant la colline, descendirent dans la vallée par un autre chemin, et cependant, il s'écoula bien du temps encore avant que l'âne pût faire un seul pas. Ce moment d'attente fut cruel pour Cecilius et pour le jeune homme qui le protégeait. Enfin, le reste du cortége se décida à rentrer dans la ville, après avoir changé l'ordre de la marche, car le chemin étant encombré, ils furent obligés de faire volte-face. L'arrière-garde se trouva donc alors en tête du rassemblement, tandis que l'âne fermait la procession. Ils descendirent la colline. Cecilius, assis sur les étoffes de lin et de soie qui paraient, avant l'agression du Tertullianiste, la déesse Syrienne, voyait défiler devant lui cette horde immense. En tête, les hideux étendards de l'idolâtrie flottaient au gré des vents, et n'étaient plus soutenus qu'avec peine par des bras fatigués. Femmes avinées, enfants déguenillés portés sur l'épaule d'hommes non mieux vêtus, tapageurs, brigands, Gétules aux yeux farouches, monstres humains de l'Atlas qui semblaient tenir du singe et du chien tout ensemble, hommes masqués, bacchantes, satyres, mimes ou comédiens : tels étaient les hideux éléments de cette mer immonde. Quand ils se trouvèrent à mi-chemin de la colline à Sicca, ils s'approchèrent d'un ravin dont nous avons déjà parlé et qui, touchant au *Campus Martius*, s'étendait jusqu'aux rochers escarpés qui s'élevaient vers le Nord. La route suivie par la foule croisait précisément ce ravin, à l'endroit où, s'ouvrant et s'aplanissant, il ne présentait plus qu'une pente facile aux endroits mêmes où le sentier s'encaissait davantage. Sur la gauche, tout vestige de ravin disparaissait bientôt, pour faire place à un chemin plat et découvert qui se prolongeait vers la plaine.

Le jeune homme qui l'avait fait monter sur l'âne ne quittait pas Cecilius. Il se tenait tout près de lui, et, comme les autres, il chantait à voix pleine :

Quelle danse infernale en cette nuit profonde !
Leurs barbes sont des feux, et de leur queue immonde
Le cercle éblouissant dans les ombres a lui.

Il se tut, puis, s'adressant à voix basse à Cecilius, il lui dit en latin :

— Vieillard, vos maléfices, vous le voyez bien, n'ont eu aucun effet sur moi !

— Mon fils, répondit le prêtre, c'est encore un jour de plus qui vous est donné pour le repentir.

— Réjouissez-vous-en, aussi bien pour vous que pour moi ! répondit-il.

Et il continua sa bizarre chanson :

La sorcière Gurta veut être de la fête;
Quoiqu'elle soit boiteuse, elle a le diable en tête,
Et, jetant sa béquille, elle danse avec lui.

Puis, à l'ombre d'un if évoquant ses compagnes,
Elle les fait venir des cités, des campagnes,
Car pour elles le mal a toujours des appas.

Vieille, garde pour toi tes perfides caresses ;
Il est son maître, il rit de tes feintes tendresses...
Au maure noir lui-même il n'obéirait pas !

S'approchant alors de Cecilius, il lui dit tout bas :

— Vous voyez, vieux père, que les chrétiens n'ont pas le monopole de l'oubli et du pardon ! Désormais, appelez-moi Juba le généreux.

Le jeune homme releva la tête et fit encore ce mouvement qui lui était particulier.

Déjà ils atteignaient la base de la colline ; de grandes ombres s'allongeaient sur la vallée et annonçaient que bientôt le soleil disparaîtrait à l'horizon. Soudain, au mo-

ment où ils se trouvaient en face du ravin qui bordait la plaine, Juba coupa la corde qui retenait captifs les bras de Cecilius, puis, frappant violemment les flancs de l'animal, il lui fit prendre le galop, en descendant le ravin vers les montagnes. Les ânes d'Afrique sont plus vigoureux et plus agiles que ceux d'Europe. Celui-ci ne trompa pas les espérances de Juba. Un moment, Cecilius perdit l'équilibre, mais recouvrant aussitôt son sang-froid, il maintint les rênes et dirigea la course du vaillant animal, qui, sans cette précaution, aurait pu s'abattre. Les cris de la foule et les hurlements des prêtres de Cybèle rendirent encore plus rapide sa fuite précipitée. L'obscurité s'épaisissait de plus en plus, et, en un moment, le prêtre et l'âne disparurent. D'ailleurs, c'eût été, même en plein jour, une rude besogne pour une multitude fatiguée, affamée et ivre, que de tenter de reprendre les fuyards. Avant même d'avoir eu le temps de rendre grâce à Dieu d'un secours aussi heureux qu'inespéré, Cecilius se trouva hors d'atteinte. Faisant alors prendre à sa monture une allure plus en rapport avec ses habitudes, il se félicita d'avoir trouvé une assistance aussi opportune pour mener à bonne fin son voyage, qui, sans cela, eût été très-pénible pour lui, car, nous l'avons vu, il n'avait rien mangé depuis la veille.

Nous ne pouvons pas terminer le récit de cette journée, sans raconter le résultat qu'elle eut pour les persécuteurs et pour les victimes qu'ils ont voulu frapper. On dit ordinairement que le châtiment du crime se fait attendre. Ici, les faits démentirent l'axiome. Au moment où l'évêque exilé de Carthage échappait aux fureurs de la foule, celle-ci se trouva prise au piége qu'on lui avait tendu. La magistrature de Sicca, on le sait, avait tenté de faire sortir, par ruse, les émeutiers de la ville, afin de s'en défaire d'un seul coup et de pouvoir ensuite les traiter selon son bon plaisir. Une fois hors de la cité, on pouvait leur en refuser l'entrée et les soumettre par la force. Impuissante à comprimer la révolte dans les rues étroites et tortueuses, si nombreuses

à Sicca, la garnison romaine avait conseillé cette manœuvre qu'elle avait jurée de mener à bien, dût-elle faire usage de ses plus terribles ressources. De tous ceux qui, durant l'après-midi, étaient sortis de la ville, aucun ne devait y rentrer quand la nuit fut venue. Certes, on ne pouvait supposer aux soldats aucune sympahie pour les chrétiens, mais ils détestaient souverainement la populace. Considérant cette révolte comme une insulte personnelle, ils étaient résolus à rendre pour toujours impossible une pareille démonstration. Ordinairement, la garde des portes était confiée à la milice citoyenne ; ce soir-là, les Romains réclamèrent le poste de la *Porta Septimiana*[1] par où la multitude était sortie. Cette position réunissait tous les avantages susceptibles de faire réussir le plan qu'ils avaient adopté. Au dehors, avant d'arriver à la porte proprement dite, s'étendait une vaste esplanade dont le niveau correspondait au sol de la ville. De solides murailles renfermaient ce terrain et se prolongeaient obliquement, en se resserrant, jusqu'à ce qu'elles présentassent un chemin de la largeur d'une route ordinaire. Alors, les murs, prenant une direction horizontale, s'étendaient le long de cette route jusqu'à la chaussée qui menait au *Campus Martius*, où le terrain devenait libre jusqu'à l'entrée du ravin. En attendant le retour du cortége, les soldats se mirent en rang aux portes. Les flots de cette foule fatiguée, désappointée, abrutie, se trouvèrent bientôt engagés dans l'enceinte que nous avons décrite. Les derniers rangs refoulèrent les premiers entre les murailles, et, la multitude se massant de plus en plus, tout moyen de retraite fut anéanti. Alors, les Romains commencèrent une attaque aussi lâche que barbare. Lourdes massues, piques, gantelets de fer, pierres, briques, bâtons, fouets, glaives, casques : tout leur est bon pour écraser et massacrer cette misérable foule d'êtres humains incapables de la moindre résistance. Ils les égorgent comme

[1] Porte de Septimius.

des agneaux, les broient sous leurs pieds, et jettent les blessés par-dessus les murs de l'enceinte. Il y en eut qui essayèrent de s'échapper à travers la foule, mais ils furent obligés d'en venir aux mains avec ceux qu'ils précédaient et augmentèrent ainsi la déroute et la confusion. Parvenus à se tirer du mauvais pas, bon nombre d'entre eux furent réduits à errer dans la campagne et dans les bois, où ils périrent de froid, de faim et sous la dent des bêtes sauvages. D'autres, affaiblis par les excès et la famine, succombèrent sous l'étreinte de la peste. Quelques jours après cette horrible boucherie, on permit aux restes amaigris et mourants de cette multitude en délire d'entrer, ou plutôt de se glisser en silence et comme furtivement dans la cité. Il s'écoula bien des jours, avant que la *Plebs siccensis*[1] osât hasarder encore la moindre opinion sur le christianisme ou tout autre sujet politique, social ou religieux.

XXI. — MACHINATIONS.

A son lever, le lendemain, Jucundus apprit les événements de la veille, et leur issue lui parut plus satisfaisante qu'il n'eût osé l'espérer. Impérialiste plein de zèle, grand ami de la tranquillité, il méprisait les indigènes et haïssait les chrétiens. Ces derniers avaient souffert suffisamment pour venger le nom romain, effrayer ceux qui pouvaient songer encore à embrasser le christianisme, et leur prouver que le peuple de Sicca surveillait leurs démarches. De son côté, la plèbe avait aussi reçu une bonne leçon ; l'ordre public avait triomphé, la paix était rendue à la cité. Et puis, les craintes qu'il avait éprouvées au sujet d'Agellius

[1] Le peuple de Sicca.

étaient évanouies ou peu s'en fallait. Après avoir secrètement dénoncé son neveu à la magistrature, il avait réussi à obtenir l'assentiment des autorités militaires, qui lui avaient permis de le retenir chez lui en captivité provisoire. Quand le jeune Firmius eut quitté Agellius, à cette même issue dont nous avons parlé, Jucundus s'était soudain présenté à son neveu, en compagnie d'un *Apparitor* de l'état-major, ou de quelque chose de semblable, et il l'avait interné dans une espèce de souterrain où il reléguait ses statues avariées et passées de mode, ainsi que les autres vieilleries de son magasin.

Il n'était pas fâché de pouvoir favoriser, par la souffrance ou la frayeur, la séduction que Callista, — il l'espérait du moins, — ne manquerait pas d'exercer sur Agellius. Toutefois, il n'avait pas oublié ce que Juba lui avait dit, et il se garda bien de menacer trop ouvertement son neveu du gril ou de la roue. Mais cela ne l'empêchait pas de croire qu'un petit exposé clair et net des inconvénients inséparables de la profession du christianisme pouvait bien être de quelque poids au milieu des combats que la voix touchante et les beaux yeux de la Grecque ne manqueraient pas de livrer au cœur du jeune homme. Du reste, il était peu glorieux, peu digne d'un héros, d'être confiné, à l'insu de tous, dans une cave remplie d'antiquités, et il pensait, peut-être avec raison, qu'Agellius ne s'obstinerait pas à demeurer toujours en compagnie de statues ébréchées.

Vers le soir du jour suivant, Jucundus apprit une étrange nouvelle à laquelle il ne put ajouter foi, mais qui ne laissa pas de lui faire perdre, pour le moment, l'excellent appétit dont il se promettait d'assaisonner son souper. Quand on lui dit que Callista venait d'être arrêtée comme suspecte de christianisme, il se crut le jouet d'une hallucination, et son regard devint plus sombre, s'il est possible, que celui des dieux égyptiens étalés sur les rayons de sa boutique. Il reprit toutefois de l'assurance, et sembla même s'amuser de l'incident. L'emprisonnement, quel qu'en eût été le

motif, était un fait certain. Mais la cause... oh ! c'était là le nœud, et personne n'aurait pu se flatter de le trancher. *Varium et mutabile,* disait-il : le sexe est l'inconstance et l'instabilité même. Qui pourrait deviner les caprices et les fantaisies d'une femme ? Encore, si elle s'était mis en tête de s'éprendre d'une belle passion pour le hibou de Minerve, si elle avait coupé ses beaux cheveux blonds, si elle s'était faite danseuse de corde, on aurait pu, sans autre souci, hausser les épaules de pitié, et ne pas se donner la peine de scruter les motifs qui l'avaient fait agir. Jucundus cependant,— avec la plus profonde sagacité qui le distinguait,— comprenait bien que le moyen le plus efficace pour dégoûter son neveu de la religion nouvelle, c'était d'employer le crédit d'une personne qui lui était si chère et qui elle-même souffrait personnellement à cause du soupçon de christianisme qu'on avait fait peser sur elle. C'était déjà un assez grave inconvénient que lui, Agellius, eût souffert pour sa foi. Mais, connaissant le mauvais caractère et l'opiniâtreté de son neveu, Jucundus avait assez de sagacité pour pressentir qu'Agellius pourrait bien se faire un titre de gloire de cette souffrance même. Heureusement, les événements s'étaient produits à souhait, et jamais le jeune homme ne pourrait apprendre, sans être ému, la réclusion de Callista, sa bien-aimée. Jucundus, du moins, avait cette conviction. Professer spéculativement la foi nouvelle, qu'on l'appelât opinion, mystère ou singularité, il n'y avait là rien qui outrepassât les bornes; mais aussitôt que cette croyance menacerait de compromettre la vie ou le repos d'une autre personne, d'un être chéri, de Callista, en un mot, certes, il devenait manifeste pour Jucundus que le jeune homme prendrait lui-même l'initiative des sollicitations et des prières auprès de la capricieuse jeune fille, afin qu'elle conservât pour lui ses doux regards, en restant fidèle aux dieux de son pays. Et, absolument comme il arrive si souvent de nos jours dans maintes classes de la société, le cœur du vieillard s'épanouissait de joie à la pensée qu'il

verrait bientôt un drame si romanesque se dénouer par quelque scène riante d'amour ou de mariage.

La soirée se passa. Le lendemain, Ariston vint chez Jucundus auquel il raconta en détail les événements de la veille. Callista avait été conduite au tribunal, on l'avait questionnée, puis, sans la relâcher, ses juges la renvoyèrent à une autre séance. Tout cela devenait de plus en plus inexplicable pour Ariston, et il se sentait presque porté à croire à l'intervention d'un mauvais génie. Quelque enchantement puissant, quelque pratique de sorcellerie avaient sans doute, pour un instant, fasciné l'esprit de sa sœur. Peut-être, s'était-elle livrée à quelque rite impur? Personne, toutefois, ne pouvait savoir clairement comment elle était tombée entre les mains des officiers, mais elle n'en était pas moins captive, et il fallait aviser, le plus promptement possible, à la tirer de là.

Quel que fût toutefois ce mystère, source d'anxiétés profondes, le plus urgent était d'en porter immédiatement la nouvelle à Agellius. En effet, si on tardait à faire agir ce jeune homme, le moindre délai pourrait développer chez Callista une plus grande obstination qui ne manquerait pas de rejaillir sur Agellius et de l'entraîner aux mêmes égarements. Oh ! que de peines et d'inquiétudes les jeunes gens savent donner aux vieillards qui ne veulent que leur bonheur ! Hélas ! le moment était bien choisi pour s'étendre en récrimination... Il fallait agir. Jucundus était persuadé que les deux parties, dans l'état de souffrance et de péril où elles étaient réduites, ne pourraient se voir sans être émues. Il se disait que leur mutuelle affection aurait une éloquence si victorieuse, qu'elle leur persuaderait de se donner l'un à l'autre l'exemple d'une concession mutuelle. Cette considération, si hautement philosophique, frappa vivement l'esprit de Jucundus qui s'empressa de travailler à réaliser le beau plan qu'ils avait conçu.

XXII. — UN RUDE ASSAUT.

Agellius demeura trente-six heures dans sa prison souterraine. Plongé dans une obscurité profonde, il fut obligé de se coucher sur un banc, n'ayant pour se couvrir qu'un tapis grossier, et, pour nourriture, une ample provision de pain, de vin et d'olives. Le jour de son arrestation, quand les émeutiers passèrent auprès du temple d'Astarté, il avait distinctement entendu les vociférations et les hurlements de la foule; toutefois, il lui fut impossible de deviner et ce qui se passait dans la ville et quel avait été le sort de Cecilius. Ce qu'il deviendrait lui-même, il ne le savait pas davantage. Les formalités auxquelles il avait dû se soumettre lui disaient assez qu'il se trouvait entre les mains de la justice, et que ce n'était que par faveur spéciale qu'il avait obtenu la grâce d'être interné chez son oncle. La seconde nuit de sa captivité, un esclave que Jucundus avait mis dans le secret, le conduisit dans une étroite chambre éclairée par une sorte de lanterneau placée dans la toiture, et située au rez-de-chaussée, sur le derrière des bâtiments. Ce fut là que dans la matinée, — c'était deux jours après l'émeute, — Jucundus vint le trouver, pour l'entretenir confidentiellement.

Il commença par lui annoncer qu'il était prisonnier du gouvernement, mais qu'il espérait, grâce à l'influence dont il jouissait auprès des hauts fonctionnaires, le délivrer et le faire sortir sain et sauf de Sicca, sans que sa considération souffrît nulle atteinte. Il lui dit que la rigueur n'avait été qu'apparente et que c'était là une ruse ourdie pour donner le change aux Appariteurs qui l'accompagnaient.

— La foule, ajouta-t-il, a visité la chaumière où elle arrêta un individu, votre complice ou votre ami. Ils ont

fait main basse sur lui, mais notre homme est parvenu à leur fausser compagnie. Je n'en sais pas davantage. Le fait, toutefois, est très-heureux, car la plupart ont cru, à Sicca, que c'est vous qui aviez été pris. Et puisqu'il n'était pas possible de nier plus longtemps que vous fussiez chrétien, — quoique je n'en croie rien, — j'ai cru prudent de confirmer ce bruit. Bien plus, quelques personnes à même de vous connaître, ayant affirmé que le prisonnier évadé avait deux fois votre âge, qu'il ne vous ressemblait aucunement et que c'était une espèce d'esclave, ou plutôt celui qui a appartenu à votre père Strabon, j'ai audacieusement avancé que vous saviez employer des charmes connus des chrétiens pour vous faire paraître ce qu'en réalité vous n'étiez pas. Il est vrai que, comme vous étiez déjà arrêté, je n'ai pas complètement atteint mon but ; mais mon invention de ce charme prétendu n'a pas moins porté ses fruits en sauvegardant votre sûreté en ces lieux. Bref, j'ai fait accroire au peuple que vous étiez parti, que c'était là un bon débarras pour moi, et que j'espérai bien ne plus vous revoir jamais. Et voilà, mon cher ami, le babil que m'a inspiré la circonstance. Je compte bien, au contraire, que vous vivrez encore de longues et honorables années dans cette ville. Lorsque mon heure viendra, vous fermerez les yeux de votre oncle, et tout ce qu'il possède vous reviendra à vous seul. Quant à Juba, je n'ai pour lui aucune affection. Ce drôle ne m'inspire pas la moindre confiance.

Agellius le remercia de tout son cœur, pour les preuves de dévouement, si heureusement couronnées par le succès, qu'il lui avait données. Les projets d'avenir que Jucundus venait de lui exposer lui souriaient trop pour qu'il lui fût possible de souhaiter d'y changer quelque chose. Cependant, il croyait que son oncle se faisait illusion en se figurant qu'il pourrait demeurer avec lui et le soigner dans sa vieillesse. Agellius ne pensait pas qu'on lui permît jamais de résider en paix à Sicca. Le seul parti qu'il eût à prendre, c'était de chercher un refuge dans quelque pays lointain,

ou du moins, dans une ville où il ne serait pas connu. Fût-il toléré à Sicca par la populace, les habitants le montreraient au doigt comme chrétien et lui créeraient mille difficultés qu'aucun avantage ne pourrait compenser; d'ailleurs, de quelle influence pourrait-il jamais jouir à Sicca ? Au contraire, s'il se réunissait à une communauté chrétienne, puissante et étendue, il lui serait possible, selon la mesure de ses forces, de propager la vraie foi, tout en gardant l'incognito et en étant soutenu par ses frères. Il désirait, en conséquence, vendre immédiatement tout ce qu'il possédait, et s'éloigner de tous les regards, au moins pour un certain temps.

— Vous pensez donc que cette persécution finira bientôt? demanda Jucundus.

— Oui, si j'en juge par le passé. Jusqu'ici, nous avons eu successivement des jours d'épreuves et des jours de repos. Il en sera de même cette fois, je suppose. En effet, la persécution n'a jamais eu qu'un caractère purement local, sévissant dans une localité, tandis qu'elle en épargnait une autre.

— Croyez-moi, les temps sont bien changés ! reprit Jucundus gravement. Les émeutes populaires sont usées. Il y a deux jours à peine, elles ont eu un petit échantillon de leur sort futur. Le coup de grâce leur a été donné. Maintenant c'est l'Etat, c'est Rome elle-même qui, les dieux en soient loués ! se charge de la besogne. Oh ! cette puissance-là est bien autrement redoutable que la fureur inepte de ces vils portefaix, de cette immonde populace, à laquelle, avant-hier encore, vous étiez exposé. Enfin, la grande Rome s'est émue, mon garçon, et elle agit comme elle aurait dû le faire, même avant que vous ne fussiez né. Et alors, vous le savez, — ici Jucundus secoua la tête d'un air significatif, — et alors, vous n'auriez pas eu de choix à faire, et la folie entêtée qui vous tourmente ne serait jamais entrée dans votre cervelle.

— Si vous dites vrai, répondit Agellius, si réellement

la persécution doit entrer dans une phase nouvelle, j'ai moins de chance que jamais de pouvoir échapper ici à ses coups.

— Allons, soyez donc raisonnable, comme vous savez l'être quand vous le voulez, ajouta Jucundus. Rendez-vous bien compte de l'état des choses et agissez en conséquence. Pouvez-vous lutter contre l'impossible? Pouvez-vous changer à votre gré les faits établis? Non. Il y a des religions légales comme il y en a que la loi défend. Le christianisme appartient à cette dernière catégorie, et il n'est pas toléré. Est-ce votre faute? Non. Pouvez-vous remédier à cet état de choses? Non. D'ailleurs, n'avez-vous pas déjà fait vos preuves, et montré aux yeux de tous que vous savez agir en homme et souffrir lorsque cela vous plaît? Quant à Rome, soyez-en sûr, elle ne fléchira pas... Il faut que vous en preniez votre parti. Et pourquoi ne cèderiez-vous pas? Ah! votre cœur est trop bon, — et je le dis sans flatterie ni compliment, comme je le pense, — vous êtes trop aimable, trop bien doué de la nature, trop beau garçon, pour rester plus longtemps sous l'empire d'une si misérable superstition.

— Mon oncle, il y a quelque chose de plus puissant que Rome! dit Agellius avec fermeté.

— Agellius, ne parlez pas ainsi dans ma maison! répliqua Jucundus d'un ton sec. Non! je ne puis tolérer sous mon toit un pareil langage... Je vous le répète, je ne souffrirai pas un semblable délire... Allez ailleurs, si vous voulez afficher ainsi votre trahison. Maudit entêté! — ajouta-t-il tout bas en se parlant à lui-même, — toutefois, prenons bien garde de le pousser à bout. Agellius, reprit-il tout haut, voilà que nous nous injurions l'un l'autre... Quel bon effet cela peut-il avoir? Aucun. Les gros mots ne sont pas des arguments. Voyons, je vous en prie, faites en sorte de vous montrer raisonnable. Dites, le gouvernement impérial n'agit-il pas sérieusement aujourd'hui? Oui, n'est-ce pas? Enfin, mieux vaut tard que jamais... Pesez bien

mes paroles : dans cinq ans au plus, oui, — je vous le répète, — d'aujourd'hui en cinq ans, il n'y aura plus, dans tout l'empire romain, un seul de ces gueux de chrétiens ! Dieux ! — et son regard brilla d'un feu sombre, — dieux ! ajouta-t-il, Rome, Rome seule a, d'un souffle, chassé victorieusement de l'univers les conspirations, les ligues, les complots qui furent jamais ourdis contre elle. Aujourd'hui, elle traitera de la même manière ce nouvel et méprisable ennemi, issu de la race juive.

— En quoi donc, Jucundus, sommes-nous les ennemis de Rome ? Je m'étonne de vous l'entendre dire sans cesse, et pourtant rien n'est plus faux...

— Rien n'est plus certain, rien n'est plus évident ! Moi, j'appelle ennemis de l'Etat ceux que l'Etat lui-même regarde comme ses ennemis. Mais à quoi bon discuter ce point ? Jurez-vous par le génie de l'empereur ? invoquez-vous la *Dea Roma*[1] ? sacrifiez-vous à Jupiter ? Non, mille fois non ! Pas un mot, pas un signe, pas le plus petit grain d'encens ! Votre conduite est louche, vos défiances ont l'air de nous insulter, puis vous venez nous dire, avec tout le sérieux possible, que vous restez fidèles au gouvernement ! Allons donc ! vous nous prodiguez dans l'ombre mille outrages perfides, et vous voudriez qu'en retour nous vous embrassions sur les deux joues. En fin de compte, qu'est-ce que nous vous demandons ? quelques cérémonies innocentes... Certes, nous ne vous tendons pas de piége, nous n'abusons pas de vos paroles pour nous en faire une arme contre vous-même ; au contraire, nous vous exposons d'avance la signification, oui, toute la signification de ces cérémonies. Nous ne vous imposons point de croyance, nous ne vous disons pas : « Si vous brûlez de l'encens, vous faites profession de croire que le vieux Jupiter grelotte au sommet de l'Olympe ; » nous ne vous disons pas : « Vous jurez par le génie de César, donc l'empereur a un génie blanc, noir

[1] La ville de Rome personnifiée et adorée comme une déesse.

ou bariolé de ces deux couleurs. » Non ! nous vous expliquons auparavant ce que parler veut dire, et, vous le savez, cet acte n'est rien autre chose qu'un témoignago d'attachement pour l'empire. Bref, si vous ne voulez pas vous conformer à la loi, si vous refusez de faire ce serment, dites, n'avouez-vous pas, *ipso facto,* votre rébellion? Un tel aveuglement est-il concevable ?

Et Jucundus était devenu tout rouge.

— Mon cher oncle, dit Agellius, je vous jure que co peuple que vous détestez si fort, adresse au Ciel de continuelles prières pour la prospérité de l'empire, comme c'est, du reste, son devoir et son intérêt de le faire.

— Des prières ! des prières ! quelle absurde niaiserie ! s'écria Jucundus en contrefaisant son neveu, tant il était saisi d'indignation. Ah ! vous priez... Allons donc ! Et qui vous sait gré de vos prières? A quoi sont-elles bonnes? Il vaut mieux un peu de loyauté que toutes ces prières... Ah ! je commence à comprendre... Agellius, je vous le dis avec peine, vous vous êtes livré, corps et ame, à une infâme secte de traîtres que Rome chassera un jour devant elle et anéantira comme ces essaims de guêpes qu'on voit fuir devant la fumée... Hélas ! vous ne savez rien de leurs machinations, vous ! Non, vous n'êtes pas plus initié à leurs secrètes manœuvres que ce vil esclave, — pauvre bête ! — mis en pièce hier (ah ! vous ignoriez cela ?) oui, mis en pièce devant la maison du *Flamen Dialis!* Voyez-vous, mon garçon, il y a une multitude de dupes et vous êtes du nombre... Je vous le dis, — et ici il se frappa le front d'un air significatif, — vous n'êtes, vous autres, que les marionnettes et derrière sont les ficelles qui les font mouvoir. A peine si quelques-uns de vous connaissent le fin mot de l'énigme... Mais vos chefs, oh ! ceux-là ne se donneront pas de relâche (à moins que nous ne les écrasions, et cela plus vite qu'on ne pense !) qu'ils n'aient bouleversé l'Etat de fond en comble. Heureusement, Rome saura les anéantir. Allons, mon ami, montrez-vous raisonnable...

Voyons, je vais exposer la situation à mon pauvre et bien-aimé fils... Oh ! je connais son bon cœur !... Ah ! cher Agellius, si vous pouviez, comme moi, envisager sainement les choses ! Hélas ! à quelles inquiétudes je suis en proie à cause de vous ! Et maintenant, je...

— Mon cher oncle Jucundus, s'écria le jeune homme en l'interrompant, croyez-moi, la peine la plus sensible que j'éprouve, c'est de...

— Oui, oui, interrompit l'oncle à son tour, je vous crois... Mais, de grâce, écoutez... écoutez-moi... A chaque instant, ajouta-t-il d'un ton plus sévère et à voix basse, à chaque instant le secret se fait jour, oui, les manœuvres se dévoilent.

« Il y a cinquante ans environ, vivait un certain Tertullianus[1] de Carthage. Il écrivit des livres... Oh ! les livres ont déjà fait bien du mal en ce monde... Eh bien ! lisez-les, ces livres ; oui, méditez-les. Cet insolent a l'audace d'écrire au proconsul que le gouvernement, la ville, la province, tout le monde romain, empereurs et sujets, — y compris le proconsul lui-même, — tous, excepté la méprisable clique dont il fait partie, sont destinés, après la mort, à brûler dans un feu qui durera toujours. Voilà, certes, des sentiments patriotiques ! Mais en cela, l'absurdité surpasse encore la malveillance... Avouez-le, n'est-ce pas avec raison qu'on nomme de pareils drôles, athées et misanthropes ? Dans son délire, ce Tertullianus ose prétendre que les soldats, les hommes d'Etat, les magistrats et les juges, les sénateurs, le peuple, tous les adorateurs des dieux, tous ceux qui se couronnent la tête de fleurs dans un festin, tous ceux qui jouissent de la vie, toutes nos célébrités historiques avec nos héros et nos hommes illustres, — les Scipions, les Dèces, César, Caton, Titus, Trajan, Antonin, — habitent non pas l'Elysée, si Elysée il y a, mais le Tartare d'où jamais ils ne pourront sortir. »

[1] Le célèbre Tertullien

— Mon oncle, répondit Agellius, l'homme dont vous parlez est loin d'être pour nous un oracle. Sans doute, il avait reçu du Ciel un grand génie, mais il s'est séparé des chrétiens.

— Je ne puis entrer dans des distinctions aussi subtiles, reprit Jucundus. Vos pareils, du reste, se querellent pour la simple signification d'un mot... Non, je ne puis fendre un cheveu en quatre... Aujourd'hui, votre hiérophante de Carthage, ce Cyprianus, n'en fait pas moins que l'autre... On me l'a dit, rien ne peut égaler l'extravagance de ses attaques contre les dieux de Rome, Romulus, les Augures, les *Ancilia,* les consuls, enfin contre tout ce qui fait le légitime orgueil des Romains. Aussi, dans la ville impériale elle-même, y a-t-il un seul de leurs grands-prêtres qui n'ait pas expiré, comme un grand coupable, sous la main du bourreau ? Oui, ces orgueilleux chefs s'affublent du titre pompeux de *Pontifex maximus*[1] ! Quelle impudence !... Bref, mon enfant, écoutez bien ce que je vais vous dire... Soyez, si cela vous plaît, assez souverainement bizarre et chagrin pour détester et repousser avec dédain d'innocents et gracieux usages, des coutumes vénérables et civilisatrices, soit, vous êtes libre, et je ne m'en inquiéterais nullement, si l'on se bornait à cela... Mais, par malheur, ils vont bien plus loin... Oui, votre misanthropie est encore de la sagesse, comparativement à la présomption et à l'audace de ces Titans qui ne craignent point de provoquer Rome, la souveraine du monde... Allez, mon garçon, et essayez vos forces contre le mont Atlas... Renversez-le...

— Jucundus, répondit le jeune homme, toutes ces belles choses n'existent malheureusement que dans votre imagination. Vous en êtes tellement rempli, qu'elles se présentent sans cesse à votre esprit et que le même argument se trouve toujours sur vos lèvres. Comment voulez-vous

[1] Souverain Pontife.

que je puisse vous convaincre ? Vous tournez sans fin dans le même cercle vicieux, en supposant vos prémisses prouvées, puis vous concluez... Mais une telle conclusion ne saurait être légitime.

— Cher Agellius, reprit l'oncle en secouant la tête d'un air grave, suivez les conseils d'un vieillard. En avançant en âge, vous verrez mieux lequel de nous deux avait raison. Alors, vous regretterez d'avoir méprisé les avis d'un ami sincère, prudent et rempli d'expérience. Oui, je le répète, vous le regretterez. Allons, renoncez à vos idées et reposez-vous sur moi du soin de votre bonheur. Voyons, faites donc cela... Hélas! pourquoi, au printemps de la vie, vous river à la fortune d'hommes maudits, et cela, parce que votre faible père s'est laissé prendre au piége vers la fin de sa carrière? Non, je ne puis m'imaginer que vous vouliez sacrifier vos espérances, votre vie même, pour une chose aussi vile, aussi misérable... Eh quoi! vous ne répondez pas .. Vous me laissez parler sans proférer une syllabe!... Est-ce ainsi que vous me prouvez votre affection pour moi ?

Interpellé aussi directement, Agellius fut obligé de répondre.

— Hélas! dit-il, nous nous accorderons bien difficilement, mon cher oncle! Nous partons chacun d'un point radicalement opposé... Comment voulez-vous que nous puissions nous entendre? Je ne puis donc que vous exprimer ma manière de voir. Tout à l'heure, vous parliez d'espérance et de vie... Eh bien ! pour moi, l'unique espérance, la seule vie, la seule joie, la seule consolation, le seul désir, le suprême trésor, c'est d'être chrétien!

— Dieux immortels ! s'écria Jucundus en l'interrompant. Quoi! mettre ses espérances dans le Christianisme et déclarer qu'on ne peut vivre sans lui ! Ah ! sans doute les oreilles m'ont tinté... Mais, jeune homme, la prison vous apporterait-elle l'espérance au lieu du désespoir, et le glaive, en place de la mort, vous donnerait-il la vie ?

Par Esculape ! Lui, votre vie, vos espérances !... Agellius, vous me faites perdre la respiration... Lui, votre vie et vos espérances !... Mais votre tête est assez détraquée pour vous obliger à faire quatre fois le voyage d'Anticyre[1]. Lui, votre vie et vos espérances !... Si vous étiez glacé par la vieillesse, si vous étiez malade et condamné par les médecins, s'il ne vous restait plus qu'un souffle de vie, à la bonne heure, vous pourriez faire ce qu'il vous plairait, et je n'en prendrais pas souci... Mais vos cheveux ont la couleur de l'ébène, vos joues sont fraîches et rebondies, vos membres robustes, votre voix sonore, et vous voudriez immoler tout cela à Hécate ? Votre bon génie vous a-t-il gratifié d'un corps plein de santé, d'un œil vif et brillant, de ces bras vigoureux, de cette large poitrine ; vous a-t-il donné une noble stature, tant de force, tant de vigueur, pour que, de gaîté de cœur, vous offriez tout cela en pâture aux corbeaux ? Dites, ces membres sont-ils destinés à être disloqués par la roue, rôtis à petit feu ou suspendus au gibet ? Est-ce donc là votre reconnaissance envers la nature ? Voyons, qu'avez-vous donc reçu pour prix de votre sacrifice ? Combien vous a-t-on acheté ? Allons ! répondez-moi. Eh quoi ! seriez-vous muet et fou tout ensemble ? Oui, je vous le demande, êtes-vous muet ?... Etes-vous muet !

—Mon oncle, s'écria Agellius désolé de ne pouvoir exprimer plus victorieusement toute sa pensée, si vous saviez seulement ce que c'est que de posséder la vérité ! Eh bien ! le chrétien a trouvé la vérité, l'éternelle vérité, au milieu d'un monde où l'erreur règne en maître. Voilà sa récompense, voilà son salaire ! Assurément, rien n'est plus précieux !... Vous voyez bien que je ne puis abandonner la vérité !... Mais c'est comme si je vous parlais le langage du Carthaginois ou du Barbare...

Pour un moment, Jucundus se trouva très-embarrassé,

[1] Ile du golfe de Corinthe où l'ellébore croissait en abondance.

quoiqu'il parût plus préoccupé des mots eux-mêmes que du sens qu'ils pouvaient offrir. Ebahi et comme foudroyé, il recommença à parler, mais il lui fallut proférer plusieurs sentences, avant d'avoir recouvré sa loquacité ordinaire.

— La vérité ! s'écriait-il. C'est bien la vérité que vous dites, hein ? La vérité !... Ah ! c'est là votre récompense ?... En effet, je ne me trompe pas, c'est bien de la vérité qu'il a parlé... Mais qu'est-ce donc que cette vérité ? Qu'entendez-vous par là au ciel et sur la terre ? Où avez-vous déterré ce jargon ? Dieux ! comme les sottises orientales vous ont dérangé la cervelle !... La vérité, ajouta-t-il d'un ton plus animé, en fixant sur lui un regard où se peignaient en même temps l'impatience et le triomphe, la vérité !... Que Jupiter vous vienne en aide, mon garçon !...La vérité... Oui, elle remplira ma coupe de *Melilotus*, elle me couronnera de fleurs, elle me charmera par ses chansons, elle me donnera tous les plaisirs, elle jettera à pleines mains l'or dans ma ceinture, elle rafraîchira mes tempes si j'ai la fièvre, elle me gratifiera d'une belle villa et de plusieurs centaines d'esclaves, elle m'élèvera même au duumvirat ! Bravo !... Qu'elle me fasse seulement ce cadeau-là, et je l'adore... Oui, j'en fais ma déesse favorite, et je la mets bien au-dessus de la Fortune, du Destin, de Rome et de toutes les déesses ensemble. Toutefois, je veux voir, toucher, sentir, palper, peser et mesurer les belles promesses qu'on me fait. Qu'on m'en donne un échantillon, un simple à-compte... Moi, je suis trop vieux pour poursuivre encore le feu follet des espérances. Manger, boire, et le plaisir : voilà toute ma philosophie, voilà toute ma religion. Non, je ne connais rien de meilleur. Le jour présent est notre bien ; le lendemain appartient à nos fils.

Il se tut un moment. Enfin, il ajouta d'un ton plein de tristesse :

— Oh ! si cette vérité pouvait seulement tirer Callista de la prison où elle l'a fait jeter, je pourrais alors...

— Callista... elle en prison ! s'écria le jeune homme

au comble de la surprise. Que voulez-vous dire, Jucundus ?

— Oui, rien n'est plus certain, Callista est en prison... On la soupçonne aussi d'être chrétienne.

— Callista... Elle serait chrétienne! dit le jeune homme avec angoisse. Ai-je bien entendu? Mais non, mon cher oncle, cela n'est pas possible... Vous ne parlez pas sérieusement... De grâce, mon très-cher Jucundus, dites-moi vite ce que signifie ce mystère?

— Vous devez le comprendre beaucoup mieux que moi-même. Toutefois, puisque vous tenez à avoir mon opinion, la voici. Quant à être chrétienne, non, elle ne l'est pas plus que moi... Mais elle se sera éprise pour vous d'une belle passion, et elle s'imagine sans doute, en se disant chrétienne, se rendre agréable à vos yeux, augmenter encore l'intérêt qu'elle vous inspire, que sais-je? — car je ne me crois pas assez avisé pour débrouiller ce cahos de caprices féminins, — peut-être désire-t-elle partager votre sort ? Il est possible aussi qu'elle n'ait agi de la sorte que par dépit ou par esprit de contradiction... Bref, je vous le répète, il m'est impossible de deviner les ressorts cachés qui peuvent faire agir une femme...

— Mais enfin, quelle serait la source de son dépit? Qui donc l'a contrariée, s'écria Agellius qui avait perdu tout son sang-froid. O Callista !...Callista en prison comme chrétienne... Ah! s'il était vrai qu'elle fût chrétienne... Et si elle ne l'était pas!...Si elle ne l'était pas?—répéta-il avec terreur, — et pourtant la voilà en prison... en prison pour une religion qui n'est point la sienne! O mon oncle, comment la tirer de là? Mais c'est impossible... Non, elle ne peut être chrétienne... On n'arrive point là tout d'un coup... Quel étonnant mystère !...

— Comme vous, répondit Jucundus, je suis sûr qu'elle n'est pas chrétienne... Oh ! je parierais la plus belle statue de mon magasin pour soutenir cette opinion .. Cependant, que voulez-vous faire, si Callista possède assez de perver-

sité, — et pareille chose n'est pas rare, — pour affirmer faussement qu'elle professe le Christianisme? Quel moyen employer alors? Il faut bien croire ce qu'elle affirme.

— Oh ! non, s'écria Agellius, non, cette douce et tendre enfant n'est pas enfermée dans un horrible cachot...

A cette pensée, un cri perçant, qu'il ne put contenir qu'avec peine, faillit s'échapper de sa poitrine.

— De grâce, cher oncle, reprit-il, dites-moi la vérité tout entière... Hélas ! pourquoi avoir attendu si longtemps pour me faire ce triste récit? Dites-moi, y aurait-il un remède?

Alors, Jucundus crut le tenir tout de bon dans ses filets.

— Oui, répondit-il, il y a un remède, et ce remède est facile... Nous convenons tous les deux qu'elle n'est point chrétienne; d'autre part, il est manifeste qu'elle a prétendu professer le Christianisme ou quelque chose d'approchant... Or, je connais justement une personne qui a assez de pouvoir sur elle pour la faire convenir de ce qui en est.

— Ah ! fit Agellius en se levant en sursaut, comme s'il eût senti la piqûre d'un aspic.

Jucundus se tut un moment comme pour laisser le poison s'infiltrer dans les veines du jeune homme. Ce dernier se cacha la figure dans ses mains, et, les coudes appuyés sur ses genoux, il commença à trembler. On l'eût dit en proie à une fièvre ardente.

— Je vous le répète, dit enfin Jucundus, Callista s'imagine que certain jeune homme souffre, et elle s'est déterminée à partager ses souffrances.

— Cela est faux, s'écria Agellius avec une vive agitation, oui, cela est faux ! Mais, ô mon doux Seigneur, si elle est encore païenne, ils ne pourront certainement pas la mettre à mort comme chrétienne !

— Et si elle est résolue à s'aventurer avec vous? Si. par cela même que vous êtes chrétien, elle veut aussi se dire chrétienne? Dites, puis-je y faire quelque chose? Quant à vous, vous n'avez qu'à vouloir. La solution de la difficulté est entre vos mains !

— Non ! elle ne m'aime pas, s'écria Agellius. Elle ne m'a donné aucune raison de le penser ! Je suis sûr qu'elle ne m'aime pas... Je ne suis rien pour elle... Oui, sa conduite doit avoir un autre mobile que celui que vous indiquez... D'ailleurs, je n'ai aucun empire sur elle... Je ne saurais la dissuader... Non, je ne comprends rien à tout cela... Et moi, je suis enfermé ici...

Et il se mit à parcourir la petite chambre en long et en large, comme si cet exercice devait lui rendre la liberté.

— Je pense, reprit Jucundus, que vous pourriez facilement éclaicir vous-même le mystère. Il me semble qu'on vous laisserait bien sortir pour aller la voir.

Le tentateur marchait trop vite en besogne, et Agellius ne l'entendait point.

— Pauvre et douce Callista, s'écriait-il, tu es innocente, oui, tu es innocente ! Non, elle n'est pas chrétienne... Ah ! continua-t-il, comme si l'avenir se déroulait à ses yeux, elle succombera sans être chrétienne, sans foi, sans amour ! Elle mourra dans le péché ! Elle sera mise à mort, parce qu'elle a professé faussement une croyance qui seule pourrait, par le trépas même, la conduire à la vie ! O Seigneur, ayez pitié de moi !

Et, plongé dans un profond abattement, il se laissa tomber à terre. Jucundus en fut attendri, mais encore plus alarmé.

— Allons, mon fils, venez avec moi... Vous allez mettre tout le voisinage en émoi. Maîtrisez votre douleur, soyez homme, calmez-vous, et tout ira bien. Si Callista n'est pas chrétienne, — et elle ne l'est pas, — elle ne subira pas le supplice attaché à ce crime, et l'on saura bien l'arracher aux bourreaux. Rassurez-vous, elle n'est point renfermée dans le hideux cachot que vous supposiez tout à l'heure, mais on lui a donné un logement convenable. Vous pourrez l'y voir, la consoler, et les choses s'arrangeront.

— Oui, dit Agellius qui semblait plongé dans une espèce de rêverie, je la verrai... Elle est chrétienne ou elle ne l'est point... Si elle l'est... (et ici, la voix lui manqua);

mais si elle ne l'est pas, elle vivra jusqu'à ce qu'elle le devienne...

— A la bonne heure! répondit Jucundus. J'aime beaucoup ce : jusqu'à ce qu'elle le devienne... C'est cela : elle vivra jusqu'à ce qu'elle le devienne... Oui, je puis vous ouvrir la porte de sa prison... et vous l'en tirerez!... Son irritation, sa mauvaise humeur, tout cela s'évanouira devant un sourire, devant une tendre exhortation de votre part, comme on voit le brouillard se dissiper aux chauds rayons du soleil. Alors, oh! alors, notre félicité égalera celle des dieux immortels.

— Mon oncle! dit Agellius presque sévèrement.

Le langage de Jucundus l'avait désagréablement impressionné; il revint aussitôt à de meilleurs sentiments. Il détourna la tête et s'appuya contre le mur, mais bientôt il reprit son sang-froid, et ajouta :

— Si elle est chrétienne... Dieu soit loué! je m'en réjouis du fond du cœur. Si elle ne l'est pas, je dois faire tous mes efforts pour qu'elle le devienne. Oui, si déjà elle subit la peine du chrétien, c'est qu'elle est destinée au bonheur d'embrasser bientôt cette religion sainte.

Puis, comme se parlant à lui-même, il poursuivit le cours de ses pensées :

— Et moi, j'irais lui dire qu'elle n'est pas encore chrétienne! J'irais la prier de jurer par Jupiter, son dieu, pour qu'elle puisse recouvrer la liberté et échapper à la mort! J'irais, près d'elle, jouer le rôle d'un prêtre païen ou d'un sophiste impie! O Cecilius, comme j'oublie vite les leçons que vous m'avez données! Non! je ne veux pas lui parler dans ce sens! Jucundus, je consens à me rendre près d'elle, mais si je sors d'ici, ce sera sans conditions. Je ne vous promettrai pas d'essayer de la délivrer, en usant du moyen que vous m'avez suggéré. Pauvre enfant, non, je n'irai pas lui dire de sacrifier à un faux dieu. J'irai plutôt lui faire mériter la prison où elle est renfermée. Peut-être, hélas! ne suis-je pas digne d'une si noble mission... Quoi

qu'il en soit, c'est librement que je fais cette démarche, désireux moi-même de donner ma vie pour mon Seigneur, et heureux d'espérer que je pourrai, peut-être, inspirer à Callista la même volonté.

Agellius avait parlé avec tant de calme et tant de conviction, il paraissait saisir si clairement l'ensemble des événements et toutes leurs conséquences, que ce fut maintenant à Jucundus d'éprouver une vive contrariété mêlée d'étonnement. D'abord, il ne comprit point où son neveu voulait en venir et il se méprit sur la cause et la portée de son agitation; mais quand il entendit ses conclusions, il entra dans une violente colère qui se trahit par les plus vives paroles. Toutefois, il se calma peu à peu. Alors, sa première idée, qu'on ne saurait mettre en présence Agellius et Callista sans obtenir une heureuse crise, lui revint plus tenace à l'esprit. Il défiait deux amants, quels qu'ils fussent, d'arriver à un autre dénouement que celui qu'il avait pressenti. D'ailleurs, les résolutions d'Agellius étaient trop exaltées, trop tragiques, pour durer longtemps. La seule vue de Callista, plongée dans une prison et peut-être dans les chaînes; cette jeune fille, aspirant après la liberté et n'attendant qu'une occasion pour dire : « Je ne suis pas chrétienne ! » devait, en suggérant au jeune homme les mêmes paroles, amener le plus heureux dénouement. Certes, Agellius aimerait mieux Callista qu'une simple opinion fantastique et bizarre. — Nous avons déjà vu notre héros exprimer une crainte analogue, et, sous ce rapport, sa pensée avait rencontré celle de son oncle. On ne peut nier, en effet, que ce ne fût là une entreprise fort délicate pour un jeune homme; et, en accordant à notre pauvre Agellius toute la pureté d'intention, toute la fermeté possible, nous n'aurions pu, sans inquiétude, le voir s'exposer à une épreuve qui exigeait, pour en sortir victorieux, la foi la plus héroïque et le détachement d'un saint. Aussi, sommes-nous heureux qu'il put acquérir tout le mérite d'un si généreux dessein, sans être appelé à l'exécuter. Il sur-

vint, en effet, quelques heures plus tard, un événement inattendu qui, en le dispensant d'agir comme il l'avait résolu, vient nous obliger, un peu brusquement, de vous entretenir d'un autre personnage de cette histoire.

XXIII. — GURTA LA SORCIÈRE.

Au milieu de la forêt qui, à partir des murs de Sicca, couvrait de ses arbres séculaires plusieurs milles d'étendue, sur la pente d'une colline pierreuse qui s'inclinait vers un ruisseau arrosant le fond de la vallée, s'élevait une hutte grossièrement bâtie et dont la forme était particulière à l'Afrique. C'était l'habitation en usage chez les tribus nomades qui se souciaient peu, ou plutôt n'avaient pas le loisir de construire des demeures plus solides. Cette espèce de tente couverte de peaux de chèvres, offrait l'aspect d'une barque renversée; on eût dit le toit d'une maison mis par terre. Les cloisons intérieures étaient fermées de branches d'arbres entrelacées, liées entre elles par de petits rameaux, dont les interstices étaient remplis avec de l'argile qui recouvrait toute la surface. Ce ciment donnait aux murailles la force nécessaire pour résister aux pluies torrentielles, si fréquentes dans ce pays. La charpente, dont la hauteur variait de six à dix pieds, était supportée par trois piliers, et, à l'extrémité, on avait ménagé une ouverture qui faisait, tout à la fois, l'office de cheminée, de fenêtre et de ventilateur. On avait fixé aux poutres des crochets où étaient suspendus des paniers, des vêtements, des armes, des ustensiles de toute sorte. Dans un coin, un puits en forme de cône renversé, servait de réservoir au blé. La porte était si basse, qu'un homme de taille moyenne eût été obligé de se baisser pour pénétrer dans la hutte.

C'était seulement pendant la saison d'hiver, à l'époque des pluies diluviennes, que la propriétaire de cette respectable demeure daignait y faire son séjour. Pendant l'été, elle habitait une sorte de salon, — on peut bien employer ce nom, — formé par la main de la nature. Elle y avait son lit dans un coin. Il était situé sur un tertre qui s'étendait derrière la hutte. Ce tertre, couvert d'un épais tapis de verdure, était entouré de vieux chênes et garanti par un épais taillis. Au milieu de cette verte pelouse, s'élevait un if ombrageant ce salon naturel et rappelant les temps primordiaux par sa stature immense. Du reste, la forêt entière faisait penser aux premiers jours du monde. On y reconnaissait sans effort l'œuvre primitive de cette voix créatrice qui commanda à la terre de se revêtir de plantes et de fleurs. Toutefois, à ce langage majestueux, se mêlaient aujourd'hui des notes discordantes. Aux arbres, étaient suspendus des emblèmes d'idolâtrie, et de magiques caractères sillonnaient le gazon. Sur le sol étaient jetés comme au hasard des ossements humains, des cornes de bêtes sauvages, des figures en cire, des blancs de baleine, extraits du crâne de ce monstre marin, des ongles crochus auxquels adhéraient encore des lambeaux de chair et qui semblaient s'être défendus contre des malfaiteurs. Çà et là, des plaques de métal chargées de caractères étranges, des fioles remplies de sang, des chevelures de jeunes filles, des chiffons de toutes couleurs complétaient le tableau. Que le lecteur, cependant, ne s'imagine pas que j'aie le dessein de décrire ici une scène de magie, ni que ce lieu sinistre doive occuper une place importante dans la suite de cet ouvrage. Non ; il ne sera le théâtre que d'un seul événement, d'une simple conversation, et c'est à ce titre que j'ai cru devoir en donner une description qui ne me paraît pas un hors-d'œuvre.

Une vieille femme était assise en ce délicieux séjour. L'expression de son visage était en rapport, non avec le site enchanteur, mais avec les accessoires qu'elle y avait

accumulés. Tous ces objets bizarres indiquaient la profession qu'elle exerçait. Nous ne pourrions dire si la superstition peut atteindre de plus extrêmes limites que celles où la poussait cette femme, et si elle-même et ses opérations magiques avaient des rapports directs et réels avec les puissances de l'enfer. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle avait le dessein d'entretenir ces monstrueuses relations, et que les mauvais esprits lui inspiraient cette perverse volonté. Bien plus, elle croyait réellement avoir ce commerce qu'elle désirait, et elle s'induisait en erreur au point de s'imaginer que sa science, acquise par des moyens purement naturels, avait une source diabolique. La vieille entretenait avec Sicca des relations très-fréquentes. On venait en foule demander ses consultations, et on la tenait au courant des nouvelles politiques, de la chronique secrète et de la marche des affaires. Autrefois, elle était même intervenue dans des questions d'Etat, et des partis politiques rivaux avaient demandé le secours de ses lumières. Mais en voilà assez sur les occupations et les soucis de ce ténébreux personnage. Contentons-nous de retracer la conversation que la sorcière et Juba eurent ensemble le lendemain de la fuite heureuse de Cecilius. La nuit approchait. C'était l'heure où le soleil ne laissait plus pénétrer qu'horizontalement ses derniers rayons à travers le feuillage majestueux de la forêt.

— A la bonne heure, mon cher enfant ! disait la vieille. Puisse le grand Cham répandre sur vous ses plus précieux dons ! J'en suis sûr, vous avez pris part hier à un amusement bien agréable... Qu'ils étaient beaux, n'est-ce pas, les chants que firent entendre ces vils chrétiens ! Vous leur avez arraché la vie, hein ? Et ce scélérat de sacristain... Je suppose bien qu'il est allé tout droit dans les régions infernales !

— Vous dites vrai, répondit Juba. Le reptile ! il voulait changer et redevenir honnête homme... Mais, c'était trop tard.

La sorcière jeta sur lui un regard farouche.

—Si j'étais de vous, Juba, dit-elle, je deviendrais pieux et vertueux!... Quel beau saint vous feriez! Tiens, vous pourriez poser pour un tableau mystique!...

— Et pourquoi pas, si c'était mon goût? En vérité, s'il me fallait, malgré moi, être l'esclave de quelqu'un, je préfèrerais toujours, esclavage pour esclavage, celui des chrétiens à celui que vous avez choisi... Non, je n'ai pas secoué le joug du maître pour prendre celui du valet.

— Pas de blasphèmes contre les grands dieux! s'écria-t-elle, car ils sauront bien encore vous punir...

—Je vous le répète, reprit Juba, si je dois baiser la terre, ce ne sera pas l'endroit où votre ami a marché... Gurta, j'imiterais mon frère plutôt que vous-même...

— Agellius! dit-elle avec tant de dégoût, qu'on eût pu s'étonner de trouver ce mot sur ses lèvres. Ah! vous ne m'avez encore rien appris sur son compte, mon garçon? Eh bien! est-il en sûreté dans la fosse ou dans le ventre d'une hyène?

— Il vit!... Mais il n'a pas eu le cœur de se montrer chrétien... Il est en sûreté chez son oncle.

— Ah! c'est bien... Que Jucundus le perde, le débauche, et puis... nous verrons à nous en défaire... C'est corps et ame qu'il nous le faut!

— Quelque lâche qu'il soit, personne ne le touchera! Je le méprise, il est vrai, mais je vous défends de lui faire du mal...

—Ne me contrariez pas, dit Gurta en colère; je ferai ce qu'il me plaira .. Vous n'ignorez pas, hein? que je puis vous réduire en poudre tout aussi bien que lui, si c'était mon bon plaisir...

— Et vous ne vous informez pas de Callista? Oh! quelle bonne plaisanterie! Quoi qu'il en soit, ils ne l'ont pas moins emprisonnée comme chrétienne... Croiriez-vous qu'ils l'ont arrêtée dans la rue, conduite au corps de garde et menée enfin devant les juges... Vous le voyez, il

leur faut un chrétien quand même...Ils avaient besoin d'une prisonnière pour attester leur zèle en haut lieu, et ils sont capables de la retenir jusqu'à ce que Dèce disparaisse de la scène.

— Je la voue aux Furies! s'écria Gurta... Oui, elle est chrétienne, mon garçon ! Du reste, je vous l'avais dit depuis longtemps.

— Callista chrétienne!... Ah! ah!... mais vous n'y pensez pas, répondit Juba... Rassurez-vous, elle et Agellius sauront profiter de ce contre-temps. Soyez sûre qu'ils rêvent l'un et l'autre à tout autre chose qu'au paradis...

— Dites plutôt elle et le vieux prêtre! reprit Gurta. J'espère qu'il est renfermé avec Callista, si déjà même on ne l'a précipité dans la fosse... Oh ! je le voudrais !

— Vieille femme, cette fois votre maître vous a trompée!...

Gurta, comme si elle attendait des éclaircissements, regarda Juba d'un air féroce. Ce dernier se mit à chanter :

Vieille, garde pour toi tes perfides caresses:
Il est son maître, il rit de tes feintes tendresses,
Au Maure noir lui-même il n'obéirait pas!

Elle écume et maudit... Lui, point ne s'en soucie ;
Le piége était tendu ; prudent, il s'en défie :
O prêtre, avec mon aide, oui, tu te sauveras !

Pour un moment, la colère sembla suffoquer la vieille Gurta.

— Cyprianus n'a pas échappé? demanda-t-elle enfin.

— C'est moi qui l'ai tiré d'affaire, dit Juba avec une sorte d'intrépidité.

Un nuage, noir comme l'Erèbe, passa sur le front de la sorcière. Toutefois, elle ne proféra pas une parole.

— Mère, continua-t-il, je n'ai pas d'autre maître que moi-même. En vain affichez-vous à mon égard de vaines prétentions de supériorité... Croyez-moi, je ne suis plus

un enfant, bien que vous me donniez encore ce nom-là. Je veux être libre de mes actes. Oui, j'ai sauvé Cyprianus! Quant à vous, vous n'êtes qu'une vieille sorcière altérée de sang! Oh! j'ai vu votre savoir-faire... L'autre jour, ne vous ai-je pas surprise au moment où vous assouvissiez votre rage sur un petit enfant? Cruelle! vous l'aviez crucifié contre un arbre, et vous coupiez ses membres un à un, pendant qu'il poussait des cris perçants et frissonnait sous l'étreinte de la mort... Et vous, vous cherchiez un augure dans ses entrailles, vous lui arrachiez le foie pour en user dans quelque noir maléfice... Non, non! ces horreurs ne sont point de mon goût... Monstre! vous suiviez avec volupté toutes les phases de son agonie, et, quand il poussait une plainte, vous la répétiez d'un ton moqueur. Oui, à ce spectacle, j'ai vu votre cœur palpiter de plaisir!

Gurta se taisait. Tout son visage reflétait une expression de méchanceté indicible. Tout à coup, elle siffla...

— Oui, poursuivit Juba, votre joie était sans bornes. Le petit malheureux poussait des cris douloureux, et vous, vous lui donniez, comme pour insulter à ses souffrances, les plus doux noms qu'une nourrice puisse prodiguer à son nourrisson!... A chaque blessure dont vous le perciez, un cri de joie s'échappait de vos lèvres... Non, vieille sorcière, bien qu'on me dise votre fils, je ne suis point de votre espèce. Et je ne vous crains pas! ajouta-t-il, en remarquant la hideuse expression des traits de Gurta; non! je n'ai pas peur du diable immortel.

Et le jeune homme reprit sa chanson.

Elle appelle la lune... et la lune descend :
La terre, à son regard, se ride en frissonnant...
Mais l'homme ferme et libre est encor plus puissant!

Tandis que Juba parlait et chantait, un sifflement, parti de la hutte, avait répondu à celui de Gurta. Il en sortit un animal d'un aspect étrange. Cette bête s'avançait, en ram-

pant et en faisant mille contorsions, le long des arbres et des taillis qui bordaient la pelouse. Quand elle fut auprès de la vieille, elle se coucha à ses pieds, puis, se dressant sur ses pattes de derrière, elle sembla lui demander ses ordres. Gurta prît dans ses bras l'animal mystérieux, lui fit mille caresses, et murmura quelques paroles à son oreille. Quand Juba eut achevé sa chanson, elle lança l'animal sur lui, avec une force étonnante, et s'écria :

— Voilà pour toi !

En même temps, un rire étouffé s'échappa de sa poitrine, et, s'appuyant contre le tronc de l'arbre sous lequel elle était assise, elle s'affaissa sur elle-même. Ses genoux touchaient presque son menton.

La surprise et la violence du coup firent sur Juba l'effet d'une véritable secousse électrique. Un moment, il resta immobile et comme pétrifié. Enfin, il se retourna, et, sans dire un seul mot, il descendit lentement la colline. Un trouble inexprimable s'était emparé de tout son être. Il s'assit....

Soudain, il se leva comme en sursaut, et, poussant un grand cri, il se mit à courir de toute la vitesse de ses jambes. Il entendait en lui comme une voix intérieure. Malgré la rapidité de sa course, cette voix, — si c'en était une, — ne cessa pas de retentir. Il s'élança à travers les taillis, brisant et foulant aux pieds les branches qui lui faisaient obstacle. A son approche, les oiseaux et le gibier prenaient la fuite. Epuisé, il s'arrêta pour reprendre haleine. Au même instant, il entendit cette même voix, claire et intelligible, lui dire, comme si elle parlait par sa propre bouche : « Tu cherches en vain à te fuir toi-même ! » Une terreur épouvantable s'empara du jeune homme. Il s'affaissa sur lui-même et s'évanouit.

Quand il reprit ses sens, il lui sembla qu'il y avait au dedans de lui quelque chose qui n'était pas lui-même, et ce quelque chose, il le sentait dans le souffle qui s'exhalait de sa poitrine, il le sentait dans sa bouche, il le sentait dans

tout son être. Le ruisseau qui coulait près de la hutte de Gurta s'élargissait peu à peu, et, à l'endroit où se trouvait Juba, il offrait l'aspect d'une rivière assez large quoique peu profonde. Le jeune homme s'y jeta. Il se sentit poussé à se noyer, mais il y avait trop peu d'eau pour cela. Malgré les pierres et les cailloux qui en formaient le lit, Juba se roula, en tous sens, dans la rivière. Enfin, il sortit de l'eau, et, sentant que sa tunique adhérait à son corps, il l'arracha vivement de ses épaules et en laissa pendre les lambeaux, retenus par sa ceinture. L'eau fraîche produisit sur lui l'effet d'un calmant et la brise du soir dissipa l'effervescence de ses idées. Il se promena un moment en silence.

Tout à coup, cette force inconnue qui avait jeté tant de désordre dans sa personne, fit entendre, par sa bouche, les plus horribles blasphèmes. Ce qu'il disait, il aurait pu, autrefois, le supporter avec patience ou même en faire une sorte de bravade, mais aujourd'hui, ces mêmes paroles lui inspiraient une inexprimable répugnance et portaient dans son ame une terreur que jamais il n'avait connue. Il avait toujours, au fond de son cœur, professé la croyance en un seul Dieu ; mais maintenant, cette croyance était plus ferme, plus convaincue que jamais. Il sentait Dieu, comme s'il l'eût vu de ses yeux ; il comprenait qu'il existait de bons et de mauvais êtres. Sans aimer les bons et sans haïr les mauvais, il avait les premiers en horreur et tremblait devant les seconds. Il n'était plus maître de lui-même... On eût dit qu'une puissance terrible et mystérieuse le tyrannisait, après en avoir fait son esclave.

La nuit était venue et la lune brillait au ciel. Juba s'enfonça dans les profondeurs de la forêt. Les arbres semblaient reculer devant lui. On eût dit, qu'à mesure qu'ils changeaient de place, ils poussaient des cris et gémissaient. Ces créatures, dont la nature était bien au-dessous de celle du jeune homme, n'avaient reçu aucun don qu'elles puissent perdre ou tourner en mal, et elles conservaient les priviléges et la perfection de leur être. De tous côtés, les oiseaux de

nuit s'échappaient de l'épais feuillage et les reptiles fuyaient au bruit de ses pas. Bientôt, dans toutes les directions, il se vit entouré de hiboux, de chauves-souris, de corbeaux, de serpents, de singes, de chats sauvages qui semblaient l'observer tout en lui faisant place, et qui, sans rompre leurs rangs, se retiraient devant lui.

Déjà, il avait traversé tout un côté de la forêt. La partie où il se trouvait actuellement devenait plus accidentée. Il gravissait les hauteurs avec une agilité surprenante. Il lui semblait qu'il était plus grand, plus fort qu'autrefois, et, avec une vigueur surnaturelle, il marchait, agitant ses bras comme un homme dont le vin ou les vapeurs alcooliques auraient surexcité l'énergie. Le rugissement des bêtes sauvages, répété par l'écho des ravins boisés, parvenait à son oreille et se prolongeait dans les creux des rochers. Mais, comme s'il eût été capable de lutter contre ces terribles animaux, son insouciance n'en était pas émue. Passait-il devant le repaire du lion, du léopard, de la hyène, du chacal, du sanglier ou du loup, ces rois de la solitude, au lieu de se précipiter sur lui, restaient paisiblement étendus par terre. S'ils étaient en train de chercher leur proie, ils s'arrêtaient soudain comme pour le regarder, mais pas un n'osait l'approcher. Juba escaladait les rochers et franchissait les abîmes d'un pas aussi ferme que ces géants dont parlent les légendes orientales. Tout à coup, voici qu'une bête fauve s'avance contre lui. Arracher le tronc d'une vigne sauvage qui se trouvait sous sa main, se jeter sur son ennemi avant que celui-ci pût prendre l'offensive, le renverser sur le dos, enfoncer son arme dans la gueule du monstre, l'achever en l'étouffant sous ses pieds : tout cela, pour le jeune homme, fut l'affaire d'un instant. Alors, il s'écria comme en triomphe : « Voilà pour toi ! » et, déchirant la chair de l'animal, il approcha ses lèvres de la blessure et en suça le sang avec avidité...

Bientôt, il fut de l'autre côté de la montagne. Il descendit. Rien ne met obstacle à sa course. Buissons épineux, ma-

rais, rocs escarpés, torrents rapides, tout est bientôt franchi. Enfin, au moment où l'aurore rougit le ciel, il atteint le haut d'une colline au pied de laquelle un large ruisseau coule paisiblement. Un gracieux paysage, de plus en plus varié à mesure qu'il s'avance et que le jour paraît, déroule devant lui ses magnificences naturelles. Des touffes de lauriers-roses, chargés d'une moisson de fleurs parfumées, croissent le long de la rivière et en dessinent le cours lointain. Au-dessous de lui, à droite et à gauche, le penchant de la colline était couvert d'un véritable labyrinthe d'arbres fruitiers de toute espèce. On eût dit que la nature ou la main de l'homme s'étaient plu à les réunir. C'était comme un verger naturel où croissaient l'olivier sauvage, le grenadier, le citronnier, le dattier, le mûrier, le pêcher, le pommier et le noyer. Caressés par la brise matinale, des bouquets de palmiers balançaient, au bord de l'eau, leur gracieuse et flexible couronne. Çà et là, se dessinaient de longues avenues de houx, au port noble et majestueux, qui conduisaient à de somptueuses villas ou à quelque ferme riante. De plus en plus éclairés par les premiers feux du jour, les troupeaux et les bergers se détachaient de distance en distance sur les vertes pelouses de la vallée. Plus loin, le terrain était semé de monticules couronnés tantôt de châtaigniers, tantôt de cèdres, d'acacias, de liéges, de térébinthes, de caroubiers, de peupliers blancs et de genévriers originaires de la Phénicie. Les vrilles parasites du houblon atteignaient jusqu'à leur cime d'où pendaient en flottant de vertes guirlandes, tandis qu'un épais bouquet de myrtes dérobait, sous son brillant feuillage, leurs troncs et leurs racines. De tous côtés, le sol était couvert d'un épais tapis de fleurs sauvages.

Juba s'était arrêté. Le soleil se levait à l'horizon. Le cœur plein d'envie, de colère et de haine, il contemplait le magnifique panorama qu'il avait devant les yeux. On eût dit Satan devant les splendeurs du paradis. Des montagnes nues et arides, des champs dévastés par les sau-

terelles auraient été plus en rapport avec l'état de son esprit. Il eût éprouvé une sorte de soulagement, s'il avait pu fuir ce spectacle admirable et rebrousser chemin ; mais il n'était plus maître de lui-même, une force inconnue le poussait en avant. Quoique doué d'une volonté ferme, d'une résolution à toute épreuve, le pauvre jeune homme, malgré ses frémissements, ses protestations et ses cris de douleur, se sentait fatalement entraîné au milieu de cette nature rayonnante de charmes et de bonheur, qui formait avec le trouble de son ame le contraste le plus sanglant. Il reconnaissait, transporté par la terreur et la rage, qu'étranger à ses propres mouvements, il subissait l'impulsion d'une force inconnue. Malgré lui, il avançait, conservant une tranquillité, une paix apparente qui le confirmait de plus en plus dans l'idée qu'il s'était faite de sa triste dépendance. Hors de lui-même, il traversa l'herbe épaisse d'une prairie et se baigna dans la rivière. Il commençait une journée qui devait être pour lui un second tissu de fatigues sans interruption, et de peines sans but.

Devant lui, dans les villages, fuyaient, en hurlant, les chiens les plus hargneux; les bêtes de somme qu'on menait au marché s'arrêtaient soudain à son approche, écumantes et épouvantées ; les oiseaux aux plumes brillantes, le geai bleu et le loriot doré, se cachaient dans l'herbe ou sous le feuillage; les cigognes, ces amies de l'homme que la religion avait rendues sacrées, ne faisaient plus entendre leur note perçante : elles se taisaient sur l'arbre et sur la tourelle agreste où elles avaient bâti leur nid; les serpents eux-mêmes s'éloignaient, craignant son ombre comme si elle devait leur donner la mort. A l'aspect de ce malheureux poursuivi et tourmenté par les Furies, les ouvriers suspendaient leurs travaux des champs... Les heures s'écoulaient. Le soleil parvint à son zénith. Il descendit à l'horizon. La course terrible et involontaire de Juba ne touchait point encore à son terme. Oh ! que n'eût-il pas donné pour obtenir seulement cinq minutes de relâche et de som-

meil, cinq minutes pour étancher la soif brûlante qui dévorait ses entrailles !... Mais l'esprit dont il était possédé faisait mouvoir les muscles de ses membres, et, malgré la douleur intense que lui causait la fatigue, il n'avait rien perdu de sa vigueur. Tout à coup, un rire hideux contracta son visage, et, poursuivant sa route, il dansait et chantait à pleine voix, en s'accompagnant des gestes les plus bizarres. Il entra dans une chaumière où il fit aux enfants de si effroyables grimaces, que l'un d'eux tomba en convulsion. Il en saisit un autre et s'enfuit. Les campagnards s'élancèrent à sa poursuite. Juba se retourna, leur jeta l'enfant au visage, et s'écria : « Voilà pour toi ! » Plus loin, il prétendit être Penthée, roi de Thèbes, personnage dont il n'avait jamais ouï parler, et affirma qu'il était venu pour célébrer les fêtes de Bacchus ; puis il se mit à déclamer un chœur grec, bien qu'il n'eût aucune notion de cette langue.

Le jour touchait déjà à son déclin. Le malheureux entra dans un bois sacré où des villageois célébraient une fête en l'honneur de Pan. Sous un berceau de verdure grossièrement construit, on voyait ce dieu hideux et brutal, au front cornu et aux pieds de bouc. Sur le sol gisait, couvert de fleurs, un agneau égorgé. Les paysans dansaient devant l'idole avec leurs femmes et leurs enfants. Soudain, une figure livide, sauvage, mystérieuse se mit à danser avec eux et les remplit d'effroi. Juba faisait des mouvements si étranges et des sauts si prodigieux, que tous cessèrent leur divertissement et se mirent à le considérer avec autant de terreur que de curiosité. Tout à coup, il commença à se parler sourdement et avec colère. On eût dit qu'il se disputait avec lui-même, et qu'il voulait et ne voulait pas en même temps. Cette lutte étrange se prolongea. Enfin, et comme vaincu, il tomba sur ses mains et sur ses genoux, et, marchant à la façon d'un quadrupède, il s'avança vers l'idole. Plus il approchait, plus son attitude devenait servile. Grognant et frissonnant, il se coucha

sur le ventre, rampa comme un reptile jusqu'à l'idole et lècha le sang mêlé de poussière qui entourait la victime. Mais alors, comme si la dignité de sa nature eût revendiqué ses droits, il se redressa soudain, bondit, et, retombant sur le dieu, il le brisa en mille pièces et disparut avant même que les spectateurs fussent sortis de leur stupéfaction.

Hélas ! encore une nuit terrible et sans sommeil dans la campagne !...On eût pu dire, toutefois, qu'elle serait moins pénible que la précédente. Bien qu'il fût encore sous le poids du châtiment de son orgueil, les actions de Juba furent plus raisonnables, et sa volonté reprit son empire. Quand le jour se leva, il se trouva sur la route de Sicca. Les contours de la ville se dessinaient devant lui à l'horizon. Il passa devant la chaumière et le jardin de son frère. Ce n'étaient plus que des ruines. Les arbres déracinés, les clôtures brisées, le mobilier pillé : quel tableau ! Le jeune homme courut vers la ville, en prononçant ce mot : « Agellius ! » La porte de Sicca était ouverte. Il entra, traversa le Forum, et se dirigea vers la demeure de Jucundus. La plus grande partie des habitants était encore plongée dans le sommeil. Du regard, il mesura la hauteur du mur qui entourait la maison de son oncle, et, s'aidant des saillis et autres irrégularités de la maçonnerie, il l'escalada en un clin d'œil. Il atteignit une plate-forme, et, se laissant glisser le long des tuiles, il fut bientôt dans l'*Impluvium*, situé au centre de l'habitation. Alors il entra sans bruit dans le cabinet où dormait Agellius, l'éveilla en prononçant le nom de Callista, lui jeta sa tunique sur les épaules, lui mit sa chaussure dans les mains, et lui fit signe de le suivre en silence. Voyant son hésitation, il répéta doucement le nom de la jeune Grecque, prit le bras de son frère et l'emmena. Il ouvrit la porte de la rue, et, par un mouvement brusque qui semblait plutôt un coup qu'un signe d'adieu, il le poussa dehors. Après avoir fermé la porte quand son frère fut sorti, il alla s'étendre sur le lit qu'Agellius venait de quitter. Sans doute, le bon ange de

Juba avait intercédé pour lui, car il put jouir alors d'un peu de calme, et bientôt il s'endormit profondément.

XXIV. — LA JEUNE CAPTIVE.

Nos lecteurs, comme Agellius, s'intéressent sans doute à Callista et désirent savoir ce qu'elle est devenue. Il est temps de satisfaire leur légitime impatience et de compléter les détails que Juba et Jucundus nous ont fortuitement révélés, et dont, jusqu'ici, il a fallu nous contenter.

Or, en quittant si courageusement la chaumière d'Agellius pour détourner l'attention des révoltés, Callista avait, en partie, compté sans son hôte. Elle parlait, il est vrai, le latin avec beaucoup de facilité et pouvait ainsi se faire comprendre de la populace de Sicca, à qui cette langue était assez familière ; mais la plèbe des campagnes, celle qui s'était portée en masse dans la ville le jour de l'émeute, ne connaissait pas, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, un seul mot de latin. D'abord, elle rencontra deux hommes qui se saisirent d'elle, et vainement essaya-t-elle de leur résister : ils ne comprenaient ni le grec, sa langue maternelle, ni la langue latine. Ils étaient de la race cananéenne à laquelle ils se vantaient d'appartenir. On eût dit ces hommes féroces et gigantesques, ces fils d'Enac, dont parle l'Ecriture. Ils avaient quitté la foule, et, sans tenir compte comme elle de la route tracée, ils escaladèrent la colline, brisant les clôtures qui leur faisaient obstacle, et arrivèrent les premiers à la chaumière. Callista fit de vains efforts pour les comprendre ou en être comprise. Toutefois, l'extérieur de la jeune fille parlait en sa faveur. Ils ne s'en emparèrent pas moins, et sans autre façon, emportèrent vers Sicca leur part du butin. Ils reprirent la route qu'ils

avaient déjà suivie et rentrèrent en ville, non par la porte de Septimius, mais par une autre issue située plus au sud. Cette heureuse circonstance préserva Callista d'être tuée peut-être, au milieu de l'horrible carnage que les soldats romains, à son retour, firent de la multitude.

Callista était donc tombée au pouvoir de ces géants. L'un d'eux l'avait prise sur ses épaules, et, chargé de ce fardeau, il entra en ville en dansant avec autant d'aisance que s'il n'eût porté qu'un panier de fleurs ou les cartons d'une modiste. En ce moment, ils durent passer devant un poste de police.

— Laissez-là ce bagage vivant, coquins que vous êtes! s'écria l'officier de service en usant de l'idiome carthaginois. Que pensez-vous faire d'un vol de cette espèce? Comment vous en êtes-vous emparés?

— Votre honneur saura, — répondit le colosse qui, malgré sa force herculéenne, se souciait peu d'engager une lutte avec une douzaine d'hommes armés, — votre honneur saura que cette prisonnière n'est rien autre qu'un de ces rats de chrétiens! Vive l'empereur!... Nous lui apprendrons à manger des têtes d'ânes et à nous préparer des fièvres... Je l'ai trouvée dans une réunion de chrétiens... Ce n'est rien qu'une sorcière, et elle n'ignore pas le sort qui l'attend...

— Lâchez-la, vilain ivrogne!... dit le chef du poste, en se tenant toujours à distance. Je ne croirai jamais qu'une femme puisse être chrétienne, surtout dans un âge si tendre! Et maintenant, que je la vois, autant que ce flambeau peut me le permettre, je suis sûr que c'est la prêtresse d'un de nos temples...

— Oh! elle se change et se métamorphose comme il lui plaît, répondit l'autre ravisseur. Vous la voyez tantôt jeune, tantôt décrépite. Il y a un mois, je l'ai vue, une nuit, errant non loin de Madaure et parmi les tombeaux, sous la forme d'une chatte blanche!

— Au nom des *Suffetes*[1] de Sicca, au nom de toute la magistrature, retirez-vous tous deux, s'écria le garde. Remettez votre prisonnière entre les mains de l'autorité... La loi fera le reste.

Les Cananéens n'étaient pas trop disposés à abandonner leur proie. Cependant, comme personne ne se souciait de commencer l'attaque, on en vint à une transaction.

— Allons, dit l'officier de police, il faut respecter la loi et éviter d'en venir aux mains. Votre devoir, mes amis, est d'obéir aux magistrats. Toutefois, puisqu'elle est chargée sur vos épaules, gardez-la, oui, je vous ordonne, — mes bêtes de somme, — de la porter où nous voulons l'avoir. Ce sera une peine de moins pour nous. Venez ici, ma fille, continua-t-il, vous êtes notre prisonnière. Avancez dans le *Popina*[2] et vous y plaiderez votre cause. Qu'il vive longtemps notre pieux empereur ! Que Dèce soit heureux à jamais ! Qu'elle vive à jamais cette antique cité, colonie et *Municipium*[3] tout ensemble ! Prenez courage, ma fille, et, pendant la marche, vous nous chanterez quelques strophes. Oui, je gage un *Cyathus*[4] rempli jusqu'aux bords du vin le plus pur, que votre voix a, quand vous le voulez, des accents aussi doux que la manne.

La jeune fille gardait le silence. Son calme cependant ne l'avait point quittée, et elle se tenait prête à profiter de la première occasion pour se tirer de ce mauvais pas. Les gardiens prirent la route du Forum où se trouvait ce qu'on appellerait aujourd'hui un bureau de police. Ils n'y parvinrent pas sans mésaventure. La garnison romaine qui s'élevait tout au plus à cent hommes, s'était portée en grande partie à la porte de la ville, pour y attendre le retour des émeutiers : le reste, divisé en pelotons de trois ou quatre hommes, faisait la patrouille dans les rues de Sicca. Quand la jeune fille et son escorte atteignirent le

[1] Premiers magistrats de la ville.
[2] Auberge, cabaret
[3] Ville libre.
[4] Coupe.

Forum, plusieurs de ces pelotons s'y trouvaient, et, par bonheur, un officier supérieur, adjoint au commandant de place, jeune homme sur qui était retombé presque tout le poids de cette rude journée, commandait les soldats romains. C'était un ami d'Ariston. Callista le connaissait depuis longtemps, et, malgré l'obscurité, elle l'aperçut et résolut immédiatement de profiter de sa rencontre.

— A moi ! soldats... A moi ! Calpurnius... Ces manants m'emportent dans quelque infâme repaire...

Le tribun reconnut à l'instant la voix de la jeune fille.

— Eh quoi ! s'écria-t-il saisi d'étonnement, c'est vous, ma belle Grecque? Vite, ignobles, infâmes, grossiers, fripons, hâtez-vous de la laisser aller !... Que prétendez-vous faire de cette jeune personne? Vite ! déposez-la à terre ou je brise vos crânes africains sous le pommeau de mon épée !...

Pas moyen de résister à l'ordre d'un Romain. Toutefois, l'obéissance prompte est chose rare et les rustres commencèrent à parlementer.

— Mon noble maître, dit l'agent de police, elle est notre prisonnière... Que Jupiter vous conserve, ô mon noble tribun, que Bacchus et Cérès vous bénissent ! Qu'il vive longtemps, l'empereur Dèce, pour conjurer ces temps malheureux ! Toutefois, elle faisait partie de l'émeute, noble seigneur ; c'est une chrétienne, une révoltée, une sorcière !...

— Vil animal ! s'écria l'officier, retiens ta langue, ou je te l'enfonce avec ma lance jusque dans l'estomac pour te la faire digérer ! Allons, bête brute, mets cette femme à terre... Eh bien ! dois-tu penser deux fois avant d'obéir? Lucius, ajouta-t-il en s'adressant à l'un de ses soldats, chassez-moi ce vilain à coups de pied, et amenez ici la jeune fille.

Callista fut relâchée. Irrité du traitement qu'il avait reçu et outré de dépit contre Calpurnius qui en était la cause, l'agent de police s'écria :

— Songez à ce que vous faites, noble maître !... Mais ce n'est pas notre affaire et vous êtes libre de faire ce qu'il vous plaît, sauf plus tard à payer les pots cassés. Quoi qu'il en soit, un empereur est un empereur, un édit est un édit, et une chrétienne est une chrétienne... J'ignore ce que les hauts fonctionnaires penseront de vous... Bah! cela vous regarde.

Il fit quelques pas en arrière, et, quand il fut hors d'atteinte :

— Sachez-le bien, continua-t-il en haussant la voix pour que les soldats pussent l'entendre, sachez-le bien, cette jeune fille est une prêtresse chrétienne! On l'a arrêtée au milieu d'une assemblée de chrétiens, au moment où, conspirant contre l'empereur et sa fidèle ville de Sicca, ils sacrifiaient des ânes et mangeaient des enfants... Et vous, vous osez mettre obstacle à l'accomplissement de mon devoir, vous entravez l'action d'un agent de la force publique! Vous le verrez, Calpurnius va nous ramener la peste, les maladies, les sauterelles, en compagnie de *Larvæ*[1] et de *Maniæ*[2] de tout genre... Oui, voilà quelle sera la conclusion de l'histoire!...

L'agent de police atteignit le but qu'il se proposait. Il embarrassa Calpurnius qui, après une accusation ainsi formulée en présence de ses hommes, ne pouvait plus agir à l'égard de Callista comme il l'aurait désiré. Il n'ignorait pas combien grave était en ce moment le délit de christianisme, puisque le gouvernement se montrait résolu d'exterminer tous ceux qui professaient cette religion. N'étant pas désireux de se compromettre aux yeux de ses chefs et craignant que la délivrance de Callista, qu'on disait surprise dans une maison chrétienne, n'engageât les témoins de la scène à s'en prévaloir contre lui, Calpurnius, qui était bon militaire et tout dévoué à l'empire, fit entendre un juron des mieux conditionnés et dit à ses soldats :

[1] Esprits malfaisants qui se plaisaient à tourmenter les hommes.
[2] Nom que portaient les Furies.

— Allons ! puisqu'il en est ainsi, camarades, conduisons-la aux *Triumviri*[1] ! Rassurez-vous pourtant, bel astre du matin, brillant rayon de l'Hellade[2], ce n'est là qu'une simple formalité, et, aussitôt qu'ils vous verront, vous serez libre...

Disant ces mots, il prit le chemin de l'*Officium*.

Or, l'esprit qui animait les membres de ce tribunal était moins accommodant que le Romain ne se l'était imaginé. Soit qu'on y vît d'un œil jaloux l'intervention des soldats dans les affaires de la ville, ou qu'on y fût indigné du massacre dont la nouvelle s'était répandue ; soit que les évènements qui venaient de se produire eussent mis l'*Officium* de mauvaise humeur, — surtout contre les chrétiens, — Calpurnius comprit aussitôt qu'il aurait mieux fait de montrer plus de hardiesse et de conduire la prisonnière au camp. Cependant, que pouvait-il faire encore ? Rien. Il fut obligé de s'éloigner, et Callista retomba entre les mains de l'autorité municipale, représentée, cette fois-ci, non par un agent de police, mais par les premiers magistrats. Ils assignèrent à la jeune fille un logement pour la nuit et décidèrent qu'elle serait interrogée le lendemain matin.

Elle fut donc, quand le jour parut, conduite devant ses juges. Les faits révélés par l'interrogatoire ne transpirèrent point au dehors, mais son résultat fut le renvoi de Callista à une seconde audience. On lui permit d'informer son frère de sa détention, et ce dernier put obtenir une entrevue avec elle. Ariston la quitta tout hors de lui, disant que sa sœur était ensorcelée et qu'elle s'imaginait être chrétienne. Il est vrai qu'il n'aurait pu définir au juste ce qui, dans ce triste entretien, lui avait donné une telle conviction, mais il comprenait fort bien que les charges contre sa sœur ne manquaient pas de gravité, puisqu'elles avaient amené un procès en bonne et due forme, et nécessité, pour le surlendemain, une nouvelle comparution.

[1] Triumvirs   [2] Nom que l'on donnait aussi à la Grèce.

XXV. — DOULOUREUSES CONFIDENCES.

La folie, ou plutôt le délire, auxquels Juba a été en proie, eurent une cause trop sérieuse pour permettre à l'écrivain de s'étendre ici en phrases badines et légères sur la surprise qu'éprouva Jucundus, cet homme ami de ses aises, positif, borné et malin tout ensemble, lorsqu'il put constater l'étonnante substitution qui s'était opérée à son insu. Agellius servit d'abord d'aliment à sa surprise, qui ensuite se reporta sur Juba avec un ébahissement extrême mêlé de consternation. Après avoir pris à témoin d'un fait si merveilleux Jupiter, Junon, Bacchus, Cérès, Neptune, Mercure, Minerve, la grande Rome, Jucundus s'adressa aux dieux infernaux, à Pluton, à Proserpine et à Cerbère lui-même, si toutefois il faisait partie de ces puissantes déités. Toutefois, après tout, et en dépit de toutes les divinités que l'Olympe, l'Arcadie ou le Latium aient jamais vues naître, le prodige existait, et il impressionna tellement le système nerveux de notre marchand d'idoles, que, le soir étant venu, force lui fut de laisser dans l'office le menu du repas. Il alla s'étendre sur sa couche sans souper et sans avoir la moindre envie de chanter.

Dire le motif qui engagea Juba à faire l'exploit dont son oncle se montrait si désagréablement affecté, cela nous serait aussi impossible que de donner le motif qui l'engagea à prononcer le nom de Callista en réveillant Agellius. Personne ne saurait scruter les intentions, et force nous est de nous en tenir, malgré son obscurité, à ce qui a été dit dans le précédent chapitre. Ce que nous pouvons affirmer seulement, — et cela n'éclaircira pas grand'chose, — c'est que dans la matinée, quand Juba quitta la maison de son oncle, lequel n'insista pas beaucoup pour le retenir, on le

vit danser et crier en face de la prison de Callista, et ce, avec tant d'extravagances, qu'il finit par exciter l'attention de l'*Apparitor* qui en gardait l'entrée. Celui-ci, presque alarmé de l'air sauvage et étrange de Juba, fit venir quelques hommes et parvint à le chasser. Le jeune homme, enfin, se dirigea vers la porte orientale de la ville. Bientôt, il disparut dans les chemins creux qui sillonnaient les montagnes.

Une chose certaine, c'est que Juba n'avait pas la pensée d'agiter, ne fût-ce que pour un soir, les nerfs de Jucundus. Mais le système nerveux du vieillard n'en était pas moins ébranlé, et, pendant vingt-quatre heures entières, il ne vit autour de lui que misères et affliction. Juba se trouvait dans un état affreux, mais Agellius, s'il est possible, était dans une position bien pire encore. Déjà, sans doute, il avait rejoint les membres de sa secte, et tout faisait croire que jamais plus il ne pourrait se montrer à Sicca. Bref, Jucundus n'avait plus qu'une espérance, celle de ne pas voir Agellius bouilli dans une chaudière ou grillé à petit feu. En effet, si un pareil malheur le frappait, il ne lui resterait plus, — à lui Jucundus, — qu'à s'éloigner de Sicca, renonçant ainsi à son commerce, le mieux achalandé de tout le proconsulat ! Et cette aimable Callista ?... Quelle calamité pour son industrie !... Hélas ! il l'avait perdue... Comment remplacer une artiste de si grand talent ? Qui fournirait son magasin de ces belles statues de marbre ou de bronze ?... En résumé, de quelque côté qu'il tournât les yeux, l'horizon était sombre et noir. Quel contraste ! Jucundus, jadis si jovial, était devenu pâle, et sa figure s'allongeait, s'allongeait... Quelque sympathie qu'on eût ressentie pour le bonhomme, c'était à ne pouvoir s'empêcher de rire.

Le jour de la disparition d'Agellius et la veille de l'interrogatoire de Callista, Jucundus était assis à sa fenêtre qui faisait l'effet d'un cadre au milieu duquel apparaissait le plus bizarre portrait qu'il fût possible d'imaginer. Sou-

dain, Ariston, en proie à une tristesse plus vive et bien plus légitime encore que celle du vieillard, se précipita dans la boutique. Il était déjà venu la veille rendre visite à Jucundus. Mais le jeune homme avait besoin d'épancher son ame, et il espérait, en confiant sa peine, rendre plus léger l'intolérable fardeau qui l'écrasait. Ariston pleurait et se lamentait. Toutefois, selon l'expression d'un poète, les paroles tombèrent d'abord une à une de leurs lèvres, comme un feu mourant qui jette ses dernières lueurs.

— Eh bien! demanda Jucundus avec accablement, est-il allé chez vous?

— Qui?

— Agellius.

— Agellius!... Non certes. . Et pourquoi y serait-il venu? ajouta-il après une pause.

— Je n'en sais rien... C'est une simple supposition... Il est sorti d'ici ce matin de bonne heure...

— Ah!... Quant à moi, j'ignore où il peut être... Mais comment se trouvait-il ici?

— Je vous l'ai dit hier... Vous avez oublié... Hélas! je l'avais caché dans ma maison, et il est parti pour toujours!

— Que dites-vous?

— Et son frère!... Il est fou... fou à lier!

— Je l'ai toujours cru.

— Oui, mais c'est pire que jamais. Sa folie a changé de caractère. Les Furies se sont emparées de lui... Il est devenu frénétique! Quel malheur! avoir deux enfants, et tous deux insensés... hélas! c'est la faute de leur père...

— Et vous ne me demandez rien au sujet de ma chère et douce Callista? dit le jeune homme.

— Parlez donc, répondit Jucundus, parlez!... Par Esculape! je crois qu'ils ont tous perdu l'esprit...

— Hélas! oui, elle est folle comme eux! s'écria Ariston avec beaucoup de véhémence.

— Le monde entier perd la tête! répondit Jucundus, pour qui la conversation semblait être un véritable guérit-

tout... Oui, nous allons tous devenir fous... Moi-même, je serai atteint de folie... La populace a déjà son compte... Hein? quelles abominations n'a-t-elle pas faites, il y a trois jours!... Moi, j'ai fermé mes volets. — Et vous? sont-ils allés de votre côté?... Et tout cela, à cause de deux ou trois imbéciles de chrétiens, y compris mon pauvre Agellius!... Dites-moi, quel mal auraient donc pu nous faire deux ou trois méprisables crapauds?... Il valait bien mieux les écraser sous le pied, que de faire ici tout ce vacarme... A Carthage, c'est différent... Enfin, je le répète, qu'on saisisse les meneurs, qu'on en fasse des exemples!... Mais, hélas! ces renards savent se mettre à couvert, et l'on tombe à bras raccourcis sur nos pauvres enfants!

Ariston était trop pénétré de douleur, pour avoir l'envie ou la force de discuter les idées semi-politiques de Jucundus. Il le laissa donc parler tout à son aise.

— Hélas! tout cela ne couve rien de bon. L'empire croulera, oui, — retenez bien ce que je dis, — il croulera, si on laisse ces monstres en liberté... Et ils sont tranquilles et paisibles. Pas moyen de s'en emparer!... Oh! Dèce aura beau faire!... En attendant, personne de nous n'est en sûreté... Ah! mes amis, portez-vous bien... Moi, je m'en vais... Comme la pauvre et chère Callista, on me mettra sous les verrous... Comme elle, je deviendrai muet!... Ah! malheureuse enfant... Mais dites-moi, en quel état l'avez-vous trouvée?

— Chère et infortunée Callista! s'écria son frère.

— Oui, reprit Jucundus d'un air préoccupé, oui, c'est une infortunée et chère enfant! Je pensais qu'Agellius aurait pu la sauver... J'espérais... car il était impatient de savoir où elle était et s'il y avait quelque moyen de la secourir... J'étais persuadé qu'il braverait tout pour se rendre auprès d'elle. Et Callista en aurait fait tout ce qu'elle voulait! Elle l'aimait, savez-vous, oui, — j'en suis convaincu, — elle l'aimait... Oh! rien ne me fera croire le contraire... Je me disais : mettez-les en présence, et ils tomberont dans les

bras l'un de l'autre... Hélas! ils sont ensorcelés! Oui, tout le monde est ensorcelé... Retenez bien ce que je vous dis, je sais le fin fond de l'affaire.

— Moi, dit Ariston avec une sorte de gémissement, je m'inquiète peu du fond ou de la surface... Le monde et tout ce qu'il contient... ma foi, c'est là le moindre de mes soucis! Mais Callista!... Ah! chère enfant, si vous aviez vu avec quelle patience elle souffrait.

Et de nouveau, le jeune homme fondit en larmes.

— Calmez-vous! calmez-vous! s'écria Jucundus que la conversation avait déjà remis dans son assiette ordinaire. Montrez que vous êtes un homme, mon cher Ariston. Cela devait arriver... Les tribulations sont le partage de l'humaine nature... Vous rappelez-vous ce que dit un poète tragique?... Voyons... mais non, je me trompe, c'est dans une comédie... Oui, Ménandre...

— Que l'Erèbe et l'Orcus[1] engloutissent tous les vers tragiques et comiques qui furent jamais déclamés! dit Ariston en l'interrompant. Belle consolation, vraiment!... Voyons, n'aurez-vous pas pour moi une seule parole d'encouragement, de sympathie ou de conseil? Hélas! ma sœur et moi sommes étrangers dans ce pays, ma sœur dont je suis si fier et qui fut toujours si bonne, si aimable, si bienveillante, si douce! Toujours docile, toujours affectueuse, elle m'obéissait comme si j'eusse été son père... Je lui disais : venez ici, allez là; et elle ne proférait jamais le plus léger murmure. Depuis dix ans que nos parents sont morts, nous ne nous sommes pas quittés. Je suis deux fois plus âgé qu'elle, et, par déférence pour moi, elle me suivit dans cette détestable Afrique, malgré le désir qu'elle avait de rester en Grèce. Je n'avais qu'un mot à dire, et elle se montrait vive et brillante... Elle n'attachait son cœur à rien et se plaisait partout, car elle n'avait point de volonté propre. Tout le monde l'aimait! Oui, elle valait mieux que

[1] Fleuves que les païens faisaient couler dans leur enfer.

les dieux et les déesses de l'Olympe tout ensemble... Et ici, dans cet horrible pays, je ne sais quel démon s'est emparé d'elle... Elle se croit chrétienne... Chrétienne! elle ne l'est pas plus qu'elle n'est hyppogriffe ou chimère.

— A la bonne heure! répliqua Jucundus. Je disais donc que je sais le fin fond de l'affaire... Eh bien! Callista est folle, Agellius est fou, Juba l'est aussi, et Strabon ne l'était pas moins, grâce à l'influence de sa femme, la vieille Gurta. Voilà, je crois, le principe de toutes nos misères... Mais que vois-je? Cornelius... Entrez, entrez, s'écria-t-il en apercevant dans la rue son ami le romain. Oui, entrez! — et ici Jucundus reprit le ton lugubre qu'il avait en commençant, — ah! nous avons bien besoin de vos consolations, si vous pouvez nous en donner... Hélas! mon vieil ami, je ne doute pas que vous ne me veniez en aide, si cela est en votre pouvoir.

Cornelius lui répondit qu'il devait retourner à Carthage sous quelques jours et qu'il venait embrasser son ami dont il espérait recevoir, avant son départ, une invitation pour un petit souper d'adieu.

— Que vous êtes aimable! dit Jucundus. Mais d'abord, dites-moi ce que vous savez de cette triste affaire... Vous ne pouvez manquer de savoir ce qui se passe au capitole... Dites, y sait-on ce que mon pauvre Agellius est devenu?

C'était le premier mot que Cornelius entendait touchant ces tristes aventures. La consternation se peignit sur son visage.

— Quoi! dit-il, Agellius serait chrétien... et dans un pareil moment! Cependant, si ma mémoire est fidèle, vous m'aviez jadis parlé d'une jeune fille qui devait le remettre dans la bonne voie.

— Elle est chrétienne aussi! Ah! le monde est bien méchant,— ajouta-t-il après une pause,— et les Triumvirs l'ont fait incarcérer. Hélas! quelle sera l'issue de cette affaire?

Cornelius secoua la tête d'un air qui ne présageait rien de bon.

— Vous ne répondez rien? reprit Jucundus. Oh! je le sais, c'est une horrible chose... Toutefois, Cornelius, vous ne pensez pas, j'espère, qu'ils doivent mourir sur un bûcher?

Le Romain, toujours soucieux et préoccupé, garda le silence.

— Croyez-vous qu'ils seront mis à la torture ou étendus sur la roue? s'écria Jucundus. Hélas! peut-être verrons-nous déchirer leurs corps avec des ongles de fer?

— Vous le disiez tout à l'heure, répondit Cornelius, c'est une mauvaise... une très-mauvaise affaire!

— Et vous ne pouvez rien faire pour nous, Cornelius? s'écria Ariston. Mais vous êtes lié avec les principaux citoyens de Carthage... Ah! moi, si je pouvais vous être utile, vous me verriez à l'œuvre! Que dis-je? au besoin, je serais votre esclave... Ma sœur n'est pas plus chrétienne que le grand Jupiter. Son extérieur, ses vêtements, sa coiffure, tout proteste contre ses accusateurs. Elle est Grecque de la tête aux pieds, au dedans et au dehors. Hélas! elle était aussi radieuse que le jour... Pourquoi donc faut-il que nous n'ayons point d'amis dans cette contrée? Chère Callista, tu seras abandonnée, parce que tu es étrangère!

Dans l'entraînement de sa douleur, le jeune homme s'arrachait les cheveux de désespoir.

— O Cornelius, reprit-il, si vous pouviez faire quelque chose pour nous! Vous la verriez, ma sœur, vous la verriez chanter et danser devant vous... Elle se prosternerait à vos pieds, elle embrasserait vos genoux... comme je le fais en ce moment, ô Cornelius!

Ariston s'était jeté à genoux, et, les mains élevées vers Cornelius, il s'efforçait de toucher sa barbe.

Cornelius ne s'était jamais vu adresser de si poétiques prières, et, bien qu'un peu embarrassé, il n'en fut pas moins agréablement surpris.

— Vous m'apprenez, dit-il d'un air important, que votre sœur est en prison et soupçonnée de christianisme. Eh! mon cher, le remède est bien simple... Qu'elle jure par le génie de Rome et de l'empereur, et on lui rendra la liberté. Si elle refusait... oh! alors, la justice devrait suivre son cours.

Et il fit une sorte de mouvement de tête en forme de conclusion.

— Je le sais, répondit Ariston, mais l'illusion qui l'obsède ne saurait durer longtemps. Du reste, elle dit clairement n'être pas chrétienne, et certes, cela devrait bien suffire!... Toutefois, elle ne veut pas brûler d'encens ni jurer par le génie de Rome. Elle dit qu'elle ne croit pas en Jupiter, et que je n'y crois pas moi-même! En vérité, rien n'est plus déraisonnable, et je pense qu'elle a perdu l'esprit. Je lui ai dit : « Ma chère, écoute-moi, veux-tu me faire rougir de toi? veux-tu périr par le glaive ou dans les tourments? » Rien n'y fait. Oh! j'en deviendrai fou moi-même. Hélas! elle était si adroite, si spirituelle, si enjouée, si riante, si docile! Elle savait tout! Sculpture, peinture, musique, lyre, poésie : rien ne lui était étranger. Elle n'avait pas son égale dans les travaux d'aiguille ou de broderie... Voyez! dernièrement encore, elle m'a brodé cette ceinture... Ah! Jucundus, je le dis à regret, mais c'est Agellius... Oui, c'est lui qui a fait tout le mal...

A ces mots, Ariston, abattu par la douleur, se jeta par terre et se roula dans la poussière.

— J'ai déjà engagé notre jeune ami à modérer sa douleur, dit Jucundus au Romain, et même je l'ai prié de se rappeler la maxime de Ménandre : *Ne quid nimis*[1]. A quoi sert-il de s'affliger? Quel bon effet cela peut-il produire? Mais ces jeunes gens, en vain leur parle-t-on raison... Voyons, Cornelius, croyez-vous pouvoir nous venir en aide sous quelque rapport?

[1] Modération en tout.

— Pendant mon séjour en cette ville, répondit-il, j'ai fait la connaissance d'un homme aussi distingué par son jugement droit que par ses vues politiques extrêmement saines. Sa réputation est très-grande. Il se nomme Polémon et enseigne dans le temple de Mercure. Il me semble qu'il connaît la raison de tout, et je suis même surpris que nous nous accordions si bien, lui et moi. Comme la sœur de ce jeune homme, Polémon est d'origine grecque. Ariston ferait bien, ce me semble, de s'adresser à lui, et si quelqu'un est capable de désabuser l'esprit de la jeune Grecque, c'est assurément celui dont je vous parle.

— C'est vrai! s'écria Ariston en se relevant brusquement; mais, j'en suis certain, vous pouvez faire pour moi plus encore. Vous avez de l'influence sur les autorités... Le proconsul vous écoutera... Ici les magistrats ont peur, et certes, ce ne sont pas eux qui désirent tourmenter ma pauvre sœur... Hélas! ce n'est partout que murmures et jalousie... Il y a tant d'espions, tant de délateurs, tant de méfiance!... Cependant, Callista ne doit pas être sacrifiée aux exigences du moment .. Elle ne doit pas être victime des circonstances!... Ah! si vous pouviez la tirer d'affaire, vous obligeriez les duumvirs autant que moi... D'ailleurs, quel bien sa mort produirait-elle? Un mois, un seul mois de délai, et l'illusion sera dissipée. Quand je dis un mois, vous comprenez, c'est pour le cas où vous ne pourriez pas nous en obtenir deux ou même trois... Et puis, peut-être nous permettrait-on de sortir secrètement du pays, sans que personne en sache rien? Cela ne nuirait à qui que ce fût... Hélas! pourquoi sommes-nous venus nous établir ici?...

— A Rome, dit Cornelius, nous ne scrutons point les sentiments. les motifs, les réticences... Tout cela n'est pas de notre domaine... Nous nous bornons à l'extérieur, aux faits. A Rome, on demande: quel est le fait? brûle-t-elle de l'encens, oui ou non? adore-t-elle l'âne, ou ne l'adore-t-elle point? Enfin, nous verrons s'il y a moyen de faire quelque chose.

Disant ces mots, il prit congé en répétant à nos deux affligés qu'il userait de toute son influence dans l'intérêt d'Agellius et de Callista.

XXVI. — LE TRIBUNAL.

Le sort de Callista devait se décider avant que le soleil achevât sa carrière. Sans doute, on désire connaître quels étaient les sentiments et les pensées d'une personne pour qui tous ceux qui la connaissent éprouvent le plus vif intérêt. Quel changement s'était donc opéré en elle depuis le jour où, quelques semaines auparavant, Agellius la vit pour la dernière fois? Callista elle-même n'aurait pu le dire. « Le royaume de Dieu est semblable à un homme qui jette une semence en terre : qu'il dorme ou qu'il veille, nuit et jour, la graine germe et croît sans qu'il sache comment[1]. » Toutefois, un retour sur le passé n'eût pas manqué de révéler bien des secrets à la jeune fille. Elle eût reconnu qu'un changement s'était opéré dans sa nature, puisque, à chaque instant, elle se sentait différente d'elle-même. Mais cette mutabilité n'impliquait aucune contradiction. C'était comme ces cercles concentriques qui, s'étendant à la surface de l'eau, et n'arrivant que successivement à l'amplitude qu'ils promettent tout d'abord, changent perpétuellement d'aspect et d'étendue, sans cesser pourtant de conserver leur nom et leur nature. Chaque jour était donc, pour la jeune fille, comme l'émanation du précédent et le principe de celui qui devait suivre, et le but qu'elle devait atteindre ne pouvait pas dépasser l'impulsion primitivement donnée. Or, si on lui avait demandé, en ce moment, sur quoi reposait sa

[1] Marc, iv. 26, 27.

conviction, quel était l'objet qu'elle soutenait avec fermeté et constance, en quoi consistait son raisonnement, ou bien, si c'était la raison, la sympathie, le sentiment ou le caprice qui la faisaient agir, Callista n'aurait pu que garder le silence. Que savait-elle, en effet, si ce n'est que, à sa grande surprise, plus elle réfléchissait au peu qu'elle savait du Christianisme , plus elle se sentait attirée vers lui et plus aussi il se montrait clairement aux yeux de son ame ? Plus il semblait répondre à ses besoins, à ses aspirations, plus lle avait le sentiment intime qu'il renfermait la vérité. Plus elle y réfléchissait, plus il lui paraissait, — contrairement à la mythologie et à la philosophie de son pays, contrairement à la religion politique de Rome, — avoir en soi une réalité extérieure, une force qui, pulvérisant les objections, les reléguait au rang des doutes et des difficultés les moins sérieuses.

A cette simple question : qu'est-ce que le Christianisme? elle aurait même été embarrassée pour répondre. Il est vrai, elle aurait pu formuler quelques vérités secondaires, mais comment serait-elle parvenue à exposer leur forme définie et distincte ou à expliquer de quelle manière elles se réalisaient ? Certainement, elle n'aurait pu dire rien autre chose que : « Je crois, comme venant de Dieu même, ce que m'ont appris Chionie, Agellius et Cecilius. » Là se bornaient l'étendue de sa foi et le fondement sur lequel elle reposait. Ce qui lui recommandait cette doctrine, c'était cette merveilleuse unité de sentiments et de croyance chez des personnes si dissemblables, occupant des positions si distinctes, si indépendantes dans leur témoignage, et qui cependant s'accordaient unanimement pour enseigner la même foi. Depuis longtemps, Callista ne croyait plus à la religion de sa patrie. Quant à la philosophie, elle n'avait à ses yeux d'autre valeur que celle d'une opinion, d'une conjecture, tandis qu'elle comprenait et sentait que la vraie essence de tout culte consiste dans la connaissance de l'Etre qui en est l'objet. Pour elle, point

de religion sans espérances. Adorer un être qui ne parle pas plus aux hommes qu'il ne les connaît ou ne les aime, est-ce là une religion? Une telle adoration, pensait Callista, peut être un devoir ou un mérite; mais son cœur lui disait instinctivement que le culte devait être la reconnaissance et comme la réponse de l'ame à un Dieu qui s'était, d'abord, occupé de cette ame. Un culte n'est qu'un nom, quand il n'est pas un échange d'amour.

Or, les trois personnes qui lui parlèrent du christianisme, firent, l'une et l'autre, consister cette religion dans la présence intime de Dieu au cœur de l'homme. Le christianisme était donc une amitié, un amour mutuel... C'était là cette seule croyance que sa raison et son cœur avaient toujours avidement recherchée, cette croyance qui, jusqu'ici, lui avait toujours échappé... Et elle la rencontrait, à un remarquable degré d'unité et de fixité, chez une esclave, un jeune homme de la campagne et un prêtre instruit!

On le voit, l'impression qu'ils avaient faite sur son esprit était profonde. Considérant donc plus en détail et leurs enseignements et ce qu'embrassait la notion de cette religion qui lui semblait si sublime, elle comprenait, comme ils le lui disaient, que le Créateur du ciel et de la terre, le Tout-Puissant, l'Être souverainement bon, l'Être possédant tous les attributs que la philosophie lui assigne, l'Infini, en un mot, avait pu aimer l'ame de l'homme, et la sienne en particulier, jusqu'à descendre sur cette terre, se faire homme comme nous, et, sous cette forme, endurer d'immenses souffrances, afin d'unir à lui toutes les ames; elle comprenait que cet Etre eût désiré aimer et être aimé, qu'il eût fait cette recommandation aux hommes, qu'il les eût invités à lui rendre amour pour amour, et qu'il offrît d'entretenir sans cesse ce doux commerce d'affection avec les ames qui se donneraient à lui. Telles étaient ses pensées. Elles n'embrassaient rien au delà, mais, nuit et jour, elles se rivaient plus tenaces à son esprit. Plaidant en Callista la cause de son Dieu, elles ne lui laissaient ni repos ni trêve.

Malgré la jeune fille, malgré sa mauvaise humeur, malgré ses doutes, malgré ses dégoûts, ces mêmes pensées lui revenaient sans cesse, bien qu'elle fît tout pour les chasser. Leur profession impliquait le mépris, le déshonneur, la persécution, n'importe... elles se présentaient quand même à Callista sous un aspect souriant et plein d'espérances, déroulant devant ses yeux d'éternelles perspectives et lui apparaissant chaque jour plus claires, plus justes, plus persuasives.

Et Callista pensait à Chionie, à Agellius, à Cecilius... Plus elle les considérait, plus elle sentait que les enseignements du christianisme leur avaient donné quelque chose qu'elle ne possédait pas elle-même. Il y avait en eux une simplicité, une sincérité, une fermeté, une élévation de caractère qu'elle n'avait jamais possédées ; une innocence, un calme dont elle n'avait jamais connu les douceurs. Tout cela parlait au cœur de la jeune fille et remuait jusqu'à la dernière fibre de son être. L'image de Cecilius, surtout, ne disparaissait point de sa mémoire. Elle le voyait comme s'il eût été là devant ses yeux, et son maintien lui parlait avec plus d'éloquence, s'il est possible, qu'il n'en avait jadis mis dans ses discours. Elle l'avait presque injurié... et maintenant, elle se sentait portée à le vénérer comme s'il eût été le temple et la demeure de cette divine Présence dont il attestait si solennellement la réalité.

Oh! quel brusque contraste, lorsque, comme en punition des brusques paroles qu'elle avait dites au saint prêtre, elle se vit entre les mains d'hommes sans frein, dont les sentiments étaient si fort au-dessous des siens, qu'elle-même se voyait maintenant au-dessous de Cecilius! Quel contraste, pour elle, de se trouver au milieu d'eux, étourdie par leurs brutales vociférations, accablée par leur fiévreuse agitation, étouffée presque au sein de l'atmosphère malsaine qu'exhalait leur excessive impiété! Puis, de quelle immense reconnaissance déborda son cœur, — sans savoir toutefois bien précisément envers qui, — lorsqu'il lui fut donné de

recouvrer le repos et la quiétude, même entre les murs d'un cachot! Callista, en effet, malgré sa grande jeunesse, était dégoûtée, fatiguée de tout ce qu'elle avait vu dans le monde, et son désir, son seul ardent désir était de méditer, de réfléchir sur ces grandes vérités qu'elle entrevoyait à peine.

Les jours ont succédé aux jours, et voici enfin l'heure où Callista doit comparaître devant les magistrats de Sicca. C'est avec crainte, avec agitation qu'elle voit approcher ce moment terrible. Son cœur ne possède pas encore la paix véritable; pour elle, la tranquillité, le repos, c'est de pouvoir demeurer dans cette chambre qui lui sert de prison. Une fois dehors, elle le sait, tout son calme l'abandonnera; elle devra de nouveau tomber entre les mains d'hommes impies et cruels qui n'éveillent en elle aucune sympathie. Et qui la soutiendra dans cette horrible épreuve? Son frère... Il est venu la voir, affectant d'oublier sa perversité ou son illusion .. Il est venu, le sourire sur les lèvres... il l'a entourée de ses bras... Mais Callista, par un mouvement indéfinissable, a repoussé ses tendres caresses, comme s'il n'était plus son frère... Il est accouru, par une faveur spéciale, pour l'accompagner devant ses juges, pour la défendre, pour la délivrer, pour la ramener en triomphe dans sa demeure. Il ne parlait pas, mais son regard semblait dire : « Ma sœur, pourquoi ces yeux égarés?... Pourquoi cette pâleur sur vos joues?... Pourquoi ce murmure sur vos lèvres... Pourquoi cette tristesse, ce trouble?... Ah! beaux yeux, douces lèvres, aimables sourires, brillantes couleurs, vous qui faisiez mon orgueil, qu'êtes-vous devenus?... O ma sœur, pourquoi vous montrer rebelle?... Pourquoi tant de froideur envers moi?... Ne viens-je pas pour vous tirer d'ici, de ce lieu où jamais vous n'auriez dû entrer... où jamais plus vous ne reviendrez?... O Callista, quel est donc ce mystère?... Ah! parlez... »

Telles étaient les plaintes muettes qu'exprimaient les regards d'Ariston, tandis qu'il serrait tendrement les deux

mains de la jeune fille dans les siennes. Il se disait qu'il aimerait toujours Callista comme par le passé, quelles que fussent les craintes que l'état actuel de sa sœur lui faisait éprouver, et ce chagrin, ces appréhensions, il les refoulait au plus profond de son cœur. Mais quelle ne fut pas la surprise du jeune homme, lorsque, en retour de son regard affectueux et de ses caresses, il entendit Callista, comme si elle expliquait l'altération de sa physionomie et le changement si radical opéré en elle, lui dire avec agitation :

— Mon temps est court... Il me faut un chrétien... un prêtre chrétien !

Ariston n'avait jamais, jusque-là, remarqué en sa sœur la moindre tendance pour la religion proscrite. Ce premier indice le remplit de stupeur, comme s'il eût été témoin d'un prodige impossible, inouï. Il joignit les mains, pâlit, et, en proie à l'émotion la plus vive, il ne put proférer que ce seul mot :

— Callista !

Si la jeune fille avait avoué le plus odieux forfait, un meurtre, une noire trahison contre lui-même, une énormité trop grande pour être exprimée en paroles, Ariston aurait pu en supporter l'aveu... Mais voir sa sœur, — elle son orgueil et ses délices, — voir sa propre sœur chrétienne !... Oui, mille fois, il eût préféré lui entendre dire : « Je vous quitte à jamais pour me consacrer au service des temples ; j'ai bu la ciguë ; je me suis fait piquer le sein par un aspic ; » plutôt que d'apprendre de sa bouche qu'elle était décidée à sortir de ce monde au milieu des tortures, des ignominies, de la malédiction auxquelles était dévoué tout sectateur de la religion des esclaves.

Le temps s'écoule, suivant sa marche uniforme, sans attendre qui que ce fût. La cour de justice et les magistrats, assis sur leurs *Subsellia*[1], procèdent de la même manière, et l'audience où Callista devait comparaître, était sur la

[1] Siéges des jurés.

point de se tenir dans la *Basilica*[1], située près du Forum. Mais, avant d'entrer dans ces détails, quelques mots sont nécessaires. La magistrature locale ne jugeait alors que des délits de second ordre,et ne pouvait décider que des causes purement civiles; les cas plus graves, tels que l'accusation de christianisme, étaient réservés aux autorités romaines. Toutefois, il arrivait assez souvent que les instructions préliminaires fussent déléguées aux Duumvirs de la ville, ou même, comme on dirait aujourd'hui, aux tribunaux de police. C'est du moins ce qui se faisait ordinairement dans les provinces proconsulaires, où les Propréteurs[2] et les Présidents, étant nommés par l'empereur, recevaient en même temps l'autorité suprême, civile et militaire. Peut-être cette concentration des deux pouvoirs aidait-elle à la meilleure administration de ces provinces? Toujours est-il que leur gouvernement pouvait user de plus d'arbitraire, et par cela même avoir moins de sympathie de la part des gouvernés. Quant aux Proconsuls qui représentaient le sénat, ils n'avaient point directement en main l'autorité militaire. Il résultait naturellement de cet état de choses quelque rivalité entre les établissements civils et militaires, comme aussi, d'un autre côté, certains rapports amicaux entre la magistrature locale et le Proconsul. L'histoire nous apprend en effet que, plusieurs années avant l'époque où se passent les faits que nous décrivons, le proconsul Gordien jouissait d'une grande popularité dans la province d'Afrique. Aussi, lorsque le peuple se souleva, — nous l'avons dit précédemment, — pour protester contre les exactions du *Procurator* impérial, il prit parti pour Gordien et le soutint contre l'exacteur. Quoi qu'il en soit, au moment actuel,

[1] Salle où siégeaient les magistrats. Plus tard, quand le Christianisme eut triomphé de l'erreur, bon nombre de ces bâtiments furent convertis en églises. De là le nom de basiliques donné aux temples catholiques.

[2] Magistrats suppléant les préteurs, dont ils remplissaient les fonctions.

l'*Officium* proconsulaire était en très-bons termes avec la magistrature civile, tandis qu'au contraire il y avait quelques dissentiments entre cette dernière et l'autorité militaire. Cela importe peu, il est vrai, aux événements qui vont suivre; néanmoins, il fallait exposer ces faits historiques pour faire mieux comprendre l'interrogatoire que Callista va subir au Forum et aussi certains détails qui, maintenant, s'expliqueront d'eux-mêmes.

La populace encombrait et les abords et l'enceinte de l'immense *Basilica*, sans montrer, cependant, une bien vive curiosité. La famine, la maladie, et, surtout, la bonne leçon que les soldats lui donnèrent, avaient, en éclaircissant les rangs de la plèbe, calmé notablement l'effervescence de son esprit. Chaque individu, d'ailleurs, éprouvait un mécontentement mêlé de colère, et l'on eût préféré voir décapiter un magistrat, ou rôtir un tribun, que d'assister à la torture et à la mort d'une douzaine de misérables chrétiens... Et puis, ils étaient rassasiés de sang... Une réaction s'était opérée en eux. La jeunesse et la beauté de Callista, malgré l'accusation de magie qui pesait sur elle, excitaient la compassion de tous.

Les magistrats étaient donc sur leurs *Subsellia*. Revêtu de sa toge blanche bordée de pourpre, un duumvir les présidait. Derrière lui, se tenaient ses licteurs; ils portaient des bâtons et non des faisceaux. Pour intimider la prisonnière à son entrée, on avait étalé, à la porte du tribunal, une collection très-complète de tous les instruments de torture. Aux yeux de la magistrature et du peuple, l'accusation de christianisme était si grave, qu'on la mettait au même rang que celle de magie, d'empoisonnement et de parricide. Ils éprouvaient à ce seul mot de chrétien, la même horreur que nous ressentons aujourd'hui pour les plus monstrueux forfaits. Ici, c'étaient des jougs de fer ou de bois d'un poids énorme, nommés *Boiæ*, dont on chargeait le cou des condamnés; là, on voyait des chaînes et des entraves, appelées *Nervi*, dans lesquelles on serrait les mains et les pieds, les

écartant brusquement l'un de l'autre, et disloquant les articulations; plus loin, c'étaient les *Virgæ* ou verges garnies de pointes aiguës; enfin, des courroies et des fouets, chargés de plomb et de clous qui déchiraient et meurtrissaient les chairs, étaient appendus çà et là. Les Latins les nommaient *Flagra, Lori* ou *Plumbati*, selon leur aspect. Ce n'est pas tout : de lourdes massues, des crocs, des *Ungula* ou ongles de fer, — sortes de tenailles ou de ciseaux, — le *Scorpio* et le *Pecten* dont les dents acérées sillonnaient le corps, la roue garnie de pointes où l'on étendait le coupable, le feu déjà allumé sur lequel, dans de vastes chaudières, murmurait l'eau bouillante...Quel spectacle! Callista avait perdu la noble tranquillité d'esprit que nous avons déja plusieurs fois remarquée en elle. A la vue de ces horribles machines, elle frissonna et faillit s'évanouir. Elle fut obligée de s'appuyer sur l'épaule de l'impassible *Cornicularius*[1] qui, heureusement, était à sa portée.

Bientôt la justice suivit son cours.

— Que l'*Officialis*[2] s'approche, dit le juge en commençant la séance.

Il se présenta et dit qu'il amenait devant les magistrats une prisonnière accusée d'être chrétienne. Il ajouta que des militaires l'avaient remise entre ses mains pendant la nuit qui suivit la révolte populaire.

Le *Scriba* ou greffier lut alors la déposition d'un *Stationarius*, attestant que lui et ses camarades avaient reçu l'accusée des mains de la force civile pendant le cours de cette même nuit, et qu'ils l'avaient conduite à l'*Officium* des Duumvirs.

— Faites comparaître l'accusée, reprit le juge.

On lui obéit.

— La voici, répondit l'*Officialis*, en observant le cérémonial accoutumé.

[1] Greffier attaché à la personne du juge.

[2] Celui qui était préposé à la garde de l'*Officium* ou tribunal.

— Votre nom? demanda le juge, en s'adressant à la jeune fille.

— Callista !

— Etes-vous libre ou esclave?

— Libre. Orsilochus, lapidaire de Proconnèse, est mon père.

Les magistrats s'enquirent alors en peu de mots de l'avocat ou *Defensor* qu'elle avait choisi. Ariston se présenta pour la défendre, mais il lui fallait d'abord prouver qu'il était *Togatus*[1]. Toutefois, comme il était connu de plusieurs magistrats, on passa outre, et il lui fut permis de venir en aide à sa sœur.

Le *Scriba* lut enfin l'acte d'accusation portant que Callista était chrétienne et refusait de sacrifier aux dieux.

Cette simple question de fait ne demandait ni témoins, ni plaidoiries. Le duumvir fit un signe, et aussitôt deux prêtres, portant ensemble un petit autel de Jupiter, entrèrent dans la salle. Le charbon brûlait. L'encens était préparé. Le juge invita la jeune fille à le répandre sur la flamme, pour le bonheur de Dèce et de son fils. Tous les regards étaient fixés sur Callista.

— Je vous le répète, dit-elle, je ne suis pas chrétienne !... Jamais je n'ai mis le pied dans un temple chrétien, jamais je n'ai prêté aucun serment chrétien, jamais je n'ai pris part à un sacrifice chrétien !... Si je disais que je suis chrétienne sous quelque rapport, je mentirais !

Elle se tut. Le juge reprit :

— Prouvez ce que vous avancez... Voici l'autel, le feu, l'encens... Sacrifiez au génie de l'empereur !

— A quoi bon?... répondit-elle. Je ne suis pas chrétienne !

Les magistrats se regardèrent les uns les autres.

— Toujours la même ! se disaient-ils ; toujours cette

[1] Revêtu de la toge romaine. C'était la marque qu'on faisait partie du corps des avocats.

inexplicable et odieuse opiniâtreté que ne peuvent vaincre ni la raison, ni le bon sens, ni la crainte !

— Sacrifiez ! répéta le duumvir.

La jeune fille demeura un instant immobile, puis s'avançant avec précipitation :

— O mon destin ! s'écria-t-elle, pourquoi ai-je été mise au monde? Hélas! dans quelle horrible alternative me trouvé-je !... Moi, je n'ai pas de Dieu... je suis abandonnée... Au fait, pourquoi ne le ferais-je pas ?...

Elle se tut, et, s'approchant de l'autel, elle y prit de l'encens. Soudain, ses yeux se levèrent au ciel, elle tressaillit, et, jetant l'encens à ses pieds :

— Non, je n'oserais ! s'écria-t-elle.

On peut juger de l'effet que produisirent sur le tribunal une telle action et de telles paroles.

— Evidemment, elle est folle! dirent quelques décurions émus de pitié. Pauvre fille !

Ariston s'élança vers sa sœur. Il la pria, la conjura à genoux, puis, lui prenant la main, il voulut la contraindre à sacrifier. Vains efforts ! il ne put obtenir de Callista que ces seuls mots :

— Je ne suis pas chrétienne ! Non, en vérité... Je n'ai rien de commun avec eux... Ah ! que je suis malheureuse !...

— Seigneurs juges ! s'écria Ariston, elle a perdu l'esprit !... Daignez m'écouter. Pendant l'émeute, une horde brutale l'a saisie... La frayeur, la violence qu'on lui a faite ont bouleversé ses idées. Accordez-lui quelque délai... Oh ! donnez-lui le temps de revenir à la raison ! C'est une jeune fille qui a toujours eu le plus profond respect pour les dieux... Personne à Sicca n'a travaillé pour les temples autant que ma sœur... Plus de la moitié des statues qui ornent la ville et les temples sont dues à son ciseau.. Plusieurs d'entre vous possèdent de ses œuvres. Elle travaille avec moi... Ah ! n'ajoutez pas, aux tourments que me cause son malheureux état, la douleur de la voir punir comme

une criminelle, comme une chrétienne ! Hélas ! ne me l'enlevez pas... Condamnez-la, soit ; mais, du moins, qu'elle ait le temps de réfléchir, et elle reviendra sûrement à ses dieux, à son frère... Voudriez-vous la faire mourir, parce qu'elle a perdu l'esprit...

Que faire ? Le tribunal craignait le Proconsul, il craignait Rome, et il n'avait pas vu sans une sorte de jalousie la populace déployer plus d'activité que la magistrature. Si cette dernière avait moins attendu pour agir, si elle s'était montrée dès la promulgation de l'édit, il n'y aurait eu à Sicca ni mouvement ni révolte. Déjà, on avait demandé aux magistrats un rapport détaillé sur ces faits déplorables. Certes, c'était bien le moment alors de procéder avec la plus grande circonspection. Heureusement, Callista et son frère, comme nous l'avons dit, avaient quelques amis parmi les juges, et leur défense étant en même temps juste et raisonnable, ces magistrats la présentèrent :

— Si elle persiste, disaient-ils, qu'on agisse en conséquence... Nous ne voulons pas éluder les ordres de l'empereur... Oui, si Callista s'obstine, elle doit mourir ! Mais l'effet de sa mort sera tout aussi profitable dans un mois qu'aujourd'hui... Ce n'est pas que nous vous demandions de fixer, de votre propre autorité, le délai que nous réclamons. Non... demandez des instructions à Carthage... S'il le veut, le gouvernement peut, dans une heure, nous faire tenir sa réponse. Informez-le simplement que nous avons à juger une jeune personne, jusqu'ici toujours fidèle aux dieux, d'une conduite irréprochable, d'un talent hors ligne pour la sculpture des images de nos temples, et que cette jeune fille, depuis le jour de l'émeute, a refusé subitement de dire le culte qu'elle professe. Ajoutez qu'elle ne donne aucune raison de cette étrange obstination, et qu'au contraire, elle proteste n'appartenir en aucune façon au christianisme. Ses amis déclarent que la terreur a troublé ses facultés mentales, et que, si on la traite avec douceur, si on lui laisse quelque repos, elle redeviendra ce qu'elle était

jadis et fera tout ce qu'on exige. Quelle serait la règle de conduite à suivre dans de telles conjonctures ?

Les amis de Callista l'emportèrent. On décida que l'instruction serait annulée, par suite de l'état anormal de l'accusée. Cela suspendait et la condamnation et l'exécution de la jeune fille. Bien plus, rien ne devait être changé à ce qui avait été fait d'abord, et elle rentrerait dans la même prison. Loin donc d'être transférée dans un cachot de l'Etat, elle demeura, seulement gardée à vue, dans le logement qu'elle avait occupé jusque-là, et où il lui fut permis de recevoir ses amis. Dans la supposition que Callista eût l'esprit atteint d'aliénation, sa guérison laissait peu d'espoir, et sa réunion aux prisonniers d'Etat aurait été pour elle, sans doute, le prélude d'une captivité sans fin. Par bonheur, la décision des magistrats éloigna ce péril. Ils envoyèrent donc à Carthage.

XXVII. — CE QUE PEUT LA PHILOSOPHIE.

Ariston n'était pas homme à rester longtemps plongé dans la douleur. Jamais les peines du cœur, l'envie, la perte de son honneur ou de ses biens n'eussent pu le faire passer de vie à trépas. On peut dire, toutefois, que la calamité présente était la plus grande qui pût l'atteindre. Depuis qu'il était au monde, rien ne l'avait si péniblement affecté. Il aimait véritablement sa sœur. Gardons-nous cependant de scruter cette affection avec trop de scrupule, car il faudrait alors avouer qu'elle devait son origine plutôt à certaines qualités extérieures et même accidentelles, qu'à la jeune fille proprement dite. Si Callista avait perdu sa beauté ou refusé d'obéir promptement et avec joie aux moindres désirs de son frère, ce dernier aurait en même

temps senti mourir dans son cœur toute amitié pour elle. Ceci soit dit sans la moindre intention de blâmer le jeune homme avec trop de sévérité. Si le lecteur n'était pas de notre avis, qu'il considère un peu ce qui se passe de nos jours entre frère et sœur, entre époux et épouse, et qu'il veuille bien remarquer combien de personnes n'aiment plus que par habitude, que par souvenir du passé[1]. Ariston, lui, aimait sa sœur principalement pour les avantages du présent.

Le jeune homme souffrait, et son chagrin lui fit mieux goûter le conseil de Cornelius que d'abord il avait rejeté Il résolut donc d'avoir recours à Polémon. Il connaissait de vieille date le philosophe, chez lequel il pouvait facilement se faire introduire après la leçon du Temple de Mercure. Quoique plein d'affectation et de suffisance, Polémon n'était pas sot, et Ariston s'imaginait avec quelque raison que Callista serait plus facilement amenée à changer d'avis par un philosophe qui était en même temps son compatriote. Quand Ariston exposa l'objet de sa visite, Polémon fut saisi d'étonnement à la vue de tant d'audace. Certes, il fallait que le jeune homme fût bien profondément absorbé dans sa douleur, pour oser venir lui faire une telle proposition, à lui, l'ami de Plotinus, de Rogatien et de tant d'autres nobles personnages qui furent à Rome ses condisciples ! Quoi ! un membre intelligent de l'aristocratie de la métropole du monde s'abaisserait au point de visiter en prison une criminelle !... Et quand Ariston lui apprit que cette fille était chrétienne, oh ! pour le coup, il s'imagina qu'on venait l'insulter chez lui, et peu s'en fallut qu'il ne mît le jeune Grec à la porte. Ariston ne se découragea point... Sa douleur si manifeste et quelques détails intéressants qu'il sut donner à propos fléchirent le philosophe. Callista n'était-elle pas une jeune Grecque profondément versée dans la littérature, — une sorte de bas-bleu, — qui n'avait point

[1] Auld lang syne.

encore revêtu, il est vrai, le *Pallium* philosophique (sainte Euphémie et sainte Catherine, martyres, avaient déjà porté ou portèrent plus tard ces insignes), mais que rien n'empêchait de prendre, quand elle le voudrait, les livrées de la philosophie ? Polémon, d'ailleurs, avait ouï parler d'elle chez l'un des décurions, où l'on avait fait l'éloge de son mérite et de ses talents. Ajoutons que le philosophe visait depuis quelque temps à se créer un auditoire féminin, auprès duquel la conversion de Callista lui serait un nouveau titre de gloire. Donc, un soir, quelques jours après son entrevue avec Ariston, le philosophe monta dans sa litière, et, accompagné du jeune homme, il prit, avec une sorte de répugnance et de honte qui donnaient à son maintien une raideur et un embarras inaccoutumés, le chemin qui conduisait à la demeure où la jeune Grecque était retenue prisonnière. Parfumé des pieds à la tête, il avait peine à vaincre toutefois la répugnance qu'une telle visite lui inspirait. Son odorat était agréablement flatté, mais, à travers tous les parfums, s'infiltrait une sorte d'arrière-goût qu'il ne pouvait chasser.

La chambre de Callista, bien que destinée à lui servir de prison, était assez convenable. Elle se trouvait au rez-de-chaussée d'une maison à plusieurs étages située dans le voisinage de l'*Officium* des Triumvirs. Callista n'était plus sous leur juridiction directe; toutefois, on lui permit de garder son logement. C'était un appartement dépendant de l'habitation d'un appariteur de l'*Officium*. La femme, ou du moins la compagne de ce dernier, rendait à la jeune fille les petits services que réclamait sa position qui se trouvait par là considérablement adoucie. Quoi qu'il en soit, nous ne devons pas oublier que notre scène se passe en Afrique, au mois de juillet, et que la jeune Grecque était peu habituée aux chaleurs intolérables qui faisaient de la ville comme une fournaise ardente, pendant la plus grande partie du jour. Dans des appartements spacieux et d'une grande hauteur, on pouvait combattre cette température

brûlante en empêchant l'air extérieur de pénétrer, et en vivant, absolument comme les peuples du Groënland, portes et fenêtres closes. Mais ici, pas moyen d'user de cette extrême ressource, car le logement de Callista était d'une extrême exiguité. Ajoutons que l'agitation de l'esprit ou la fièvre des idées est plus horrible encore à supporter qu'une atmosphère tropicale. Qu'on juge alors des ravages que ces deux causes réunies devaient exercer sur la santé, la fermeté et la physionomie de la jeune fille. Sa beauté, dont Ariston était si fier, avait disparu, et une sorte d'ombre voilait ses traits. Elle avait en ce moment cette expression de physionomie d'un caractère tout céleste qui, succédant aux formes les plus parfaites, n'inspire plus aucune passion terrestre, mais suggère de chastes pensées et comme des aspirations vers l'éternelle Beauté. Ariston remarqua avec peine les ravages qu'avait subis la figure de sa sœur. Dans la chambre, il n'y avait qu'un banc, deux ou trois chaises et un lit de joncs placé dans un coin. Une longue chaîne de fer, légère cependant, — si ces deux idées peuvent aller de pair, — était attachée au mur par un solide crampon et retenait, dans un de ses anneaux, le bras charmant de la jeune prisonnière.

A peine entré dans ce séjour, Polémon ne put retenir une exclamation de surprise. La prison lui semblait si étroite! Se souvenant bientôt que sa visite avait un autre but, il se mit immédiatement à l'œuvre pour l'atteindre. De son côté, Callista tressaillit. Elle ne désirait aucunement la présence du philosophe. A son entrée, elle se souleva de la couche sur laquelle elle était penchée, et ses traits exprimèrent une médiocre satisfaction. Se sentant incapable de soutenir une discussion, elle n'avait pas le moindre goût d'entamer un débat avec Polémon, quand bien même ce dernier le lui eût proposé.

— Callista, ma vie et ma joie, chère Callista, dit Ariston, je vous amène l'homme le plus célèbre de Sicca, Polémon, qui a bien voulu vous rendre visite

La jeune fille jeta sur le philosophe un regard étonné, qui bientôt eut pris une teinte d'indifférence. Polémon tenait en main une rose de Cyrène qui remplissait l'appartement de sa suave odeur.

— Oui, c'est Polémon, continua Ariston, l'ami du grand Plotinus ! Il connaît tous les philosophes et toute la philosophie. Callista, il a l'extrême bonté de venir vous voir.

La jeune Grecque le remercia de sa venue.

— Je lui en suis très-reconnaissante, dit-elle, et le lieu où je me trouve double pour moi le prix de sa visite.

Polémon répondit par un compliment. C'était ainsi, fit-il entendre, que Socrate visitait Aspasie. En Grèce, il y avait toujours eu des femmes bien au-dessus de leur sexe, et ces femmes étaient bien dignes d'entretenir un commerce intellectuel avec les hommes les plus distingués. Il était sûr d'avoir une de ces femmes devant lui.

Callista comprit que, si elle prenait part à une telle conversation, ce serait augmenter encore les ténèbres où son ame était plongée. La jeune fille cherchait des réalités, et non une phraséologie brillante. Elle se tut.

Peu flatté de l'accueil qu'il recevait et ne sachant plus que dire, Polémon prit Ariston à part et lui dit :

— Votre sœur est tout absorbée en elle-même. Elle ne prend même pas la peine de me répondre !

— Oh ! vous vous trompez bien, répondit Ariston, la chère créature n'aspire qu'à vous entendre.

— Les enfants de la Grèce, dit-il enfin, devraient, ce me semble, se reconnaître presque instinctivement. Il y a entre eux comme une sympathie secrète. Certain attrait les rapproche. On dirait cette influence mystérieuse qui unit l'aimant à l'aimant. Les Grecs ont cela de particulier, qu'ils trouvent en eux comme un écho fidèle des pensées et des sentiments de leurs frères.

A ces mots, Polémon aspira le parfum de la rose qu'il avait en main et fit une inclination à la jeune fille. Au nom de la Grèce, Callista avait souri avec amour :

— Oh ! oui, dit-elle, j'aime bien mieux la Grèce que l'Afrique !

— L'une et l'autre, répondit Polémon, ont leurs avantages. Dites, n'éprouve-t-on pas un certain bonheur en communiquant la science que l'on possède, en allumant dans les cœurs la flamme dont on est soi-même embrasé? Quel égoïsme ce serait de refuser de quitter la Grèce pour apporter ici le flambeau des lumières ! Mais vous, noble dame, vous ne pouvez profiter des enseignements de la Grèce, ni répandre sur l'Afrique la science que vous possédez, tant que vous resterez enfermée dans ce soupirail d'enfer. Et l'on me dit que vous êtes ici de votre plein gré ! Cela est-il possible ?

— Je ne demanderais pas mieux que d'en sortir, si je le pouvais, très-docte Polémon, dit Callista avec tristesse.

— Polémon de Rhodes peut-il parler avec franchise à Callista de Proconnèse ? Croyez bien que je ne prendrais pas cette peine pour le premier venu. Et puisque vous me le permettez, je vous demanderai ce qui vous retient en ces lieux ?

— Les magistrats de Sicca et cette chaîne de fer, répondit-elle. Oh ! je voudrais bien pouvoir vivre ailleurs... je voudrais bien n'être pas ce que je suis...

— Et que pourriez-vous donc souhaiter encore ? répliqua Polémon. Aucune fille de l'Afrique ne vous égale en génie, en talents, en beauté !

— Abordez carrément la question, dit Ariston avec une respectueuse vivacité. Voyons ! frappez un coup décisif.

— Si je ne me trompe, reprit Callista, que les lenteurs de ce préambule impatientaient, mon frère désire que vous me demandiez pourquoi je suis enfermée ici, et s'il dépend de moi d'en sortir... Eh bien ! je suis en prison, parce que je ne veux pas brûler d'encens sur l'autel de Jupiter.

— Quoi ! une telle puérilité vous arrête ?

Callista ne répondit point.

— Je vous le demande, que signifie cet acte? Tout

simplement ceci : que vous êtes fidèle à l'empire romain. Je pense bien que vous n'êtes pas au nombre de ces Grecs qui rêvent encore une insurrection pour l'affranchissement de leur pays? Dès lors, votre fidélité envers Rome est incontestable. Oh ! si je croyais qu'un Léonidas, un Harmodius, un Miltiade, un Thémistocle, un Périclès, un Epaminondas fût prêt à secouer le joug, vous me verriez, tout comme un autre, ceindre l'épée et combattre... Mais, hélas ! cet espoir n'a aucune consistance. La Grèce ne vous réclame donc pas maintenant. D'autre part, vous n'êtes pas non plus affiliée à cette secte obscure et fanatique qui désire la chute de Rome? Oui, quand même vous me le diriez, je n'ajouterais pas foi à vos paroles !... Réfléchissez un peu à la puissance de Rome !...

Ici, le philosophe fit une magnifique digression empruntée au dernier panégyrique qu'il avait prononcé, et dont sa mémoire était encore toute remplie. Il ajouta :

— Je suis Grec : comme vous, j'aime la Grèce, mais j'aime mieux encore la vérité. Les faits... Oh ! c'est eux seuls que je vois, eux seuls que je reconnais, eux seuls que j'avoue. L'univers entier, après avoir lutté bien des siècles, s'est soumis à la domination romaine. Comme les rayons les plus divers convergent, pour ne former qu'un seul foyer, à travers une lentille, ainsi tous les pays du monde se sont réunis pour ne former qu'un seul soleil, l'immortelle Rome ! Nous sommes arrivés, de nos jours, à la forme de gouvernement la plus parfaite que l'humanité puisse ambitionner. Les philosophes et les plus célèbres légistes comprennent fort bien que l'apogée de la perfection a été atteinte. Il n'y a plus rien au delà, car l'unité une fois obtenue, l'éternité s'établissait d'elle-même. Par cela même qu'il est un, l'empire romain ne périra jamais ! Le principe de dissolution est anéanti. Nous avons atteint l'*Apotelesma*[1] du monde. La Grèce, l'Egypte, la Syrie, la

[1] Réalisation des meilleures influences des astres. Les anciens mêlaient l'astrologie à toutes choses.

Lybie, l'Etrurie, la Lydie, ont eu leur part de ce beau résultat. Après s'être efforcée, en son temps, d'arrêter le cours du destin, chacune de ces contrées a dû enfin s'attacher à la fortune romaine, pour devenir entre ses mains ou un instrument, ou une victime ! Dites-moi, la Judée ferait-elle ce que la sage Egypte et la Grèce si adroite ont vainement tenté ? Vous le savez, la liberté de penser, le scepticisme libéral, les théories révolutionnaires de l'Hellade, n'ont pu briser le pouvoir romain ; le faste et la volupté de l'Orient n'ont pu lui porter atteinte : comment voulez-vous que le mysticisme de la Syrie parvienne jamais à triompher de Rome ?

— Eh bien ! ma chère Callista, entendez-vous ? s'écria Ariston qui semblait douter de l'attention de sa sœur.

Etonné de cette interruption intempestive, Polémon jeta sur Ariston un regard de travers et continua :

— Dix siècles se sont écoulés, oui, dix siècles, depuis que Rome a commencé sa victorieuse carrière ! Pendant dix siècles, elle n'a cessé d'être fidèle à la haute mission que lui avait marquée le Destin, perfectionnant ses maximes politiques et son gouvernement ; pendant dix siècles, elle a suivi une même route, trouvant toujours la récompense de son zèle dans une extension progressive de territoire. Oui, Rome peut tout, tout, excepté une seule chose, et ce but que Rome n'a pu atteindre, vous autres osez le poursuivre ! En maintenant sa propre religion au rang suprême (et cela n'est que juste), Rome n'a jamais jeté le mépris sur le culte des autres nations... Et vous, c'est le contraire que vous faites ! Remarquez-le bien, Callista, malgré son immense pouvoir, Rome a dû céder à une nécessité plus puissante, plus forte qu'elle. La ville divine n'a point touché aux religions des peuples ; elle n'a pas déclaré la guerre aux cultes établis, quelque différents qu'ils fussent du sien. En pénétrant en Orient, elle y trouva des traditions, des préjugés, des coutumes, mille superstitions diverses, formant le plus inextricable cahos. Que fit-elle ? Aucune

réforme, aucune opposition. Elle reconnut l'état de choses existant. En agir autrement, c'eût été une grande faute politique. Sans rien innover, elle se contenta de dire aux peuples : « Ayez de la tolérance pour moi, et j'en aurai pour vous ! » Ah ! que sa conduite est différente de la vôtre, chrétiens, vous qui n'avez droit à aucun territoire, vous qui n'êtes pas même le plus petit des peuples, vous poignée d'hommes à peine existants ! Oui, votre fanatisme ose condamner tout autre culte que celui que vous professez; et vos anathèmes atteignent même la religion de la grande et puissante Rome ! Mais qui êtes-vous donc, ô vagabonds d'hier ? Comment ! des religions plus anciennes, mieux raisonnées et plus belles que la vôtre, des religions qui ont eu un rang dans le monde, une histoire, une influence politique, ont disparu, et vous, écume informe des grandes nations de l'Orient et de l'Occident, *Congeries*[1] des débris les plus hétérogènes, vous demeureriez ! Non, non... Rougissez, rougissez, ô fille de la Grèce, de renier votre nationalité glorieuse pour faire cause commune avec une centaine de paysans, d'esclaves, de voleurs, de mendiants, de fourbes, de savetiers et de pêcheurs ! Ah ! quand on possède d'aussi brillantes qualités que Callista, s'associer aux vils rebuts de la société, fi donc !

Le discours de Polémon, bien qu'il parût quelque peu fastidieux, ne laissa pas de faire certaine impression, du moins par sa finale, sur l'esprit du frère et de la sœur. Ariston se leva avec vivacité, fit entendre une sorte de jurement et jeta sur Callista un regard triomphant. La jeune fille avait saisi ce qu'il pouvait y avoir de plus fort dans les arguments du rhéteur. Que savait-elle, en effet, au sujet des chrétiens? Rien... Elle quittait le connu pour l'inconnu, et elle était sûre de trouver un mal certain pour n'arriver qu'à un bien problématique.

— Non ! se dit-elle, je ne pourrai jamais être chrétienne !

[1] Assemblage, réunion.

Seigneur Polémon, ajouta-t-elle à haute voix, je ne suis pas chrétienne... je n'ai jamais dit que je le fusse !

— Voyez donc quelle absurdité ! s'écria Ariston. Elle ne sait pas elle-même ce qu'elle est... Elle ne veut ni reconnaître qu'elle est chrétienne, ni sacrifier !...

— Oui, dit-elle, voilà mon malheur ! Ce que je ne vois pas m'échappe, et ce que je vois me fuit... Je l'avoue, mon inconséquence est grande, mais qu'y faire ?

Polémon en avait dit assez. C'était un de ces hommes qui estiment à très-haut prix leurs paroles. Il s'était même montré fort généreux, eu égard à sa nature, et il ne voulait pas se prodiguer davantage.

Callista avait gardé un moment le silence ; elle reprit :

— Croyez-vous en un seul Dieu, Polémon ?

— Certainement, répliqua le philosophe ; je crois en un seul principe éternel et existant par lui-même.

— Ce Dieu, dit alors Callista, moi, je le sens dans mon cœur, et je me sens en sa présence ! Il me dit : « Fais ceci ; ne fais point cela ! » Vous me direz peut-être que cette inspiration n'est qu'une simple loi de la nature, une impression analogue à celle de la joie ou de la douleur... Mais non, moi, je crois le contraire. C'est l'écho d'une voix réelle et véritable que j'entends, et cette voix procède d'un être indépendant de mon individualité ! Cette voix porte en elle-même la preuve de sa divine origine. Mon cœur s'y attache et l'aime comme si c'était une personne pleine d'amabilité. En lui obéissant, je suis toute joyeuse ; si je lui suis rebelle, je me sens triste. Il me semble que je contriste ou réjouis tour à tour un ami vénéré. Vous le voyez, Polémon, je crois à ce qui est bien plus qu'un simple « quelque chose. » L'objet de ma croyance est plus réel pour moi que le soleil, la lune, les étoiles, la terre si belle et les douces paroles d'un ami. Vous me demanderez : « Quel est-il, cet objet ? Vous a-t-il jamais révélé quelle est sa nature ? » Hélas ! non... Oh ! je le regrette amèrement... Mais si peu que ce soit, je ne veux pas me dépouiller de

ce que je possède... Un écho suppose une voix ; une voix suppose un être qui parle, et cet être, cette voix secrète, je les aime et je les crains tout à la fois.

Epuisée et vaincue par l'émotion la plus vive, la pauvre Callista fut obligée de s'arrêter un moment.

— Oh ! reprit-elle avec passion, que je désirerais trouver celui que j'aime ! Je le sens, je le cherche à ma droite, à ma gauche, mais je ne puis l'atteindre... Etre sublime, pourquoi me livres-tu ce combat ? Pourquoi m'inspires-tu ces craintes, cette perplexité, ô toi qui es la seule, la primitive Beauté ! Je ne te possède pas, et cependant toutes les forces de mon ame aspirent vers toi... Vous le voyez ! ajouta-t-elle, je ne suis pas chrétienne, car si je l'étais, j'aurais trouvé ce Dieu, ou du moins je dirais que je le possède !

— Ariston, tout est perdu, dit Polémon avec une singulière expression de fierté et de dégoût. Votre sœur est trop avancée... Que vous avez eu tort de m'amener ici !

Le jeune homme poussa un profond soupir.

— Puis-je adorer un autre que Lui ? continua-t-elle. Dirai-je que l'Etre invisible que je cherche est notre Jupiter, César ou Rome la déesse ? Non !... Ils sont trop différents du guide intérieur qui est en moi... C'est à lui seul que je veux sacrifier !

Les deux hommes, au comble de la surprise, se regardèrent en silence. Polémon avait les yeux pleins de dépit.

— Ne dirait-on pas qu'elle a en elle un démon, comme Socrate ? hasarda le frère avec timidité.

— Je veux bien rendre à César ce que je lui dois, dit encore Callista, mais l'adorer... jamais ! Polémon, ajouta-t-elle, ce Moniteur invisible, cette voix secrète ne nous parlera-t-elle pas à tous, et à vous en particulier, quelque jour dans l'avenir ?

— Grâce ! grâce ! Callista, épargnez mes oreilles ! s'écria Polémon avec une violence peu en rapport avec sa profession de philosophe. Malheureuse femme, jamais je n'ai entendu semblables paroles ! Je ne suis pas venu ici pour

recevoir vos insultes ! Malheureuse insensée, esprit aveugle et pervers, je m'éloigne de vous pour toujours ! Abjurez, si bon vous semble, les traditions si majestueuses, si brillantes, si bienfaisantes de vos pères, pour embrasser la superstition la plus affreuse... Moi, je vous abandonne à votre malheureux sort !

Le philosophe ne semblait pas plus satisfait du frère que de la sœur. Le jeune homme eut beau l'aider à monter dans sa litière, marcher à ses côtés et s'efforcer de l'apaiser par tous les moyens qui étaient en son pouvoir : ce fut en vain.

XXVIII. — CE QUE PEUT L'ÉVANGILE.

Si l'état d'une intelligence peut paraître entièrement désespéré, c'est bien celui auquel était en proie, après le départ de Polémon, l'infortunée prisonnière Dire si elle était oui ou non chrétienne, cela eût été difficile. Elle flottait, incertaine, dans un milieu intermédiaire, et cherchait la vérité sans autre guide que ses inspirations. Pour sortir de ces hésitations, il faut du temps, à moins d'un secours presque miraculeux de la grâce. Avant d'atteindre un but, il est indispensable de parcourir la route qui y conduit. Une personne s'avance vers vous ; vous lui dites avec une sorte d'impatience : « Arrivez donc plus vite ! Pourquoi n'êtes-vous pas encore ici ? » Pourquoi ? Parce qu'il a fallu du temps pour venir. Voir la fausseté du paganisme, voir la vérité du christianisme, ce sont là deux actes qui exigent deux opérations diverses. Il est vrai qu'elles peuvent parfois marcher de pair et la vérité remplacer ainsi l'erreur instantanément ; mais ce n'est pas là la voie ordinaire. Callista, en tant qu'elle la connaissait, obéissait à la vérité. Avant d'avoir foi en Celui qui était venu les détruire, la

jeune fille avait reconnu l'inanité des idoles. Elle pouvait dire en toute vérité : « Je renonce à Jupiter ; » mais elle ne pouvait pas encore proférer ces mots : « Je suis chrétienne ! » Et puis, que savait-elle au sujet des chrétiens? La recevraient-ils parmi eux, si elle en témoignait le désir? Le christianisme n'était pas une simple école philosophique, une doctrine accessible à tout le monde, mais une sorte de société secrète où l'on n'entrait que par élection, avec force initiations et serments. Si, comme elle se le figurait, les chrétiens étaient réellement bons, vraisemblablement ils ne voudraient pas la recevoir parmi eux ; comme aussi, s'ils n'étaient pas tels, Callista aurait repoussé toute union avec des gens pervers.

Quant à la manière dont Callista avait vécu jusqu'alors, rien s'oppose à ce que nous l'exposions à nos lecteurs, mais, hélas ! à quelle conclusion pénible ne nous conduit-elle pas? Elle n'espérait rien de ce monde ni de l'autre, et, sans gagner le ciel, la terre lui échappait. Le Seigneur a dit : « Faites fructifier le talent que vous avez reçu ; » la pauvre Callista ignorait comment il fallait s'y prendre. Ainsi s'étaient écoulées les quelques années de sa jeunesse. Ses affections étaient ardentes, ses sentiments vifs, ses aspirations sublimes ; l'important était de connaître quel devait être leur véritable objet, et la jeune fille ne le savait pas. Elle s'était, en quelque sorte, dépouillée de sa volonté, pour laisser à son frère le soin de la diriger, et il ne faut pas s'attendre à trouver Ariston fort différent des hommes avec qui il vivait. La religion chrétienne nous prémunit contre l'attrait de cette maxime : « Il faut jouir de la jeunesse ! » Ariston, lui, en jouissait sans obstacles, et il cherchait à entraîner sa sœur dans les jouissances, ou pour mieux dire, dans les amertumes qu'il décorait de ce beau nom. Pour Ariston, un banquet délicieux était le souverain plaisir ; Callista n'en faisait pas plus de cas que d'un peu de cendres ou de poussière. Et pourtant ainsi s'écoulait sa vie, sans qu'elle songeât à rompre les habitudes qui l'attachaient à la terre. Elle était

fatiguée, déçue, dégoûtée, affamée, et elle ne connaissait pas ce qui seul était capable d'apaiser sa faim. Ses aspirations étaient vives, mais il lui était impossible de définir leur objet ; et de même qu'elle avait, jusqu'ici, mis son espoir dans les choses de la terre sans y trouver le bonheur, de même aussi, elle les avait rejetées loin d'elle, sans savoir comment les remplacer.

La vaine tentative de Polémon avait redoublé l'irritation du frère de Callista. Il était ennuyé, irrité plutôt que triste, et irrité contre sa sœur ! Une nouvelle occasion de la délivrer s'offrit à lui ; il résolut de tenter encore cet assaut, se promettant bien que ce serait son dernier effort. Malgré son air emphatique et protecteur, Cornelius avait agi en ami véritable. Il écrivit de Carthage qu'il avait heureusement réussi dans ses démarches, et que, malgré les difficultés d'une telle entreprise, il avait obtenu l'élargissement de la prisonnière. Il envoya les pièces nécessaires à cette fin, et reçut, de la part d'Ariston, les plus chauds remerciements. Ce dernier s'empressa de remettre les parchemins aux magistrats qui, vu la teneur de l'écrit, lui accordèrent la libre entrée de la prison.

— Réjouissez-vous, ma chère amie ! s'écria-t-il : vous êtes libre ! Nous quitterons ce maudit pays dans le premier vaisseau qui partira... J'ai déjà vu les magistrats.

Le pâle visage de Callista reprit soudain ses vives couleurs. Elle joignit les mains et jeta sur son frère un regard indéfinissable. Ariston lui exposa ce qu'il restait à faire pour sa prompte mise en liberté. On ne la forcerait plus de sacrifier. Il lui suffirait de signer un écrit attestant qu'elle l'avait fait, et tout serait dit. Ne voyant d'abord aucune difficulté à user de cet expédient, la jeune fille se leva avec vivacité. Mais bientôt ses doutes la reprirent. Pourrait-elle affirmer par écrit qu'elle s'était rendue coupable de trahison envers son Guide intérieur ? Y avait-il une différence à le renier par l'encens ou par l'écriture ? La jeune fille se prit tristement à sourire, puis, regardant

son frère, elle s'étendit, en secouant la tête, sur sa couche de jongs. Callista avait prévenu le jugement que rendit plus tard l'Eglise au sujet des *Libellatici*[1].

En voyant sa sœur rejeter un moyen de salut qui n'était à ses yeux qu'une simple formalité légale, Ariston crut un moment être le jouet d'un rêve. Mais soudain, la colère reprit ses droits et étouffa en lui le peu d'affection qu'il portait encore à sa sœur.

— Malheureuse ! s'écria-t-il en lui montrant le poing, je t'abandonne aux Furies !...

Et, disant que plus jamais il ne voulait la revoir, il s'éloigna. Ariston tint parole. Il ne revint plus. Avec plus d'ardeur que jamais, il se livra à tous les plaisirs que la ville pouvait lui offrir et s'efforça de chasser de son esprit, par la dissipation, le souvenir de sa sœur. Il prit part aux jeux du *Campus Martius* qui s'étendait dans l'ombreuse vallée, fréquenta les viveurs du Forum et alla passer sa soirée aux *Thermæ*. Mais parfois l'image de Callista s'offrait à lui, charmante et le sourire sur les lèvres ; s'attachant à ses pas, cette apparition ne le quittait plus, et, malgré lui, le jeune homme versait des larmes pendant une nuit entière d'insomnie et de regrets.

Enfin, — à l'exemple de tant de grands hommes, — Ariston résolut d'en finir avec la vie. Il fit préparer un festin splendide qui absorba toutes ses ressources et y invita ses nombreux amis. Le banquet fut fort gai. Rien n'y manquait. Il était réellement à la hauteur d'une circonstance si singulière et en même temps si solennelle. L'amphytrion fit part de son projet aux convives, et tous y applaudirent. On fit les dernières libations. Les joyeux amis s'éloignèrent. On

[1] De *Libellus*, petit livre, certificat. Sous la persécution de Dèce, des chrétiens se firent délivrer, à prix d'argent ou autrement, par les magistrats, un écrit attestant faussement qu'ils avaient sacrifié aux idoles. Ce subterfuge fut condamné par l'Eglise, et ceux qui s'en étaient rendus coupables reçurent le nom de *Libellatici* ou Libellatiques.

éteignit les lampes... Ariston disparut cette nuit même, et jamais on ne le revit à Sicca... On apprit cependant, quelque temps après, qu'il était à Carthage et que, dans sa prévoyance, il avait emporté ses meilleurs outils, sans oublier quelques échantillons de son talent et de celui de sa pauvre sœur.

Chose étonnante! Jucundus témoigna à l'infortunée Callista une affection bien plus réelle que son propre frère. Malgré son égoïsme, malgré la haine qu'il portait aux chrétiens, il éprouvait une véritable douleur en reconnaissant que la jeune fille se compromettait de jour en jour davantage. Evidemment, on ne pouvait attendre de Carthage qu'un ordre de condamnation formelle. Jucundus était d'ailleurs tout à fait en repos au sujet d'Agellius. Il supposait avec raison que son neveu avait réussi à se mettre en sûreté, et il accueillait plus volontiers l'idée qu'un jour il pourrait le revoir. Ces détails étaient nécessaires, car le lecteur aurait pu croire que l'inquiétude qu'éprouvait le vieillard au sujet de la jeune fille prenait sa source dans les soucis que lui causait le sort de son neveu. Un philosophe a dit, il est vrai, que la pitié qu'on éprouve envers les autres a toujours pour compagne certain amour de soi-même. Ici, toutefois, il serait téméraire de soupçonner Jucundus de quelque égoïsme. Le brave homme n'était pas cruel. A l'occasion, Fabien, « cette tête grise, » comme il l'appelait, Cyprien et tant d'autres qu'il injuriait si facilement, auraient vu que les cris étaient l'arme la plus redoutable dont il pût user contre eux. Bref, Jucundus avait le cœur assez sensible pour être péniblement affecté du malheur que l'insensée Callista s'obstinait à attirer sur sa tête.

Que faire cependant? Autant aurait valu s'aviser d'arrêter le soleil dans sa course, que de vouloir paralyser l'action de la puissante Rome. Evidemment, on attendait de jour en jour des nouvelles de Carthage, et d'avance on pouvait en prévoir la teneur. Les faits suivraient de près la décision qui serait prise. D'ailleurs, Jucundus n'avait personne qu'il

pût consulter. Ajoutons que les habitants de Sicca étaient loin de désirer la mise en liberté de Callista. La mort de la jeune fille semblait devoir mettre un terme aux difficultés et aux désordres que l'édit avait suscités dans la ville, et, de plus, rendre un témoignage peu onéreux de la fidélité des citoyens envers le gouvernement.

En outre, Callista, comme son frère, ne manquait pas d'ennemis. Statuaires, orfèvres et lapidaires se montraient jaloux de ces artistes étrangers qui, ne dissimulant pas le peu d'estime qu'ils faisaient des œuvres d'art de l'Afrique, étaient en fréquents rapports de politesse et même d'intimité avec plusieurs personnes des plus considérables de la ville. Jucundus pensa que l'un ou l'autre de ces anciens amis pourrait être à Callista de quelque secours. Il jeta les yeux sur Calphurnius qui, d'après ce qu'il avait ouï raconter, avait déjà pris la défense de Callista, le soir même de l'émeute, et il résolut de s'adresser à lui.

Calphurnius et les soldats, irrités contre la populace et mécontents des magistrats, éprouvaient pour la jeune fille une vive sympathie. Jucundus alla donc trouver le tribun et le pria de vouloir bien le conduire chez Septimius, son chef militaire. Là, bon nombre d'idées favorables à la jeune captive furent émises tant par Calphurnius que par Jucundus. Ce dernier fit comprendre que c'était une véritable méprise de sévir contre une jeune fille, au lieu de s'attaquer aux meneurs de la secte. Il rappela l'histoire de Tarquin et des pavots[1], et affirma à Septimius que, contrairement à ce qu'il avait toujours dit et démontré, l'obstination qu'on mettrait à ne pas se saisir de Cyprianus était incontestablement une erreur très-grave.

— D'ailleurs, s'écria-t-il, les rigueurs de la loi ne de-

[1] Tarquin, voulant montrer que, avant tout, pour se rendre maître de Rome, il fallait s'assurer des principaux citoyens de la ville, abattit toutes les fleurs qui, dans un champ de pavots, s'élevaient au-dessus des autres.

vraient pas atteindre des êtres si inoffensifs que cette Callista, qui, au dire de son frère, n'a pas encore vu son dix-huitième printemps. Quel mal peut donc faire une si pauvre, une si faible créature? Comment voulez-vous qu'elle puisse attaquer les autres, elle qui n'a pas su se défendre elle-même? Oui, continua-t-il, la seule politique qui puisse vous concilier ce peuple absurbe, c'est de vous montrer toujours à lui le sourire sur les lèvres et la main prête à serrer la sienne. Vous souvenez-vous de la fable « Le Soleil et le Vent? » Dites, lequel des deux obligea le voyageur à ôter son manteau? Trouvez-vous sur votre chemin un adorateur des Furies au visage morose, à l'extérieur sévère et contraint, remplissez sa coupe, couronnez sa tête de fleurs et faites entrer les joueuses de flûte! Observez-le : ses nerfs semblent se détendre, un sourire illumine ses traits, un bon mot le fait rire .. *Captus est; habet*[1]. Il verse une libation, le grand Jupiter a triomphé et Rome a retrouvé soudain un sujet fidèle. Que désirez-vous de plus? Au contraire, si vous frappez ce misérable, si vous lui donnez des coups de pieds, si vous le laissez mourir de faim, si vous le chassez, vous avez en lui un ennemi naturel, tout disposé à vous nuire chaque fois qu'il lui sera possible.

Calphurnius prit la parole à son tour.

— Si c'était quelque vil esclave ou quelque scélérat d'Afrique, dit-il dans son éloquence toute primitive, à la bonne heure, je n'y trouverais aucun inconvénient! Mais, par Jupiter Tonnant! c'est une jeune Grecque qui chante comme une Muse, danse comme une Grâce et déclame les vers aussi bien que Minerve!... Toucher à un seul cheveu de sa tête, ce serait un sacrilége! Par Hercule! nous ne devons pas permettre que ces lâches chiens de magistrats tendent un piége aussi grossier à Fortunianus de Carthage!

Septimius, comme il convenait à un fonctionnaire,

[1] Il mord à l'amorce, il est pris.

garda le silence. Toutefois, il s'entendit avec ses deux visiteurs. Evidemment, les duumvirs de Sicca n'avaient point légalement la garde de la prisonnière. En matière criminelle, ce soin incombait à la juridiction militaire, et Calphurnius fut autorisé à revendiquer ses droits en temps opportun. Le tribun garda pour lui les détails de son plan, que Septimius, du reste, ne se montra pas soucieux de connaître. Voici ce que Calphurnius prétendait faire. A l'heure fixée pour l'exécution de Callista, il introduirait des soldats dans la prison, et ferait croire qu'elle avait succombé dans les horreurs du cachot. Il serait aisé de trouver un cadavre de femme, de le substituer à Callista, et de conduire au camp la jeune fille saine et sauve.

Mais revenons à la prisonnière. Pendant le temps d'épreuve qui précéda la réponse du proconsul, quelles étaient donc les consolations de Callista, et que faisait-elle? Jusqu'à ce moment, par une singularité peu excusable qui, peut-être, n'avait eu pour cause que sa mauvaise humeur, elle avait négligé de profiter du trésor, — faveur si rare, — qui lui avait été confié. Le rouleau de parchemin écrit avec tant de soin, orné avec tant de patience, demeurait caché sous sa tunique; et cependant, il aurait pu déjà dissiper chez elle plus d'un doute et calmer plus d'une douleur. Il serait difficile de dire sous l'empire de quels sentiments la jeune fille avait éprouvé une sorte de répugnance à ouvrir le saint Evangile qu'elle avait reçu de Cecilius. Son abattement, son désespoir, étaient-ils trop grands? Craignait-elle de se convaincre davantage? Différait-elle dans l'espoir bien peu fondé de trouver des jours plus sereins et plus calmes? Etait-elle comme ces malades qui ne peuvent, dans leur dégoût, se décider à prendre certains aliments et certains remèdes qu'ils savent pourtant devoir leur faire du bien? Impossible de prononcer sur ces différents points. Toutefois, plusieurs de mes lecteurs qui se sont trouvés, peut-être, dans une position analogue, peuvent se faire une idée de l'état de la pauvre jeune fille

qui la poussait, en quelque sorte, à remettre au lendemain ce qu'elle pouvait faire la veille. Mais, maintenant, elle était complétement abandonnée à ses propres pensées ; Ariston était parti ; la réponse du gouvernement à la magistrature de Sicca se faisait attendre... Dans son isolement, elle eut recours au parchemin, ainsi que l'évêque le lui avait conseillé. « Vous y verrez quel est Celui que nous aimons ! » Tels avaient été sinon les termes, du moins le sens de ce que Cecilius lui avait dit. Le volume, soigneusement caché sous la ceinture de la jeune fille, avait échappé à la confusion et aux vicissitudes de cette terrible soirée que nous avons déjà décrites. Callista déroula le manuscrit.

Le style révélait un auteur grec de province. Toutefois, il était plein d'élégance et semblait marqué au coin de cette simplicité qui, aux yeux de Callista, devait être la première qualité d'un auteur classique. L'ouvrage était dédié à un certain Theophilus. L'auteur disait avoir fait un récit méthodique et véritable d'évènements que d'autres avaient décrits avant lui. La jeune fille parcourut d'abord quelques paragraphes,et bientôt l'intérêt qu'elle prit à cette lecture l'absorba tout entière. Une fois le livre ouvert, elle ne le quitta plus. Même en des temps meilleurs, elle l'aurait lu avec intérêt ; et aujourd'hui, ce compagnon de sa désolation et de sa solitude lui semblait un présent d'un monde invisible... Elle y voyait des êtres nouveaux, une société nouvelle qui, à ses yeux, n'avaient d'autre défaut que leur sublimité même. Ils étaient trop parfaits pour qu'ils pussent être réels. Outre cet ordre de choses qu'elle ne soupçonnait pas, elle reconnut aussi la présence d'un être entièrement distinct de tous les autres, et bien au-dessus de tous les rêves les plus brillants de perfection idéale qu'eût jamais créés son imagination. Ce que son esprit avait toujours cherché, mais sans pouvoir le découvrir, elle le trouvait dans ce livre... Et, à la clarté de ces révélations, son intelligence approuvait sans effort ce que, jusque-là, elle n'avait pu concevoir. Le livre lui révélant Celui qui parlait dans son

cœur, Celui dont elle entendait la voix, Celui dont elle cherchait la Personne, Celui dont le nom enflammait et faisait rougir les joues d'Agellius et de Chionie... Cette image se grava dans son âme en traits ineffaçables; elle comprit que c'était un être réel.

— Non! se disait-elle, ce ne sont point ici les rêves d'un poète... c'est le portrait d'un être véritable. Cette figure a trop de vérité, de naturel, de vie, d'exactitude pour ne pas fixer ma croyance!...

Toutefois, il lui semblait redoutable et elle en avait peur. Elle comprenait combien elle était différente de lui-même, et un vif sentiment d'humiliation, impression qui jusque-là lui avait été étrangère, s'empara de toutes ses facultés. De jour en jour, elle commença à se mépriser plus profondément; et, rencontrant dans le livre plusieurs épisodes de nature à la rassurer au sein de son abaissement, — spécialement celui où le Sauveur montre tant d'amour à la pauvre fille qui oignit ses pieds pendant un festin, — ses yeux se remplirent de larmes. Elle se figurait qu'elle était cette pécheresse infortunée, et que le divin Maître ne la repoussait pas.

Oh! quel nouvel horizon s'ouvrait à ses yeux... Son esprit, à cause de leur nouveauté même, s'occupa sans relâche de ces pensées. Tout ce qui n'était pas elles lui semblait obscurité et ténèbres. Jadis, son frère lui répétait sans cesse cette maxime païenne : « Jouissons du présent; l'avenir n'est pas à nous ! » Mais la jeune fille ne pouvait jouir du présent comme Ariston l'aurait voulu, et l'avenir ne lui offrait aucun espoir. Or, le livre de Cecilius enseignait une doctrine bien différente. Il disait précisément tout le contraire : sacrifier le présent pour le futur, et abandonner les choses visibles pour celles que propose la foi. Bien plus, elle y puisa cette doctrine qui d'abord lui semblait un paradoxe : que le bonheur ici-bas même et la vraie grandeur consistent dans le mépris et l'abandon de ce qui, au premier abord, paraît devoir les donner; que la route

des plaisirs véritables n'est pas de satisfaire ses penchants naturels, mais de les combattre en les mortifiant; que la faiblesse mène au pouvoir, et l'humiliation au succès; enfin, que la folie conduit à la sagesse et le déshonneur à la gloire. Elle apprit qu'il existait une beauté plus relevée, plus sublime que celle du monde si harmonieux pourtant et si bien ordonné. Elle sentit qu'il y avait une paix plus stable, un calme plus parfait que ceux produits par la satisfaction de l'esprit ou du cœur. Elle commençait maintenant à comprendre cette tranquillité surnaturelle, étrange, qui, lorsqu'elle la remarqua chez Chionie, chez Agellius, chez Cecilius, l'avait d'abord remplie d'étonnement. Elle se disait qu'ils étaient détachés de ce monde, non parce qu'il leur refusait ses faveurs, non parce qu'aucune affection naturelle ne les en rapprochait, mais parce que déjà ils possédaient un bonheur bien au-dessus de celui que la terre peut donner, un bonheur qu'ils préféraient à toute chose. C'est ainsi que Callista se pénétrait peu à peu d'une philosophie si nouvelle pour son esprit, découvrant des idées et des principes qui, jusque là, lui avaient échappé, reconnaissant avec surprise certaines analogies frappantes, et se convainquant de plus en plus de la puissance de maints raisonnements dont elle ne soupçonnnait même pas l'existence. La vie et la mort, le travail et les peines, la fortune et les dons de l'esprit, tout prenait à ses yeux un autre sens et devait être employé à poursuivre un autre but. Les cieux ne parlent pas le même langage au philosophe et au villageois; un poème impressionne plus vivement l'imagination vive et brillante, que l'homme froid et borné : de même Callista voyait maintenant son être, son histoire, sa condition présente et future sous un aspect tout différent que les païens au milieu desquels elle avait vécu. Mais la pensée qui l'occupait tout entière et qui, pour ainsi dire, régnait en souveraine dans son esprit, c'était Celui qui avait, en quelque sorte, incorporé en lui cette admirable philosophie, afin de l'enseigner au monde par ses divins exemples.

XXIX. — LES CATACOMBES EN AFRIQUE.

Il y avait cependant des personnes que Callista aurait pu comprendre, et dont, réciproquement, elle eût été comprise. Tandis qu'Ariston, Cornelius, Jucundus et Polémon travaillaient à la sauver, d'autres aussi s'intéressaient à la jeune fille d'une manière bien plus efficace. Agellius, en rejoignant Cecilius et ses compagnons, leur avait appris l'emprisonnement de la jeune Grecque, nouvelle que déjà, peut-être, ils savaient d'une autre source. En se voyant si inopinément délivré par son frère au moment où le jour se levait à peine, Agellius, sa tunique sur le bras et ses bottes à terre devant lui, n'avait songé d'abord, sur le seuil de la porte de la rue, qu'à se reconnaître en quelque sorte et à user ensuite de ces habillements selon leur destination respective. Cela fini, il songea naturellement à ce qu'il ferait de sa personne. Il ne pouvait demeurer là longtemps, sans être aperçu des habitants les plus matineux de Sicca qui ouvraient déjà leurs portes. S'il eût cherché à découvrir Callista, puis essayé de la voir ou de la délivrer, cela n'aurait certainement abouti qu'à le faire arrêter lui-même. Quant à sa chaumière, il eût été à peu près aussi dangereux et même plus inutile de s'y rendre. Il reporta donc ses pensées sur Cecilius qui, après avoir dit qu'ils ne seraient pas longtemps séparés, lui avait indiqué le moyen de le rejoindre.

Il se dirigea donc en toute hâte vers l'une des portes orientales de la ville qui conduisait à Thibursicombre. Il comprit bientôt qu'il n'y avait pas de temps à perdre, en rencontrant diverses personnes qui le connaissaient de vue, et entre autres un appariteur des duumvirs, auprès duquel il passa heureusement inaperçu. Un chrétien apostat, fort

connu pour son zèle envers le gouvernement, le devança et se retourna pour le considérer. Agellius se hâta. Il doubla le pas, car il comprit qu'il serait bientôt hors d'atteinte s'il pouvait gagner du terrain avant que le soleil eût inondé de ses feux naissants les montagnes vers lesquelles il se dirigeait. Après avoir traversé une chaîne de collines pierreuses et stériles, il atteignit un chemin situé au delà de la seconde pierre milliaire, et, avant d'être arrivé à la troisième, il s'enfonça dans une gorge de montagne. Des deux côtés, le roc s'élevait perpendiculairement, et la route tracée qui formait l'encaissement avait à peine trente pieds de largeur. Agellius comprit que si on venait à le poursuivre en ce lieu, il ne lui resterait aucun moyen de salut. Après avoir dépassé la troisième pierre milliaire, le jeune homme compta mille pas, selon les prescriptions de Cecilius. En cet endroit, la route s'élevait, et, devenant moins difficile, montait sur le flanc de la montagne et longeait un précipice. Des broussailles et des pins rabougris, au milieu desquels on remarquait quelques oliviers, croissaient çà et là. Agellius récita sept fois le *Pater* et jeta un regard autour de lui. Un chevrier passait en ce moment. Ils se considérèrent attentivement. Agellius souhaita le bon jour au chevrier.

— Maître, désirez-vous un chevreau pour l'offrir à Bacchus? lui demanda ce dernier en voyant qu'il examinait le troupeau.

Sur la réponse négative d'Agellius, le pâtre reprit d'un ton équivoque :

— Celui qui ne sacrifie pas à Bacchus, n'immole pas de bouc.

Se rappelant alors les indications de Cecilius, le jeune homme s'imagina qu'il pouvait bien y avoir, sous ces paroles, quelque sens caché qu'il n'entendait pas. Il répondit donc avec une sorte d'insouciance :

— Celui qui n'offre pas de sacrifice, ne sacrifie pas à Bacchus.

— C'est vrai, mais peut-être est-ce un agneau que vous désirez ?

— Oui, si c'est du véritable qu'il s'agit, répondit Agellius. Mais celui dont je veux parler a été mis à mort depuis longtemps...

— Allez donc un peu plus loin, interrompit le pâtre sans chercher à feindre davantage, et vous trouverez une de vos connaissances qui, je n'en doute point, saura vous satisfaire. Bien que le sentier paraisse interrompu, suivez néanmoins ces oliviers sauvages. Au dix-neuvième arbre, quelqu'un vous attend.

Agellius s'avança. Jamais il n'avait vu de chemin aussi trompeur pour l'œil du voyageur. À chaque moment, le chemin semblait coupé transversalement par d'abruptes rochers, mais cela n'était qu'illusion pure. Il longeait les oliviers et conduisait à une sorte d'escalier de marbre creusé dans le roc, dont les dalles étaient lavées et polies par les pluies de l'hiver. Agellius avait compté dix-neuf troncs, et, sous le dernier, un homme était assis. O surprise, ô bonheur, c'était son vieux et fidèle Aspar !

— Quoi ! je vous retrouve ici ? Vous avez donc pu vous sauver, Aspar ? Merci, ô tendre Providence !

— Depuis mon arrivée en ces lieux, répondit Aspar, je suis venu tous les jours, dans l'espérance de vous voir, vous attendre à cette place. N'ayant pu revenir à la chaumière, de chez Jucundus où j'étais quand éclatait l'émeute, je me suis réfugié ici. Votre oncle donna l'ordre, en ma présence, d'aller vous chercher, sans que je susse toutefois ce que cela signifiait. Bref, j'ai pu échapper à nos persécuteurs.

— Et Cecilius, où est-il ?

Le lit d'un torrent se déroulait derrière l'olivier sous lequel Aspar était assis. La pente en était si douce et si naturelle en même temps, qu'il aurait été impossible de deviner que l'art eût, en cette circonstance, prêté son concours à la nature. Ils suivirent quelque temps le ruisseau,

et, à la grande surprise d'Agellius, ils arrivèrent bientôt à une trouée qui conduisait sur une colline aride et découverte, cachée derrière une haute montagne, qu'on eût cru destinée à lui tenir lieu de façade. Cette surface plane était en partie rocailleuse et en partie couverte de bruyères. Des précipices l'entouraient de toutes parts. On eût dit l'ermitage de quelque solitaire du moyen âge. Les deux compagnons traversèrent rapidement cet espace et parvinrent à une ouverture assez basse, mais large, se ramifiant en plusieurs couloirs qu'un homme non initié eût trouvés sans issue. Aspar, cependant, s'avança sans hésiter vers un des côtés du rocher. A un signal qu'il fit, une porte secrète s'ouvrit de l'intérieur et se referma sur eux aussitôt. Une galerie les conduisit dans les flancs mêmes de la montagne. Ce passage semblait très-long et un courant d'air froid y circulait. Aspar dit à Agellius qu'ils trouveraient Cecilius en arrivant au bout de la galerie.

Ils étaient dans une sorte de vestibule conduisant à l'une de ces grottes si remarquables où les habitants de la contrée d'abord et les colons phéniciens ensuite se livraient jadis à certaines cérémonies de leur culte. A l'époque actuelle, les chrétiens en avaient fait leur retraite. A vrai dire, le couloir qui leur livrait passage pouvait bien porter le nom de caverne. Il avait toutefois cela de particulier, qu'il n'était pas seulement formé de divers souterrains naturels communiquant entre eux, mais qu'il offrait çà et là des galeries ouvrant sur un ravin et laissant arriver l'air et la lumière. A certain endroit même, on remarquait des restes de fortification. Ces grottes diverses étaient parfaitement sèches, bien que l'eau eût, jadis, filtré à travers la voûte naturelle, ce qu'attestaient des stalactites nombreuses formant de distance en distance des pendentifs et des piliers demi-transparents. La situation du souterrain offrait encore un avantage précieux. Une des galeries qui communiquait avec le ravin faisait l'office de cornet acoustique, et était comme le foyer où venaient rayonner tous les bruits de la

grand'route. Elle touchait au ravin, et les sons venant s'y répercuter, étaient portés jusqu'au fond de la galerie, où l'on pouvait tout entendre et se mettre en garde, en cas d'événement, contre les entreprises de l'ennemi. Pour peu qu'Agellius eût témoigné de curiosité, Aspar aurait pu lui montrer l'endroit où l'on avait récemment découvert un autel phénicien. A côté de ce symbole d'idolâtrie, s'élevait un immense tas d'ossements de rats, ou *Tumulus*. On sait que les Phéniciens, outre plusieurs autres animaux, immolaient des rats dans leurs sacrifices.

Les deux chrétiens, toutefois, ne songeaient point alors à faire l'histoire du refuge où ils pénétraient. Des pensées toutes différentes occupaient leur esprit. Déjà nous avons fait connaître les avantages qu'offrait Sicca comme centre de l'œuvre des missionnaires ou comme retraite en cas de persécution. Un tel asile ajoutait encore aux motifs qui devaient faire préférer Sicca à toute autre ville, et, de fait, plusieurs chrétiens s'y étaient déjà réfugiés. Un proverbe anglais dit : « Autant vaut être incendié qu'obligé de déménager trois fois. » En effet, les périls et les fatigues de la fuite étaient si grands à l'époque où se passent ces évènements, qu'on pouvait, même au point de vue terrestre, se demander si le risque qu'on courait d'être arrêté dans sa maison n'était pas un moindre mal que celui dont on devenait la proie certaine en fuyant sa demeure? La discipline ecclésiastique faisait donc preuve de sagesse en défendant de fuir la persécution à tous ceux qui, en restant chez eux, n'étaient pas spécialement voués à la mort. Ainsi, par exemple, les laïcs, les familles peu connues, les prêtres dont le ministère était indispensable, ne fuyaient pas le théâtre de la persécution, tandis que les évêques, les diacres, et, ce que l'on pourrait appeler l'état major de l'épiscopat, les secrétaires, les missionnaires, les élèves du sanctuaire, les contemplatifs, devaient disparaître.

Aspar dit à son maître que cette caverne lui avait été montrée dès son enfance, et que tous ceux qui la connais-

saient gardaient religieusement le secret de son existence. De saints personnages, ajouta-t-il, avaient eu, depuis plusieurs années, comme le pressentiment de l'épreuve présente ; les chefs de l'Eglise étaient persuadés que si l'orage avait paru se calmer momentanément, il ne cesserait pas pour cela d'éclater encore par intervalle durant plusieurs années, pour finir par une persécution si terrible et si longue que le règne de l'Antechrist semblerait venu. Ils croyaient cependant qu'après cela luirait enfin la paix pendant un espace de mille ans ou *Millennium*, où il y aurait comme un règne de saints sur la terre. Mais cette époque, Agellius lui-même, malgré sa jeunesse, ne la verrait probablement pas. Qui pouvait, en effet, s'attendre à échapper aux assauts que le christianisme aurait à subir? Qui ne pouvait pas espérer y gagner la couronne du martyre? Aspar ajouta que quelques martyrs avaient leur tombeau dans les chapelles du fond, et que plusieurs confesseurs y avaient terminé leurs jours. En ce moment, dit-il, presque toutes les Eglises du proconsulat sont représentées dans cet asile par quelques-uns de leurs membres. Chaque semaine, des messagers se rendent de la caverne à Carthage pour transmettre les correspondances dont Cecilius, évêque de cette ville, a le soin spécial.

Agellius apprit aussi que les chrétiens avaient, dans le pays, bon nombre de partisans ; plusieurs personnes, que nul n'aurait pu soupçonner, leur voulaient du bien et éprouvaient pour eux beaucoup de sympathie, telles étaient, par exemple, certaines familles qui avaient des parents professant le culte établi, et quelquefois des apostats eux-mêmes. De tels faits étaient communs à Sicca, ainsi que dans les autres localités. Aspar, bien que vieux et ignorant de sa nature, avait appris beaucoup pendant la persécution, grâce au contact fréquent d'hommes célèbres, dont quelques-uns,— il en était sûr,— souffriraient le martyre, si l'occasion s'en présentait. La science religieuse avait donc fait en lui de grands progrès, et il s'était pénétré abondamment

de l'esprit du christianisme, grâce immense qu'il espérait bien ne devoir pas tourner un jour à sa condamnation. Il n'ignorait plus l'étendue de l'Eglise, le nombre de ses fidèles et les pays où ils étaient répandus, les promesses qui lui avaient été faites, la nécessité pour elle des épreuves et des tribulations, en quoi consistait l'autorité des évêques, quelle était la force et la stabilité de la chaire de Pierre dans la ville de Rome. Ces connaissances avaient fait d'Aspar un homme nouveau. Sans doute, nous avons rapporté ce que disait le vieil esclave dans un langage plus correct, dans un ordre plus méthodique que ceux dont il se servit, mais nous garantissons avoir exactement exprimé sa pensée.

Aspar aborda ensuite des questions moins sublimes. Il dit que la grotte était parfaitement approvisionnée, et qu'ils avaient en abondance du pain, de l'huile, des figues, des raisins secs et du vin. Les vases sacrés et les ornements nécessaires au saint sacrifice ne leur manquaient pas non plus. L'eau seule faisait défaut en cette saison, mais il espérait que la Providence leur viendrait en aide, fût-ce même par un miracle. Il ajouta que, pendant l'hiver, ils souffraient un peu du froid piquant qui régnait dans leur retraite.

Agellius et son guide étaient parvenus, tout en causant, à l'extrémité de la longue galerie. Ils traversèrent un second compartiment, et, tout à coup, les accords d'un chant pieux vinrent frapper l'oreille du jeune homme. Cette douce harmonie le remplit de surprise et de ravissement. Bien qu'il fût chrétien depuis son enfance, c'était comme s'il entrait pour la première fois dans la maison paternelle. Oh ! maintenant qu'il avait trouvé sa véritable demeure, comme il espérait ne plus jamais la quitter. Il ne savait quelle attitude prendre, il ignorait où porter ses pas... Aspar le conduisit aux bancs destinés aux fidèles. Agellius tomba à genoux, et, de ses yeux d'abondantes larmes s'échappèrent.

On touchait à la troisième heure du jour, moment où le Saint-Esprit descendit jadis sur les apôtres. Lorsque les temps de persécution furent passés, on conserva cette heure dans tout l'Occident, pour la célébration de la messe solennelle. Il est vrai que, dans les premiers siècles, cette messe se célébrait ordinairement à minuit pour échapper plus sûrement aux investigations des païens, mais alors déjà cette coutume était considérée comme provisoire. Le pape saint Télesphore, qui vivait au second siècle, prescrivit, dit-on, de célébrer à la troisième heure, et cela devint plus tard un usage général. Quoi qu'il en soit, rien ne s'opposait, dans la caverne, où l'on ne courait aucun danger, à ce que la messe fût dite selon les prescriptions de saint Télesphore. Sur le seuil de la chapelle, une grille s'étendait presque aussi large que la caverne, puis, se repliant à angles droits, se dirigeait vers l'autel et formait ainsi une enceinte réservée aux fidèles. C'est là qu'Agellius fut introduit. Une cinquantaine de personnes y priaient déjà. Vers l'autel, à l'endroit où se terminaient les deux côtés parallèles de l'enceinte grillée, se dressait une estrade occupant toute la largeur et ornée d'un pupitre à chaque extrémité. De cette estrade, s'élevaient des degrés aboutissant à une seconde élévation conduisant de plein pied à l'autel.

Là, creusé dans la paroi du rocher, se trouvait un enfoncement abritant un tombeau. Sur le roc était gravé le glorieux nom du champion de la foi dont le corps reposait sous la pierre. L'inscription disait que c'était l'un des premiers évêques de Sicca qui, sous le règne d'Antonin, s'endormit dans le Seigneur. Une table de pierre était dressée sur ces saintes reliques. Elle devait servir à la célébration des saints mystères. Derrière cet autel, on remarquait une peinture murale, semblable à celle que nous avons vue déjà dans la chaumière d'Agellius. La Mère de Dieu, très-sainte et immaculée, était représentée priant pour les pécheurs. La puissante Avocate se tenait aux pieds

de l'autel, comme elle se tint jadis au pied de la croix, offrant à Dieu les mérites infinis et appliquant l'ineffable vertu de ce sacrifice, en union avec le prêtre et le peuple. Le culte extérieur ou le principe de décoration, si je puis me servir de ce terme, est tellement inhérent à l'esprit du christianisme, que déjà nous le voyons en vigueur aux siècles de souffrances et dans les retraites de l'exil. Non-seulement la voûte arquée qui se trouve au-dessus de l'autel est ornée d'arabesques, mais le plafond tout entier est recouvert de peintures. Au centre, notre Seigneur était représenté, ayant à sa droite Moïse ôtant ses sandales, et à gauche le même saint législateur faisant jaillir l'eau du rocher. Plus bas, entre ce premier tableau et l'autel, étaient peintes, sur deux panneaux différents, la résurrection de Lazare et la guérison du paralytique. Les quatre angles étaient chargés de personnages, hommes et femmes, dans l'attitude recueillie de la prière.

Une riche étoffe de velours rouge, sur laquelle étaient brodées en or les images de saint Pierre et de saint Paul, couvrait l'autel. Une pieuse dame de Carthage en avait fait don. Une croix s'élevait, sans y adhérer, au-dessus de l'autel, et, sur l'un des côtés, se trouvait une sorte de bassin ou de *Piscina*, taillé dans le roc, auprès duquel était suspendu un linge de toile de lin. Sur l'autel, il n'y avait point de chandeliers ; mais, de distance en distance, des flambeaux d'argent où brûlaient des cierges étaient fixés aux murailles du sanctuaire.

On allait célébrer la messe pour les confesseurs de la foi qui, en ce moment, se trouvaient dans les prisons de Carthage. A peine Agellius avait-il pris place dans l'enceinte, que les ministres sacrés parurent. Leurs vêtements différaient déjà, sous quelques rapports, de ceux qui étaient portés dans les circonstances ordinaires ; leur coupe était surannée, passée de mode, et, bien que les habits des prêtres n'eussent pas alors, comme aujourd'hui, une forme spéciale ou *sui generis*, on peut dire qu'on ne les portait pas

hors de l'Eglise, les réservant uniquement pour le service divin. Le cou du prêtre était nu, car l'amict n'était pas encore en usage, et, au lieu de l'étole, il était revêtu do l'*Orarium*, sorte de petit manteau fixé sur les épaules et retombant de chaque côté. L'aube qu'il portait ne différait en rien du *Camisium*, ou habit de dessous, que l'on avait coutume de garder même pendant la nuit, après avoir ôté ses autres vêtements. Comme aujourd'hui, elle était retenue à la taille par une corde ou ceinture. Son manipule était une serviette faisant l'office de mouchoir, et sa chasuble l'ample *Pænula*[1] des juges. Cet habit de dessus était très-large, arrondi et cousu de tous côtés, à l'exception d'une ouverture au centre pour y passer la tête. Quant au diacre, la dalmatique qui le couvrait était beaucoup plus longue que de nos jours. La tunique du sous-diacre ressemblait à l'aube. Ajoutons que tous les vêtements sacrés étaient d'une blancheur de neige.

La bénédiction de l'évêque précéda les cérémonies de la messe, puis le *Lector,* homme déjà âgé, prit un parchemin nommé *Lectionarium*. Il s'avança vers un pupitre et lut des prophéties au peuple, absolument comme on le voit encore pratiquer dans l'Eglise catholique le samedi-saint et la veille de la Pentecôte. A la fin de cette lecture, le peuple entonna le premier verset du *Gloria Patri*, puis le clergé chanta le *Kyrie* alternativement avec les fidèles, usage qui s'est perpétué dans la liturgie.

On porta ensuite au *Lector* un autre parchemin, probablement déjà nommé *Apostolus*, et dans lequel il lut une des épîtres canoniques. Cette lecture achevée, le peuple chanta un psaume, puis le *Lector* reçut l'*Evangeliarium* et lut un passage de l'Evangile, pendant lequel chacun resta debout, tenant en main un cierge allumé. Quand il eut fini, le *Lector* ouvrit le volume, et, faisant le tour de l'assemblée, il le porta à baiser à l'évêque d'abord, puis au clergé et au peuple.

[1] Grand manteau très-large.

Le diacre dit alors à voix haute : *Ite in pace, catechumeni*[1] ! Le baiser de paix fut ensuite successivement donné à chaque assistant, après quoi le peuple entonna quelques psaumes ou hymnes. Pendant que les fidèles chantaient, le diacre reçut de l'acolyte le *Syndon*[2], égal à l'autel pour la longueur, mais peut-être plus large, et il l'étendit sur la table sacrée. Les *Oblata*[3] furent ensuite placés sur le *Syndon* en nombre égal à celui des communiants, avec la patène qui était très-grande et un calice d'or préparé pour le sacrifice. On releva ensuite le *Syndon* qui recouvrit le tout comme une palle.

Alors, le célébrant s'avança. Il se plaça à l'une des extrémités de l'autel, où se trouvent aujourd'hui les cierges, et, le visage tourné vers le peuple, il commença le saint sacrifice. Il encensa d'abord les *Oblata*, c'est-à-dire, le pain et le calice, reconnaissant par cet acte le souverain domaine de Dieu sur toutes les créatures, et figurant en même temps les prières, qui, comme l'encens, s'élevaient vers le Ciel. Ensuite, on lui apporta le livre des oraisons, tandis que le diacre récitait la prière de recommandation. C'était une longue suite d'invocations ou d'intercessions semblables à celles qui, dans la liturgie, sont précédées de ces mots : *Oremus, dilectissimi*, et dont nous avons un exemple dans l'office du vendredi-saint. Ces prières avaient pour objet toutes les classes de la société, la conversion du monde, l'exaltation de la sainte Eglise, la prospérité de l'empire, la conservation des fruits de la terre et d'autres grâces spirituelles et temporelles. Ces oraisons ressemblaient beaucoup à celles qu'on récite aujourd'hui aux intentions du Souverain Pontife. Une recommandation spéciale de tous les assistants, afin qu'ils pussent persévérer jusqu'à la fin, servit de conclusion à toutes ces prières ; puis, le prêtre commença le *Sursum corda*[4] et récita le *Sanctus*.

[1] Catéchumènes, allez en paix !

[2] Corporal. Image du linceul qui enveloppa le corps de notre Seigneur. [3] Petits pains. [4] La préface.

Le canon ou *Actio* était alors, à quelques mots près, le même qu'aujourd'hui. Les paroles sacrées de la consécration furent aussi récitées à voix basse, comme il se pratique encore dans toute l'Eglise. L'oraison dominicale, à laquelle on attachait surtout alors beaucoup d'importance, termina la cérémonie. Tous les assistants la récitèrent à haute voix, et, en prononçant ces mots : « Pardonnez-nous nos offenses, » ils se frappèrent la poitrine.

Agellius, qui était pour la première fois témoin réfléchi de cette admirable solennité, suivit attentivement, — et cela est bien naturel, — toutes les cérémonies qui se déroulaient successivement devant ses yeux. Le récit que nous venons d'en faire peut donc être considéré comme le résultat de ses propres remarques.

Est-il besoin de nous étendre sur les transports de joie que ressentirent, dans leur première entrevue, Cecilius et son jeune pénitent?

— O mon père! s'écria Agellius, je viens à vous, pour ne plus vous quitter, pour être votre serviteur dévoué, pour être formé par vous sur le modèle de Celui qui vous a fait ce que vous êtes! Oh! des choses étonnantes se sont passées depuis que je ne vous ai vu! Callista est emprisonnée comme chrétienne, et moi-même je fus aussi plongé dans une sorte de prison ou plutôt dans un piége plus dangereux encore pour mon ame, et c'est mon frère Juba qui, ce matin même, m'en a délivré de la manière la plus étrange... Mon père, dites, n'entre-t-il pas dans les desseins de Dieu de la sauver aussi bien que moi? Au moins, nous pouvons tous prier pour elle... Que dis-je? une ame aussi précieuse ne peut pas être abandonnée à elle-même et au monde... Si elle subit nos épreuves, elle doit aussi jouir du bonheur des chrétiens... Retournera-t-elle au paganisme? Doit-elle souffrir, hélas! sans recevoir le baptême? Mon père, ne faudrait-il pas braver la mort même pour lui procurer cette grâce?

XXX. — LE BAPTÊME.

Nous l'avons déjà dit, il y avait dans toute la province, et surtout à Sicca, bon nombre de personnes qui éprouvaient pour les chrétiens certaine bienveillance secrète, ou qui, du moins, n'étaient pas éloignées de les protéger. Plusieurs habitants avaient éprouvé les bienfaits de leur charité, et l'expérience les avait éclairés sur la scandaleuse fausseté des absurdes accusations dirigées contre le Christianisme. Les uns ne pouvaient se défendre de ressentir certains sentiments généreux envers des hommes si cruellement persécutés; les autres, indifférents en matière religieuse, ou plutôt considérant toutes les croyances comme des impostures, admettaient difficilement qu'une seule d'entre elles fût en butte à la vindicte des lois; d'autres enfin, aimaient ce qu'ils connaissaient de la religion chrétienne : ils pensaient qu'elle enseignait plusieurs vérités, mais ils ne voulaient pas lui reconnaître le droit de prétendre au monopole du vrai. Il y en avait même qui, reconnaissant le nouveau culte comme le seul véritable, hésitaient devant les conséquences que pouvait entraîner sa profession ouverte; tandis que bon nombre aussi, réduits à apostasier par la crainte du bourreau, nourrissaient dans leur cœur l'intention de revenir, quand ils le pourraient sans danger, à la foi qu'ils avaient abandonnée. Ajoutons que, dans l'Eglise d'Afrique, les confesseurs emprisonnés avaient ou étaient censés avoir le remarquable privilége d'obtenir, par leurs prières, l'exemption de la pénitence publique de l'Eglise pour ceux qui s'étaient rendus coupables d'apostasie. Il importait donc à tous les apostats qui désiraient un jour rentrer en grâce, de se concilier la sympathie des confesseurs et de s'assurer la pro-

messe de leur intercession. A toutes ces raisons, il faut joindre encore, en ce qui concerne Callista, l'intérêt qu'une femme jeune et sans défense inspire toujours.

Le brûlant soleil d'Afrique est au milieu de sa course. La chaleur, la disette, la peste, le carnage, qu'en firent les soldats romains le soir de l'émeute, ont énervé et comme abattu la populace. Languissamment étendue sous les portiques, dans les caves, dans les bains, elle ne s'inquiète ni du Christianisme ni de quoi que ce soit. La nuit seulement, elle semble reprendre quelque vie. L'*Apparitor* dont la demeure sert de prison à Callista est endormi, peut-être sous l'influence de l'ivresse, lui qui fut jadis chrétien, à l'ombre d'un grand vestibule sur lequel ouvrent ses appartements. Vers la fin de la journée, deux heures avant le coucher du soleil, deux hommes frappent à la porte de la maison et demandent à voir la prisonnière. Le geôlier leur demande s'ils ne sont pas le jeune Grec, frère de la captive, et le rhéteur qui déjà l'ont visitée. Aussitôt, l'un des étrangers, le plus jeune, glisse une bourse bien garnie dans la main du geôlier et entre avec son compagnon. La chaleur et le froid, la faim et la soif essaient vainement d'affaiblir l'énergie de l'homme quand son esprit médite de hauts et importants desseins. Ceci explique la force d'ame dont vont faire preuve, en ce moment, même les deux ecclésiastiques qui viennent de pénétrer dans la prison, et Callista elle-même.

La jeune fille crut aussi un instant que l'importun philosophe revenait à la charge. Mais, en reconnaissant Cecilius, elle tressaillit et poussa un cri de joie.

— Mon père, dit-elle, combien je désirerais être chrétienne, si cela se pouvait! *Il* est venu pour sauver la pauvre brebis perdue ! Oh ! j'ai appris de bien belles choses dans ce livre ! Tenez, je vous le rends, puisque j'en ai l'occasion. Je ne serai bientôt plus de ce monde. Donnez-moi celui qui parla à la femme pécheresse avec tant de bonté. Enlevez-moi le fardeau de mes péchés, et je quitterai la terre avec bonheur.

Elle se jeta à ses pieds et lui rendit le précieux rouleau.

— Relevez-vous, répondit Cecilius. Asseyez-vous, et soyons calmes.

— Je suis prête, ajouta-t-elle. Oh! accordez-moi ce que je vous demande, car le temps presse... Dites, mon désir peut-il être satisfait?

— Asseyez-vous, répéta Cecilius et maîtrisez votre agitation. Je ne vous refuse rien, mais je désire que vous m'ouvriez votre cœur.

Il eut peine à retenir des larmes de joie et de douleur en même temps, à l'aspect des ravages que la souffrance avait exercés sur sa personne. Ce qui l'impressionnait le plus, c'était la disparition de cette beauté si noble, — don précieux du ciel, mais bien peu en rapport avec la déchéance humaine, — qu'il avait autrefois remarquée chez la jeune fille. A ces brillants attraits, avaient succédé une humilité généreuse, une simplicité pleine de franchise, une douceur inaltérable qui l'eût rendue capable de baiser, en souriant, le pied même qui serait venu la fouler. Il n'y avait plus rien en elle de ce que le monde décore du beau nom de grandeur personnelle et de respect de soi. Callista ne vivait plus; un autre vivait en elle.

— Dieu a été plein de miséricorde envers vous, reprit le prêtre. Cependant, vous avez vu, dans le livre que vous venez de me rendre, qu'il nous ordonne de ne pas présumer de nos forces. Vous sentez-vous capable de boire son calice? Avez-vous bien réfléchi aux conséquences du parti que vous avez pris?

Callista était demeurée à genoux. Dans son attitude à la fois sérieuse et touchante, elle tenait les mains croisées sur sa poitrine.

— J'ai réfléchi, dit-elle. J'ai comparé le ciel à l'enfer, et c'est le ciel que je préfère!

— Vous êtes non pas au ciel ou dans l'enfer, mais sur la terre. Avant de jouir de la béatitude céleste, il faut que vous passiez par les douleurs de la terre...

— Dieu m'a inspiré le ferme dessein de gagner le ciel ; il me donnera aussi les forces nécessaires.

— Hélas ! ma fille, reprit Cecilius d'une voix brisée par la tristesse, vous ignorez ce que vous aurez à souffrir pour Dieu, si vous embrassez sa cause !

— Il a déjà fait pour moi de grandes choses... Le changement qu'il a opéré en moi tient du prodige... Je ne suis plus ce que j'étais jadis... Mon père, il fera plus encore !

— Mon enfant, je redoute votre faiblesse. Comment ce corps si frêle affrontera-t-il le fer, le feu dévorant ou l'impitoyable bête féroce ? Ah ! si vous saviez ce que j'éprouve, moi qui suis libre, en vous livrant ainsi à vos persécuteurs et à la rage du démon !

— J'ai choisi Dieu, mon père, non pas à la légère, mais après mûre réflexion. Je crois en lui de la manière la plus absolue... Oh ! ne me tenez pas éloignée plus longtemps de mon Dieu, donnez-le-moi, si toutefois il m'est permis de le demander... donnez-moi mon amour !

Elle se tut un moment.

— Jamais, ajouta-t-elle, jamais je n'ai oublié ces paroles que je vous ai jadis entendu prononcer : « Mon amour a été crucifié[1] ! »

Elle reprit :

— Je veux être chrétienne ! Donnez-moi une place au bercail, une place aux pieds de Jésus, fils de Marie, mon Dieu ! Je veux l'aimer, et j'espère qu'il ne repoussera pas mon amour... Oh ! faites que je sois à lui !

— Il vous a aimée de toute éternité, dit Cecilius, pourquoi donc n'accueillerait-il pas votre amour ?

Callista se couvrit le visage de ses mains, et demeura comme plongée dans une méditation profonde.

— Je suis si ignorante !... Je suis une grande pécheresse, dit-elle enfin. Mais je sais que, dans tout l'univers, il n'y a qu'un seul Etre à aimer, et c'est à lui que je veux

[1] Amor meus crucifixus est.

donner tout mon amour ! S'il veut me recevoir, je m'abandonne à lui... Il m'instruira, il m'apprendra qui il est...

— La multitude en délire... les cris féroces... le bourreau ! se disait à lui-même Cecilius en considérant le noble visage de la jeune fille, la prison... la torture... la mort lente et pénible...

A ces pensées, son émotion le maîtrisait, tandis que Callista gardait un front serein. L'ame du généreux confesseur se brisait dans une angoisse analogue à celle qu'éprouva Abraham en levant le glaive pour immoler son fils.

— Le temps s'écoule, dit la jeune fille, et nous ignorons l'avenir. Mon père, on peut vous découvrir ! Mais, ajouta-t-elle avec inquiétude, peut-être dois-je subir de longues épreuves ?... Oh ! que je suis malheureuse !

Cecilius, s'adressant au diacre qui l'avait suivi, ne fit entendre que ces mots :

— Préparons tout ce qui est nécessaire.

Il se retira un peu, et Victor, — ainsi se nommait le diacre, — s'avança vers Callista. Autant que le lui permirent les circonstances, il donna à la jeune fille les instructions requises non-seulement pour recevoir le baptême, mais aussi pour la confirmation et la sainte Eucharistie. Cecilius avait résolu d'administrer immédiatement ces trois sacrements à la prisonnière.

Ce fut un spectacle digne des cieux. Les anges abaissèrent leurs regards sur cette jeune prisonnière, riche des dons de ce monde, mais pauvre de ceux de l'éternité, s'agenouillant pour recevoir sur son front le flot sacré. Il coula sur elle avec une douceur presque sensible, et soudainement, il répandit dans son ame une sérénité ineffable dont elle n'avait même jamais eu l'idée.

L'évêque lui administra ensuite les sacrements de Confirmation et d'Eucharistie. Ce fut sa première et sa dernière communion. Quelques jours encore, et elle la renouvellera ou plutôt la complètera en face même de Celui qu'elle verra alors, et en qui maintenant elle croit sans le voir.

— Adieu ! lui dit Cecilius ! adieu ! ô la plus chère de mes enfants ! adieu jusqu'à l'heure où nous nous retrouverons devant le trône du Seigneur. Quelques douleurs aiguës, que, d'avance, vous pouvez compter et mesurer, puis tout sera fini ! Je le sais, vous les subirez avec joie, et votre triomphe sera glorieux... Avant d'être chrétienne, vous pouviez déjà envisager les tourments sans pâlir ; maintenant que vous l'êtes, l'épreuve vous deviendra facile !

— Mon père, ne craignez rien, répondit-elle à voix basse, mais distinctement.

L'évêque et son diacre quittèrent la prison.

Lorsque Cecilius et Victor sortirent de la ville, le soleil était sur le point de se coucher, et, au moment où ils longèrent les collines arides qui menaient au passage creusé dans le rocher, les derniers feux du crépuscule s'éteignaient lentement. En entreprenant cette œuvre de charité, les gens mal intentionnés n'étaient pas le seul péril qu'ils eussent à redouter. La solitude de ces lieux déserts les exposait en outre aux attaques des bêtes sauvages. Les païens auraient ajouté : et aux maléfices des mauvais esprits. Les démons, Cecilius y croyait aussi, mais il n'admettait pas qu'ils fussent bien dangereux. Les deux voyageurs poursuivirent donc leur route. Ils récitaient des prières ou chantaient des psaumes à demi-voix. Tout à coup, ils entendirent un grand cri, et un homme vigoureux et de haute stature s'élança vers eux. Etait-ce un brigand sauvage, un proscrit cruel, ou un fanatique furieux connaissant qu'ils étaient chrétiens et haïssant leur foi ? Ils s'arrêtèrent. L'inconnu s'était approché, puis avait disparu. Il revint toutefois à pas lents, et Cecilius le reconnut à sa taille élancée. C'était le frère d'Agellius.

— Juba ! dit-il.

Le jeune homme recula et se tint à distance. Cecilius lui tendit la main et l'appela de nouveau par son nom. Il obéit. Cecilius n'avait point encore fini sa journée.

Juba, depuis que nous l'avons quitté, s'était retiré

précisément dans cette chaîne de montagnes que les deux chrétiens traversaient. Il avait erré çà et là, se frappant la tête contre les rochers dans des transports de fureur inutile, et bravant les éléments déchaînés. Expliquer comment il put soutenir si longtemps une pareille épreuve, sans admettre une seconde fois le secours de la force intérieure qui, dans le principe de sa maladie, le poussa à se jeter sur les bêtes féroces du désert, serait chose impossible. Il est vrai que des racines et des fruits jonchaient parfois la solitude, et surtout le fond des ravins, où ils se mêlaient à la vase qui s'y était amoncelée. Hélas! si le jour eût encore brillé, Cecilius aurait remarqué, comme chez Callista, un profond changement dans l'extérieur du jeune homme. Bien que cette transformation de Juba fût d'une nature toute différente de celle de Callista, le prêtre eût auguré favorablement de la disparition de cette terrible expression d'orgueil et de défiance qui se peignait autrefois sur les traits du frère d'Agellius. Pouvait-il songer encore à faire parade d'obstination, quand, à chaque instant, sa volonté propre lui faisait défaut? Ses actions, ses paroles, ses membres, sa physionomie, le lieu où il portait ses pas, tout enfin était soumis à l'être qui le gouvernait en despote. Ce n'était pas cette douce influence qui entraîne par la persuasion, ni ce pouvoir qui peut être fléchi par la prière ; c'était une tyrannie incessante, une tyrannie énergique comme l'esprit, impénétrable comme la matière.

— Juba ! dit une troisième fois Cecilius.

Le maniaque, cette fois, vint plus près de lui, mais il se retira soudain par un mouvement brusque. A quelques pas de Cecilius, il s'arrêta, en témoignant l'horreur qu'il avait de s'approcher du prêtre, puis, avec des gestes sauvages :

— Retire-toi! s'écria-t-il, ne m'approche pas, noir hypocrite! Chien de prêtre, va-t'en! Arrière ! ne te mets pas sur mon chemin, ou je te déchire en morceaux !

Ce n'était pas la première fois que Cecilius assistait à pareille scène. Il éleva la main, fit le signe de la croix, et dit :

— Venez ici !

Juba obéit. Il poussa un cri, hurla quelques paroles horribles, et, se précipitant sur Cecilius, on eût dit qu'il voulait le traiter comme le loup sauvage de la forêt qu'il avait précédemment mis en pièces.

— Venez ! dites-vous, s'écria-t-il... Eh bien ! me voilà...

Victor accourut en toute hâte, craignant que le possédé ne déchirât Cecilius avec les dents. L'évêque n'avait point reculé. Sa figure n'exprimait aucune frayeur. Sans trembler, il fit une seconde fois le signe de la croix. A l'instant, malgré la lutte évidente à laquelle il était en proie, le jeune homme vaincu suivit le prêtre en gambadant et en poussant des cris inarticulés.

Ils continuèrent à marcher, sans autres accidents que deux ou trois tentatives d'insubordination de la part de Juba. Cecilius sut le réduire à l'obéissance. En arrivant au sentier montueux et étroit, situé proche des oliviers et où il fallait marcher avec précaution, l'évêque se retourna vers Juba et l'appela. Quand le jeune homme fut près de lui :

— Mettez-vous à genoux ! dit le saint prêtre.

Il s'agenouilla.

— Suivez-moi de près, et sans trouble ! ajouta Cecilius en lui imposant les mains.

Ils poursuivirent leur route et arrivèrent sans encombre à la caverne, où Cecilius confia Juba aux soins de Romanus qui était chargé, à Carthage, de veiller sur les énergumènes.

XXXI. — LA CÉLESTE JÉRUSALEM

Callista, probablement, eût fini par poser l'acte d'idolâtrie qu'on exigeait d'elle, si les magistrats de Sicca avaient exécuté l'édit impérial sans recourir à Carthage. Pour ne parler que des causes secondaires, l'hésitation de ses juges la préserva de ce danger. Une fois baptisée, rien ne pouvait lui faire désirer d'obtenir un plus long délai. L'heure de son combat devait venir ; elle sonna. La réponse du proconsul avait été reçue par les duumvirs, au moment même où Cecilius préparait la jeune fille à soutenir glorieusement l'épreuve qui l'attendait.

Le retard avait eu pour cause première l'absence du proconsul qui n'était pas à Carthage lors de la remise des pièces du procès. Il fallait, d'ailleurs, ouvrir certaine enquête pour comprendre le rapport que l'arrestation de Callista pouvait avoir avec l'émeute, car cette arrestation ne cadrait pas trop avec la vigueur déployée par les militaires contre le mouvement populaire. On pensait même que la conduite si bizarre et si incompréhensible de la jeune fille s'expliquerait probablement d'une manière inattendue. Mais bientôt, le gouvernement impérial s'imagina voir clair dans cette cause difficile, et il donna précipitamment des ordres formels et péremptoires. Le christianisme devait cesser d'exister. C'était un ennemi plein de ruse qui sapait les bases de l'Etat. Pas de milieu : ou Rome devait succomber, ou cette association illégale disparaître ! Callista elle-même, par ses ambiguités, fournissait une preuve nouvelle de l'astuce des chrétiens. Leur culpabilité ne résultait pas précisément de la profession du christianisme, mais de leur refus de rendre aux dieux de Rome le culte

voulu par la loi. Callista, par toutes ses échappatoires, n'avait pour but que de jeter de la poudre aux yeux. D'ailleurs, on n'avait point encore fait d'exemple contre les chrétiens, dans l'intérieur de l'Afrique. Et puis, les femmes souvent avaient ourdi les plus dangereuses conspirations. Sa qualité d'étrangère rendait d'autant plus probable l'affiliation de la jeune fille à quelque société secrète, et diminuait considérablement les inconvénients que sa condamnation aurait pu présenter. Il faut, quand même, qu'elle périsse. Mais, auparavant, on la forcera de sacrifier pour ébranler les autres. Qu'elle soit d'abord mise en présence du tribunal, menacée des plus affreuses tortures et jetée dans le *Tullianum*[1]. On l'en fera sortir pour l'étendre sur la roue. Si elle résiste encore, on la ramènera dans le cachot, après quoi elle sera mise sur le gril, rôtie à petit feu, décapitée, et enfin abandonnée en proie aux bêtes féroces. Sans doute, elle sacrifiera avant qu'il soit besoin de la soumettre aux dernières épreuves ; aussitôt qu'elle aura cédé, on la livrera aux gladiateurs. La dépêche ajoutait que le *Procurator* proconsulaire arrivait en personne pour présider les débats.

O sagesse du monde, ô force terrestre, qu'êtes-vous auprès de la folie et de la faiblesse d'un chrétien ? Vous êtes fécondes en ressources, vos moyens d'action sont innombrables, vos espérances prédisent la réussite de tous vos projets ; mais une chose vous manque, et cette chose, c'est la paix ! La crainte vous agite et vous trouble sans cesse. Point de repos pour vous ; la terre ferme semble fuir sous vos pas. Le chrétien, au contraire, quelque faible et humble qu'il soit, possède ce que vous n'avez pas, ce que vous n'aurez jamais ! Oh ! Callista ressentit autrefois l'agitation et l'inquiétude qui vous assiégent. Le doute, l'anxiété, la perplexité, le désespoir, la souffrance, lui servirent comme de chemin pour arriver au plus parfait repos. Vien-

[1] Prison souterraine.

nent maintenant la torture et la flamme : elle les redoute aussi peu que la brise du soir qui bruit dans le feuillage, ou que le chant des cigales tapageuses qui s'élève en plein midi. Que dis-je ? Callista ne pense même pas à la torture ni à la mort. La paix semble l'avoir emportée, sur ses ailes puissantes, dans les célestes sphères. Après que Cecilius l'eut quittée, la jeune fille resta à genoux. Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi, et, quand elle s'étendit sur sa couche de joncs, elle s'endormit profondément. C'était le dernier sommeil qu'elle dût dormir sur la terre.

Elle eut un songe. Il lui sembla n'être plus en Afrique, mais en Grèce, sa chère patrie, plus radieuse, plus brillante que jamais, on n'y voyait plus un seul habitant. Les montagnes majestueuses, les plaines fécondes, les mers azurées, tout était silencieux. Personne à qui l'on pût parler ou témoigner quelque sympathie ! Etonnée, elle errait çà et là. Soudain, le pays changea d'aspect. Les couleurs du paysage prirent une teinte merveilleuse et semblèrent refléter la gloire du ciel. Chaque détail de ce magnifique tableau était pour elle d'une beauté inouïe, et ses sens en étaient comme transportés. Tout ce qu'elle voyait était en même temps parfum, harmonie, lumière... Mille figures rayonnantes, dont elle ne pouvait distinguer les formes, sortaient des grottes, des vallées, des bois et des mers... Elles vinrent se ranger autour d'elle, formant une espèce de tableau, dont elle n'aurait pu décrire en paroles la magnificence, comme si elle avait eu devant les yeux un monde spirituel et non matériel. De plus en plus étonnée, Callista regardait. Elle crut apercevoir une figure bien connue, mais aujourd'hui resplendissante. Celle qui avait été son esclave, Chionie, était en ce moment plus richement parée qu'une reine d'Orient. Elle regarda Callista avec un sourire si doux, que la jeune fille, transportée de joie, eut l'envie de danser comme pour y répondre.

Mais la jeune fille, ne sachant si la merveilleuse figure était ou non disposée à danser, l'observait plus attentive-

ment encore. Soudain, l'apparition prit un autre aspect bien plus merveilleux. Dans son regard brillaient une innocence, une tendresse qui annonçaient tout à la fois et la Vierge et la Mère. Hors d'elle-même, Callista ne put s'empêcher de s'avancer vers elle avec amour et respect. De son côté, la dame semblait l'encourager à venir. Alors, la néophyte commença une danse solennelle, qui n'avait rien de commun avec les danses de la terre. Agitant en même temps et les mains et les pieds, elle s'approcha avec sérénité de Celle qu'un des Esprits appelait une grande Action et une Consommation glorieuse, bien qu'elle ne sût pas ce que ces mots signifiaient. Alors, elle fut entraînée non-seulement à danser, mais aussi à chanter, et ses paroles étaient : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ! » Une autre voix répondit : « C'est le commencement d'un glorieux sacrifice ! »

Callista arrivait près de la gracieuse figure. Au même instant, elle changea encore. C'était le même visage, les mêmes traits, mais une lumière divine semblait rayonner de ce nouveau personnage. Les cheveux, séparés sur son front, retombaient en longues tresses de chaque côté. Une couronne, toute différente de celle que portait la dame, entourait la tête et semblait faite d'épines. Des mains qui portaient l'empreinte de plaies profondes étaient tendues vers la jeune fille, et la robe, retombante et ouverte jusqu'à la ceinture, laissait voir, au côté, une large ouverture. En extase et immobile devant cette apparition, Callista crut sentir que ses propres mains et ses pieds étaient aussi transpercés. Jetant un regard autour d'elle, elle vit que toutes les personnes qui l'entouraient avaient le même aspect et les mêmes plaies que la merveilleuse figure. Alors, il lui sembla que la troupe entière des esprits se mettait soudain en mouvement, emportant quelqu'un ou quelque chose vers le ciel. Ils commencèrent aussi à chanter, et la jeune Grecque crut entendre ces mots sans cesse répétés : « Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé ma brebis ! »

Tenant des torches de diamants,d'améthystes et de saphirs, ils s'avancèrent le long d'une avenue ou d'une grotte dont les parois étincelantes brillaient de mille feux. Elle essaya de voir ce qu'ils emportaient, mais elle ne put y parvenir. Tout à coup, un grand cri retentit dans son appartement. Elle s'éveilla.

XXXII. — LA SENTENCE.

C'était la femme du gardien de Callista, qui avait poussé cette clameur. Nous l'avons déjà dit, elle témoignait beaucoup d'affection à la prisonnière. Cette femme, originaire de la Lybie-Phénicienne, parlait un mauvais latin ; mais, en dépit de la confusion de Babel, le langage de la sympathie se comprend partout.

— Callista ! ma fille, s'écria-t-elle, ils viennent vous chercher... Vous devez mourir ! Oh ! quelle mort effroyable ! Le supplice sera plus affreux encore que celui que l'on inflige à un esclave fugitif... Quelles tortures ! Cédez, de grâce... Quel mal y a-t-il à obéir ? Vous êtes si jeune, et ces hommes sont si terribles avec leurs tenailles et leurs barres de fer rougi !...

La jeune fille se leva, et, passant subitement des splendeurs de son rêve à la réalité de sa prison, elle sourit :

— Je suis prête, dit-elle, je vais chez moi.

La femme la regarda d'un air épouvanté, tandis qu'une espèce de dégoût et de désappointement se peignait sur son visage. Elle aussi, elle avait pensé que Callista ne pourrait rester inébranlable, lorsque serait venu le moment de mourir. Elle se dit tout bas :

— Mais elle est folle !

— Ma mère, répéta Callista, je suis prête ! Vous avez

été bien bonne pour moi... Déjà, lorsque mes prières n'avaient encore aucune vertu, j'ai beaucoup prié pour vous. Hélas! alors *il* n'était pas à moi... Mais aujourd'hui, *il* est mon fiancé, je vais l'épouser, et *il* ne manquera pas de m'exaucer!

La femme jeta sur la jeune fille un regard hébété, qui semblait dire que si plus tard un changement analogue à celui qui s'était fait en Callista s'opérait dans cette ame si différente de celle de la jeune Grecque, il devrait être attribué évidemment à quelque cause surnaturelle. Elle tenait quelque chose dans la main.

— A quoi bon, dit-elle, lui remettre ce paquet que mon mari m'a donné pour elle? Elle est folle!

Callista prit le paquet. Il était à son adresse et scellé. La jeune fille rompit le sceau. C'était un envoi de son frère. Elle déroula le parchemin usé, et un poignard tomba par terre. On avait écrit sur ce parchemin daté de Carthage. Callista parcourut ces quelques lignes :

« Ariston a sa très-chère Callista.

» Je vous écris par l'entremise de Cornelius. Vous n'avez
» pu me faire mourir, mais vous m'avez ôté la moitié de
» ma vie. Cette moitié qui me reste, je veux la conserver,
» car je préfère l'existence à la mort. Vous, c'est le néant
» que vous aimez mieux. S'il en est ainsi, ne mourez pas
» comme une esclave. Sachez tomber noblement au sou-
» venir de votre patrie : je vous en envoie le moyen. »

Callista était comme étrangère à tout ce qui l'entourait. Elle ne voyait plus les choses de ce monde qu'à travers un nuage et comme dans un rêve. La terre lui était aussi indifférente que le ciel l'est à la plupart des hommes. Elle ne voyait plus que son Dieu.

— C'est de *lui*, dit-elle, que je demande à recevoir la

mort, et non de mes propres mains... Je suis sa victime! Oh! mon frère... Mais je n'ai point de frère, ajouta-t-elle, excepté Celui qui m'appelle.

Elle fut conduite au tribunal, et l'interrogatoire commença. Nous avons déjà rapporté plus haut des détails de ce genre. Il nous suffira donc d'analyser ici deux anciens documents qui sont parvenus jusqu'à nous. Le premier est un haut-relief jadis colorié, et assez peu remarquable comme art et comme exécution. Il remonte au règne de l'empereur Constantin qui vivait environ un siècle après les évènements que nous retraçons. La sculpture dont nous parlons fut découverte, il y a peu de temps, lors des fouilles faites à El-Kaf, la Sicca moderne, dans les ruines d'une église ou basilique romaine. Ce bâtiment semble, en effet, avoir eu successivement l'une et l'autre destination. Ce haut-relief représente le *Prætorium* et le tribunal où siége le président. Ce tribunal offre l'aspect d'un trône assez élevé. De chaque côté, il est augmenté d'une aile cintrée qui, s'étendant, donne à l'ensemble l'apparence d'un large demi-cercle. On monte au tribunal par des degrés qui se trouvent entre les deux ailes et en face de l'arcade principale. La chaise curule est placée sur le dernier degré. Au-dessus de cette chaise, un dais s'élève d'où descendent jusqu'à terre des rideaux de pourpre qui sont ouverts et pendent de chaque côté. Quand ces rideaux se rejoignent derrière le siége du président, ils forment ce qu'on appelait à Rome le *Secretarium*[1], où les juges délibéraient sur la cause de l'accusé et la décidaient. Une table couverte d'un tapis, assez semblable à un divan moderne mais plus haute et verticale, se trouve placée à côté du tribunal. Sur cette table, on voit le Livre des Mandats, signe de la juridiction. La sculpture renferme aussi un glaive pour indiquer qu'une cause crimi-

[1] C'était une chambre séparée du tribunal par un simple rideau. Après la décision prise, le président en sortait, et, du haut de sa chaise curule, il commandait de lire la sentence.

nelle se poursuit en ce moment. Le *Procurator* occupe la chaise curule. Ses vêtements sont de pourpre, et, autour de son cou, s'enroule une triple chaîne d'or. Autour de lui, on distingue ses assesseurs ou *Consiliarii*, ses licteurs et ses soldats. Sur un plan inférieur, se trouvent les secrétaires; ils sont rangés sur une même ligne et écrivent les questions du président et les réponses de la prisonnière. L'un d'entre eux se tourne vers elle, comme pour l'engager à parler plus haut. L'accusée elle-même est placée sur une sorte de tabouret, appelé *Catasta*, assez semblable à ceux où montaient les esclaves destinés à la vente. Deux soldats qui sans doute l'ont introduite, escortent la captive. Les bourreaux, nus jusqu'à la ceinture, tiennent en main les instruments du supplice.

L'autre document, c'est un fragment des *Acta Proconsularia* concernant le martyre de Callista. Ce texte, si l'on pouvait être certain qu'il renferme mot à mot les paroles de la sainte, aurait pour nous un caractère sacré, car le Sauveur a dit : « Ce que vous devrez répondre vous sera inspiré à cette heure[1]. » Mais ce récit émane d'une plume païenne qui peut n'avoir pas été fidèle narratrice, et cela nous empêche de lui donner une aussi grande valeur. D'ailleurs, avant de le priser si haut, nous aurions eu soin d'examiner scrupuleusement sur quoi repose son authenticité. Mais là n'est pas la question, et nous n'entendons pas donner à cette pièce plus d'importance ou de véracité qu'à toute autre partie du présent livre. La voici :

« Cneius Messius Decius Augustus II et Gratus étant
» consuls, le septième jour d'avant les Calendes d'août, à
» Sicca Veneria, colonie romaine, dans le *Secretarium* du
» tribunal, Martianus procurateur siégeant, Callista, sta-
» tuaire, accusée de christianisme, fut amenée par le *Com-*
» *mentariensis*[2], et, quand elle eut pris sa place :

[1] Dabitur vobis in illâ horâ quid loquamini. MATTH. x, 19.
[2] Geôlier.

» *Martianus*, le procurateur : — Votre folie a duré » trop longtemps. Vous avez fait des statues, et maintenant » vous refusez de les adorer !

» *Callista* : — C'est que j'ai trouvé mon véritable amour ; » précédemment, je ne le connaissais pas.

» *Martianus* : — Vous voulez dire, sans doute, votre » dernier amour, car, en leur temps, ils furent tous vrais et » fidèles ?

» *Callista* : — J'adore mon véritable Amour, le seul vrai ! Il est le Fils de Dieu... Je n'en connais point d'autre.

» *Martianus* : — Vous refusez d'adorer les dieux, mais » vous voulez bien aimer leurs fils ?

» *Callista* : — Il est le véritable Fils du seul Dieu véri- » table. Je suis à lui et il est à moi.

» *Martianus* : — Laissons-là vos amours, et jurez par » le génie de l'empereur.

» *Callista* : — Je n'ai qu'un seul Seigneur, le Roi des » rois, le Maître de toutes choses.

» *Martianus*, se tournant vers le licteur : — Elle est » folle. Prenez sa main, mettez-y de l'encens et jetez-le » sur la flamme.

» *Callista* : — Vous pouvez me faire violence, mais mon » vrai Seigneur, mon Amour est bien plus puissant que » vous !

» *Martianus* : — Vous êtes ensorcelée, mais nous allons » rompre le charme. Conduisez-la au *Lignum*[1].

» *Callista* : — Il a été là avant moi... et il viendra m'y » visiter.

» *Martianus* : — Le geôlier aura l'œil sur vous. Qu'on » la ramène ici demain.

» Le jour suivant, Martianus, assis sur son tribunal, » appela Callista : — Honorez votre Seigneur, lui dit-il, » et sacrifiez aux dieux !

[1] Cachot ainsi nommé, à cause des poutres de bois auxquelles on y attachait les détenus.

» *Callista :* — Laissez-moi, je ne veux que mon seul et
» unique Seigneur!

» *Martianus :* — Est-il venu vous visiter dans votre
» prison, comme vous l'espériez?

» *Callista :* — Il y est venu au milieu de mes souffrances,
» et sa présence les a changées en joie!

» *Martianus :* — Il vous abandonnera, car votre visage
» va se rider et votre teint se flétrir.

» *Callista :* — Oh! non, c'est lorsque je suis noire que
» je suis plus belle à ses yeux.

» *Martianus :* — Jetez-la dans le *Tullianum*[1]. Là aussi,
» sans doute, elle trouvera son dieu.

» Alors, le *Procurator* entra dans le *Secretarium* dont il
» ferma le rideau, et dicta la sentence formulée sur sa
» *Tabella*[2]. Il en sortit bientôt, et le *Praco* lut ce qui suit :
« Callista, femme insensée et réprouvée, est condamnée à
» être jetée dans le *Tullianum;* elle sera étendue sur le
» chevalet, brûlée à petit feu, décapitée et abandonnée en
» pâture aux chiens et aux oiseaux. »

» *Callista :* — Loué soit mon Seigneur et mon Roi! »

Ici finissent les *Acta* du martyre. Bien que la conclusion semble y manquer, ils renferment toutefois tous les détails dont nous avions besoin pour atteindre notre but. Un seul point demande quelques explications : c'est la prison d'Etat. Quoique la pièce que nous avons citée parle peu de ce cachot, il est cependant comme la clef et la mesure des renseignements qu'elle contient. Nous serons brefs.

Dans l'empire romain, — et nous pourrions dire dans tout le monde ancien, — il y avait, à l'époque où nous écrivons, un plan à peu près uniforme qui présidait à toutes les constructions des prisons d'Etat. Elles faisaient ordinairement partie des bâtiments impériaux et se divisaient en

[1] Espèce de puits ou d'égoût, appelé aussi *Barathrum,* dans lequel on précipitait les prisonniers. [2] Tablettes.

deux enceintes. La première se nommait *Vestibulum* ou prison extérieure : c'était un appartement rapproché du prétoire et sur lequel s'ouvraient tout autour les cellules des prisonniers, qui, de cette manière, participaient aux bienfaits de l'air et de la lumière que la salle recevait. Saint Paul fut enfermé dans une prison analogue à Césarée, prison que les *Actes des apôtres* nomment le « Prétoire d'Hérode. » Cela nous explique peut-être ce que nous lisons dans le touchant récit du martyre de sainte Perpétue et de sainte Félicité. Lorsqu'il fut permis à Perpétue d'avoir son enfant avec elle, bien qu'elle se trouvât dans la partie intérieure de la prison, — nous la décrirons tout à l'heure, — il lui semblait que « le cachot prenait tout à coup l'aspect du prétoire. »

Un passage conduisait du vestibule à la prison intérieure, qui portait les noms de *Robur*[1] ou de *Lignum*, à cause des poutres de bois auxquelles les prisonniers étaient attachés, et peut-être aussi parce que le parquet était de planches. Ce réduit n'avait ni fenêtres, ni ouverture, hormis la porte qui, une fois close, ne laissait plus passer le moindre rayon de lumière. Le *Barathrum*, dont nous parlerons bientôt, pouvait, il est vrai, donner un peu d'air et de fraîcheur. Mais quel air et quelle fraîcheur ! C'est dans le *Lignum* que furent jetés, à Philippe, saint Paul et saint Silas, avant que l'on reconnût leur qualité de citoyen romain. Après les avoir soumis à une rude flagellation, les magistrats, autorités purement locales et sans juridiction propre dans les causes criminelles, les mirent néanmoins en prison, « ordonnant au geôlier de les garder avec soin. Celui-ci, ayant reçu cet ordre, les enferma dans le cachot intérieur, et enchaîna leurs pieds dans les ceps[2]. » Nous lisons aussi, dans les actes des Martyrs Scillitains[3], cette sentence portée par le proconsul : « Jetez-les en prison, et mettez-les au *Lignum* jusqu'à demain. »

[1] Chêne. [2] Act. xvi. 23 24.
[3] Saint Spérat et ses compagnons.

Les martyrs et leurs biographes parlent très-souvent de l'obscurité extrême, de la chaleur et du mauvais air qui rendaient insupportable le misérable bouge où les prisonniers étaient retenus jour et nuit. « Peu de temps après, dit sainte Perpétue, on nous conduisit dans une prison dont l'obscurité et l'horreur me saisirent tout d'abord, car je n'avais aucune idée de ces réduits affreux. Ce jour-là, nous souffrîmes beaucoup, tant de la chaleur causée par une telle agglomération de prisonniers, que de l'insolence des soldats qui nous gardaient. Les actes de saint Pione et autres martyrs de Smyrne rapportent que les geôliers « les enfermèrent dans la partie intérieure de la prison, où, privés de tout secours et de toute lumière, ils furent forcés de souffrir horriblement de l'obscurité et de la mauvaise odeur qui régnaient dans le cachot. D'autres martyrs africains qui reçurent leur couronne presque en même temps que saint Cyprien, c'est-à-dire huit ou dix ans après les faits que nous retraçons, constatent les mêmes horreurs : « La profonde obscurité de la prison, disent-ils, ne nous épouvantait pas, car bientôt elle devint resplendissante de la clarté de l'Esprit. Mais nulle parole ne saurait redire quels jours et quelles nuits nous y passâmes ; aucune souffrance ne peut être comparée aux tourments que nous avons soufferts.

Cependant, il y avait un autre cachot bien plus terrible que celui-là. Dans le fond de la prison intérieure, se trouvait une trappe donnant sur le *Barathrum* ou puits, qui avait reçu le nom de *Tullianum*, parce qu'à Rome le premier cachot de cette espèce avait été ainsi nommé. On y enfermait les prisonniers, ou bien, on les tuait en les précipitant par l'ouverture. C'est dans une fosse semblable que fut précipité, à Rome, saint Chrysanthe. Il est à croire que là, comme dans les autres villes, ce puits n'était pas autre chose que l'égoût public.

Le prophète Jérémie semble avoir vu de ses yeux le *Vestibulum*, le *Robur* et le *Barathrum*. Dans une de ses

prophéties, il dit qu'il fut enfermé dans l'*Atrium* ou Vestibule de la prison qui était dans le palais du roi[1]. Une autre fois, il entra dans l'*Ergastulum*[2], ou prison intérieure, et enfin, ses ennemis le descendirent avec des cordes dans le *Lacus*[3] ou puits qui renfermait non point de l'eau, mais de la boue.

Callista, après l'interrogatoire du premier jour, fut enfermée, pendant vingt-quatre heures environ, dans la prison intérieure ou *Robur*, réduit suffoquant et sans air. Le second jour, après la sentence, on la descendit, pour commencer son châtiment ou plutôt son martyre, dans l'affreux *Barathrum*, dans le *Lacus* ou puits, auquel on donnait le nom de *Tullianum*. Elle y passa vingt autres heures environ, et on ne devait l'en faire sortir que pour l'étendre sur l'*Equuleus*, ou chevalet.

XXXIII. — LE MARTYRE.

Callista avait regretté le doux et brillant climat de la Grèce, et maintenant, on la jetait dans le *Robur* et on la plongeait dans le *Barathrum* de Sicca ! Sa patrie, elle lui avait donné le nom de Grèce, mais en réalité, c'était vers une plus riante contrée, vers une demeure plus stable que tendaient ses désirs. Cette contrée, cette demeure, elle les avait trouvées, et elle s'y rendait en ce moment.

Et même, il est étonnant qu'elle n'y fût pas encore arrivée. Dans la matinée du jour de son second interrogatoire, on l'avait descendue au fond de ce puits de mort, et, selon la coutume, elle n'avait reçu pour toute nourriture qu'un morceau de pain gâté et un peu d'eau, depuis qu'on

[1] Et Jeremias propheta erat clausus in *atrio* carceris, qui erat in domo regis. JUDA. XXXII, 2. [2] JER. XXXVII, 15. [3] JER. XXXVIII, 6.

l'avait remise entre les mains du *Commentariensis*. Les magistrats ordonnèrent toutefois de la tirer du *Barathrum* plus tôt que d'ordinaire. Il était temps, car l'événement que Calphurnius s'était proposé de simuler, et dont nos lecteurs se souviennent, aurait été réalisé d'une manière terrible, et sur Callista elle-même, par les horreurs du cachot. La jeune fille était sans parole et sans mouvement, quand les appariteurs voulurent la faire sortir. Ils furent longtemps sans pouvoir la distinguer, tant l'obscurité était profonde.

— Il fait noir comme dans le Tartare, s'écria l'un d'eux. Hé ! avancez ici une torche... Je ne sais où elle s'est blottie !

— La voici. On dirait un paquet de vieux linge.

— Madame se lève tard, ce matin, ajouta un troisième.

— Elle est pourtant habituée à un lit plus moelleux.

— Ah ! cet antre fait cruellement la guerre à la beauté.

— C'est un vrai démon, tant elle est entêtée, dit le geôlier à son tour. Il faut qu'elle plie ou qu'elle soit écrasée ! D'ailleurs, tel doit être son désir, sinon elle n'aurait point agi comme elle l'a fait.

— La peste enlève la sorcière ! reprit une voix. Oh ! quand nous aurons encore trouvé la piste de quelques-unes de ses pareilles, les saisons seront plus prospères, je vous le dis !

Ils l'enlevèrent. Elle semblait privée de vie. Ils la déposèrent à terre, en dehors de la prison, et, comme elle ne faisait aucun mouvement, deux bourreaux la prirent entre eux, l'assirent sur leurs bras croisés, et, l'appuyant sur leurs épaules, ils s'avancèrent, précédés des instruments de torture. La fraîcheur de l'air du matin ranima la jeune fille. Elle fit un mouvement et releva la tête comme pour aspirer une nouvelle vie.

— O belle lumière !... murmura-t-elle en se sentant renaître, ô Lumière aimable, mon soleil et ma vie ! O ma Lumière et ma Vie... recevez-moi !

Bientôt, elle reprit pleine et entière connaissance, et rien de ce qui se passait autour d'elle ne lui échappa. Plutôt que

de renier Celui qui par sa propre mort, l'avait rachetée, elle aussi s'avançait vers la mort ! Il avait souffert pour elle, et elle allait souffrir pour lui ! Il avait été torturé sur une croix, et ses membres à elle seraient aussi disloqués comme les siens. A peine si elle s'appuyait sur ses bourreaux, qui, étonnés, affirmèrent plus tard qu'ils avaient craint, pour un moment, que cette vile sorcière ne s'envolât. La victime arrivait sur le lieu du combat.

— La sorcière ! la sorcière ! s'écria la foule. Oh ! nous lui ferons payer cher la disette et la peste... Dis, où as-tu mis notre pain, le maïs, l'orge et nos raisins ?

Et de féroces hurlements sortirent de la foule qui paraissait disposée à rompre les rangs des appariteurs pour mettre en pièce la prisonnière. Toutefois, au fond, ce n'était là qu'une démonstration factice et accidentelle, car l'émeute, en perdant bon nombre de ses plus chauds partisans, le jour où Callista fut prise, avait aussi perdu toute sa force. Les tapageurs qui vociféraient en ce moment avaient été soudoyés par les prêtres et les prêtresses des faux-dieux.

Le lieu du supplice se trouvait au nord-est de Sicca, en dehors de l'enceinte, et du côté de la montagne. On y enterrait les esclaves, et il présentait un aspect hideux, en harmonie avec sa destination. Il était éloigné de toute habitation, et les bêtes féroces y venaient librement dévorer les cadavres pendant la nuit. Callista, en arrivant sur le théâtre de ses souffrances, avait une expression de figure si différente de ce qu'elle était jadis, qu'un de ses amis même l'eût à peine reconnue. Ses traits respiraient une tendresse et une modestie qui leur avaient été, jusque là, étrangères. Ses joues avaient cette teinte de rose que le soleil levant répand sur le sommet des collines ou sur le faîte des tours, et en même temps, elles étaient si blanches, si rayonnantes, que certains y eussent reconnu le reflet de l'argent. Ses yeux ouverts semblaient considérer un objet que les autres ne voyaient pas. Ses lèvres immobiles annonçaient la douce paix, la profonde quiétude de son

ame. La foule qui avait crié et hurlé contre elle avec tant de barbarie, — hommes, femmes, enfants, — se turent soudain à son approche. Au silence de la curiosité, succéda celui de l'étonnement et du respect. Une pitié compatissante et pleine de vénération s'empara de tous les spectateurs. Emus, et ignorant la cause de leur émotion, ils se sentaient comme disposés à adorer cette cause mystérieuse. Une lumière nouvelle avait lui dans ces pauvres ames ignorantes.

L'instrument de torture fut bientôt dressé, et l'on étendit Callista sur la planche fatale. Elle dont la parure était toujours si recherchée, portait encore cette tunique, aujourd'hui usée et souillée, que nous avons vue briller jadis si splendidement au soleil. On la saisit par les poignets et les chevilles des pieds qui, étant étendus, furent fixés, vers les extrémités de la planche, à des blocs de bois mobile. Callista prononça alors ses dernières paroles.

— O mon Seigneur! c'est pour vous.. C'est pour vous, ô mon Amour!... Ah! de ce lit de douleurs, recevez-moi, ô mon Amour!... Venez... Oh! oui, hâtez-vous de venir, ô mon Amour!...

Les roues tournèrent rapidement sous l'impulsion des bourreaux, puis, par un mouvement contraire, elles revinrent sur elles-mêmes. Toutes les articulations de la patiente furent disloquées et subitement rétablies. La jeune fille s'évanouit. Ils attendirent qu'elle eût repris ses sens. Mais bientôt ils perdirent patience.

— Jetez de l'eau sur son visage, dit un des bourreaux.

— Non, crachez-lui plutôt à la figure!

— Piquez-la de la pointe de votre lance!

— Assez! retenez votre langue sauvage! ajouta un quatrième. Ne voyez-vous pas qu'elle est déjà descendue chez les ombres?

A ces mots, ils l'entourèrent et l'examinèrent avec plus d'attention. Ils ne purent lui rendre l'existence terrestre. Callista s'en était allée vers son Seigneur, vers son Amour.

— Jetez-la aux loups et aux vautours, dit le *Cornicularius*

Il s'éloignait pour faire venir des gardes auprès du corps jusqu'à la tombée du jour, lorsque Calphurnius, outré de colère, survint avec ses *Stationarii*.

— Chiens ! s'écria-t-il. Quoi ! c'est ainsi que vous vous êtes joués des soldats de Rome !

Hélas ! les plaintes et les reproches étaient devenus sans objet. Une querelle s'éleva auprès de ce corps sans vie, mais nous ne la décrirons point. Disons seulement que les magistrats, ayant été informés du projet de Calphurnius, avaient prévenu le tribun en devançant l'heure ordinaire des exécutions. La vie ne pouvait être rendue à Callista. Quant aux soldats, ils n'osèrent désobéir ouvertement au proconsul qui avait ordonné d'exposer le cadavre, mais ils firent tout ce qui dépendait d'eux pour que tout se passât avec honneur. Ils l'ôtèrent respectueusement de dessus le chevalet, le déposèrent sur le sable et placèrent des gardes pour écarter la foule, voulant saisir cette dernière occasion qui s'offrait à eux de témoigner de la considération à la victime.

XXXIV. — OU L'ON REVOIT AGELLIUS.

Le soleil d'Afrique a achevé sa course dans les cieux, mais pas un seul de ses rayons brûlants n'a osé profaner les saintes reliques. Déjà s'élèvent les brumes du soir et le brouillard tombe sur la terre. Aucun de ces agents de la nature n'infiltre le poison de la décompositon dans ce corps gracieux que rien ne peut corrompre. Les bêtes féroces rugissent et se promènent, tantôt dans le lointain, tantôt près du cadavre, mais aucune d'elles n'y porte

atteinte. Les vautours qui veillent la nuit sur la pointe des rochers dominant le champ du supplice, ne se bercent pas de l'espoir de dévorer une nouvelle proie. Les étoiles brillent au firmament. Elles semblent contempler Callista et remplacer autour d'elle les torches funéraires. La lune complète le tableau, jetant ses reflets argentés sur les crêpes de la nuit. Toutefois, pour le généreux chrétien mort en combattant pour son Dieu, il n'y a plus ni deuil ni dissolution. Cette glorieuse dépouille n'est pas plus soumise au monde des esprits qu'aux lois de la nature. Nul mauvais ange n'essaiera de nuire à celle qui, revêtue de la blanche robe de son baptême, s'est élevée vers le trône céleste. Celle qui a été portée au lit nuptial de l'Agneau dans son brillant *Flammeum,* n'a point à redouter le feu de l'expiation. De ce corps insensible, immobile et brisé par les tourments s'exhale un divin parfum qui embaume l'air des plus suaves senteurs. Une auréole lumineuse entoure son front, et scintille encore malgré la clarté du jour qui se lève. Ses traits ont repris leur majesté première, qui maintenant s'allie, sur son visage, à l'innocence de l'enfant et à la paix du ciel. Les liens ont meurtri ses mains et ses pieds, et son sang a coulé sur le sable qui en est tout pénétré. Mais quand les soldats l'enlevèrent de dessus le chevalet, les anges soutinrent son corps dans leurs bras et le déposèrent sur la terre dans une attitude pleine de modestie et de charme.

Les passants s'arrêtent devant le corps de la jeune fille, et le contemplent. Des oisifs l'entourent. Il n'est bruit dans Sicca que de ce merveilleux cadavre sur lequel ne peuvent rien ni le soleil pendant le jour, ni la lune et l'atmosphère humide pendant la nuit, ni même les bêtes féroces. Tous ceux qui s'en approchent, dit-on, éprouvent quelque impression étrange, dont l'empire rend calme, sérieux, chasse les mauvaises passions et apaise l'agitation intérieure. On ajoute que plusieurs sont allés le voir à diverses reprises, pour ressentir plus longtemps cette influence

mystérieuse, et qu'ils tentent vainement de se communiquer l'un à l'autre leurs impressions : une sainte terreur les saisit dès qu'ils essaient d'en parler. Ceux qui n'ont pas été témoin du fait, prétendent que ceux qui font tant de bruit à l'occasion de ce prodige, ont dû passer, par mégarde, dans un bosquet consacré aux Euménides ; ou bien, ajoute-t-on, ils ont subitement rencontré un loup dont l'apparition a troublé leur cervelle. Quoi qu'il en soit, la rumeur produite par ce phénomène se répand et impressionne de plus en plus : les uns l'attribuent à la magie, les autres à la puissance des dieux. Un second jour s'écoule, suivi d'une seconde nuit.

Le troisième jour commence à poindre. Une faible lueur, se répandant sous le dôme céleste, se mêle à l'obscurité qui fuit devant l'aurore. De plus en plus brillante, elle fait apparaître les merveilles de la nature qui se dessinent encore à demi voilées par les ombres de la nuit. La sainte dépouille aussi devient visible peu à peu, et, la lumière du jour augmentant, on distingue bientôt cinq formes humaines qui n'étaient point là le soir précédent. L'un d'eux sert comme d'avant-garde, et les quatre autres, portant une espèce de bière ou de litière, se tiennent derrière lui. Ils se sont placés du côté de la montagne, non loin du corps, et il est probable qu'ils viennent des champs. Certes, il leur a fallu beaucoup de hardiesse pour braver d'abord les bêtes féroces et venir ensuite s'exposer à la fureur de la populace ou des soldats. Silencieux et attentifs, ces derniers sont à peu de distance du cadavre, auprès duquel quelques gens du peuple ont passé la nuit par superstition, espérant ravir, pour se livrer plus tard à des opérations magiques, quelque lambeau de chair, un doigt, une dent, une tresse de cheveux, un morceau de sa tunique ou la corde teinte de sang qui entourait ses bras et ses pieds.

Le jour brille de tout son éclat et rend Callista entièrement visible. A sa vue, un long frémissement parcourt les veines du jeune homme qui, debout en face des soldats et

du peuple, a les mains jointes et les yeux baignés de larmes. Il se tourne vers ses compagnons, et fait un signe. Ils portent avec eux un large linceul. L'un d'eux s'avance. Aidé de ce dernier, et au grand ébahissement de la populace, il couvre le corps du drap mortuaire. Alors, il demeure encore une fois, mais seulement durant quelques secondes, comme plongé dans une méditation profonde. Il priait, pleurait et tâchait de trouver les forces nécessaires pour accomplir la mission qu'il s'était donnée. Ah! pauvre Agellius, vous n'avez pas encore entièrement triomphé de vous-même. Avant que vous soyez capable de vous réjouir uniquement et de triompher avec Dieu, en voyant devant vous cette forme inanimée, votre cœur doit éprouver des sentiments bien différents et des émotions moins terrestres. Sans doute, l'œuvre que vous faites est un acte de courage, mais vous hésitez à la commencer, et, en y mettant la main, votre cœur saigne et se déchire.

Lorsqu'il la vit pour la dernière fois, Callista était dans tout l'éclat de la beauté, dans toute l'élévation et la vigueur de son esprit. Depuis cette matinée, un siècle semblait s'être écoulé pour Agellius, et l'on eût dit qu'un abîme le séparait, en ce moment, du jour où elle le fascinait de son regard et lui reprochait d'un ton de reine l'abaissement où elle le voyait devant elle. Pourtant, chaque incident de cette entrevue était gravé dans sa mémoire en caractères ineffaçables. Oh! pensait-il, pourquoi faut-il que le Créateur tout-puissant doive briser ainsi son plus admirable ouvrage? Le cours du soleil et des astres nous remplit d'admiration, les lois qui régissent la terre et maintiennent l'Océan dans son lit attestent une Sagesse et un Pouvoir souverain, mais combien plus manifeste se reflète dans l'homme la perfection de la beauté divine! Et Callista, quel type parfait et accompli de la nature humaine! Quelle ame supérieure parée de tous les dons, douée d'une intelligence d'élite, et revêtue d'un corps plein de perfection et de grâces! Et ces formes extérieures sont d'autant plus

belles, que leur union à l'ame, dont elles sont comme le reflet, est plus intime et plus soumise. Et pourtant, cet ouvrage si précieux de la toute-puissance divine a été impitoyablement brisé. Dieu a voulu lui donner une perfection plus haute et moins éphémère. Quel mystère! Il faut que notre nature primitive soit broyée et comme rompue pour acquérir le ciel!... O impénétrable destinée! Qu'y a-t-il donc en nous? Quel est ce principe si contraire à Dieu? Quel qu'il soit, il a dépouillé notre nature de ce qu'il y avait de bon en elle, et, pour lui rendre sa perfection première, il semble qu'il faille une création nouvelle. Oui, c'est là l'œuvre d'un ennemi[1]. Nous le savons, mais là se borne notre savoir, et nous n'aurons la clef de ce terrible mystère, qu'au jour suprême où tout sera éclairci.

Tandis que ces pensées occupaient son esprit, Agellius n'était pas resté dans l'inaction. Il s'était penché vers la terre, où il recueillait les parcelles de sable que le sang de la martyre avait pénétrées. Une petite fiole qu'il avait tirée de son sein reçut ces précieuses reliques. Quand il eut fini, il se releva, fit signe à ses compagnons et s'avança résolument avec deux d'entre eux de l'autre côté du cadavre. Là, ils se disposèrent à la lutte, pendant que les autres s'empressaient de s'emparer du corps de la sainte. Le relever, le placer dans la bière et l'emporter à travers la plaine déserte, tout cela fut pour eux l'affaire d'un instant. Pendant ce temps, Agellius, Aspar et leur compagnon se battaient contre quelques païens qui s'étaient jetés sur eux. Le nombre des agresseurs n'était pas grand, il est vrai, mais leurs cris d'alarme en amenaient d'autres. Déjà, les chrétiens couraient le risque d'être vaincus et saisis, lorsque, soudain, les soldats intervinrent sous le prétexte de rétablir la paix. Ils frappèrent à droite et à gauche avec leurs lourdes masses d'arme, et, fort heureusement, leurs coups, prodigués au hasard, causèrent fort peu de mal à Agellius et à

[1] Inimicus homo hoc fecit. MATTH. XIII, 28.

ses amis. Profitant de cette diversion, ils se hâtèrent de disparaître par la même route qu'avaient prise les porteurs de Callista. Peut-être passèrent-ils auprès de quelque chevrier des montagnes qui aurait pu les reconnaître, si les anges, — comme nous devons le supposer, — n'eussent fermé les yeux païens, afin d'éloigner tout danger de ces fidèles serviteurs de Dieu.

XXXV. — CONCLUSION.

Ceux qui portaient la bière ou la protégeaient, arrivèrent heureusement à la caverne. Ils entrèrent dans la galerie où ils trouvèrent les autres fidèles qui, portant des torches ardentes et chantant des psaumes, étaient venus au-devant d'eux. Le saint corps fut placé devant l'autel et la messe commença. Saint Cyprien officiait. Après l'Evangile, il fit aux assistants une courte allocution.

— Je vous invite, mes chers frères, dit-il, à célébrer, bénir et exalter la puissante grâce de Dieu, qui a arraché d'une manière si merveilleuse cette ame pure au feu dévorant. Oui, que le nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit soit béni ! Qu'il soit glorifié et exalté au-dessus de tout, maintenant et à jamais[1] ! Chaque jour, la grâce de Dieu opère des merveilles, et, par des manifestations toujours nouvelles, se surpasse elle-même, s'il est possible, en amour et en puissance. Une Grecque vient en Afrique pour orner les temples des païens, travailler à l'œuvre du démon et resserrer les vieux liens qui attachaient le génie au péché... Tout à coup, elle est sauvée et sanctifiée. Hier encore,

[1] Benedicamus Patrem et Filium cum Sancto Spiritu, Benedictus et laudabilis, et gloriosus, et superexaltatus in sæcula.

c'était une pauvre fille de la terre; aujourd'hui, c'est une brillante habitante des cieux. Hier encore, elle était sans Dieu et sans espoir; aujourd'hui, c'est une martyre revêtue d'une robe d'or, portant dans ses mains la palme verte de la victoire; elle est en adoration devant le trône du Très-Haut. Hier, Satan la tenait asservie à son empire et aux vanités du siècle; aujourd'hui, elle boit avec délices aux sources vives de l'éternel bonheur. Hier, c'était une branche stérile de cet arbre immense destiné au feu; aujourd'hui, elle est inscrite au livre de vie pour toute l'éternité; c'est une ame d'élite à qui Dieu a réservé une glorieuse couronne. Hier, elle souffrait la faim et la soif, cherchant avec inquiétude un objet digne de l'amour d'un esprit immortel; aujourd'hui, assise aux noces de l'Agneau sans tache, un ineffable ravissement a inondé tout son être. Hier enfin, elle errait, ballottée en tout sens, sur l'océan du doute; et aujourd'hui, elle voit face à face l'ineffable vérité et l'immuable sainteté! Ah! quel spectacle... Quelle nouvelle preuve de la toute-puissance de la grâce infinie du Rédempteur! Chacun de nous, d'ailleurs, — depuis le chrétien héroïque jusqu'au plus humble néophyte, depuis le prédicateur inspiré de Dieu jusqu'au paysan et à l'esclave, — présente en lui-même un miracle de la grâce, car, jadis objet de colère, n'est-il pas devenu un vase d'élection? Ah! puissé-je, puissions-nous tous persévérer comme nous avons commencé, afin qu'appelés bientôt, probablement, à partager les épreuves de Callista, nous en sortions, comme elle, couverts de gloire!

Saint Cyprien cessa de parler. L'offertoire étant proche, le diacre étendit sur l'autel le *Syndon* ou corporal, pendant que les fidèles chantaient tour à tour les strophes suivantes d'une hymne que nous essaierons de traduire.

De tes enfants compte le nombre,
Sépare les brebis des loups;
De la lumière écarte l'ombre,
O Christ, et descends parmi nous!

Descends, et viens, par ta présence,
Rompre le ténébreux lien
Qui nous retient sous l'influence
Du mal en guerre avec le bien !

Deux fleuves toujours se confondent
Et, réunis, roulent leurs flots :
Dans le bien les eaux du mal grondent,
Le bien se mêle aux noirs complots.

Jésus est un maître équitable,
Un père, un hôte complaisant :
Au dernier admis à sa table,
Il réserve le premier rang.

Sans parents, sans pasteur, sans guide,
Loin des exemples des chrétiens,
Notre martyre est intrépide
Devant la roue et les liens !

Fille de l'erreur qu'elle abjure,
Elle vient réclamer ses droits
Au trône qu'un chrétien parjure
Abdique en reniant la croix.

La grâce effaçant la souillure
Du noir péché qui l'accablait,
Elle sort, radieuse et pure,
Du flot qui sur son front coulait.

Et ses actes et sa parole
Exaltent son nouvel amour;
Abjurant toute vaine idole,
Elle adore Dieu sans détour !

Fournissant une ample carrière
Dans l'espace d'un court instant,
Elle quitte une vie amère
Pour le séjour du Tout-Puissant.

Aujourd'hui, le ciel et la terre
Semblent réunis à nos yeux ;
Son saint corps est là dans la bière
Et son ame est montée aux cieux !

Pendant qu'on chantait les derniers vers de cette hymne, ils se réalisaient, en quelque sorte, sous les yeux des assistants. Escorté de son frère et des exorcistes, Juba avait été introduit, non sans peine, dans la chapelle. Toutefois, sauf quelques rares assauts d'une fureur sauvage, il s'était généralement montré calme et docile, depuis que Cécilius l'avait confié aux soins de Romanus. Parfois, il se plaignait d'un terrible cauchemar qui oppressait sa poitrine et dont il ne pouvait secouer le poids, et il manifestait l'espoir que tous les blasphèmes qui s'échappaient de ses lèvres ne lui seraient point imputés. Mais en entrant dans le sanctuaire, Juba se débattit avec violence ; ses membres tremblaient, et il paraissait en proie à la plus vive frayeur. On le conduisit devant les saintes reliques. Aussitôt, une sueur froide sillonna son front, et ses traits altérés se contractèrent. Il fit quelques pas en arrière et s'efforça de prendre la fuite. Sa bouche écumait, et, de temps en temps, il proférait des cris aigus et des paroles horribles qui troublèrent le chant de l'hymne, sans toutefois l'interrompre. Mais ses gardiens surent triompher de cette fureur. Ils le conduisirent auprès du corps de Callista dont ils lui firent toucher les pieds. Soudain, le jeune homme poussa une effrayante clameur, et il fut enlevé dans l'espace avec une si grande force, qu'on aurait pu le croire lancé par quelque machine de guerre. Bientôt, il retomba sur le sol où il demeura évanoui.

Les longues invocations qui précédaient le *Sursum Corda* étaient terminées, et ce ne fut que lorsque le célébrant eut achevé cette dernière prière, que Juba put se relever. A la consécration, il s'unit aux fidèles qui adoraient leur Dieu présent sur l'autel. Après la messe, les exorcistes s'approchèrent de lui. Ce n'était plus le même homme. Il était paisible, inoffensif, silencieux. Le malin esprit l'avait quitté, mais la raison ne lui était point revenue.

Cette délivrance merveilleuse fut comme le premier

anneau de cette longue chaîne de miracles qui suivirent le martyre de sainte Callista. Cette vierge contribua puissamment à la résurrection de l'église de Sicca. Dèce ayant été assassiné quelques mois plus tard, la persécution cessa, et Castus fut nommé évêque de cette ville. Alors, un grand nombre de personnes commencèrent à entrer au bercail. Les apostats demandèrent à être réconciliés ou du moins réclamèrent l'indulgence de l'Eglise. Des païens témoignèrent le désir d'être reçus au nombre des fidèles. Quand on leur demandait le motif de leur conversion, ils répondaient que l'histoire de Callista et son martyre avaient si profondément touché leur cœur, qu'ils n'avaient pu résister au désir de marcher sur ses traces. De jour en jour plus nombreux et plus forts, les chrétiens furent respectés des magistrats et du peuple. Ce dernier, en effet, avait déjà reçu une bonne leçon des soldats romains; et quant aux autorités, elles n'osèrent rien entreprendre, tant à cause de l'instabilité du pouvoir supérieur que par suite de l'attitude prise, vis-à-vis des chrétiens, par le gouvernement impérial. On put donc bâtir une église magnifique où l'on déposa avec pompe le corps de Callista. Ce temple ne fut détruit que sous la persécution de Dioclétien.

Juba s'attacha à cette église, qu'on ne put même pas lui apprendre à balayer. Toutefois, il ne se montra jamais ni méchant ni incommode. Il resta dix ans dans cet état d'idiotisme. Un matin, après la messe, — il y assistait tous les jours sous le portail, — Juba courut tout à coup au devant de l'évêque, lui demanda le baptême, et ajouta que Callista lui était apparue et lui avait rendu la raison. En s'entretenant avec le jeune homme, saint Castus acquit la certitude de son entier rétablissement, et, ignorant combien de temps cet intervalle lucide se prolongerait, il n'hésita pas, après l'avoir instruit du mieux qu'il put, à lui conférer le sacrement qu'il désirait si ardemment. Après sa régénération, Juba se rendit au tombeau de Callista. Il demeura prosterné, pendant toute la journée, aux pieds

de sa bienfaitrice, et même, sur le désir qu'il en témoigna, il lui fut permis de passer la nuit auprès des saintes reliques. Le lendemain, on l'aperçut dans la même attitude. Il semblait prier avec ferveur, mais, lorsqu'on s'en approcha, on vit que son ame s'était envolée de ce monde. Dieu l'avait appelé à lui dans toute l'innocence de sa robe baptismale.

Agellius est probablement l'évêque de ce nom qui, sous la persécution de Dioclétien, souffrit, dans sa vieillesse, le martyre à Sicca. S'il en était ainsi, le fait serait pour nous du plus vif intérêt, et nous ne pourrions pas mieux achever ce récit qu'en le constatant. Voici, du reste, une circonstance qui semblerait établir que les deux Agellius ne furent qu'un seul et même personnage : c'est que l'évêque de ce nom fit procéder à la translation des reliques de Callista, sous le maître-autel où il disait la messe tous les jours. Après son martyre, le corps de saint Agellius fut aussi déposé sous le même autel.



FIN

TABLE.

Avertissement 5
I. Les fêtes d'Astarté 7
II. La famille d'Agellius 18
III. La chaumière 27
IV. Deux frères 31
V. L'atelier de Jucundus 39
VI. Discussion politique 49
VII. La persécution 62
VIII. Philosophes et Rhéteurs 76
IX. Un cœur malade 88
X. Callista 105
XI. La demande en mariage 116
XII. Remords salutaires 127
XIII. Retour à Dieu 136
XIV. Le pasteur et le loup 149
XV. Les sauterelles 158
XVI. Peste et famine 167
XVII. Les chrétiens aux lions 176
XVIII. Père et fils 184

XIX. L'impulsion de la grâce 195
XX. Dieu est toujours là 208
XXI. Machinations. 215
XXII. Un rude assaut 219
XXIII. Gurta la sorcière 235
XXIV. La jeune captive 250
XXV. Douloureuses confidences 256
XXVI. Le tribunal 265
XXVII. Ce que peut la philosophie 277
XXVIII. Ce que peut l'Evangile. 288
XXIX. Les catacombes en Afrique 299
XXX. Le baptême 311
XXXI. La céleste Jérusalem 319
XXXII. La sentence 323
XXXIII. Le martyre 331
XXXIV. Où l'on revoit Agellius. 335
XXXV. Conclusion 340



FIN DE LA TABLE.

Tournai, typ. de H. Casterman.

PARIS
LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX,
Rue Bonaparte, 66.

TOURNAI
LIBRAIRIE DE H. CASTERMAN
Rue aux Rats, 11.

H. CASTERMAN
ÉDITEUR

PUBLICATIONS RÉCENTES :

OEUVRES POÉTIQUES de Louisa Stappaerts (Madame Ruelens). — 1. Poésies religieuses. — 2. Les paquerettes. — 3. Impressions et rêveries. Gracieux volume in-12 de xii-374 pp., illustré de quatre beaux dessins à deux teintes.

FLEURS DES BLÉS, poésies nouvelles ; par Louisa Stappaerts (madame Ruelens). xii-362 p. *Quatre beaux sujets à deux teintes.*

TROIS DRAMES HISTORIQUES : 1. le faux baron de Rochemaure ; 2. Oger le Danois ; 3. Edwin ; par le R. P. Edm. Speelman de la compagnie de Jésus. In-8 de viii-270 pp.

FLEURS DE MAI ; par Alexandre Couvez. In-18 de 104 pp.

FABIOLA OU L'EGLISE DES CATACOMBES : par Son Eminence le Cardinal Wiseman, archevêque de Weestminster. Seule traduction française autorisée, accompagnée du *fac simile* de la lettre approbative que l'illustrissime auteur a daigné adresser à l'éditeur. Traduit de l'anglais par F. Pascal-Marie, religieux de l'ordre des Frères mineurs de Saint-François conventuels. In-12 de xii-528 pp. Nouvelle édition.

— **LE MÊME**. In-8 de xii-560 pp.

MÉLANGES RELIGIEUX, SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES ; par Son Eminence le cardinal Wiseman, archevêque de Westminster. Traduits par M. De Bernhardt, avec le portrait de Son Eminence. 1 vol. gr. in-8.

PERTE ET GAIN. Histoire d'un Converti ; par le R. P. Newman, recteur de l'Université catholique de Dublin, supérieur de l'Oratoire de Birmingham, etc. Ouvrage traduit de l'anglais sur la 3e édition, par

M. l'abbé Segondy, du diocèse de Montpellier. Avec notes et une conférence de M. le chanoine Oakeley, en appendice. 1 volume in-8.

— LE MÊME. In-12.

AILEY MOORE. Scènes Irlandaises contemporaines ; par le P Baptiste. Trad. par J. Chantrel, rédacteur de l'*Univers*. In-12.

JOURNAL D'UN VOYAGE EN FRANCE, et lettres écrites d'**ITALIE** ; par Thomas William Allies, recteur de Launton (Oxford). Trad. de l'anglais par M. J. 1 vol. in-8.

ROME ET LONDRES ; par l'abbé Margotti, docteur en théologie, membre correspondant de l'Académie de le Religion catholique, à Rome, député au Parlement Sarde. Traduit de l'italien par H.-J. Maréchal. 1 vol. gr. in-8.

LE CARDINAL XIMENÈS et les Affaires religieuses en Espagne à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième, avec un chapitre particulier sur l'**INQUISITION** pour aider à l'histoire et à l'appréciation vraie de cette institution, par C.-J. Héfelé, docteur et prof. ordinaire de théologie, à Tubinghe. Traduit de l'allemand, par M. l'abbé ***, Ancien professeur. 1 vol. gr. in-8.

SAINT PAULIN, Évêque de Nole, et son siècle (350-450) ; par M. Busé, docteur en théologie. Traduit de l'allemand, par M. L. Dancoisne, prêtre du diocèse de Cambrai, licencié ès lettres. 1 volume gr. in-8.

SAINT ANSELME (d'Aoste), archevêque de Cantorbéry. Histoire de sa Vie et de son Témps ; par le chanoine J. Croset-Mouchet, Professeur de Théologie à Pignerol, chevalier de Saint-Maurice, membre correspondant de l'Académie des Sciences de Turin, de celle de Chambery, d'Aoste, et de la Députation d'histoire nationale des États Sardes. 1 vol. grand in-8.

HISTOIRE DE LA TERRE SAINTE, par D. Mathias Rodriguez Sobrino, Avocat, Ancien promoteur fiscal de Madrid. Traduit par L. Poillon, traducteur de l'*Histoire du Chili*, par M. Eyzaguirre. Enrichie de quatre cartes gravées exprès pour cet ouvrage. 2 vol. gr. in-8.

LES PÈRES DU DÉSERT ; par Mme la comtesse Hahn-Hahn. Traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur ; par Mme Van der Haeghen, et Ph. Van der Haeghen, directeur de La Vérité Historique. 1 vol. grand in-8.

VOYAGE DES PAPES (les) ; par Jean De Muller. Traduit de l'allemand et annoté par l'abbé Ad. Delvigne, prof. d'hist. au séminaire de Malines. 132 p.

LES JEUNES MARTYRS DE ROME, scènes dramatiques tirées de Fabiola ; par le chanoine Oakeley, ancien membre du collége de Belliol, à Oxford. Ouvrage traduit de l'anglais par J.-B. Dillies. In-12.

CONVERSION ET MARTYRE. Drame en cinq actes, tiré de Callista, avec l'autorisation de l'auteur, le R. P. Newman, Recteur de l'Université catholique de Dublin ; par F.-C. Hussenbeth. Traduit de l'anglais par J.-B. Dillies. In-12 de viii-100 pp.

EPAGATHUS OU LES MARTYRS DE LYON, scènes de la vie chrétienne au 2e siècle ; par Edouard De Villeneuve. In-12 de 220 p.

LE MARTYRE DE LA VIERGE EULALIE, drame religieux, imité de Prudence, destiné aux pensionnats de demoiselles ; par l'abbé L. Hayois, professeur de poésie au collége de Bonne-Espérance. In-8 de 32 p.

LA COMTESSE DE BONNEVAL, histoire du temps de Louis XIV par Lady Georgina Fullarton, précédée d'une introduction par P. Douhaire. Vol. gr. in-8 de xvi-320 pp.

ALICE SHERWIN, récit du temps de Sir Thomas Morus, traduit de l'anglais par Auguste Villiers de Lagrenée. Gr. in-8 de 516 pp.

LA SORCIÈRE DE MELTON HILL, traduit par L. de Montanclos. In-12 de 312 pp.

SOUVENIRS DE MA VIE. MÉMOIRES DU CHONOINE SCHMID publiés et continués par l'abbé Werfer, son neveu, seule traduction reconnue par le continuateur, précédée d'une *Etude sur le clergé d'Allemagne, au XIXe siècle,* dédiée à S. E. Mgr De Geissel, cardinal-archevêque de Cologne, et approuvée par S. G. Mgr. De Marguerye, év. d'Autun ; par 'abbé Dodille. 1 vol. gr. in-8, orné de quatre sujets et portraits.

OEUVRES DE A. BRESCIANI. Traduction exclusivement autorisée par l'auteur.

Le Juif de Vérone. 2 vol. in-12.

La *Bibliographie catholique*, rend compte de cet ouvrage dans sa livraison de novembre 1858, et s'expime ainsi sur les deux traductions qui ont été publiées, l'une à Bruxelles, l'autre à Tournai : « Nous faisons une grande différence entre les deux traductions que nous avons sous les yeux et dont nous venons de donner les titres. La plume qui, dans la première (celle de Bruxelles), a essayé de reproduire ces dramatiques récits, n'est sans doute pas assez familiarisée avec notre idiome : de là une incorrection, une sécheresse qui en rendent souvent la lecture difficile, parfois même rebutante. La seconde

(celle de Tournai), laisse bien moins à désirer et répond bien mieux tout à la fois au génie des deux langues, italienne et française. Ch. Barthélemy.

Lionello, suite au *Juif de Vérone*. In-12.

Dans le *Juif de Vérone*, le P. Bresciani a montré dans les faits de l'histoire de Rome et de toute l'Italie, les effets des sociétés secrètes, victorieuses et triomphantes au Capitole. Dans *Lionello*, il a décrit la forme intrinsèque de ces sociétés.

La République Romaine. In-12.

Lorenzo ou le Conscrit. vol. In-12.

Ubaldo et Irène. 2 vol. in-12.

L'Orfanella. In-12.

Don Giovanni. In-12.

Don Giovanni est un tableau de la charité catholique ; les simples et touchants récits de ce livre s'élèvent parfois aux situations les plus émouvantes, sans jamais sortir du domaine de la vie réelle et de l'histoire.

Ingelberge de Danemark. In-12.

Mathilde de Canosse et **Golande de Gronunguea**. In-12.

RAFAELLA ; par **SILVIO PELLICO.** Trad. par Th. Van der Haeghen.

RÉCITS ANECDOTIQUES ET MORAUX sur quelques Célébrités littéraires : — Ducis. — Legouvé. — Florian. — Madame de Staël. — Barthélemy. — Bernardin de Saint-Pierre ; par H. Van Looy, auteur du *Château de l'Aïeule*, etc. In-8, illustré de 4 beaux sujets à deux teintes.

OUVRAGES DE MADAME BOURDON (Mathilde Froment)

Onze Nouvelles. 1 vol. in-12.

Lettres à une jeune Fille. In-12.

Vie de Mademoiselle d'Epernon. Gr. in-18.

Politesse et savoir-vivre. In-18.

PÈRE FRANÇOIS (le) ou l'**ÉCOLE DES BONS SERVITEURS** ; par E. Benoit, auteur de la *Chaumière de Haut-Castel* In-12, de 216 p. *4 gravures.*

VISITES DE MADAME MARGUERIT (les) ; par E. Benoit, auteur du *Père François*, etc. In-12, de 188 p. *4 gravures.*

MUSÉE MORAL ET LITTÉRAIRE DE LA FAMILLE. Collection économique d'ouvrages nouveaux et intéressants, publiés dans le format grand in-8, papier fort. Chaque volume est orné d'un sujet gravé. Broché élégamment.

1. **La Chaumière de Haut-Castel** ; par E. Benoît.
2. **Le village des Alchimistes** ; trad. par A. d'Aveline.
3. **Clémence** ou Dieu veille sur l'orpheline ; par H. Van Looy.
4. **Les périls de Paul Percival** ; par De Courson.
5. **La ferme d'El-Rabbi** ; par Arm. De Solignac.
6. **Les Baguettes du petit tambour** ; trad. par A. D'Aveline.
7. **L'Etoile de Tunis** ; par Ch. Raymond.
8. **Pleurs et sourires** ; par Th. Rimbaut.
9. **Edouard Blakfort**.

RÉCITS MORAUX ET AMUSANTS de l'abbé Ottmar Lautenschlager de l'archidiocèse de Munich. Traduit de l'allemand par Pauline l'Olivier (Mm Braquaval), et publiés avec l'approbation de l'abbé Ottmar, celle de l'évêché de Tournai et les encouragements du gouvernement belge.

Violettes. — Le petit bonnet. — Rosalie. — Le jugement. — Antoine et Ferdinand. — Rodolphe et Raphaël. — Amour filial.

Myosotis. — Le secours de Marie. — La nuit de Noël. Piété, douceur et réconciliation.

Bluets. — L'amour de la croix. — Paul ou la reconnaissance chez les animaux. — L'œuf de Pâques. — Le 25 juillet 1856 célébré en famille.

Pervenches. — Madelaine ou le pouvoir de la charité. — Cassilda ou les Maures en Espagne. — Le joueur. — Pic de la Mirandole. — Comte de Concordia.

Anémones. — *Sous presse.*

ANECDOTES CHRÉTIENNES, ou recueil de traits d'histoires choisies pour l'éducation et l'instruction de la jeunesse; par l'abbé Reyre. In-12 de 268 pp., et grav.

— LE MÊME. Gr. in-18, de 268 pp. et grav.

ANSELME LE MENDIANT, imité de l'allemand, par le chanoine Hunkler, suivi de Catherine de Rostaing, par Henri Van Looy. Gr. in-18 de 216 pp., et beau sujet à deux teintes.

ARTS (les) et les **MÉTIERS**, notions intéressantes sur les différents genres d'industrie, mises à la portée de la jeunesse, par E. Hocquart, auteur de plusieurs ouvrages destinés à l'instruction de la jeunesse. In-12 de 324 pp., orné de gravures.

AUX ENFANTS, SIMPLES CONTES ; par Louisa Stappaerts madame Ruelens) In-18 de 172 pp.

BRÉSIL ET FRANCE, ou l'Album d'Eléonore ; par Mademoiselle Eulalie Benoit. Gr. in-18 de 194 pp., et beau sujet à deux teintes.

CHARLOTTE, ou religion et savoir, comédie en trois actes, suivie de la **PORTE DU PARADIS** et de **Mme POUPARDEAU**, scène dialoguées ; par C. Portelette, prof. au lycée impérial de Lille. In-12.

CHATEAU DE L'AIEULE (le) ou ce que peut l'éducation chrétienne, par Henri Van Looy, In-8 de 302 pp., couverture illustrée.

CLÉMENTINE, ou le modèle du chrétien dans le malheur et l'abandon, par S. B. G.; auteur d'Oramaïka. Gr. in-18 de 234 pp., et beau sujet à deux teintes.

CONTEUR DE L'ENFANCE (le) renfermant 180 contes pour les enfants ; par le chanoine Schmid, traduit de l'allemand par Madame Pauline Braquaval, née l'Olivier. Charmant volume in-8 de 272 pp., illustré de quatre beaux desseins, *cartonné avec luxe* et orné d'une *délicieuse couverture en couleurs.*

CONVERSATIONS ENTRE UNE MÈRE ET SES ENFANTS, sur les principaux points de la morale chrétienne, par Mad. De Maussion, auteur de plusieurs livres d'éducation ; in-12, *grav.*

DRAMES SACRÉS, à l'usage des jeunes personnes ; par Madame De Genlis. Gr. in-18 de 252 pp.

L'ÉCOLE DE LA PIÉTÉ FILIALE, drame en 3 actes, en vers pour les jeunes personnes ; par Th. Rimbaut, instituteur. In-8 de 44 pp.

ÉLISA DE BELMONT; par l'abbé Mounaix. Gr. in-18 de 214 p , et beau sujet à deux teintes.

ÉLOI L'ORGANISTE, par Mad. Dié de Saint-Joseph. Gr. in-18 de 216 pp., et beau sujet à deux teintes.

ELPIDORE, ou conséquences d'une mauvaise éducation ; par l'abbé Garapin. Gr. in-18 de 234 pp., et beau sujet à deux teintes.

ÉTRENNES AUX ENFANTS ; par Louisa Stappaerts. 1 vol. gr. in-18 de 64 pp.

ÉTUDE (l') **ET LA RÉCRÉATION**, souvenirs du pensionnat de Saint-André. In-12 de 226 pp.

FABLES DE FÉNELON, achevêque de Cambrai ; nouvelle édition annotée par l'abbé Delbos ; ornées de jolies gravures. In-18 de 176 pp.

FAMILLE DE SELNAC, ou la religion présentée au cœur ; par Mademoiselle BRUN, auteur des MERVEILLES DES QUATRE SAISONS. In-12 de 284 pp., et beau sujet à deux teintes.

FERDINAND, histoire d'un jeune comte espagnol, librement traduit de l'allemand du chanoine SCHMID, par l'abbé HUNKLER ; 3[e] édition. Gr. in-18 de 204 pp., et beau sujet à deux teintes.

FLEURS DE L'ENFANCE, premières lectures dédiées par une institutrice à ses plus jeunes élèves. In-16 de 104 pp., *cartonné avec luxe* et orné d'une *délicieuse couverture avec sujets en couleurs.*

HISTOIRE D'UNE PETITE FILLE, racontée aux enfants ; par LOUISA STAPPAERTS In-18 de 52 pp.

HISTOIRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES, tirées des meilleurs auteurs, avec des réflexions morales sur les différents sujets ; par l'abbé BAUDRAND. In-12 de 312 pp., et *six grav.*

HISTOIRES (beaux choix d') **ÉDIFIANTES**, lectures pour la jeunesse chrétienne recueillies des meilleurs auteurs et principalement de l'abbé COLLET, docteur en théologie. In-18 de 160 pp.

ILLUSTRATIONS DE L'HISTOIRE DE BELGIQUE ; par EDWARD LE GLAY. In-18 de 256 pp., illustré de 40 gravures, couverture lithographiée en couleurs.

ILLUSTRATIONS de l'**HISTOIRE** de **HOLLANDE**; par S. HENRY BERTHOUD. In-18 de 256 pp., illustré de 40 gravures, couverture lithographiée en couleurs.

JULIEN OU L'ENFANT INDUSTRIEUX ; par L. P. LANGLOIS. Gr. in-18 de 192 pp. beau sujet à deux teintes.

LAZARINE, ou le devoir une fois compris, religieusement accompli ; par M[me] DIE DE SAINT-JOSEPH. Gr. in-18 de 304 pp., et *deux grav.*

LECTURES HISTORIQUES BELGES; par M[me] GATTI DE GAMOND inspectrice des salles d'asile, des écoles primaires de filles et des établissements destinés à la formation des institutrices ; seconde édition. In-12 de 412 pp., couverture illustrée.

MARIE, ou la vertu heureuse de s'ignorer elle-même ; par M[me] DIÉ DE SAINT-JOSEPH. In-12 de 284 pp., et beau sujet à deux teintes.

MENTOR DE LA JEUNESSE, maximes et traits d'histoire, recueil de fables, propres à former l'esprit et le cœur de la jeunesse, par

l'abbé Reyre; *édition soigneusement épurée et approuvée.* In-12 de 288 pp., augmentée de la vie du jeune Albini et de Quatrains moraux et gravures.

MORALE EN ACTION DES JEUNES FILLES; par l'abbé De La Bussière de Vancé; sixième édition, revue, corrigée et augmentée. Gr. in-18 de 216 pp., et beau sujet à deux teintes.

MORALE EN ACTION (la), ou choix de faits mémorables et instructifs, propres à faire aimer la religion, la sagesse, à former le cœur par l'exemple de toutes les vertus; nouvelle édition, augmentée d'un grand nombre de traits religieux, par l'abbé Hocquart. In-12 de 288 pp., orné de six figures et de nombreux portraits.

OEUVRES (les) **DE MISÉRICORDE** ou Histoire de Louis et Louise; par Mme Gatti de Gamond, inspectrice des Salles d'asile, etc., etc., ouvrage qui a obtenu en France une médaille de la société Racinienne. In-12 de 264 pp., et beau sujet à deux teintes.

PARLOIR DU PENSIONNAT (le) ou Mamans, filles et institutrices; scènes dialoguées, par Constant Porteleitte, agrégé des lettres, etc. Approuvé par Mgr l'évêque de Rhodez. In-12.

RENAUD ou les voies de la Providence, histoire tirée de la guerre de 30 ans et dédiée à la jeunesse catholique; imité de l'allemand. In-12 de 216 pp., et gravures.

SIMPLES HISTORIETTES POUR L'ENFANCE; par mademoiselle V. Nottret, maîtresse de pension. In-12 de 120 pp. *grav.*

SNOWDROP OU LES TROIS BAPTÊMES; par Maria Caddell. Traduit de l'anglais; suivi de la **PAUVRE ORPHELINE**; par Deveyn; traduit du flamand par Willems. In-12.

UN RÊVE DE PREMIÈRE COMMUNIANTE, drame en cinq actes, composé spécialement pour les exercices de déclamation dans les institutions de jeunes filles, et pour les distributions de prix, par Constant Porteleitte, agrégé des lettres, professeur au Lycée impérial de Lille, etc. In-12.

UN BON TOUR DE VIEILLE TANTE; par le même. In-12.



Bibliothèque internationale-catholique.

Les volumes de cette collection sont imprimés dans le grand format de luxe in-8 ou dans le format économique in-12 compacte, selon l'importance de l'ouvrage: parfois dans les deux formats, ainsi qu'on l'a fait pour « Fabiola ; » quelques autres dans le format grand in-18 cavalier. — Les ouvrages sous presse sont précédés d'un astérisque.

Section anglaise.

WISEMAN (Cardinal). **Fabiola** ou l'**Église des Catacombes.** Gr. in-8.

— **Fabiola** ou l'**Église des Catacombes.** In-12.

— **Mélanges religieux, scientifiques et littéraires,** recueillis et traduits par F. de Bernhardt. Gr. in-8 d'environ 480 p. avec plan du Forum romain et portrait du Cardinal.

ALLIES (William). . . **Journal d'un Voyage en France et Lettres écrites d'Italie.** Gr. in-8, 322 p.

ANONYMES . . . . **Alice Sherwin.** Récit du temps de sir Thomas Morus. Gr. in-8, 520 p.

— ***Antoine de Bonneval.** Récit du temps de la Fronde.

— **La Sorcière de Melton-Hill.** In-12, 312 p.

— ***Le Mont Saint-Laurent.** In-12.

BAPTISTE (Le P.) . . **Ailey Moore.** Scènes irlandaises contemporaines. In-12.

BONUS (Le P. John). **Ombres de la Croix** ou **Jésus souffrant,** figuré dans la Genèse. In-12, XVI-232 p.

CADDELL (Maria) . . **Snowdrop,** ou les **trois baptêmes.** In-12.

COBBETT . . . . **Lettres sur l'Histoire de la Réforme en Angleterre et en Irlande.** 7e édition. In-12, 412 p.

CUMMING . . . . **L'Orpheline de Boston.** Nouvelle américaine. 2 vol. in-12 de 272 et 288 p.

DALGAIRNS . . . . . . **Vie de saint Étienne de Cîteaux.** In-12, 312 p.

FABER (Le P.) . . . . **Tout pour Jésus** ou **Voies faciles de l'Amour divin.** Ouvrage traduit de l'anglais sur la quatrième édition; par Fr. G. 4e édition. Gr. in-18 cavalier.

HUSENBETH. . . . . . **Conversion et Martyre.** Drame tiré de CALLISTA. In-12, 108 p.

MANNING (Le Dr) . . . **Les fondements de la Foi.** In-12.

NEWMAN . . . . **Callista** ou une **Histoire du IIIe siècle.** Nouv. édit. In-12.

— **Perte et Gain** ou l'**Histoire d'un converti.** In-8.

— ***Sermons** pour diverses circonstances. In-12.

OAKELEY . . . . **Les jeunes Martyrs de Rome.** Scènes dramatiques tirées de FABIOLA. In-12.

Sections italienne, espagnole et allemande.

Voir le catalogue général.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Assortiment de bons livres édités en France et en Belgique; des publications de *MM. Burns & Lambert*, *Richardson & Dolman*, de Londres; des principaux éditeurs de Parme, Milan, Naples et Turin; des belles éditions liturgiques de *M. Pustet*, de Ratisbonne, etc. Seul dépôt du *Magnum Bullarium Romanum*, édité par *MM. Franco, Fory & Dalmazzo*, de Turin.



